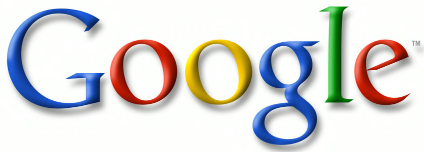
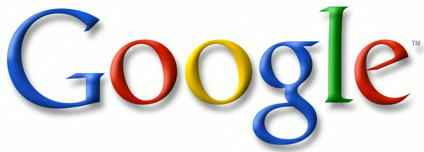





Taylor Institution.



LE
THEATRE
ITALIEN.
TOME QUATRIE'ME.

PIECES CONTENVES dans ce quatriême volume.


Frontispic
LE
THEATRE ITALIEN
DE
GHERARDI
Tome IV.
PROPRII
LIORUM CR
Ant. Humblot inv.
C. Mathey Sculp.

LE THEATRE ITALIEN DE GHERARDI,

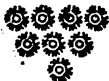
OU

LE RECUEIL GENERAL de toutes les Comedies & Scénes françoises jouées par les COMEDIENS ITALIENS du ROI, pendant tout le temps qu'ils ont été au service.

Enrichi d'estampes en taille douce à la tête de chaque Comedie, & des airs gravés-notés à la fin de chaque volume.

TOME QUATRIE'ME.

Edition nouvelle revue avec beaucoup d'exactitude,



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science, & à l'Ange Gardien.

MDCCXLI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.


L'OPERA DE CAMPAGNE

L'OPERA
DE
CAMPAGNE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au theâtre par monsieur Du F * * & representée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le quatriéme jour de Février *1692*.

ACTEURS.

JEANNOT bailli. CINTHIO.
Madame PRENELLE femme de Jeannot. MEZZETIN.
THERESE fille de Jeannot. COLOMBINE.
OCTAVE amant de Therese.
LE DOCTEUR, COLOMBINE, PASQUARIEL, acteurs de l'opera de campagne.
ARLEQUIN valet d'Octave.
PIERROT valet de Jeannot.
UN MAITRE à danser. ARLEQUIN.
UN AFFICHEUR, PASQUARIEL.

La Scene est dans un village.



L'OPERA DE CAMPAGNE.



PROLOGUE.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *sortant après Colombine qu'il tient par la manche.*



CAR, supposé que, quand on rit,..

COLOMBINE.

Vous n'avez pas le sens commun.

ARLEQUIN.

Mais accordez-moi seulement...

COLOMBINE.

Abus!

ARLEQUIN.

Quoi?

COLOMBINE.

Bagatelle.

ARLEQUIN.

Vous prétendez donc être plus obſtinée que moi, à cauſe que vous êtes femme ?

COLOMBINE.

Hé bien, je renonce à mes privileges, & je veux bien me ſoumettre à la raiſon. *Au Parterre.* Meſſieurs, en attendant que nos camarades ſe diſpoſent à vous donner l'opera de campagne, je vous prie d'être juge d'un petit different entre Arlequin & moi. Il ne s'agit que de la définition de l'homme. *A Arlequin.* Tu veux bien t'en raporter à ces meſſieurs ?

ARLEQUIN.

Volontiers. Le parterre eſt notre juge naturel, & je n'oſerois le récuſer, quoi qu'il nous ait ſouvent condamné aux dépens.

COLOMBINE.

Voici la queſtion. Je ſoutiens après Ariſtote, que l'homme eſt un animal riſible.

ARLEQUIN.

Et moi je ſoutiens après . . . moi, & tous les comediens de France, que l'homme eſt un animal ſifflant; *& ſic argumentor.* Vous ſavez, meſſieurs, qu'il eſt très-difficile de vous faire rire : or rien n'eſt ſi facile que de vous faire ſiffler. Ergo le ſiffler eſt plus naturel à l'homme que le rire.

COLOMBINE.

Cependant la faculté riſible eſt de l'eſſence de l'homme, & toutes les eſpeces

de rire partent de là. *Elle se touche au cœur.* Apperçois-tu ce vieux financier, feuilletant un tas de recettes, dont chaque article a ruiné une famille ? Il rit sous cape de la misere d'autrui, & ce ris malin n'a-t-il pas ses racines dans le fond du cœur ?

ARLEQUIN.

Ces racines-là ne devroient guéres pousser, car le cœur d'un financier est un terrein bien dur.

COLOMBINE.

Autre preuve. Un mari, par exemple, a la simplicité d'envoyer sa femme solliciter un jeune juge ; ils rient tous les trois, passion toute pure. La femme rit de ce qu'elle trompe son mari...

ARLEQUIN.

Oui, malignité cela.

COLOMBINE.

Le mari rit de voir sa femme dicter son arrêt sous la cheminée du juge...

ARLEQUIN.

Avarice cela.

COLOMBINE.

Et le juge rit de voir que le mari qui gagnera son procès, ne laisse pas de lui payer ses épices par avances.

ARLEQUIN.

Par les mains de sa propre femme.

COLOMBINE.

Hé bien, Arlequin, qu'as-tu à répondre à tout cela ?

ARLEQUIN *à part.*

Oh, je m'en vais la bien attraper ! *A Colombine.* O ça, madame la philosophesse, dites-moi, s'il vous plaît, de quelle passion tire son origine cette espece de rire-ci ? *Il se chatouille.* Il faut que ce soit d'une passion bien drôle.

COLOMBINE.

Attens... cela ne toucheroit-il point la corde de l'amour ?

ARLEQUIN.

Justement. C'est pour cela que les femmes sont plus chatouilleuses que les hommes.

COLOMBINE.

Conviens donc avec moi, que le rire est un effet des passions.

ARLEQUIN.

Oui, mais demandez à une douzaine de siffleurs apostés, si le siffler n'est pas aussi un effet de la passion des hommes ?

COLOMBINE.

Cela peut être ; mais ma derniere preuve est sans replique. L'homme est le seul animal qui rit, & il n'a sa faculté de siffler qu'en commun avec la linotte & les serpens.

ARLEQUIN *au parterre.*

Hé, messieurs ! n'ayez plus rien de commun avec ces vilains animaux-là.

COLOMBINE.

Doucement. Gardez-vous d'effaroucher

les sifleurs. Ce sont eux qui mettent notre theâtre à l'abri d'un déluge de mauvais auteurs, dont il seroit inondé. *Au parterre.* Sifflez, messieurs, sifflez, mais ne sifflez pas comme des linottes; & si vous voulez que vos sifflets soient salutaires au public & aux comediens, gouvernez vos sifflemens avec la prudence des serpens.

ARLEQUIN.

Et n'en ayez pas le venin.

COLOMBINE.

Hé bien, Arlequin, es-tu convaincu par toutes mes raisons?

ARLEQUIN.

Moi, me payer de raisons! Oh, je ne suis pas sujet à ces foiblesses-là, & si tu voulois parier....

COLOMBINE.

Ah! voilà le dernier argument des ignorans: *Veux-tu parier?* Hé bien parions, je le veux bien.

ARLEQUIN.

Mets au jeu.

COLOMBINE.

Oh, je n'ai rien à parier qu'on puisse mettre en main tierce.

ARLEQUIN.

Parions notre part d'aujourd'hui. *Montrant le parterre.* Ces messieurs ont déja mis au jeu pour nous.

COLOMBINE.

Ça, voici le ſujet de notre diſpute. Tu paries pour le ſiffler, & moi pour le rire. Oh, voici un moyen sûr pour voir qui de nous deux a raiſon. La choſe la plus naturelle à l'homme, eſt celle dont il ſe peut le moins empêcher. Pries ces meſſieurs de s'empêcher de rire pendant toute la comedie, & moi, je les prierai de s'empêcher de ſiffler.

ARLEQUIN.

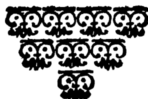
Tu fèras bien, car au premier coup de ſifflet je tire les enjeux.

COLOMBINE *au parterre.*

Meſſieurs, ſongez que ma part eſt au jeu, n'allez pas vous aviſer de me faire perdre. *Elle s'en va.*

ARLEQUIN *au parterre.*

Meſſieurs, ſongez qu'il s'agit de deux part pour moi, & qu'on ne gagne pas beaucoup en été.





ACTE I.

SCENE I.

ARLEQUIN, OCTAVE.

ARLEQUIN.

HE' bien, monſieur le bailli eſt-il d'humeur à vous donner ſa fille?

OCTAVE.

Monſieur le bailli eſt le meilleur homme du monde, mais le plus grand beneſt que je connoiſſe. Il m'a promis qu'il me donnera Thereſe, quand ce ne ſeroit que pour faire enrager ſa femme.

ARLEQUIN.

Enfin, il vous a donné ſa parole?

OCTAVE.

Oui, mais cela ne m'avance pas de grand'choſe, car Thereſe dépend plus de ſa femme que de lui.

ARLEQUIN.

Cela eſt juſte, c'eſt à la femme à être maîtreſſe des enfans; autrement les maris diſpoſeroient ſouvent de ce qui ne ſeroit point à eux. La loi y eſt formelle: *Mater certa, pater verò incertus.*

OCTAVE.

Monſieur le bailli n'eſt que le lieutenant de ſa femme. Elle le traite comme un enfant; elle ne l'appelle que Jeannot.

ARLEQUIN.

Et il eſt *jean* tout-à-fait apparemment?

OCTAVE.

C'eſt une diableſſe qui ſe fait craindre; mais ce qui eſt de remarquable, elle-même craint un certain maître-valet nommé Pierrot, qui commande en chef dans la famille.

ARLEQUIN.

C'eſt l'ordinaire. Quand un mari n'eſt pas le patron de la barque, il y a toujours quelque valet qui prend le timon.

OCTAVE.

Enfin c'eſt à ce Pierrot qu'il faut demander Thereſe en mariage. Ne le connoitrois-tu point?

ARLEQUIN.

Pas beaucoup: mais j'ai un ami, qui a un ami, qui eſt ami d'un des amis de Pierrot.

OCTAVE.

Et qui eſt cet ami?

ARLEQUIN.

C'eſt l'ami commun de tous les honnêtes gens, bon ami, ami cordial; c'eſt le bon vin.

OCTAVE.

S'il ne tient qu'à cela, je te donnerai de

quoi en avoir douze douzaines de bouteilles, du meilleur ami de Bourgogne.

ARLEQUIN.

Et moi, je vous ferai avoir deux douzaines de Therefes.

OCTAVE.

Je me contente de celle que j'aime.

ARLEQUIN.

Tenez, monſieur, la voilà à la fenêtre.

Thereſe paroît à une fenêtre dans le fond d'une cour; Octave qui eſt dans la rue, & par conſéquent hors de la cour, fait des ſignes à Thereſe; Pierrot arrive, & les obſerve.

ARLEQUIN *voyant Pierrot, dit à Octave:*

Sauvez-vous, voici Pierrot qui vous obſerve.

OCTAVE.

Tiens, voilà ma bourſe. Tâches de gagner Pierrot, & madame Prenelle, je vais trouver monſieur le bailli. *Il s'en va.*

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi faire: je gouvernerai Pierrot: Pierrot gouverne madame Prenelle: madame Prenelle gouverne monſieur le bailli: monſieur le bailli ne gouverne rien: Ergo, par les regles de la ſubordination, la fille dépend de moi.



SCENE II.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN *tourne & examine Pierrot, puis faiſant ſemblant de le connoître, dit :*

AH, bon jour, mon ami ! il y a mille ans que nous ne nous ſommes vus.

PIERROT.

Il faut qu'il y ait encore plus que cela, car je ne m'en ſouviens pas.

ARLEQUIN.

Je vois bien qu'il faut vous payer pinte pour vous rafraîchir la mémoire.

PIERROT.

Le vin échauffe.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous ne me reconnoiſſez pas...

PIERROT.

Oh que ſi ! je reconnois que je ne vous ai jamais vu.

ARLEQUIN.

Nous avons pourtant été à l'école enſemble.

PIERROT.

A l'école ? Hé, je ne ſai ni lire, ni écrire.

ARLEQUIN.

C'eſt donc en nourrice que nous nous ſommes vus.

PIERROT.

Dites la verité, vous voulez m'emprunter de l'argent ?

ARLEQUIN.

Au contraire, j'en ai à votre service; & si vous étiez d'humeur... *Il tire une bourse.*

PIERROT.

Oh, je suis toujours d'humeur à prendre.

ARLEQUIN.

Tenez, je vous la donne à cause de notre amitié. *Il donne sa bourse à Pierrot.*

PIERROT.

Et moi je la prens à cause de cette vieille connoissance qui est plus vieille que nous.

ARLEQUIN

Vous serez ravi de me connoître. J'ai mille bonnes qualités : je ne sai qu'un défaut en moi, c'est que je n'aime point l'argent.

PIERROT.

Si fait bien moi. Ça, ne tournez point tant autour du pot : vous venez ici pour négocier notre petite Therese.

ARLEQUIN.

Oh, moi, est-ce que vous me prenez pour un maître à chanter ?

PIERROT.

Là, là, ne vous éfarouchez point tant, je me sens de la condoléance pour les amoureux. Dites-moi un peu, votre maître est-il discret ?

ARLEQUIN.

Voilà une belle demande ! il est François.

PIERROT.

Bon, bon ! c'est-à- dire que quand on vous donne un secret à garder....

ARLEQUIN.

C'est autant de perdu.

PIERROT.

Et bien, puisque vous êtes si secret, je vas vous dire le fin. Vous saurez... que... *Il regarde derriere lui.*

ARLEQUIN.

Oh, personne ne nous écoute.

PIERROT.

Gardez ce secret-là aussi-bien que je garderai votre argent.

ARLEQUIN.

Oui, oui: dites donc vîte.

PIERROT.

Votre maître & vous, vous n'avez qu'à tirer vos chausses: la fille de céans n'est ni à vendre, ni à louer. *Il s'en va.* Adieu la vieille connoissance.

ARLEQUIN.

Mais mon argent? Oh, je l'attraperai bien. Voilà un drôle dont les bonnes graces sont difficiles à gagner.



SCENE III.

On entend un bruit de timballes & de trompettes. Dans le même temps paroit une charette chargée d'utenciles d'opera, comme habits, coffres, décorations, contrepoids, cordages, &c. Marinette est au haut de la charette, avec trois petits enfans ; le charetier marche à côté, vêtu de noir, avec un tapabord sur la tête, une barbe de plume, & dans sa main une baguette de magicien, qui lui sert de fouet. Un bossu vient ensuite, portant sur chacune de ses bosses, devant & derriere un pupitre chargé d'un livre de musique ouvert. Ce bossu est suivi d'un timballier, le timballier d'un trompette, le trompette d'un homme qui traîne une basse de violon suspendue sur deux petites roues ; celui-ci d'un autre qui joue du dessus de violon, & ce dernier d'un qui tient une petite épinette pendue à son cou ; & tous jouent chemin faisant, chacun d'eux portant attaché derriere son dos avec une grosse épingle la piéce qu'ils repetent. Aprés qu'ils ont fait le tour du theâtre ils se rangent, & mettent la charette au milieu d'eux, & eux au milieu de deux hommes qui tiennent chacun un fusil sur l'épaule. Il faut remarquer que tous ces gens-là sont habillés avec des habits d'opera les plus plaisans qu'on ait pu imaginer ; & lorsque le chartier veut aller à droite, à gau-

che, avancer, ou reculer ses chevaux, il s'exprime toujours en chantant & sur divers tons, suivant les divers mouvémens qu'il demande de ses chevaux, & tous les instrumens l'accompagnent; si bien que tous les termes des chartiers, comme à dia, hureau, ori, *& les autres, sont toujours prononcés par le charetier en musique, & le chœur ensuite les reprend.*

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, COLOMBINE masqué, PASQUARIEL maître de l'opera, traînant sur ses épaules une mante toute remplie de clinquant.

ARLEQUIN *voyant les chevaux de la charette qui courbettent au son des instrumens.*

La musique est devenue bien commune en France! Les chevaux dansent à livre ouvert.

PASQUARIEL *à Arlequin.*

Monsieur, enseignez-moi une hôtellerie.

ARLEQUIN.

Monsieur, enseignez-moi qui vous êtes.

PASQUARIEL.

Je suis votre trés-humble & trés-obéissant serviteur l'Opera.

ARLEQUIN.

L'Opera? On me l'avoit bien dit, que vous démenagiez à ce terme-ci.

PASQUARIEL.

Je ne suis qu'un opera de campagne, monsieur; & voilà toute ma famille.

ARLEQUIN

ARLEQUIN.

Oui, oui, j'entends bien, voilà les instrumens & le pupitre.

PASQUARIEL.

C'est que nous repetons en chemin faisant.

ARLEQUIN *montrant les fuseliers*.

Est-ce-là la garde ?

PASQUARIEL.

Oui, monsieur, ils servent aussi à moucher les chandelles. Il y a un homme qui tourne le lustre, & l'autre à bale seule, vts. *Il fait avec son bras comme s'il couchoit en joue, & avec la bouche il contrefait le bruit sourd que fait la bale quand elle est en l'air.* Ils ne manquent pas un lumignon : ils sont stilés à cela.

ARLEQUIN.

Fort bien. *Montrant Marinette qui est sur la charette.* Et qui est cette grosse gaguie, habillée en junon ?

PASQUARIEL.

C'est ma femme, monsieur, j'en suis le jupiter.

ARLEQUIN.

Et qui est-ce qui en est le mercure ? *Montrant les enfans qu'elle tient.* Elle est feconde à ce que je vois ?

PASQURIEL.

Elle fournit à la troupe deux ou trois musiciens tous les neuf mois.

ARLEQUIN.

Deux ou trois muſiciens tous les neuf mois ? Mais, mais c'eſt une truye que cette femme là ! Voilà une bonne pepiniere pour peupler les chœurs ! *Montrant le Docteur.* Et ce crieur d'enterrement-là ? C'eſt lui apparemment qui mene le deuil dans Alceſte ?

PASQURIEL.

C'eſt notre medecin.

ARLEQUIN.

Un medecin ? diable, il faut que votre opera ſoit bien malade !

PASQUARIEL.

Il s'eſt adonné à notre troupe, parce qu'il eſt devenu amoureux de cette actrice maſquée.

ARLEQUIN.

Elle eſt donc jolie ? *Il va prés de Colombine, & la regarde au travers de ſon maſque.*

LE DOCTEUR *ſe mettant entre Colombine & Arlequin.*

Que vous importe ? Ce ne ſont pas-là vos affaires.

ARLEQUIN *au Docteur.*

Quoi ! vous êtes medecin & jaloux ? Voilà deux vilains animaux enſemble ! *Retournant vers Colombine.* Mais .... je croi que c'eſt Colombine !

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Et paix, ne fais pas ſemblant de me connoître.

LE DOCTEUR *se mettant de nouveau entre Colombine & Arlequin & le poussant rudement.*

Est-ce que vous la connoissez ?

ARLEQUIN.

Oh, monsieur, je n'ai garde.

LE DOCTEUR.

C'est une fille de qualité, qui s'est mise à l'opera pour son plaisir.

ARLEQUIN.

Elle n'est pas la premiere qui se met à l'opera pour son plaisir. *Vers Pasquariel.* Ça, monsieur, seriez-vous bien-aise de gagner de l'argent ?

PASQUARIEL.

Les gens de notre profession font tout pour ce métail-là.

COLOMBINE.

Nous en avons grand besoin ; car nous nous sommes ruinés en province, & nous avons été contraints d'y vendre notre musique en détail au coin des rues.

ARLEQUIN.

Ça, il faut que vous nous donniez un petit plat de votre métier.

COLOMBINE.

Nous ne sommes guéres en état de jouer, car nous avons oublié la moitié de nos équipages en chemin.

ARLEQUIN.

Oublié : c'est-à-dire, laissé en gage dans quelque hôtellerie.

PASQUARIEL.

Vous l'avez deviné.

ARLEQUIN.

Oh bien, bien, vous gagnerez peut-être ici de quoi les retirer. Je retiens votre opera pour mon maître. Voilà toujours deux louis d'or d'arres. Allez m'attendre à cette hôtellerie-là, au lion d'or.

PASQUARIEL.

Nous allons boire à votre ſanté.

ARLEQUIN.

Allez boire, allez. Le muſicien eſt une terre ingrate, qui ne produit qu'à force d'être arroſée.

Le charretier recommence le concert de ſes mots. Le chœur reprend comme ci-deſſus, & ils s'en vont.

ARLEQUIN *seul.*

Voilà une plaiſante aventure! Colombine enrôlée dans la grande troupe! Mais Colombine ne ſait point chanter. Que diantre fait-elle à l'opera? Vous verrez qu'elle y eſt pour la danſe. Ça, rêvons un peu aux affaires de mon maître. Madame Prenelle femme de monſieur le bailli eſt fort entêtée d'opera, c'eſt ſa folie, & je l'ai vue ſur le point de partir pour en voir un à Paris. Celui-ci ſe jouera chez elle, ou je ne pourrai; & pendant qu'elle ſera occupée à en voir la repreſentation, mon maître pourroit bien jouer un autre opera avec Thereſe. Que

ſait-on ? J'ai bonne opinion de cette intrigue-ci. Mais voici mon maître.

SCENE IV.

OCTAVE, ARLEQUIN.

Cette ſcene eſt une des plus plaiſantes de toute la comedie, mais c'eſt une de celles qui ne ſe peuvent exprimer, & n'auroient point d'agrémens ſur le papier. En un mot, c'eſt ce qu'on appelle ſcene Italienne, ſcene jouée ſur le champ, ſans rien apprendre par cœur & qui dépend entierement du genie & de l'eſprit de l'acteur. Arlequin contrefait tout ce qu'il a vu, & dit à Octave le deſſein qu'il a de faire executer un opera chez madame Prenelle, & que par le moyen d'une certaine Colombine qui eſt une actrice, il prétend faire réuſſir ſon mariage avec Thereſe. Octave applaudit à tout, & dit qu'il a parlé à Jeannot, qui lui a promis monts & merveilles. La-deſſus Jeannot arrive.



SCENE V.

JEANNOT ; OCTAVE, ARLEQUIN.

JEANNOT *à Arlequin.*

DAme, votre maître eſt bien aiſe que je le fais mon gendre, mais c'eſt à la charge que vous empêcherez ma femme de gronder, & que vous m'aiderez à chaſſer notre valet Pierrot, car ils me font endéver tous deux.

ARLEQUIN *à Jeannot.*

Je vous veux établir dans votre autorité maritale, moi.

JEANNOT.

Oh, ſi je voulois je ſerois le maître, dea, mais c'eſt que ma femme ne tient pas compte de moi, parce que j'ai plus de bonté que d'autre choſe.

ARLEQUIN.

Hé bien, ayez plus d'autre choſe que de bonté, elle changera. Il y a mille petites voyes douces, pour moriginer une femme, par exemple, ſavoir bouder à propos, la laiſſer ſeule quelques jours & quelques nuits; les femmes aiment la compagnie.

JEANNOT.

Oh, cela ne feroit rien, car Pierrot lui tient compagnie tant qu'a veut.

OCTAVE.

Je sai un secret pour vous faire respecter chez vous. Quittez votre robe, & faites-vous d'épée.

JEANNOT.

Ah, ah, il est bon là !

ARLEQUIN.

Assurément. Un homme d'épée est toujours maître chez lui, & quelquefois chez son voisin aussi.

JEANNOT.

Oh, s'il ne tient qu'à cela, je me ferai recevoir à la guerre, j'ai la physionomie toute propre pour les batailles.

OCTAVE.

Pour faire preuve de votre courage, il faut commencer par dompter l'esprit de votre femme.

ARLEQUIN.

Malepeste ! quelle victoire pour un coup d'essai !

JEANNOT *à Arlequin.*

C'est à cause de cela que je le veux, moi.

ARLEQUIN.

Je ne m'y oppose pas, monsieur.

JEANNOT *à Octave.*

Venez-vous-en avec moi, & je m'en vais dire à ma femme tout devant vous: Ma femme, je veux absolument.... Mais la voilà qui vient. Allez-vous-en vîte, je veux lui parler tout seul.

ARLEQUIN.

Souvenez-vous que vous êtes le mâle.

SCENE VI.

Madame PRENELLE, JEANNOT.

Mad. PRENELLE.

VEnez-ça, Jeannot.

JEANNOT *se radoucissant :*

Plaît-il, ma mourette ?

Mad. PRENELLE.

Quelles affaires aviez-vous avec ce jeune homme ?

JEANNOT.

Oh, rien, ma bouchonne : C'est qu'il étoit-là, & je suis venu, & le voilà qui s'en va.

Mad. PRENELLE.

Vous lui parliez de quelque chose ?

JEANNOT.

Hé, mais....

Mad. PRENELLE.

Hé?

JEANNOT.

C'est lui qui m'a demandé quelle heure il est ; & je lui ai dit qu'il aille voir à l'horloge, & que je ne suis pas son valet.

Mad. PRENELLE.

Quoi ? vous avez la hardiesse de me men-

tir ? Regardez-moi-là. Pierrot m'a dit que ce jeune homme en veut à Therese, vous n'avez qu'à me venir parler de cette affaire-là.

JEANNOT.

Bon ! est-ce que je songe à cela ?

Mad. PRENELLE.

Je vous apprendrai bien qu'en mariage la femme est maîtresse des enfans.

JEANNOT.

Je n'ai pas lu cela dans la coutume ; & la loi . . . . .

Mad. PRENELLE.

La loi est une ignorante.

JEANNOT.

Mais Barthole a dit . . . . .

Mad. PRENELLE.

C'est à Barthole à se taire quand je parle.

JEANNOT.

Que je suis malheureux !

Mad. PRENELLE.

Vraiment ! Je vous conseille de vous plaindre de la maniere franche dont je vous explique ma volonté.

JEANNOT.

Cette franchise-là ne m'accomode pas.

Mad. PRENELLE.

Aimeriez-vous mieux les complaisances de ces femmes de Paris, qui couvent leurs intrigues sous la douceur feinte qu'elles ont

pour leurs maris ? elles mitonnent un mari, elles le dorlottent, l'envoyant coucher de bonne heure, lui font tous les honneurs de la maiſon ; on place l'ami ſur un petit tabouret, & le mari dans le fauteuil de commodité, afin qu'il s'endorme. Il n'y a rien de ſi traître que les careſſes d'une jeune femme à un vieux mari. Vive les femmes vertueuſes ! elles tiennent la bride courte à un mari, elles vont la tête levée à la promenade avec leurs amis.

JEANNOT.

Oui, mais leurs maris y ſont.

Mad. PRENELLE.

Il eſt vrai, mais elles les placent ſur le ſtrapontin ; & dans les repas qu'elles font à Boulogne, elles mettent leurs maris ſur le pied des clercs de procureur, ils ſortent de table quand le deſſert vient.

JEANNOT.

Il faut avouer qu'à Paris les femmes vertueuſes ont de beaux privileges !

Mad. PRENELLE.

Oh bien, je vous déclare que je ſuis vertueuſe, je veux jouir des mêmes privileges, & vous mener à baguette.

JEANNOT.

Bon, bon, vous êtes vertueuſe !

Mad. PRENELLE.

Comment, ventrebleu ! doutez-vous encore de ma vertu ?

JEANNOT.

Non, ma petite moutonne.

Mad. PRENELLE.

Vous ſavez que je me ſoucie des hommes comme de mes vieilles pantoufles. Par exemple, je n'ai pas la moindre avidité pour vous, & ſi cela m'eſt permis.

JEANNOT.

Hé, mais....

Mad. PRENELLE.

C'eſt ce qui s'apelle avoir de la ſâgeſſe! Oh bien, apprenez à reſpecter ma vertu.

JEANNOT.

Vous faites bien du bruit avec votre vertu.

Mad. PRENELLE.

Je penſe que vous parlez encore de ma vertu?

JEANNOT.

Pardon, ma poulette.

Mad. PRENELLE.

Je vous apprendrai que ma vertu..... Par la mort, j'ai une grande demangeaiſon de lui planter ma vertu dans le beau milieu du viſage.



SCENE VII.

PIERROT, Mad. PRENELLE, JEANNOT.

PIERROT.

HE', là, là, vous faites plus de bruit que moi. Quelle honte eſt-ce-là? Faut-il qu'un mari querelle toujours ſa femme?

JEANNOT.

Mais ce n'eſt pas moi.

PIERROT.

Ne ſuis-je pas aſſés capable pour vous bailler juſtice? *Vers Jeannot.* Ça vous, dites-moi vos raiſons.

JEANNOT.

C'eſt qu'elle me diſoit....

PIERROT.

Oh, vous avez raiſon.

JEANNOT.

Mais....

Mad. PRENELLE.

Si vous....

PIERROT *à Mad. Prenelle.*

Là, là; prenez patience vous....

JEANNOT.

Foin de moi!

PIERROT.

Faut bien lui pardonner ſes petites mié-

vretés ; car comme dit l'oriſtote, jeuneſſe eſt forte à paſſer.

JEANNOT.

Octave me l'a bien dit, que tant qu'on n'a qu'un habit noir & un rabat, on n'eſt qu'un ſot en mariage. Je m'en vais tout de ce pas prendre un habit de guerre. *Il s'en va.*

SCENE VIII.

PIERROT, Mad. PRENELLE.

PIERROT.

IL me ſemble que monſieur le bailli eſt bien corriaſſe aujourd'hui.

Mad. PRENELLE.

Ce jeune homme qui lui parloit, cauſe bien du deſordre dans cette famille. Depuis que Thereſe l'a apperçu, elle eſt toute rêveuſe, elle ne boit ni ne mange.

PIERROT.

C'eſt une choſe étrange, qu'il ne faut que la vue d'un jeune homme pour boulverſer une fille.

Mad. PRENELLE.

Je mettrai Thereſe dans un couvent dès aujourd'hui.

PIERROT.

C'eſt bien fait.

Mad. PRENELLE.

Et demain, je parts pour aller à Paris.

PIERROT.

Oh, c'eſt mal fait. J'ai interêt que vous ne quittiez point la maiſon.

Mad. PRENELLE.

J'ai réſolu d'aller voir l'opera tout mon ſaoul. J'y ſerai jour & nuit : j'y boirai, j'y mangerai, j'y coucherai, j'y... Ah! l'opera, c'eſt la ſource de tous les plaiſirs ; il n'y a que cela de parfait au monde.

PIERROT.

Oh, ça n'eſt pas vrai.

Mad. PRENELLE.

Et tu ne l'as jamais vu, Pierrot ?

PIERROT.

Ni vous non plus ; mais quand on a de l'eſprit, on connoît tout ; & je vous ſoutiens que la muſique eſt une choſe... là... qui entre... qui ſe gliſſe par... comme qui diroit... tenez... enfin on ſait bien ce que c'eſt que la muſique.

Mad. PRENELLE.

Mon pauvre Pierrot, ce n'eſt pas la muſique qui fait le charme de l'opera.

PIERROT.

Hé bien, ſi c'eſt la danſe, je prouve...

Mad. PRENELLE.

Ce n'eſt pas la danſe non plus ; car on m'a dit que tous les gens du bel air ne vont à l'opera, ni pour voir ni pour enten-

dre, & qu'ils y ont plus de plaisir que les autres. PIERROT.

Ce plaisir-là est admirable.

Mad. PRENELLE.

Ce sont des charmes, des enchantemens, des dieux avec des déesses, & il se mêle parmi tout cela, dit-on, un certain je ne sai quoi, qui fait qu'on sent... Ah, je voudrois déja y être.

PIERROT.

Hé bien, c'est à cause de cela qu'il ne faut pas que vous y alliez, car monsieur votre mari ne le trouve pas bon, ni moi non plus.

Mad. PRENELLE.

Quoi, tu prens son parti contre moi?

PIERROT.

Tenez, pour toute autre chose querellez-le, battez-le, c'est le devoir d'une femme vertueuse; mais quand vous voulez faire quelque chose contre mon conseil... enfin, tant y a, je ne le veux pas.

Mad. PRENELLE.

Comment donc?

PIERROT.

Votre mari, veux-je dire, ne veut pas, non il ne veut pas que vous alliez à Paris, & je vous ferai bien voir qu'il est le maître.

Mad. PRENELLE.

Je me mocque de tout, je veux voir l'opera, je veux voir l'opera. *Elle s'en va.*

PIERROT *seul.*

Il faut qu'elle soit bien ensorcelée de cette folie-là, puisqu'elle regimbe contre moi. Il faut pourtant ... *Il s'en va.*

SCENE IX.

ARLEQUIN d'un côté du théatre, & COLOMBINE de l'autre.

ARLEQUIN *sans voir Colombine.*

OH, voilà qui est fait, l'affaire ne sauroit, manquer; mais je voudrois bien voir Colombine. *Appercevant Colombine.* Hé bon jour, ma pauvre Colombine : comment te portes-tu ?

COLOMBINE.

Ne t'avises pas de m'appeller Colombine devant le Docteur, tu me ferois perdre ma fortune. Il me croit une fille de consequence, & il en rabattroit plus de la moitié, s'il me voyoit familiariser avec un faquin comme toi.

ARLEQUIN.

Oh, pardon, si je manque de respect à une grisette comme vous.

COLOMBINE.

Laissons-là les complimens.

ARLEQUIN.

Comment as-tu donc fait pour charmer ce vieux docteur ?

COLOMBINE.

Je me suis fait recevoir déesse à l'academie de musique, & j'ai déja pris mes licences.

ARLEQUIN.

Oh, cela se prend d'abord en entrant.

COLOMBINE.

Il faut avouer que le théatre est à une fille ce que la bordure est au tableau.

ARLEQUIN.

Avant que d'entrer en matiere, apprens-moi un peu des nouvelles de Paris. Qu'y dit-on, qu'y fait-on ? Comment va le commerce ?

COLOMBINE.

On m'écrivit hier de Paris, que les hommes y sont bien rencheris depuis que la campagne est commencée.

ARLEQUIN.

Je croi qu'en récompense les femmes y seront bien ramendées.

COLOMBINE.

Bon ! il y en a qu'on donne pour rien, & si on n'en a pas le débit. La derniere fois que je fus à la foire des Thuilleries, il y avoit tant de cette marchandise-là, & si peu de marchands, que je crus que le commerce alloit perir.

ARLEQUIN.

Oh, le commerce galant ne manquera jamais, tant qu'il y aura dans Paris de ces

officiers à manteau noir, qui choisissent l'été pour faire leur quartier d'hyver auprès des femmes.

COLOMBINE.

Quoi, de ces petits blondins, qui dépensent en poudre & en mouches, ce qu'ils épargnent en dentelles & en long cheveux ? Fi ! cela n'est bon que pour garnir un strapontin, mettre le tein des dames à l'abri du soleil & de la pluye, ramasser un éventail; enfin pour les menus offices de la galanterie : mais pour la réalité, vivent les plumets.

ARLEQUIN.

Oh, chaque fruit a sa saison; & si les plumets font plus de fracas à l'honneur des dames, les petits chapeaux font moins d'ombrage aux maris.

COLOMBINE.

D'accord, & ils ne laissent pas d'être recherchés dans les occasions à cause de la disette. Les femmes sont bien contentes d'en avoir un à quatre ou cinq; & l'on voit tels de ces petits messieurs-là dans la grande allée, qui deffraie en même tems trois compagnies differentes : Une chansonnette à celle-ci, un quolibet à celle-là, une capriole à la troisiéme. Trop heureuse, qui peut attraper le gand ou la tabatiere !

ARLEQUIN.

Ou le mouchoir.

COLOMBINE.

Enfin, mon pauvre Arlequin, on eſt ſi affamé de galanterie aux Thuilleries, que ſi-tôt qu'une dame ouvre une lettre qui vient de l'armée, toutes les femmes s'aſſemblent autour d'elle, comme les nouvelliſtes autour de la gazette.

ARLEQUIN.

Ça, quittons la bagatelle, & parlons d'affaires ſérieuſes. Mon maître veut ſe marier.

COLOMBINE.

Quoi, pardevant notaire ? Ah !

ARLEQUIN.

Oui ; ſe marier en mariage. Il y a trois ans que nous courons toute l'Europe pour trouver une fille qui ne ſoit pas coquette.

COLOMBINE.

Vous pouviez courir encore le reſte du monde.

ARLEQUIN.

Je croi pourtant que nous avons trouvé la pie au nid. Il y a là-dedans une petite fille de quinze ans, que ſa mere a tenue enfermée à la clef depuis l'enfance, & qui n'a jamais vu d'autre homme que ſon pere. Parbleu, celle-là n'aura pas pu apprendre l'art de la coquetterie.

COLOMBINE.

Non, mais elle en aura le fond.

ARLEQUIN.

Enfin mon maître en eſt amoureux, &

veut l'épouser. Il faut que tu nous aides à faire ce mariage-là.

COLOMBINE.

Oh, depuis que je me suis mise à la musique, je ne me mêle plus de ces sortes d'affaires, qui durent autant que la vie. On en a toujours des reproches. Pour un mariage de théatre, encore passe; car aussi-tôt fait, aussi-tôt rompu.

ARLEQUIN.

Diantre ! Si ces mariages-là étoient en usage par tout le monde, les notaires n'auroient guéres de pratique.

COLOMBINE.

En un mot, je ne m'intrigue plus que pour des nymphes & des demi-dieux.

ARLEQUIN.

N'as-tu point encore marié quelque demi-dieu, avec quelque quart de déesse ?

COLOMBINE.

Paix, voilà mon jaloux.

ARLEQUIN.

Il faut pourtant que je te parle. Laisses-moi faire, ne te mets pas en peine.



SCENE X.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, COLOMBINE,

ARLEQUIN *au Docteur, qui se place entre lui & Colombine.*

JE vous demande pardon. Je veux savoir d'elle....

LE DOCTEUR.

C'est de moi qu'il faut savoir, car je suis docteur. *Il fait en cet endroit une tirade* ad libitum. *Arlequin feint de l'écouter, & passe du côté de Colombine. Le Docteur qui s'en apperçoit, fait passer Colombine de l'autre côté, & continue toujours de parler, jusqu'à ce qu'Arlequin s'impatientant, tire son épée de bois, & reconduit le Docteur à grands coups, & finit ainsi le premier acte.*



ACTE II.

SCENE I.

OCTAVE, ARLEQUIN.

ARlequin dit à Octave, que madame Prenelle consent qu'on donne un opera chez elle, qu'on le jouera dans la salle d'audience de

monsieur le bailli, & qu'elle même y veut faire un rôle : Octave s'en réjouit, & dit à Arlequin que le bailli a voulu profiter du conseil qu'il lui avoit donné ; qu'il a quitté la robe, & a pris une épée ; qu'il l'a vu de loin dans cet équipage-là, & dans le même tems il arrive.

SCENE II.

JEANNOT, OCTAVE, ARLEQUIN.

JEANNOT *avec un baudrier pardessus son pourpoint, un chapeau en pain de sucre, avec une vieille plume de coq, & une épée toute rouillée.*

HE bien, morbleu, qu'en dites-vous ? *Il se promene fierement sur le theâtre.*

OCTAVE.

Vous avez l'air tout-à-fait martial.

ARLEQUIN.

On vous prendroit pour un coq-d'Inde, un colonel Indien, veux-je dire.

JEANNOT.

Eh, n'est-il pas vrai que ma femme va toujours trembler devant moi ?

OCTAVE.

La terreur de vos armes l'a-t-elle fait consentir ?

JEANNOT.

Oh, tout va bien.

OCTAVE.

Quoi, elle veut bien me donner Therese ?

JEANNOT.

D'abord, je l'ai apperçue de loin.

ARLEQUIN.

Hé bien ?

JEANNOT.

Elle ne m'a pas vu, elle ; & je ne veux pas encore lui parler, jusqu'à ce que je me sois accoutumé à être fier.

ARLEQUIN.

En attendant que monsieur le bailli ait acquis le degré de fierté nécessaire, je suis d'avis d'aller songer à mon déguisement. *Il parle à l'oreille d'Octave, & s'en va.*

La scene que je viens d'écrire est encore très-plaisante, par le jeu qu'Arlequin y fait, en donnant au bailli, tantôt un coup de pied, tantôt un coup de bâton, & par d'autres singeries très-agréables, qui sont du jeu italien, & qui sont inséparables de l'action.

SCENE III.

JEANNOT, OCTAVE.

JEANNOT.

Regardez bien ce que je vous dis aujourd'hui : ou vous serez mon gendre, ou je ne serai pas votre beau-pere.

OCTAVE.

Ce ſera l'un ou l'autre.

JEANNOT.

Pour vous montrer que j'ai tout pouvoir chez moi, je vai vous faire parler à Thereſe.

OCTAVE.

A Thereſe !

JEANNOT.

Dame, voilà comme j'y vais, moi.

OCTAVE.

Mais madame votre femme porte toujours la clef de ſa chambre dans ſa poche.

JEANNOT.

Oh, oh, je me gauſſe de ma femme. Je me ſuis emparé de la clef.

OCTAVE.

Et comment ?

JEANNOT.

Alle l'avoit laiſſée ſur la table : alle étoit ſortie, & mordi, voyant cela je l'ai priſe. Hé, qu'en dites-vous ?

OCTAVE.

L'action eſt vigoureuſe.

JEANNOT.

Attendez-moi là, je veux vous faire voir ma puiſſance. *Il rentre chez lui.*

OCTAVE *ſeul.*

Que je ſuis heureux ! Je vais donc parler à Thereſe : Mais quelle timidité me ſaiſit ? Le cœur me bat, je friſſonne. Quoi donc un enfant me fait trembler ? moi qui me

suis aguerri pendant dix ans auprès de nos plus fiéres parisiennes ? Ah ! c'est qu'une vertu naturelle & innocente, inspire plus de respect, que la fierté affectée de nos prudes de profession.

JEANNOT *revenant avec Therese.*

Je vous dis que votre mere m'a donné permission ...

THERESE *à Jeannot.*

Au moins, vous m'en assurez ... Ah !

JEANNOT.

C'est moi qui vous commande absolument d'aimer monsieur.

THERESE.

Oh, je suis bien obéissante, mon papa.

JEANNOT.

Je vous marie dès-à-present ensemble, & je m'en vais faire voir à ma femme ce que c'est qu'un mari dans le mariage.

SCENE IV.

OCTAVE, THERESE.

OCTAVE *à part.*

Le respect & la crainte m'empêchent de parler ; le tête à tête m'embarasse beaucoup plus qu'elle.

THERESE.

Qu'est-ce donc, monsieur ? vous étiez

tantôt si joyeux de me voir à ma fenêtre, pourquoi êtes-vous triste à present ? Est-ce que vous ne me trouvez plus si jolie de près que de loin.

OCTAVE.

Vous interprêtez mal les effets du plaisir.

THERESE.

Je croyois, moi, que le plaisir rendoit gai ?

OCTAVE.

On voit bien que vous ne connoissez pas encore le vrai plaisir.

THERESE.

J'ai pourtant été bien-aise quand mon pere m'a dit.... Hélas ! ce qu'il m'a dit me fait voir qu'il me veut plus de bien que ma mere.

OCTAVE.

Qu'elle est barbare cette mere, de vous traiter si mal ! Mais je la mettrai à la raison.

THERESE.

Oh, elle est plus méchante que vous.

OCTAVE. *à part.*

Cette naiveté me charme. Non, tout l'esprit frelaté de nos coquettes ne vaut pas cette simplicité.

THERESE.

Qu'est-ce donc que cela signifie ? Vous parlez tout seul, monsieur. Est-ce que je n'ai pas assez d'esprit pour vous, que vous n'écoutez pas seulement ce que je vous dis ?

OCTAVE.

Au contraire, c'eſt le plaiſir ....

THERESE.

Oh, le plaiſir ! toujours le plaiſir ! Oh bien, je veux que vous m'écoutiez. Je veux vous dire que ma mere me fait mourir de chagrin ; elle veut me mettre dans un couvent. Mais elle avoit beau me dire, je ſentois quelque choſe-là, *ſe touchant au cœur*, qui me diſoit que je ſerois plus aiſe d'être mariée ; & je ſens encore bien plus que cela depuis que je vous ai vu.

OCTAVE.

Et ſera-ce moi, qui ....

THERESE.

Il faudra bien que ce ſoit vous, puis que mon pere l'a dit.

OCTAVE.

Que ne puis-je vous faire comprendre combien je vous aime !

THERESE.

Etoit-ce cela que vous me vouliez dire, quand vous me faiſiez tant de ſignes avec la tête, avec les mains ?

OCTAVE.

Oui, tout cela vous diſoit que je vous adore.

THERESE.

Je m'en ſuis bien doutée.

OCTAVE.

Vous voulez donc bien être mariée avec moi ?

THERESE.

Voilà une belle demande ! Je vous en prierois.

OCTAVE.

Vous ferez donc tout ce que je vous dirai ?

THERESE.

Oui, tout, tout, tout. Ah ! voilà déja mon pere ; il ne nous laisse guéres ensemble.

SCENE V.

OCTAVE, JEANNOT, THERESE.

OCTAVE.

JE suis le plus heureux homme du monde, votre fille m'aime.

JEANNOT.

Elle vous aime, parce que je lui ai commandé. Voyez ce que c'est que l'autorité d'un pere.

OCTAVE.

Monsieur, je compte sur votre parole, & sur votre cœur. *A Therese.* Je vais tout mettre en usage pour vous rendre heureuse.

THERESE.

Au moins, n'allez pas oublier tout ce que vous me promettez.

OCTAVE.

Non, charmante, je ....

JEANNOT.

Que je suis aise de voir qu'ils s'aiment malgré ma femme! c'est moi qui fait cela de ma tête.

OCTAVE.

J'entens quelqu'un qui vient. Je vole pour tout disposer.

THERESE.

Ah, si c'étoit ma mere!

JEANNOT.

Votre mere est une sotte; & il me prend envie de vous marier à sa barbe. *Il voit sa femme & il commence à trembler.* La voilà. Ne dites pas que c'est moi qui vous ai fait sortir de votre chambre.

SCENE VI.

Mad. PRENELLE, THERESE, JEANNOT derriere elles.

Mad. PRENELLE.

J'Ai entendu la voix de Therese. *A Therese.* Comment donc, petite fille? qui vous a donc ouvert la porte de votre chambre?

THERESE.

C'est....

JEANNOT *derriere.*

C'est....

Mad. PRENELLE *se tournant derriere elle.*

Qu'est-ce que j'entens?

THERESE.

C'est.... Elle s'est ouverte, ma mere.

Mad. PRENELLE.

Justement. J'ai laissé la clef, & mon benest, mon impertinent de mari s'en sera emparé! Je le relancerai bien tantôt. Allons, suivez-moi.

THERESE *voyant que son pere n'avance point.*

Quel homme que mon pere!

Mad. PRENELLE.

Il me le payera votre sot de pere. *Elles rentrent, & aprés qu'elles sont rentrées, Jeannot qui les a conduit de l'œil, revient.*

JEANNOT *seul.*

C'est une sotte chose que le naturel! J'ai beau vouloir ne point craindre ma femme, je ne saurois en venir à bout. Il faut pourtant me desaccoutumer d'avoir peur d'elle. Une fois, je suis le plus fort, & le plus grand. Ouais! mais qu'est-ce qui me manque donc, que je suis si craintif? Allons, courage, suivons-là de loin, afin que mon cœur se fortifie petit à petit



SCENE VII.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

ARlequin vient d'un côté, & dit qu'il cherche Pasquariel pour faire travailler à l'opera qu'on doit jouer chez madame Prenelle. Pasquariel vient de l'autre côté, cherchant aussi Arlequin : & aprés un jeu Italien des meilleurs & des plus divertissans qu'on ait jamais vû sur le theâtre, Pasquariel dit qu'il faut avertir Therese, de l'opera qu'on doit jouer, & de ce qu'elle doit faire. Il dicte une lettre à Arlequin, qui l'écrit d'une maniere la plus grotesque du monde, avec des culbuttes, des postures, & autres bouffonneries charmantes. Aprés quoi Pierrot vient qui les surprend, & voyant que Pasquariel veut entrer chez le Bailli, il se campe devant la porte du logis pour l'en empêcher. Mais Pasquariel prend sa secousse, & sautant par dessus la tête de Pierrot, entre par la fenêtre chez le Bailli, donne la lettre à Therese : & dans le moment ressort par le même endroit, & s'en va trouver Arlequin qui est déja parti.



SCENE VIII.

JEANNOT, PIERROT.

PIERROT *à part.*

VOici mon maître tout à propos, Servons-nous de ſon autorité pour empêcher madame Prenelle d'aller à Paris. *A Jeannot.* Monſieur mon maître, j'ai une petite harangue à vous faire.

JEANNOT.

Ça, voilà l'autre ! Ce n'eſt pas aſſez d'avoir à ſurmonter une femme diableſſe.

PIERROT.

Hem .... Il y avoit une fois un philoſophe dans la philoſophie. Ce philoſophe étoit Grec .... ou Normand, je ne ſais lequel. Tant y a qu'il s'appelloit Plu .... Platon. Il diſoit que le mariage eſt une charrue; le mari c'eſt le rouſſin qui la tire, & la femme c'eſt le collier. Or ſus donc, ſi la femme eſt le collier de miſere, imaginez-vous que vous étes le rouſſin. Or ſi vous êtes un bon rouſſin, vigoureux & bien empoitraillé, vous ſerez franc du collier, c'eſt-à-dire, maître de votre femme, & la charette du mariage ira bon train : mais poſé le cas que vous ne ſoyez qu'un criquet, fleube & dibile,

bile, le collier vous gourmandera : la premiere orniere vous fera chopper, & voilà la charette à tous les diables.

JEANNOT.

Monsieur Pierrot, je vois bien que vous vous gaussez de moi. Dame, à la fin je me fâcherai.

PIERROT.

Vous n'y êtes pas. Toute ma phrase n'aboutit qu'à vous faire prendre le mors aux dents contre votre femme.

JEANNOT.

Bon ! Et tu prens toujours son parti contre moi.

PIERROT.

J'ai tort, & elle abuse de ma corrispondance pour elle. Hé, monsieur, une fois en la vie prenez le gouvernail du timon.

JEANNOT.

Il y a long-temps que j'en ai envie.

PIERROT.

Il faut commencer par un article. Votre femme veut aller à Paris, n'est-ce pas ?

JEANNOT.

Oui, & je le veux bien aussi.

PIERROT.

Morbleu, vous ne le voulez pas vous ! Ah, ah, ah !

JEANNOT.

Assurément. Voyez comme tout le monde m'obéit depuis que j'ai l'épée sur la han-

che ! J'ai envie de ne la point quitter, je coucherai avec.

PIERROT.

Voilà votre femme. Tenez ſeulement pied ferme, pendant que j'attaquerai la demi-lune.

SCENE IX.

Mad. PRENELLE, JEANNOT, PIERROT.

Mad. PRENELLE *à Jeannot.*

QUe veut dire cette maſcarade ? Oh, je vous apprendrai que le plumet ne fait pas peur aux femmes. Que vouliez-vous faire de ma fille ?

JEANNOT.

Votre fille eſt bien ma fille, peut-être ?

PIERROT *à Jeannot.*

Courage.

Mad. PRENELLE.

Il faut qu'il ſoit yvre, Pierrot : Il perd le reſpect.

PIERROT *ſe quarrant.*

Hem....

JEANNOT.

Je ſuis le maître de la charette. Demandez plutôt à Pierrot, c'eſt Pluton qui l'a dit.

Mad. PRENELLE *s'emportant.*

Merci de ma vie !

PIERROT *à madame Prenelle.*

Oh, tout bellement. Pour en cas d'aujourd'hui, je ſoutiens qu'il a raiſon.

JEANNOT.

Ah, ah, il y a long-temps que je ſuis las de faire le ſot.

PIERROT.

Il n'y a pas là le petit mot à dire, il fait ſa charge.

Mad. PRENELLE.

Ils ſont yvres tous deux.

PIERROT.

Voici l'inigme. C'eſt que monſieur votre mari & maître, *il ôte ſon chapeau en diſant cela*, m'eſt venu trouver de lui-même, & il m'a dit : Pierrot, je ne trouve pas bon que ma femme aille à Paris.

JEANNOT.

Oui, c'eſt moi qui lui ai dit tout cela.

PIERROT.

Non ventrebille .... c'eſt encore lui qui parle, je ne veux pas que vous alliez à Paris, je vous le défends abſolument.

JEANNOT.

Abſolument.

PIERROT.

Il faut qu'une femme obéiſſe à ſon mari.

JEANNOT.

C'eſt le jeu.

Mad. PRENELLE.

J'enrage. Mais il faut ceder à la force. *A Jeannot*. Tu me la payeras.

JEANNOT.

Ah, ah, vraiment, ce n'est pas encore là tour. Allez tout à l'heure me querir ma fille Therese, je la veux marier à Octave.

Mad. PRENELLE.

Si la patience m'échappe....

PIERROT *à Jeannot*.

Doucement. Votre femme & maîtresse m'a déja parlé de cette affaire. Elle m'a dit : Je ne trouve pas bon que Jeannot donne ma fille à Octave.

Mad. PRENELLE.

Chacun a son tour.

PIERROT.

Non ventrebille.... c'est encore elle qui parle, je ne le veux pas absolument.

JEANNOT.

Comment donc ?

PIERROT.

Il faut qu'un mari obéisse à sa femme.

JEANNOT.

Oh, nous y voilà.

Mad. PRENELLE à *Jeannot*.

Oui, vous m'obéirez. Vous croyez donc me faire peur avec votre épée ?

JEANNOT.

Oh que non, je ne la porte que pour faire peur aux voleurs.

Mad. PRENELLE.

Otez-moi cela tout à l'heure. *Elle lui arrache son épée.*

PIERROT *à Jeannot.*

Elle a raison. Tout ce harnois-là ne vous sied point.

Mad. PRENELLE.

Allez, allez reprendre votre robbe & votre rabat : il y a une heure que vous devriez être à votre audience. Allez, allez prendre votre gravité pour prononcer.

JEANNOT *pleurant.*

Je ne sai à quoi il tient que je ne me fasse dragon. *Il s'en va.*

SCENE X.

Mad. PRENELLE, PIERROT.

Mad. PRENELLE.

JE ne te pardonnerai jamais la piéce que tu me viens de faire.

PIERROT.

Point de rancune, maîtresse.

Mad. PRENELLE.

M'empêcher de faire ma volonté, encore passe. Mais m'obliger à faire celle d'un mari ! Ah, je créve ! Que je suis malheureuse !

PIERROT.

Faisons la paix.

Mad. PRENELLE.

Mais que ne me difiez-vous vous-même : Je veux abſolument . . .

PIERROT.

Oh, je n'ai point le caractere de vous commander.

Mad. PRENELLE.

Vous l'avez bien quand vous voulez, monſieur Pierrot. Pour me conſoler, je veux voir cet opera qui vient d'arriver, il vaudra peut-être bien celui de Paris.

PIERROT.

Taupe à cela. Drès que j'aurai fait ma charge à l'audience . . .

Mad. PRENELLE.

Voilà déja le prevôt de falle des ballets, qui vient me donner leçon.

PIERROT.

Divertiſſez-vous, divertiſſez-vous.

SCENE XI.

ARLEQUIN en maitre à danſer, Mad. PRENELLE.

ARLEQUIN *faiſant beaucoup de reverences : & de tours de jambes.*

Tout Paris convient, madame, que je ſuis le premier homme du monde pour. . . *Il capriole.*

Mad. PRENELLE.

Ou les apparences sont trompeuses, ou vous méritez la réputation que vous vous êtes acquise.

ARLEQUIN.

Toute la jeunesse, madame, qui a quelque disposition à.. *il pirouette*, vient prendre chez-moi des leçons de... *entrechat*.

Mad. PRENELLE.

Tout votre mérite est dans vos allures; & si-tôt que je vous ai vu, il m'a pris envie de danser.

ARLEQUIN.

On m'a toujours dit que ma phisionomie inspiroit... *Il saute*. Rien n'est plus recherché en ce siécle-ci qu'un vigoureux..... *il fait un tour de jambe*, & l'on peut dire que la danse est le plaisir universel. Les grands, *il fait un chassé*, les petits, *un autre chassé*, la robe, *une capriole*, l'épée, *une capriole en avant*, tout danse, madame, ou tout devroit danser, pour mieux dire.

Mad. PRENELLE.

Il n'y a que moi qui ne sais point danser. Que je suis malheureuse!

ARLEQUIN.

Vous avez pourtant toutes les dispositions nécessaires.

Mad. PRENELLE.

Oui, monsieur, trouvez-vous cela?

ARLEQUIN.

Marchez. *Elle marche*. Vous avez tous

les principes des beaux mouvemens ; il ne vous manque que d'être cultivée.

Mad. PRENELLE.

Si vous vouliez bien en prendre la peine monsieur.

ARLEQUIN

Les gens de ma profession n'aiment guéres à travailler sur des sujets majeurs.

Mad. PRENELLE.

Oh, je suis encore en âge disciplinable, & il n'y a point de jeune fille qui ait meilleure intention que moi.

ARLEQUIN.

Les vieux chevaux ne sont guéres propre au manége. Mais il faudra donner quelque coup d'éperon davantage. Ça, madame, commençons par cette tête. *Il lui prend la tête, & la lui hausse.*

Mad. PRENELLE.

Hai ! hai ! Vous voulez donc me faire danser en l'air ?

ARLEQUIN.

Il faut allonger ce coup-là de demi-pied. Allons, cette épaule. *Il lui donne un coup sur une épaule* Ces genoux en dehors. *Il la frappe sur les genoux.* Allons, partez. *Elle danse.* Ta ra la ra, ta ra la ra, ta ra la. Et ce cu, morbleu, & ce cu. *Il lui donne un coup de pied au cu.* Allons, l'air de tête. Ricannez aux loges. Votre prunelle ne dit rien ? Imaginez-vous de voir votre amant dans les cou-

liſſes. Etendez les bras. Non, ouï, vous n'y êtes pas, fort bien, fort bien. Allons, la main, tournez. *Il la fait tourner ſi vîte, qu'elle tombe d'un côté & Arlequin de l'autre.*

Mad. PRENELLE *en ſe relevant.*

Ah, je ſuis morte! *Ils s'en vont.*



ACTE III.

SCENE I.

PASQUARIEL, OCTAVE.

PAſquariel dit qu'Arlequin & Colombine ſont dans la confidence de Madame Prenelle; que l'opera eſt diſpoſé; que Colombine & Jeannot ſont avec le notaire dans la chambre au deſſus de la ſalle, & que par un trou qui eſt au plancher, on enlevera madame Prenelle pour lui faire ſigner le contrat; qu'Octave & Thereſe diſparoîtront par une trape, & que tous ſe joindront dans la chambre pour ſigner, & que pour empêcher Pierrot de troubler ce deſſein, une troupe de monſtres l'enleveront, & le mettront à la cave, & que tout cela ſe fera par des ſcenes de l'opera d'Armide, qui viennent fort bien au ſujet. Aprés cette expoſition, ils s'en vont.

SCENE II.

Mad. PRENELLE, THERESE, ARLEQUIN.

Mad. PRENELLE *à Therese.*

NOn, je ne veux point que vous soyez mariée. *A Arlequin.* Enfin, monsieur, depuis deux jours elle ne parle que de mariage.

ARLEQUIN.

Fi! Vous êtes la premiere jeune fille, qui se soit mis cette sottise-là en tête.

Mad. PRENELLE.

Je vous dis que le mariage est le plus grand malheur qui puisse arriver à une jeune fille.

THERESE.

Mais, ma mere, quand ce malheur-là vous est arrivé, en avez-vous été si fâchée?

Mad. PRENELLE.

Oh, quand je me suis mariée, j'étois une ignorante comme vous.

THERESE.

Hé bien, vous avez été ignorante comme moi, je suis bien-aise de devenir savante comme vous.

ARLEQUIN *à Therese.*

Vous êtes bien-heureuse d'avoir une ma-

man qui connoît à fond l'impertinence du mariage. Il faut la croire sur sa parole, elle est plus savante que vous sur cette matiere.

THERESE.

Oui, mais elle ne veut pas me dire tout ce qu'elle sait.

ARLEQUIN.

Hé bien, je vous apprendrai tout, moi. Je parie qu'elle ne vous a pas dit que le mariage est un gouffre profond? Des enfans piaillent, un mari qui gronde, caca d'un côté, pipi de l'autre, ah, ah!

THERESE.

C'est justement tout cela que ma mere m'a dit; mais elle n'a garde de me dire...

ARLEQUIN.

Voilà un naturel qui regimbe terriblement! Il faudra que je donne une touche à cet esprit-là.

Mad. PRENELLE.

Oh, je lui ai dit tout ce qu'il faut.

THERESE.

Oui vraiment! Vous m'avez dit cent fois: Therese, ma fille Therese, regardez votre benest de pere, & ce vilain Pierrot, tous les hommes sont faits comme cela. Dame, cela faisoit que je ne voulois pas me marier; mais à cette heure que j'ai vue...

ARLEQUIN.

La friponne! depuis qu'elle m'a vu...

Mad. PRENELLE.

Hélas ! j'ai bien pris de la peine à élever une fille dans la vertu de l'ignorance. . . .

ARLEQUIN.

Laissez-la-moi un moment, je veux la dégoûter du mariage, & allez vous habiller pour votre rôle d'opera.

Mad. PRENELLE.

Oh, dame, monsieur, laisser ma fille avec un joli homme comme vous! *Elle le regarde amoureusement.*

ARLEQUIN.

Allez, allez, madame, il n'y a rien à craindre. Je suis tout comme... Allez, vous dis-je, ne craignez rien, je lui parlerai tout haut.

Mad. PRENELLE.

Monsieur, je vais donc m'habiller pour l'opera. *A Therese.* Petite fille, faites tout ce que vous dira monsieur. Entendez-vous bien, morveuse? Je ne vous perds pas de vue, & je vais m'habiller dans ce coin de la salle.

SCENE III.

ARLEQUIN, THERESE.

ARLEQUIN *haut.*

ECoutez-moi. Le mariage.... le mariage est semblable à un filet de pêcheur. Les filles qui ne voyent l'amorce qu'au tra-

vers les cordes, ſont tentées d'y entrer, & celles qui ſont dedans enragent d'en ſortir. Mais hélas ! il n'eſt plus temps ; dès qu'une fille a dit oui, il faut qu'elle avale le goujeon.

THERESE.

Monſieur, pendant que ma mere ne nous écoute pas, dites-moi la verité du mariage ; eſt-il ſi horrible que vous faites ?

ARLEQUIN *bas.*

Non, non, allez. Au contraire, rien n'eſt ſi charmant ; il n'y a point de confiture, point de....Octave vous en dira bien des nouvelles.

THERESE.

Eſt-ce que vous le connoiſſez ?

ARLEQUIN.

Hé oui, c'eſt lui qui.... mais la maman, la mam... regarde. *Haut.* Je vous diſois donc, que la femme n'eſt pas faite pour vivre avec l'homme. Cela eſt ſi vrai, que la plûpart des femmes ne ſouffrent que par complaiſance la compagnie de leurs maris.

THERESE.

C'eſt peut-être qu'elles en aiment mieux d'autres.

ARLEQUIN *bas.*

Vous l'avez dit... La maman, la maman. hem, hem. *Haut.* Hypocrate dit que la perfection conſiſte dans l'unité ; or, ſitôt qu'on eſt marié on eſt deux. Ergo...

THERESE.

Oh, je n'aime donc point la perfection, & il me semble qu'il y a plus de plaisir à être deux.

ARLEQUIN *bas.*

Cela est vrai. Mais comment diantre avez vous pu apprendre toute seule le plaisir qu'il y a d'être deux ?

THERESE.

Hé mais, c'est que j'ai remarqué que notre coq est tout triste quand il est seul, & sitôt qu'il voit une poule, il chante.

ARLEQUIN.

On a beau enfermer une fille, nature va toujours son train. Mais... la mamam, la maman. *Haut.* Il me reste encore à vous prouver deux choses; la premiere, qu'un mari est un meuble embarassant; la seconde qu'un mari est un meuble inutile. En effet, une femme est toujours embarassée de son mari. S'il est au logis, elle enrage qu'il ne sorte; s'il est dehors elle meurt de peur qu'il ne revienne.

THERESE.

Mais je croyois, moi, que quand un mari étoit fait comme Octave, on ne pouvoit pas se lasser d'être avec lui.

ARLEQUIN *bas.*

Hé ne voyez-vous pas que je parle pour la maman, quand je dis... la maman, la maman. *Haut.* Prouvons à present qu'un

mari est un meuble inutile. Si le temperament de la femme la porte à aimer la solitude c'est trop d'un mari. Si au contraire la femme est sociable, c'est trop peu d'un mari. Mais je vous dirai le reste une autre fois. Voilà votre mere qui est habillée, allez-vous-en vous preparer aussi pour votre rôle d'opera.

THERESE.

Adieu donc, monsieur.

ARLEQUIN.

Allez, allez-vous-en. Si j'étois long-tems avec cette fille-là, je ferois un opera avec elle. Mais qu'est-ce que j'entens ?

SCENE IV.

ARLEQUIN, PASQUARIEL vêtu en crieur d'almanachs, contrefaisant le boiteux, & suivi d'un homme qui pose à terre une forme de chassis representant un coin de rue, sur lequel sont collées plusieurs affiches differentes.

PASQUARIEL *crie ridiculement :*

ALmanachs vieux, operas nouveaux.

ARLEQUIN.

Cet homme-là n'aura pas grand débit de sa marchandise. Les almanachs vieux, & les operas nouveaux sont des garde-boutiques.

PASQUARIEL *criant encore.*

Huon de Bordeaux, Jean de Paris, Roland le furieux.

ARLEQUIN.

Qui êtes-vous, mon ami ?

PASQUARIEL.

Je ſuis l'imprimeur & l'imprimerie de la troupe. Je viens ici vendre la piéce qu'on va jouer ; voilà le livre & la feuille.

ARLEQUIN.

Vous ne ſavez pas votre métier. A la porte, à la porte. Apprenez, mon ami, qu'on ne crie dans le parterre que des ouvrages de bale, comme le Cid, le Miſantrope, & autres guenilles de cette nature-là : mais les piéces de muſique ſe vendent à la porte. A la porte, mon ami, à la porte. *Il le pouſſe.*

PASQUARIEL.

On ne maltraite pas comme cela un muſicien.

ARLEQUIN.

Vous muſicien ?

PASQUARIEL.

Oui, muſicien en b mol, & je crie en b carre, almanachs, vieux, operas nouveaux.

ARLEQUIN.

La peſte étouffe le b carre !

PASQUARIEL.

Il faut que toutes les fonctions de l'opera ſe faſſent en muſique ; on mouche les chandelles à la cadence du violon, on chante le compliment de l'annonce.

ARLEQUIN.

Cela doit être beau, d'annoncer en chantant.

tant. *Il chante.* Meſſieurs vous aurez demain Thetis la Pelée.... Le parterre répond auſſi quelquefois en muſique. *Il ſiffle.* Hé, dites-moi un peu, affichez-vous auſſi en muſique?

PASQUARIEL.

Oui, monſieur, & voilà le pilier ambulant ſur quoi on affiche l'opera de campagne, & toutes les plus belles affiches de Paris.

ARLEQUIN.

Ah, voyons un peu. Je ſuis curieux d'affiches, c'eſt la bibliotheque de ſots, & des filoux.

PASQUARIEL.

Tenez, monſieur, voilà la feuille de toutes mes affiches. Liſez.

ARLEQUIN *lit.*

La femme ſolitaire au milieu de Paris, ou l'abſence des officiers.

Vernis de la Chine pour le tein des femmes. Ce vernis eſt à l'épreuve de l'haleine des hommes.

Avis aux ſavans. Un naturaliſte fameux a découvert depuis peu, que le cocuage eſt un arbre de ſimpathie, qui prend ſa racine dans le cœur de la femme, & pouſſe ſon bois ſur le front du mari.

Dictionnaire in folio, qui contient les principales piéces, qui compoſent la coeffure d'une femme.

Monſieur Diſcret, maître tailleur, fait des corps-de-jupe à reſſorts, fort propres à

cracher l'embonpoint des filles aux meres les plus clairvoyantes.

Traité astrologique, qui prouve la conjonction de Venus & de la Lune dans la tête de certaines femmes.

Il devoit faire aussi le traité du croissant sur la tête de certains hommes.

PASQUARIEL.

Il est sous la presse, monsieur.

ARLEQUIN *continuant de lire.*

Coches & carosses nouvellement établis dans Paris, pour la communication des quartiers éloignés. Ces voitures menent en diligence, du palais à l'hôpital general, & partent les jours d'audience: de l'école de medecine aux incurables, & partent à toutes heures.

Plus, le coche des Carneaux, destiné à ramener les gens de la noce: savoir les peres & meres qui marient une jeune fille à un vieillard, droit aux petites maisons; le vieillard aux Invalides; la jeune femme d'abord au marché-neuf, le lendemain au pont-au change, de-là aux quatre nations, & enfin aux Madelonettes. Outre ces voitures publiques, il y en a de particulieres, mieux étoffées, dans lesquelles certains riches quidans menent en diligence les femmes les plus vertueuses, de la monnoye à la porte de la conférence, & quelquefois jusques au bois de Boulogne.

Au même bureau on loue à bail par heure des domiciles roulans, trés commodes pour loger ceux qui veulent ſe marier ſans avis de parens.

Avis aux dames curieuſes de leur tein. Un ſculpteur en plâtre, expert à reblanchir les vieux bâtimens, regratte les viſages les plus enfumés, & polit au grais les plus rocailleux.

Conférences publiques, où l'on explique la contrarieté apparente des effets de l'or. Par exemple, ce métail amolit le cœur des dames, & endurcit celui d'un financier. L'or fait ouvrir une oreille au juge, & le rend ſourd de l'autre. Il délie la langue à l'avocat de l'intimé, & rend muet l'avocat de la partie adverſe. Enfin l'or endort ſouvent le mari, pendant qu'il réveille la femme.

Les agrémens & les chagrins du mariage, en trois tomes. Le chapitre des agrémens contient la premiere page du premier feuillet du premier tome, & le chapitre des chagrins contient tout le reſte.

Monſieur de Moimmiromontois, maître écrivain juré, a inventé depuis peu des caracteres ſi abregés, qu'il écrit toute l'hiſtoire de France ſur la coquille d'un œuf de pigeon; & ſur un œuf d'autruche la liſte de tous les cocus de Paris.

Dix louis d'or à gagner, à qui pourra trouver une fille perdue.

Adieu, mon ami, ma fortune eſt faite.

PASQUARIEL.

Et où courez-vous?

ARLEQUIN.

Je connois plus de cent filles perdues, rien que dans la rue ſaint Honoré. A dix louis d'or chacune, ma fortune n'eſt-elle pas faite? Adieu. *Il s'en va.*

PASQUARIEL *le ſuivant.*

Hé, ce n'eſt pas cela, c'eſt une petite fille de ſept ans. Ecoutez.

SCENE V.

Le théatre change & repreſente le palais d'Armide, tout composé d'utenciles de ménage; & dans le fond eſt une cheminée, ou l'on voit quelques volailles qui tournent à la broche.

PIERROT chevalier Danois, OCTAVE Ubalde.

PIERROT *chantant.*

ALlons chercher Renaud.

OCTAVE.

Sais-tu ſa deſtinée?
On dit qu'Armide eſt enragée:
Il a mépriſé ſes appas.
Craignons pour lui tout l'enfer effroyable.

PIERROT.

Femme amoureuſe, & que l'on n'aime pas,
Eſt plus à craindre que le diable.

Les monſtres arrivent & enlevent Pierrot.

SCENE VI.

OCTAVE, THERESE.

OCTAVE.

THerese tarde bien à venir. Mais je croi que je la vois. C'est elle-même. Continuons.

Enfin je vois l'objet pour qui mon cœur soupire.

THERESE.

J'attens de vous le bien que j'ai tant souhaité.

OCTAVE.

Vous n'aurez, charmante beauté,
Que des douceurs sous mon empire.

THERESE.

Ah, si vous me trompiez vous seriez bien méchant!
Jurez que vous serez constant.

OCTAVE.

Voyez-vous le plancher qui tremble?
La trape va s'ouvrir, le papa nous attend,
Il nous attend pour nous unir ensemble.

THERESE.

Enlevez-moi donc vîte, & ne jasez pas tant.



SCENE VII.

ARLEQUIN en Renaud.

Les violons jouent le sommeil d'Armide, & Arlequin voyant la broche pleine de viande, dit :

JE pense que voilà le souper de l'opera qui cuit. Il me prend plutôt envie de manger que de chanter. Mais chantons vîtement.

Plus j'observe ce rôt, & plus je le desire.
La broche tourne lentement.
Je m'éloigne à regret d'un morceau si friand.

Les violons reprennent le sommeil, & Arlequin continue.

Le fumet embaumé des chapons qu'on fait cuire,
Parfume l'air que je respire.

La symphonie continue, & Arlequin dit:

Oh, ma foi, les chapons m'ont fait oublier mon rôle... Attendez, attendez : il y a un endroit, comme qui diroit.... Qui a des vieux chapeaux à vendre, qui a des vieux chapeaux. Ah, ah, m'y voilà. *Il chante.*

Un son harmonieux se mêle au bruit des eaux.

Symphonie.

Les poulets fricassés se cuisent pour m'attendre.
Des charmes de la faim, j'ai peine à me défendre.

Défendre? Je ne saurois pourtant manger que je n'aye reposé ; car le repos est aussi de mon rôle. Courons donc vîte au lit. *Il chante.*

Tout m'invite au repos... Ce gazon, cet ombrage frais,
Et ce feuillage épais.

Il chante ces dernieres paroles sur l'air : De mon pot je vous en répons, mais de Margot non, non. *Il se deshabille & repéte :*

Tout m'invite au repos sous ce feuillage épais.

Il jette à terre son habit à la romaine & son casque, & paroit en chemise ; & dans cet équipage il traîne au milieu du théatre un petit lit de repos qui étoit au fond, & se couche dessus. Un moment après il se léve, & regarde par tout sous le lit, en disant : Où est donc le pot de chambre ? *puis se recouche. J'ai oublié de faire remarquer que dans tous les endroits du sommeil où la symphonie joue, Arlequin se promene sur le théatre, & contrefait monsieur du Mesnil, qui est sans contredit un des meilleurs acteurs de l'opera, d'une maniere si conforme à la sienne, qu'on est obligé de convenir que le peintre du monde le plus fameux ne pourroit pas le mieux representer.*

SCENE VIII.

Mad. PRENELLE *en Armide, contrefaisant mademoiselle Rochois, très-excellente actrice de l'opera, & qu'on regrettera éternellement.*

ENfin il est en ma puissance
Ce mépriseur d'apas, ce glacé jouvenceau.
Il me vit sans m'aimer, j'enrage quand j'y pense.
Cruel, j'aurois moins pitié de ta peau,
Que notre chat à jeun n'en auroit d'un fromage.
Qu'il éprouve toute ma rage.

Elle va pour le percer.

Sans foiblesse, mon cœur, qui te fait palpiter?
Ma pitié sent un peu ce que je n'ose dire.
Frappons, Ciel! qui peut m'arrêter?
Achevons. Je frémis. Vengeons-nous. Je soupire.
La vengeance pour moi n'a plus rien de charmant.
Suis-je donc femme, ô ciel! Oui, je la suis vraiment.
Je passe en un moment, de l'excès de la haine
A celui de l'amour.
Toute ma rage est vaine:
Je ne puis me résoudre à lui ravir le jour.
Quel embonpoint, quel air, quelle taille, quel rable!
Qui croiroit qu'il fut né seulement pour la table?
Il semble être fait pour l'amour.
Je cede à ce maraut, l'appetit me surmonte.
Cachons ma foiblesse & ma honte.
Valets, livrez-moi mon amant.
Venez,
Fermez
Tous les verroux de mon appartement.

Elle se couche sur le petit lit, à côté d'Arlequin. Aussi-tôt deux démons descendent d'en haut, & les enlevent dans la couverture.

SCENE DERNIERE.

Pasquariel vient dire qu'ils ont tous signés, à la reserve de madame Prenelle, & qu'on est après pour la faire signer. Dans le même tems arrive le bailli, & dit à Pasquariel: Hé bien, n'ai-je pas mis ma femme à la raison? Voilà le contrat qu'elle a signé malgré elle. *Pasquariel s'en empare de peur d'accident. Dans le moment arrive madame Prenelle, qui voyant son mari, se jette sur lui. Il se sauve avec précipi-*

tation, & sa perruque demeure entre les mains de sa femme, qui chante ce qui suit.

Il m'échape, il s'éloigne, il va quitter ces bords.
Quoi, Jeannot triomphe & me brave !
Allons l'enfermer dans la cave.
Je fais pour l'arrêter d'inutiles efforts.
Traître, attends : Je le tiens, je déchire sa tignasse,
Ah, je l'immole à ma fureur :
Que dis-je, où suis-je ?

Je ne suis pas fâchée d'avoir fait ce mariage; mais j'enrage d'avoir fait la volonté de mon mari; & puisque cet opera m'a causé tant de chagrin, je m'en vai l'envoyer au diable, avec tous les operateurs. *Elle jette toutes les décorations à bas, & la comedie finit.*




L'UNION DES
DEUX OPERA

L'UNION
DES
DEUX OPERAS.

COMEDIE EN UN ACTE.

Mise au Theâtre par monsieur, du F... ; & representée pour la premiere fois par les comédiens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le seiziéme Aoust 1692.

ACTEURS.

L'OPERA DE VILLAGE. Mezzetin.
L'OPERA DE CAMPAGNE. Octave.
ARLEQUIN.
MERCURE. Pasquariel.
JUPITER. Arlequin.
JUNON. Pierrot.
LE MARIE'. Octave.
LA MARIE'E. Colombine.
UN GARÇON de la noce.
Plusieurs Garçons.

La scene est dans un village.

Ce qui donna lieu à cette petite piéce, fut l'Opera de village, que messieurs les comediens François donnerent quelque tems aprés l'Opera de campagne des Italiens.



L'UNION DES DEUX OPERAS.

SCENE I.

L'OPERA DE VILLAGE, L'OPERA DE CAMPAGNE, ARLEQUIN.

L'OPERA DE VILLAGE *à Arlequin.*

N'Avez-vous point vu l'afficheur ? C'est que je sis, reverence parler, l'opera de village, & je vourais bian qu'on me boutît en rang d'oignon avec l'opera de ville & l'opera de campagne.

ARLEQUIN.

Parbleu, voici l'aventure des operas; il ne manque plus ici que l'opera de la foire.

L'OPERA DE VILLAGE.

Dame, c'est que j'ai operé un tantet d'operation de musique, pour divartir le mariage de cians.

ARLEQUIN.

Mais c'eſt l'opera de campagne qui a fait le mariage. Il eſt juſte ....

L'OPERA DE VILLAGE.

Ce ſont de drôles de corps que ces operas! Ils avont plutôt fagoté tras mariages, qu'un notaire n'en a écrit la moiquié d'un.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Monſieur l'opera de village, prenez la peine de dénicher; vous n'avez que faire où je ſuis. Et ſi vous ne ſortez d'ici, par la mort..

L'OPERA DE VILLAGE.

Tatiguié.

ARLEQUIN.

Hé, meſſieurs, ſongez que vous êtes freres. *Montrant l'opera de campagne.* A la verité, il eſt votre aîné, & il a le pas devant vous.

L'OPERA DE VILLAGE.

Oui? Ne quient-il qu'à venir le premier, pour avoir la crême de la nouviauté?

L'OPERA DE CAMPAGNE.

C'eſt vous qui avez pris mon nom & mon enſeigne pour attirer les chalans.

L'OPERA DE VILLAGE.

Si j'ons du monde à notre attelier, notre opera le merite bian.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Oui, vraiment! C'eſt quelque choſe de beau qu'un opera ſans intrigue.

L'OPERA DE VILLAGE.

Comment, morguié ! enlever une fille toute brandie dans une charette de cuir, n'appellez-vous pas cela de l'intrigue ?

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Pour moi je trouve qu'il n'y a point d'action dans votre piéce.

ARLEQUIN.

Comment donc ? Y-t il action plus violente que celle de la dame ? Mais quand il y auroit quelques petits défauts dans l'opera de village, il faudroit les pardonner en faveur des bons mots dont il est rempli. On ne peut pas nier qu'ils n'emportent la piéce, & tous les vôtres ne valent pas *bu-riau de musique.*

L'OPERA DE VILLAGE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Encore un joli endroit, c'est le petit ricochet des syllabes par écho ! *Attendez ... ha... la ... ga ... flec ...*

L'OPERA DE VILLAGE.

Tout franc, votre opera seroit bien mieux sans Jeannot, madame Prenelle, Therese, Pierrot, & vos chansons d'Armide.

ARLEQUIN.

Et Arlequin est donc un o en chiffre! Vous faites bien l'entendu à cause que votre figure de magister fait rire ! Il est vrai que vos habits sont plaisans ; mais un aveugle se divertiroit trés-mal à votre opera.

L'OPERA DE VILLAGE.

Et un ſourd n'auroit guéres de plaiſir au vôtre ; car il n'y a pas le mot pour rire dans vos machines. ARLEQUIN.

Meſſieurs, je ne vous conſeille point de pouſſer plus loin votre critique ; car ſi vous vous mettez ſur le pied de dire pis que pendre l'un de l'autre, le public vous croira tous deux ſur votre parole.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

C'eſt bien à toi à faire comparaiſon avec un vaſſal du grand opera.

L'OPERA DE VILLAGE.

Toi, tu n'es qu'un opera de bale.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Quoi, tu as l'effronterie....

ARLEQUIN.

Hé, Meſſieurs !

L'OPERA DE VILLAGE.

Oh parſanguoi, j'en veux découdre.

ARLEQUIN.

Ah, le petit mutin d'opera ! on me l'avoit bien dit qu'il étoit tout plein de Renaud. Ça, je veux vous faire boire enſemble, & ſi vous voulez travailler de conſert à notre divertiſſement, nous ferons un pot pourri de votre délâbrement héroïque, & de votre comique de village.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Moi, marier mon cothurne avec des ſabots !

L'OPERA

L'OPERA DE VILLAGE.

Et je nous passerons bian de votre musique de louage. Une fois, j'en avons de notre cru. J'ons le pu bjau brin d'homme qui fait le bourdon. Si j'avions un aussi grand brin de femme, pour faire la symétrie, ce seroit le pu biau duo : mais il faut se sarvir de ce qu'on a. En tout cas, je bouttrons au bout de notre opera un petit compliment d'excuse en musique, & ça quiendra lieu de biauté.

ARLEQUIN.

Hé, on sait bien que vous feriez de plus belles choses, si vous aviez la liberté de vous servir de l'opera de Paris.

L'OPERA DE VILLAGE.

Oh je nous gaussons de cette libarté-là.

ARLEQUIN.

On sait bien que pour caprioler de la langue & fredonner des pieds, pour carillonner des bras, & faire le saut de crapaut, il ne faut demander congé à personne. Ça, une vingtaine de pistoles que l'on vous donnera feront finir vos petits differens, & nous ferons l'union des deux operas. Qu'est-ce que votre divertissement, à vous ?

L'OPERA DE VILLAGE.

Pargué, c'est une noce à la mode de notre village, & monsieur le Bailli m'a donné parmission d'ajuster tout ça dans la sale. Il n'y a qu'à ouvrir les volets.

SCENE II.

On voit une chambre où il y a quantité d'utensiles de cuisine, plusieurs paysans & paysannes qui s'occupent à diverses choses; le marié assis sur un tonneau, & un verre à la main, la mariée assise sur une huche. Les violons jouent un air fort plaisant, sur lequel un berger aprés avoir dansé, chante:

JE suis la fleur des garçons du village,
J'ai bonne mine & le cœur biau:
Ça me quien lieu de veigne & d'heritage,
Avec l'amiquié d'Isabiau.
Mais quand on veut se bouter en ménage,
Faut faire un fond pour l'alloyau.

LA MARIE'E *chante sur le même air,*

A mon Colas j'apporte en mariage
Ma huche vuide & mon troussiau.

LE MARIE'.

J'ai pour tout bien deux bras en partage,
Mon verre vuide & mon tonniau.

LE GARÇON DE LA NOCE.

Ho quand on veut se bouter en ménage,
Faut faire un fond pour l'alloyau.

LA MARIE'E.

Faut-il qu'en vains discours un si beau jour se passe?

LE GARÇON DE LA NOCE.

Accourez à l'inſtant,
Venez tous rendre hommage,
En bel argent comptant,
Ou piéces de ménage,
Venez faire étalage
D'un bel étain ſonnant;
Des poëlons & des marmites,
Des chaudrons, des lichefrites;
Suivez-moi la piéce en main,
Comblez taſſe & baſſin.

SCENE III.

Tous les parens & gens de la noce avancent chacun le preſent à la main.

LE GARÇON DE LA NOCE.

Accourez à la taſſe, à la taſſe. *A l'imitation de la chaſſe d'Iſis.*

Tous les parens courent, en diſant:

Courons à la taſſe, à la taſſe.

Aprés que les preſens ſont faits, on joue l'air des Trembleurs ſur une vielle.



SCENE IV.

MERCURE *entre en vielleur.*

JE ſuis Mercure, je vous annonce que le maître des dieux va venir tout exprès du ciel, pour vous faire un preſent de noce. *Il chante.*

Jupiter deſcend ici bas....

LE MARIÉ.

Je reſpecte fort Jupiter: mais il me feroit plaiſir de ne point prendre la peine de deſcendre ici-bas; car quand les dieux & les grands ſeigneurs viſitent un bourgeois, garre la bourgeoiſe.

LA MARIÉE.

Ah! va, va, laiſſe venir Jupiter.

MERCURE.

Je vous dis, que c'eſt pour vous faire un preſent de noce, que Jupiter deſcend ici-bas. Mais le voilà.



SCENE V.

JUPITER descend tenant à la main un bois de cerf. Tout les acteurs de la scene précedente.

MERCURE.

IL tient son present à sa main.

JUPITER *chante.*

Les armes que je tiens ne font aucune offense,
L'effort n'en est fatal qu'aux maris clair-
voyans,
Vous, commodes maris, vivez dans l'abon-
dance,
Fermez les yeux, soyez contens.

UN PAYSAN.

Morguoi, monsieur Jupiter, ça vous est bian aisé à dire, vous qui avez une Junon bien sage.

JUPITER.

Le destin m'a dit qu'elle le seroit toujours: mais c'est presque la seule de ma famille dont il m'ait répondu.

MERCURE *à Jupiter bas.*

Au moins, je vous avertis que vous avez ici la réputation d'un mauvais garnement, on se défie de vous.

JUPITER.

Eſt-ce que tu leur a dit quelques-unes de mes fredaines ?

MERCURE.

Non, c'eſt qu'ils ont lu les poëtes.

JUPITER.

Je vais les raſſurer .... Monſieur le marié, au moins, n'allez pas vous imaginer que je ſois venu ici-bas pour apporter du trouble dans votre petite famille. *Il chante.*

Jupiter vient ſur la terre,
Il montre le bois de cerf.
Pour planter l'arbre de paix;
Si ſa racine eſt amére,
C'eſt pour les cerveaux malfaits.

Raillerie à part, n'ayez pas peur de moi pour aujourd'hui, il n'y a point de friponnerie en mon fait. Quand je veux jupiteriſer quelque mortelle, je ne viens pas dans mon équipage ordinaire, j'ai ſoin de me déguiſer en taureau ou en cigne; & quand je veux réuſſir à coup sûr, je me change en pluye d'or.

LE MARIE'.

Donnez-moi donc votre parole que vous ſerez ſage.

JUPITER.

Je jure ....

LA MARIE'E.

Oh ne jurez point, je n'aime point à entendre jurer.

UN PAYSAN.

Allons, Colas, puisque Jupiter veut bien être des nôtres, baille-lui la livrée de la noce, qu'il la boute à son chapeau.

MERCURE.

Tout beau, c'est moi qui suis le doyen des valets de chambre, & j'en fais tous les offices.

JUPITER *bas à Mercure.*

Il faut endormir tous ces manans-là, afin que j'enleve la mariée. Voilà ma tabatiere, elle est pleine de poudre de pavot, tu n'as qu'à souffler, hem, hem. Allons, mes enfans, dansons tant qu'à des noces. *On danse.*

SCENE VI.

MERCURE souffle son pavot, & tous tombent endormis.

JUPITER veut tirer la mariée d'entre les bras du mari, qui la tient embrassée.

MERCURE qui voit que Jupiter ne sauroit la tirer, dit :

CE coquin-là a de bonne serres! Changez-le en oiseau de proye.

JUPITER.

Ah, point, point, j'aime mieux le changer en coucou.

MERCURE.

Ah, nous sommes perdus! voilà vôtre diablesse de femme.

SCENE VII.

JUNON *descend du ciel sur un poulet-d'Inde.*

AH! ah! Jupin, c'étoit donc pour m'empêcher de voir vos fredaines que vous m'avez tantôt bridé le nez d'un nuage? Hé le vieux rusé! N'avez-vous point de honte à votre âge, aprés deux ou trois mille ans de mariage, de vous amuser à débaucher de petites filles? Vous n'avez pas fermé l'œil de toute la nuit: mais helas! ce n'étoit pas pour moi que vous veilliez. J'ai eu beau vous pousser du coude, vous faisiez semblant de ronfler. Scelerat, c'étoit donc pour ce bel oiseau, *se tournant vers la mariée*, que vous avez déniché si matin? Oh, voilà la derniere fois que j'y serai attrapée, & je veux qu'Iris m'apporte tous les jours, sous mon chevet, la clef de la porte.

JUPITER.

J'ai tort, ma femme, j'ai tort, mais je suis sûr que vous me pardonnerez. Vous êtes si bonne déesse.

JUNON.

Vous avez beau faire le chien couchant

& le beneſt, je vous ferai faire dès aujourd'hui une mercuriale par le deſtin.

JUPITER.

Hé, ma poulette, je t'aimerai tant, je ferai demain toute la journée avec toi : nous nous irons coucher de bonne heure. *Il chante.* Enfin, il n'eſt rien que de moi vous ne deviez attendre.

JUNON.

Ces promeſſes-là m'attendriſſent.

JUPITER.

Accordez-moi donc une petite grace.

JUNON.

Hé bien, quoi ?

JUPITER.

Laiſſez-moi ſeulement une demie-heure avec cette petite mariée-là, cela ne vous fera pas grand tort ; car nous qui ſommes immortels nous aurons tout le temps d'être enſemble. Aprés tout, ſi nous étions obligés de nous en tenir à l'amour domeſtiques, les hommes ſeroient plus heureux que nous.

JUNON.

Merci de ma vie, c'en eſt trop, joindre la raillerie à l'infidelité.

Jupiter & Junon ſe tignonnent : la coeffure de Junon demeure entre les mains de Jupiter, & la couronne de Jupiter entre les mains de Junon.

JUPITER.

Enragée !

JUNON.

Infidéle, je me vengerai bien d'une autre maniere.

JUPITER *chante.*

Quoi, le cœur de Junon, quelque grand qu'il puisse être,
Ne sauroit triompher d'une injuste fureur ?

JUNON *chante.*

De la terre & du ciel Jupiter est le maître,
Et Jupiter n'est pas le maître de son cœur.

JUPITER & JUNON *ensemble.*

Abandonnez votre vengeance,
J'abandonnerai mon amour.

JUPITER.

C'est à vous à commencer.

JUNON.

C'est à vous-même.

JUPITER.

Je n'en ferai rien.

JUNON.

Ni moi non plus.

JUPITER & JUNON *ensemble.*

Rendez-moi ma couronne.
Rendez-moi ma commode.
Je vous rends mon amour.

JUPITER.

Pour vous montrer que c'est de bonne foi que j'agis avec vous, je vais réveiller tous les gens de la noce, & effacer de leur memoire qu'ils ont dormi, afin qu'il ne reste aucune idée de mon infidelité. Allons, réveillez-vous.

SCENE VIII.

Les violons jouent un air ſur lequel on danſe en rond, & on chante ce qui ſuit.

UN DES PAYSANS *chante.*

MAthurin mon compere,
Toi qui as tant vécu,
Dis-moi comme il faut faire,
Pour n'être point cocu.

MATHURIN.

Faut ſe marier à mon âge,
Prendre femme à quatre-vingt ans.
Si l'on eſt ſujet au cocuage,
Du moins l'on n'eſt pas cocu long-temps.

JUPITER.

Vive le conſeil d'un homme ſage,
S'il ne venoit point à contre-temps!

UN AUTRE PAYSAN.

Dis-moi, pere Pancraſſe,
Toi qui ſais du latin,
Que faut-il que je faſſe,
Pour fuir à ce deſtin?

PANCRASSE.

Ne crains point les langues médiſantes,
Paſſe ſouvent la main ſur ton front;
Ne t'affliges point que tu ne ſentes
Un bouquet de bois d'un pied de long.

JUPITER.

La mêche prend feu, quand on l'évente;
C'est le seul éclat qui fait l'affront.

UN AUTRE PAYSAN.

Et le cousin Pompette,
Qui est si bon maréchal,
N'a-t-il point de recette
Pour un si commun mal ?

LE MARE'CHAL.

Pargué, ma science est toujours prête,
A déclouer le pied d'un roussin :
Mais quand l'encloueure est à la tête,
Je n'en sais pas plus qu'un medecin.

JUPITER.

Quand on est bien las de porter sa crête,
Il la faut donner à son voisin.

LE MARIE'.

Que dit notre épousée.
A tous ces biaux propos ?
Vous, qui êtes si rusée,
Chantez-nous-en deux mots ?

LA MARIE'E.

Point de défiance ridicule,
Et de la liberté tout mon saoul.
On voit rarement choper la mule,
Quand elle a la bride sur le cou.

JUPITER.

Le plus sage avalle la pilulle,
Celui qui la mâche est le plus fou.


LA
FILLE DE BON
SENS

LA FILLE
DE
BON SENS.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au theâtre par monsieur de Palaprat ; & representée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne ; le deuxiéme jour de Novembre 1692.

ACTEURS.

ANGELIQUE.
COLOMBINE ſuivante d'Angelique.
GERONTE financier.
LE DOCTEUR, OCTAVE, CINTHIO, Amans d'Angelique.
ARLEQUIN valet de Geronte.
MEZZETIN valet d'Octave.
PASQUARIEL valet de Cinthio.
PIERROT valet du Docteur.

La Scene eſt à Paris.



LA FILLE DE BON SENS.



ACTE I.

SCENE I.

ARLEQUIN *seul.*



O Felice Arlicchino ! felice Arlicchino ! Ma fortune est faite, si je m'acquitte bien de la commission que mon maître m'a donnée. Il m'a promis cinquante pistoles ; & quand un riche financier, comme Geronte, promet cinquante pistoles, cela est plus sûr que quand un homme de qualité promet une piéce de trente sols. Mon maître m'a promis encore, que si je fais bien ce qu'il m'a commandé, il me fera épouser Colombine, que j'aime

a la folie. *O felice Arlicchino ! felice Arlicchino !* Je ne puis manquer de réussir. Premierement, j'ai de l'esprit comme un diable. Secondement, me voilà excité & poussé par les deux plus grands ressorts qui remuent aujourd'hui toutes les affaires du monde, l'argent & les femmes. Cinquante pistoles & Colombine ! *O felice, felice, e tre volte felice Arlicchino !* Pour faire exactement ce que Geronte mon maître m'a recommandé, il faut que je pense bien à ce qu'il vient de me dire. Il me l'a repeté si souvent, que je le sais bien par cœur. Mais pour ne rien oublier, je veux repasser ici notre derniere conversation. Arlequin ? ... monsieur ? ... Tu sais que je suis amoureux d'Angelique ; qu'elle vint de Rome avec sa tante, il y a cinq ou six mois, & qu'elle demeure dans la maison de monsieur le docteur Balouard le medecin. Tu sais que mon pere s'opposoit à mon mariage ; qu'il est mort ; que j'ai été quatre mois absent de Paris ; que je ne fait que d'y arriver, & que je n'ai pas encore vu Angelique. ... Oui, monsieur, je sais tout cela. Je crains qu'elle n'ait pris des engagemens en mon absence ; elle est fille, elle pourroit avoir changé ... Cela se pourroit... Ainsi, avant que je lui parle, je veux que tu découvre adroitement, si elle a toujours pour moi les mêmes sentimens qu'elle avoit lorsque je partis de Paris ... C'est agir,

monsieur,



monsieur, avec beaucoup de prudence... Pour cela, il faut t'adresser à Colombine sa servante, qui est dans mes interêts, & lui donner de ma part, sans lui dire que je sois arrivé, les cinquante pistoles que je t'ai données pour elle... Tu ne dis mot... Oh, oui, oui, monsieur, je le ferai très-fidelement... Prends bien garde toujours, qu'Angelique ne te voye pas. Déguises-toi un peu, afin qu'elle ne te reconnoisse point, & ne te fais connoître qu'à Colombine... J'ai compris cela à miracle.. Caches-toi quelque part prés de la maison du Docteur; & quand tu verras sortir Colombine toute seule, parles lui, & reviens me rendre compte de tout ce que tu auras appris.. Je vais t'attendre au logis... Cela vaut fait, monsieur ... Adieu, Arlequin... Serviteur, monsieur... *Il copie ici le marcher grave de Geronte, qui s'en va d'un côté, & puis il se copie lui-même en courant de l'autre côté.* Voilà mot pour mot comme la chose s'est passée. O ça, voyons à present. Voici la maison du Docteur, c'est-là que demeure Angelique; cachons-nous par ici. Mais peste soit du sot! J'ai oublié de me déguiser, & c'est la principale chose que Geronte m'a recommandée pour n'être pas reconnu d'Angelique qui se douteroit que mon maître est à Paris, si elle me voyoit. Elle ne diroit pas si librement ses sentimens à Colombine. Allons, nous déguiser, &



nous reviendrons promptement. Allons. Malepeste ! il faut gagner cinquante pistoles & Colombine.

SCENE II.

LE DOCTEUR, PIERROT, COLOMBINE.

PIERROT.

O Çà, monsieur, vous m'avez toujours promis votre vieil habit quand vous vous marierez. Or est-il que vous vous mariez demain avec Angelique : donc, je quitterai dès demain cette jaquette de toile, & je serai docteur aussi-bien que vous.

LE DOCTEUR.

Barone, ti credi d'esser dottore per averne il vestito ?

PIERROT.

Pourquoi non ? Il y a mille gens aujourd'hui qui n'y font pas plus de cérémonie ; & j'en connois cinquante à Paris, sur tout en medecine (comme vous) qui n'ont de docteur que l'équipage & la figure.

LE DOCTEUR.

Tu credi dunque, matto che sei, qu'il suffise d'être valet d'un docteur, pour le devenir un jour soi-même ? *Come se la dottrina* ?

PIERROT.

Oh, *la dottrina, la dottrina!* je me moque de cela, & prenez mon raisonnement.

LE DOCTEUR.

Vediamo.

PIERROT.

Les laquais d'un commis, d'un gros fermier, ou d'un receveur ne deviennent-ils pas quelquefois commis, receveurs & gros fermiers eux-mêmes?

LE DOCTEUR.

Concedo.

PIERROT.

Ergò, je puis à plus forte raison devenir docteur aussi.

LE DOCTEUR.

Nego.

PIERROT.

Oh *probo*, & *probo* par l'experience, que l'un est plus facile que l'autre.

LE DOCTEUR.

Vediamo un poco questa esperienza.

PIERROT.

Voyez-vous beaucoup de savans faire fortune?

LE DOCTEUR.

Non.

PIERROT.

Et je vois moi tous les jours des ânes qui sont docteurs *in utroque & in medicina, si voluissent.*

LE DOCTEUR.

Mais écoutez un peu *gli sspropositati ragionamenti di quel balordo !* Et tu croi enfin qu'il n'y ait rien à faire pour obtenir le degré sublime *ch'io tengo nella republica delle lettere ?*

PIERROT.

Occuper votre place ? Voilà certes un beau venez-y-voir ! Serois-je le premier valet qui en de meilleures occasions auroit rempli la place de son maître ? Et fi, vous dis-je, & fi ! cela arrive tous les jours ; ne vous mêlez pas de disputer avec Pierrot, je vous mettrois *à quia*, j'ai pour moi le bon sens, qui est bien plus fort que la doctrine. Mais revenons à nos moutons, il me tarde que vous ayez épousé Angelique, pour être autrement habillé.

LE DOCTEUR.

Sappi, ignorante, che portando le mie livrée, tu parti le livrée della scienza.

PIERROT.

Je porte dites-vous, les livrées de la science, moi ?

LE DOCTEUR.

Sicuro.

PIERROT.

Certes madame la science donne à ses gens des habits bien legers; si j'en étois cru, elle ne trouveroit personne pour la servir en hyver.

LE DOCTEUR.

Gli uomini dotti, e sapienti hanno sempre disprezzato la superbia, & il n'y a personne qui sous ces simples habits ne te prenne pour le valet d'un *virtuoso*, d'un philosophe.

PIERROT.

Pour le valet d'un philosophe, oui, tout chaud! Il n'y a personne qui ne croye que j'appartiens au concierge de quelqu'un de ces petits châteaux aîlés qui sont à Montmartre, & ma toile n'est tout au plus que la livrée d'un moulin à vent.

LE DOCTEUR.

Tu parli meglio ch' io non credevo, tu es fort propre pour un moulin à vent, & tes mains semblent faites exprès pour étriller un âne.

PIERROT.

Oh, monsieur, c'est qu'on se forme en travaillant : n'y a-t-il pas trois ans que je vous peigne?

LE DOCTEUR.

Impertinente!

PIERROT.

Ah, monsieur, ne vous fâchez pas, vous m'avez obligation de la beauté de cette tête naissante que vous cachez par modestie sous votre calotte.

LE DOCTEUR.

Or su basta, mene vado alla mia villa, à ma maison de campagne, je reviendrai ce soir. Je te laisse au logis, afin que tu pren-

nes un peu garde à ce que fera Angelique : elle a beaucoup plus de liberté à present qu'Eularia est malade, & tous ces spadassins qui frequentoient chez moi cet hyver, ne me plaisoient point du tout.

PIERROT.

Oh, monsieur, il ne faut pas en avoir peur à present, ils ne sont pas encore revenus de la guerre ; & on ne rencontreroit pas une malheureuse brette dans tout Paris, s'il n'y avoit point de fêtes ni de dimanches, pendant lesquels les milices des rues saint Honoré & saint Denis sont sous les armes.

LE DOCTEUR.

Si Geronte, qui n'est pas un homme d'épée, revenoit de son voyage, il faut l'éloigner de la maison, parce que s'il voyoit Angelique avant mon retour, il pourroit peut-être empêcher mon mariage avec elle, Eularia ne me l'ayant promise qu'en cas que Geronte ne revînt pas dans trois mois avec le consentement de son pere, qu'il est allé solliciter *in tanto resta Padron di casa, mi riposo sopra la tua condotta. Adio, à rivederci sta sera.*

PIERROT *seul.*

Le docteur Balouard se marie avec mademoiselle Angelique! En verité c'est accoutumer une jeune levrette avec un vieux tourne-broche pelé. Quand je ne lui aurois vu faire que cette seule sottise depuis que je

le sers, je ne prendrois jamais de ses pillules. Se marier à cinquante-cinq ans passés avec une fille de vingt! Et je le croïrois un grand clerc aprés cela? Ah, mon pere & ma mere, que je vous sai bon gré de ne m'avoir jamais fait apprendre à lire! Hé, morbleu, la science & les livres ne font que des sots. Je n'ai su jamais que les proverbes des vieilles gens, & si je croi être un chat qu'on ne prendroit pas sans mitaines. J'ai toujours oui dire, que vieille maison à réparer, & jeune femme à contenter, c'est toujours à recommencer : & il me souvient aussi d'un autre beau dictum.

Qui cinquante ans aura vêcu,
Et jeune femme épousera,
S'il est galeux se grattera,
Avec des ongles de cocu.

Mais qui soit galeux se gratte. Quand son maître sera cocu, qu'est-ce que cela fera à Pierrot? En boira-t-il un verre de vin de moins? En perdrai-je un coup de dent? Dois-je m'en affliger & m'en desesperer, m'en arracher les cheveux? *Colombine entre toute triste, & Pierrot continue.* Oh que nenni. *Appercevant Colombine.* N'est-il pas vrai Colombine, que si un valet étoit si sot, de s'arracher seulement un cheveu toutes les fois que cet accident arrive à son maître, il n'y auroit plus à Paris de valet d'homme ma-

rié qui ne fut chauve ? Mais qu'as-tu mangé ? Te voilà toute je ne sai comment encocoliſluchetée de mélancolie.

COLOMBINE.

J'en ai bien raiſon.

PIERROT.

D'où vient ?

COLOMBINE.

Nous ſommes bien malheureuſes, ma maitreſſe & moi, d'étre ſorties de Rome.

PIERROT.

Pourquoi ?

COLOMBINE.

Nous y avions plus de liberté qu'ici. Que nous ſommes éloignées des agréables idées que nous nous faiſions en venant en France ! Il me ſouvient, quand nous partîmes, que nous nous réjouiſſions de venir à Paris, que nous entendions appeller par tout le paradis des femmes ; mais hélas ! ſi les choſes continûent ſur le pied qu'elles ſont, Paris jouira d'une réputation bien fauſſe ; & ſi l'on ne s'oppoſe de bonne heure au pernicieux uſage qui s'y établit, les femmes n'y ſeront pas plus heureuſes qu'en Italie.

PIERROT.

Quels contes !

COLOMBINE.

Oui, te dis-je. Eularia, cette tante barbare, faite au rebours de toutes les tantes, voire même des meres d'aujourd'hui, veil-

le sur toutes nos actions, & veut introduire une impertinente réforme. Quel attentat contre les privileges de la liberté Gallicane! Nous prétendons vivre comme on vit ici, puisque nous sommes naturalisées. Ne se trouvera-t-il pas quelque bonne ame, quelque coquette zelée pour l'interêt de son corps, qui veuille bien nous défaire d'une tante de si mauvais exemple?

PIERROT.

Va, tu en seras défaite plutôt que tu ne crois; elle est malade, & loge chez son medecin; regarde si elle en peut échapper.

COLOMBINE.

Hélas! tant que cette peste de tante ne fut pas avec nous, & que nous eûmes la liberté d'être dans le monde, nous crûmes voir renaître ces heureux jours de l'âge d'innocence, où l'on dit que les loups & les agneaux paissoient tranquillement ensemble. Voyant par tout, freres, meres, maris, vivre dans une paix profonde avec les amans de leurs sœurs, de leurs filles, & de leurs femmes; Angelique prit goût à ces manieres. Sa complexion est tendre & délicate, elle s'y forma, & aujourd'hui qu'on lui fait observer malgré elle un régime de vie tout different, je crains que cela ne la rende malade. Je la vois tous les jours sécher sur pied, & elle est pour en mourir de langueur, si quelque débordement de galanterie ne la soulage.

PIERROT.

Et parbleu, elle aura bien-tôt beau jeu pour cela.

COLOMBINE.

Et comment, mon pauvre Pierrot?

PIERROT.

N'épouſe-t-elle pas demain le Docteur mon maître?

COLOMBINE.

On le dit.

PIERROT.

Hé bien, faut-il une meilleure emplâtre pour toutes les opilations de coquetterie? Une fille ſe marie-t-elle aujourd'hui, que pour avoir ſes coudées franches? Tiens, ſi j'étois en votre place, je me réjouirois de ce mariage. Le Docteur, vertuchou! un mari de cet acabie eſt une trouvaille. Adieu, il m'a donné ordre en s'en allant de compter tous vos pas & toutes vos actions, mais je n'en ferai rien, brebis comptée, le loup la mange. La femme eſt un bétail de trop mauvaiſe garde; vous en ſavez toutes plus long que moi ſur l'article: vous ne manquez jamais d'échapatoires; & toute ſouris qui a deux trous, ſe moque du matou le plus habile. Bon voyage. *Il s'en va.*

COLOMBINE *ſeule.*

Par ma foi, ce maraut ne raiſonne pas trop mal au fond! Je veux conſeiller à ma maitreſſe de profiter de ſes avis. La voici qui vient tout à propos.

SCENE III.

COLOMBINE, ANGELIQUE.

COLOMBINE.

OH ça, madame, voulez-vous toujours demeurer fille ? Pour moi, je ne vois pas quel ragoût vous y pouvez trouver. Vous voilà d'une langueur qui me fait pitié, & si vous n'y prenez garde, vous deviendrez étique.

ANGELIQUE.

Saches, Colombine, qu'il vaut mieux demeurer fille toute sa vie, que d'être mal mariée. Mais tu sais mes sentimens. Ah, Colombine !

COLOMBINE.

Et j'entens ce que cela veut dire. Le docteur Balouard ne vous plait pas. Est-ce que vous seriez assez simple, pour croire qu'un homme qui n'est pas bon pour amant, ne soit pas bon pour mari ?

ANGELIQUE.

Je ne connois pas ta politique, je veux que mon mari soit mon amant, & que mon amant soit mon mari. Cependant tu sais la volonté de ma tante : mais enfin je ne me marierai pas pour elle, je me marie pour moi. Je suis jeune, que veux-tu que je fasse d'un vieux medecin pour époux ?

COLOMBINE.

Ce que je veux que vous en fassiez ? & mort de ma vie, ce qu'en font les autres. Mais c'est un secret que je vous dirai *inter nos* : vous y trouverez des avantages où vous n'avez pas pensé.

ANGELIQUE.

Non, Colombine, non, je ne suis pas de l'humeur de ces filles qui se marient pour avoir plus de liberté. Je prétens la perdre entierement, & ainsi il est bien juste que je choisisse ma chaîne. Je mourrois avec un vilain homme, & ne comptes-tu pour rien les dégoûts que j'aurois à essuyer ?

COLOMBINE.

Madame, tous les remedes salutaires sont de mauvais goût, mais on ne laisse pas de s'en bien trouver. Une fois, vous aurez un mari, & c'est quelque chose, au moins, qu'un mari à une jeune & belle personne comme vous. Laissez-vous conduire, je vous répons que nous en tirerons meilleur parti que d'une tante. Tout vieux medecin qu'il est, il est riche, & son bien n'est pas moins clair & moins net pour sortir de la casse & de la rhubarbe. De quelque part que vienne l'argent, il sent toujours bon.

ANGELIQUE.

Oui, Colombine, mais le cœur d'une jeune femme ne se paye pas de cette monnoye-là. Je suis assez riche, & ce n'est pas ce que je cherche. Hélas !

COLOMBINE.

Vous soupirez ? Seroit-ce pour Octave, ou pour Cinthio qui arriverent hier en poste de l'armée ? A l'égard d'Octave, je ne vous crois pas si folle, puisque c'est un de ces damoiseaux, un de ces sots qui s'imaginent que toutes les femmes sont amoureuses d'eux, & dont j'ouis hier faire la peinture dans les vers que je veux vous dire, pour vous en dégoûter, si vous en avez envie.

ANGELIQUE.

Tu peux les dire, je n'y prens aucun interêt.

COLOMBINE.

Ecoutez.

Leur démarche est souvent moins droite que convexe.
Sont-ils dans leur cabale, ils proscrivent le sexe ;
C'est depuis quelque tems la grande mode chez eux.
Mais après qu'ils ont fait les fiers, les dédaigneux,
Bien pesté contre nous ; qu'on leur coeffe une chévre ;
Ils feront les jolis, & se mordront la lévre.
Aux femmes ils devroient faire quelque quartier,
Eux qui des femmes font tout le jour le métier.
N'ont-ils pas la langueur des femmes empruntée.
Une lenteur mignarde en parlant affectée :
Leur panchement de tête & leur ton radouci.
C'est, mon ami, cela ; c'est, mon ami, ceci :
Et là, ma chere ; enfin de quelques précieuses :
Charmez de ces façons qu'ils trouvent gracieuses,
A nous bien déchirer quoi qu'ils conspirent tous,
Ils viennent en secret embrasser nos genoux.
Maudites les guenons qui leur ont les premieres
Par leur facilité fait prendre ces manieres.
Pensant que tous les cœurs ne sont fait que pour eux,

Qu'ils n'ont qu'à se montrer pour être amans heureux;
Ils partent pour l'armée avec la confiance
Que Paris est désert & triste en leur absence;
Qu'ils en font l'ornement, la joye & les plaisirs,
Que pour leur prompt retour tout forme des desirs;
Sans eux qu'on ne peut vivre, & sur tout que les belles
Hors eux négligent tout, & leur sont fort fidelles.
Il est vrai que l'hyver on les voit quelquefois
Fourager en passant les terres des bourgeois,
Et saisir quelque place à se rendre fort prête;
Mais loin de s'applaudir d'une telle conquête,
Devroient-ils pas songer que le moindre courtaut
Tandis qu'ils sont en crainte aux apprêts d'un assaut,
Ou faussement joyeux au bruit d'une bataille,
Jouit pendant six mois du doit de represaille?

Voilà pour votre Octave. Pour Cinthio, c'est un rodomont, un fierabras, un fou....

ANGELIQUE.

Crois-tu que j'y songe? tu es folle.

COLOMBINE.

Folle tant qu'il vous plaira: mais songeriez-vous encore à Geronte?

ANGELIQUE.

Ah, Colombine!

COLOMBINE.

Oh nous y voici. Je vous avoue que ce parti-là me plairoit assez. Outre qu'il est bien fait, c'est un gros financier qui prendra bien-tôt tous les airs d'un homme de qualité, & ces gens-là sont fort bons amans, & encore meilleurs pour maris. Mais vous savez que pour jouir de ses biens, & être en liberté de vous épouser, il faut qu'il attende

que son bon homme de pere prenne la peine de crever ; & en conscience êtes-vous d'une complexion, & d'un âge à traîner les affaires en longueur ? Je vous avoue que c'est un rare morceau que le fils d'un receveur, que c'est un perou pour une jeune femme, & que ce Geronte seroit votre fait ; mais il y a six mois que nous ne l'avons vu, & le Docteur est ici. Croyez-moi, madame,

En quittant ce qu'on tient, on est souvent déçue,
Un moineau dans la main vaut aux champs une grue.

ANGELIQUE.

Il me sembloit pourtant, Colombine, que Geronte ne me devoit jamais oublier ?

COLOMBINE.

Que vois-je, madame ! Je croi que voici son valet Arlequin.

ANGELIQUE.

Ne te moques-tu point ?

COLOMBINE.

Non assurément.



SCENE IV.

ARLEQUIN, ANGELIQUE, COLOMBINE.

ARLEQUIN *sans appercevoir Angelique.*

VOilà Colombine toute seule. Bon, bon ! Je lui porte trente pistoles, elle sera bien aise. Allons.... *Voyant Angelique*, Et mais.... & mais, voilà aussi Angelique ! elle me reconnoîtra. Comment faire ? Mon maître m'a recommmandé de ne me point faire connoître à elle, retournons-nous-en.

COLOMBINE.

Arlequin, Arlequin, n'est-ce pas toi ?

ARLEQUIN.

Non.

COLOMBINE.

Et viens, mon garçon, c'est nous ; ne nous connois-tu plus ?

ARLEQUIN *embarassé.*

Oui, non, si fait, c'est que....

ANGELIQUE *à Colombine.*

Tu te trompes : ce n'est pas Arlequin.

ARLEQUIN.

Bon, bon, Arlequin ! On ne me reconnoit plus : Approchons.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Je vous dis que c'est lui-même. Et comment te portes-tu, mon pauvre Arlequin ?

ARLEQUIN.

Je ne suis pas Arlequin, te dis-je. *Bas à Colombine.* Tais-toi, Colombine.

ANGELIQUE.

Tu n'es pas Arlequin ?

ARLEQUIN.

Non, madame.

ANGELIQUE.

Et qui es-tu donc ?

ARLEQUIN.

Qui je suis ? Je suis ... je suis... *Il se campe fierement.* Je suis un soldat.

ANGELIQUE.

De quel regiment ?

ARLEQUIN.

De quel regiment ? Du regiment de Gonesse.

ANGELIQUE.

Comment t'appelles-tu ?

ARLEQUIN.

Comment je m'appelle ? Je m'appelle... je m'appelle.... je ne m'en souviens pas.

COLOMBINE.

Eh, laissez-le dire : ne savez-vous pas que c'est un fou ?

ANGELIQUE.

Oh, parles si tu veux, je sai que tu es Arlequin.

ARLEQUIN.

Madame, un bon valet ne doit-il pas executer fidellement les ordres de ſon maître?

ANGELIQUE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Et bien, Geronte m'a dit de me déguiſer, & m'a defendu de vous dire qui je ſuis; & avec le reſpect que je vous dois, vous ne ſaurez pas que je ſuis Arlequin.

COLOMBINE.

Le plaiſant original!

ANGELIQUE.

C'eſt aſſez faire le fou. Dis-nous, que fait Geronte: As-tu quelque lettre à me donner? m'apportes-tu quelque choſe de ſa part?

ARLEQUIN.

Je n'apporte rien pour vous: oui bien pour toi, *à Colombine.*

ANGELIQUE.

Enfin que viens-tu faire ici?

ARLEQUIN.

Oh, pour cela, vous n'en ſaurez rien, s'il vous plaît, & ce n'eſt qu'à Colombine que j'ai ordre de dire que je viens ici *incognito* pour ſavoir ſi vous êtes toujours fidelle à mon maitre.

COLOMBINE.

Oh le ſot! Oh le balourd! Ne vois-tu pas qu'outre que ma maitreſſe t'a reçonnu, tu

viens de lui dire tout ce que tu viens faire ici ?

ARLEQUIN *à part.*

Il eſt vrai. Mais je m'aviſe d'une ruſe pour les tromper toutes deux. *Haut.* Et bien oui, madame, je ſuis Arlequin, mais je ne viens ici que pour voir Colombine dont je ſuis amoureux, & tout ce que j'ai dit, n'eſt qu'une feinte.

ANGELIQUE.

Où as-tu laiſſé Geronte ?

ARLEQUIN.

Je ne demeure plus avec lui, je ſers à preſent un capitaine.

COLOMBINE *à part.*

Seroit-il vrai ?

ANGELIQUE.

Je ſuis bien folle de m'amuſer à ce que dit cet imbecille. *Elle s'en va.*

SCENE V.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

TE voilà bien chanceux, d'avoir quitté un riche financier, pour ſervir un homme de guerre.

ARLEQUIN.

Et tu m'as cru si sot? C'est une ruse pour tromper Angelique. Nous sommes trop heureux : le pere de mon maitre est mort. Tiens, Colombine, nous trouvâmes plus d'argent dans ses coffres, que dix regimens de dragons n'en grapillent dans une campagne. Mon maitre est toujours amoureux d'Angelique : mais il veut savoir s'il est toujours aimé, & c'est pour cela qu'il m'envoye ici.

COLOMBINE.

Ton équipage militaire me faisoit croire que tu avois quitté Geronte pour servir un officier.

ARLEQUIN.

Aurois-je perdu le sens? & comme dit la chanson, ne sai-je pas,

Que le superbe hôtel d'un marêchal de France,
Ne vaut pas le réduit d'un homme de finance.

COLOMBINE.

La peste, que tu en sais!

ARLEQUIN.

Vois-tu, Colombine, dans toute une armée il n'est que le tresorier, l'intendant, ou les commissaires que je voulusse servir: & j'ai lu dans une comedie un endroit que tous les valets devroient savoir par cœur.

Il n'est que chez les gens à registres, à livres,
Ou du moins quelque gros commissaire des vivres,
Chez qui tous les valets ne soient pas mécontens.

Des autres, arracher une maille, en quel tems.
L'été, vous disent-ils, pour faire un équipage
Tu vois que je vends tout, que je mets tout engage.
Me presser, c'est commettre un énorme attentat,
Et manquer de respect à mes lettres d'état.
L'hyver vient. A cela penses-tu que l'on gagne.
Ils sont encor plus gueux en sortant de campagne.
Leurs gens sont de haillons à peine enveloppés,
Leurs carrosses rompus, leurs chevaux éclopés.
A de nouveaux besoins leurs maisons sont livrées.
Equipage de ville, habits, table, livrées,
Tout à leur arrivée a l'air fort indigent.
Si comment leur oser demander de l'argent,
Et même des marchands la constante cohorte
Lasse, & sans esperance, abandonne leur porte.

Me crois-tu assez sot après cela pour m'être mis au service d'un capitaine ?

COLOMBINE.

Que tu es devenu habile depuis que je ne t'ai vu !

ARLEQUIN.

Ah, ah !

COLOMBINE.

Tu es pourtant bien sot quelquefois : & je croi, dieu me le pardonne, que tu as deux ames dans le corps.

ARLEQUIN *presentant une bourse à Colombine.*

A propos, tiens, voilà un present que te fait mon maitre.

COLOMBINE.

Bon ! est-ce que je sers par interêt ?

ARLEQUIN.

Hé, prens, prens sans honte. Qui dian-

tre veux-tu qui te donne ? Un marquis ? un comte ? un jeune duc ? Ils en prendroient de toi, s'ils l'oſoient. Prens, te dis-je.

COLOMBINE.

Non, je ſers Geronte par pure généroſité. Combien y a-t-il dans cette bourſe ?

ARLEQUIN.

Il y a trente louis. Prens, tu me feras gronder.

COLOMBINE.

Sont-ils neufs ?

ARLEQUIN.

Oh, ſi tu ne les veux pas, je les garderai *Il les veut remettre dans ſa poche.*

COLOMBINE.

Et donnes, donnes. Ton maitre te gronderoit, & j'en ſerois bien fâchée.

ARLEQUIN.

Oh ça, ma chere Colombine, tu ſais que je t'aime autant.... *Voyant Colombine qui conſidere la bourſe*, autant que tu aimes cette bourſe. Nos maitres vont ſe marier, il faut nous marier auſſi.

COLOMBINE.

Nous verrons.

ARLEQUIN.

Comment, nous verrons ? Sais-tu bien ce que je vaux ? Laiſſes-moi ſeulement mettre une fois la main au coffre-fort de Geronte, & tu verras ſi je ſaurai faire une bonne maiſon.

COLOMBINE.

J'y penserai.

ARLEQUIN.

A qui crois-tu donc parler? Je sai écrire & compter, & mon maitre m'a promis la survivance de sa charge de financier.

COLOMBINE.

Oui? La chose est très-faisable, car tu n'es pas mal fripon, & tu sors de la livrée, cela vaut fait. Mais viens. Puisque le pere de ton maitre est mort, & qu'il aime toujours Angelique, je veux te faire voir qu'il en est aimé aussi. Allons seulement travailler à rompre les engagemens que sa tante Eularia avoit pris pour la marier au docteur Balouard.

ARLEQUIN.

N'avons-nous rien à craindre du côté d'Octave & de Cinthio?

COLOMBINE.

Non, l'un est un fat, l'autre un rodomont, & ma maitresse est une fille de bon sens qui s'attache au solide. Viens seulement.

ARLEQUIN.

Au solide, bon, bon! *Ils s'en vont.*



SCENE VI.

OCTAVE, MEZZETIN.

OCTAVE.

C*Aro Mezzetino, ecco la casa d'Angelica.*

MEZZETIN.

Oui, monsieur, voilà où gist le lièvre, je ne sai pas si nous le prendrons.

OCTAVE.

La poveretta sospira per me. Mais comment me trouves-tu aujourd'hui? *Il se tourne en faisant le beau, & Mezzetin l'examine.*

MEZZETIN.

Par ma foi, monsieur, je vous trouve aussi sot par devant que par derriere.

OCTAVE.

Maraut!

MEZZETIN.

Je vous demande pardon, monsieur, je voulois dire aussi beau.

OCTAVE.

Je le croi. Quelle joye aura Angelique quand tu lui diras que je suis venu exprès de l'armée pour l'épouser!

MEZZETIN.

Oh, monsieur, elle sautera pour vous voir, par dessus les murailles de son jardin.

OCTAVE *tirant un miroir de ſa poche & ſe mirant.*

Me voilà un peu remis de la fatigue de la poſte, & le baigneur a fait ſon devoir. Qu'en dis-tu ?

MEZZETIN.

Voyons. Oui, il vous a aſſez bien maquignonné. Quel dommage de marier un ſi bel adonis !

OCTAVE.

Que veux-tu ? Je ne me marie point pour avoir une femme. Hé qui s'en ſoucie ! J'en ai plus que je n'en veux. *Il ſe mire.* J'ai pourtant le tein un peu terni.

MEZZETIN.

Quel fat !

OCTAVE.

Que dis-tu ?

MEZZETIN.

Je dis, monſieur, que vous n'épouſez ue le bien d'Angelique.

OCTAVE.

Juſtement. Mais n'en dis rien à ce vilain Cinthio, qui eſt venu de l'armée avec nous.

MEZZETIN.

Vous me l'avez déja défendu.

OCTAVE.

Quand un homme fait comme moi, s'acoquine auprès d'une femme, il a quelque pudeur.

MEZZETIN.

Il faut vous marier *incognito*, vous ne serez pas le seul.

OCTAVE.

Dès que tu auras parlé à Colombine, Angelique me donnera un rendez-vous.

MEZZETIN.

Cela s'en va sans dire. Peut-on vous refuser.

OCTAVE.

Hé, sans vanité, sans vanité..... *tirant une boëte a mouche de sa poche.* A propos, je croi qu'une petite mouche ne me sieroit pas mal là. Tiens, places la toi-même, frottes bien ta main, & ne me salis point le visage.

MEZZETIN *en haussant les épaules.*

Quel homme! Donnez. La voilà bien.

OCTAVE *se regardant dans le miroir.*

Coquin, tu me l'as mise sur le bout du nez?

MEZZETIN.

Elle est bien là, monsieur, pour être vue de plus loin.

OCTAVE.

Ah, le mal adroit!

MEZZETIN.

Monsieur, je n'ai pas appris à coeffer.

OCTAVE *se mettant une mouche.*

C'est là, un peu au dessous de l'œil gauche qu'il la faut délicatement poser. *La mouche*

tombe à terre, ce qui donne lieu à un jeu italien, après quoi Octave s'en va en diſant : Adieu : ſonges à faire ce que je t'ai dit. Au moindre ſigne que tu feras à Colombine, Angelique ne me laiſſera pas en repos que je ne l'aye épouſée. Mais prens garde à Eularia ſa tante, au docteur Balouard & à Pierrot. Ce ſont trois dragons qui la gardent à vue, à cauſe qu'elle eſt très-riche. Adieu.

MEZZETIN *ſeul.*

Eularia, le Docteur, & Pierrot ſont trois dragons qui gardent Angelique à cauſe qu'elle eſt très-riche. Angelique eſt donc la toiſon d'or, moi Jaſon qui la dois enlever, & Colombine, Medée qui endormira tous ces dragons. Oh, la belle choſe que d'être ſavant comme moi ! Oh, le beau deſſein, & que cette entrepriſe eſt honorable pour moi ! mais ſi Medée a promis la toiſon d'or à quelque autre ; ſi les dragons ne veulent pas dormir, & que *Giaſone ſia baſtonato*, ah, la triſte, ah, la lamentable entrepriſe ! Cependant j'ai promis à mon maitre de le ſervir. Il faut avoir recours à quelque fourberie. Ecoutons un peu à cette porte.... Je n'entens aucun bruit dans cette maiſon : perſonne n'y parle : donc, il n'y a point de femmes.... ou elles dorment. Comment faire ? Si je montois par la fenêtre ? mais non, je me caſſerois peut-être le cou. Si je frappois à la porte, & *figerei.... ma nò...*

je mettrois l'allarme au logis. ... Je ne sai comment m'y prendre, & je ne me suis jamais trouvé si sot. Mais je ne m'en étonne point ; je n'ai bu d'aujourd'hui que sept ou huit coups, je meurs de soif. Allons au premier cabaret boire bouteille, & prendre conseil du vin ; après cela je ne manquerai pas d'invention.

SCENE VII.

CINTHIO, PASQUARIEL.

CINTHIO.

ORsu, Pasquarello, siamo arrivati à bon porto.

PASQUARIEL.

Oui, monsieur, & diablement vîte : La peste soit de la poste !

CINTHIO.

Je n'ai qu'un regret. C'est que pour venir de Flandres à Paris, il m'a fallu tourner le dos à l'armée ennemie. Tu n'as pas dit à ce fat d'Octave qui est venu avec nous, que je veux enlever Angelique pour l'épouser ?

PASQUARIEL.

Signor nò.

CINTHIO.

Tu as bien fait. *Hai visto* comme tous les porteurs d'épée fuyoient devant moi dans

les rues, & comme toutes les dames me regardoient ? Angelique m'aime autant que les Allemans me craignent.

PASQUARIEL.

C'est que les femmes aiment les braves, à cause qu'ils sont fort généreux, & font bien leur devoir dans les occasions.

CINTHIO.

Si, ma non trovi tu ch'io abbia un pocco della phisionomia di Marte ?

PASQUARIEL.

Ch'io vi miri ? Que je vous regarde ? *Il l'examine, & l'autre fait des figures de capitaine.* Oui, vous avez tout l'air de Mars. Il me semble pourtant qu'il y a là.... dans votre front quelque chose même de Vulcain.

CINTHIO.

Tu veux dire de Vénus. Mais je t'excuse, parce que tu me sers bien, que j'ai besoin de toi aujourd'hui, & que tu es un valet qu'on ne sauroit payer.

PASQUARIEL.

Oh, pour cela, il n'est rien de si vrai, & je croi que vous ne serez jamais en état de me payer mes gages de dix ans, que vous me devez.

CINTHIO.

Et ne comptes-tu pour rien la gloire de me servir ? Vas, vas, quelque jour je te ferai gouverneur d'une province.

PASQUARIEL.

He, signor, mes gages seulement.

CINTHIO.

Veux-tu l'être en Flandres, ou en Allemagne?

PASQUARIEL.

Mes gages & *niente di piu.*

CINTHIO.

Au de-là des Alpes & des Pyrenées?

PASQUARIEL.

Mes gages, & je suis content.

CINTHIO.

En Turquie, en Perse, en Affrique, en Barbarie, en Pologne, en Suéde?

PASQUARIEL.

Mes gages, mes.... *Il actionne comme s'il vouloit parler, pendant que Cinthio lui nomme ces pays.*

CINTHIO.

En Bulgarie, Dannemarc, Tartarie, Moscovie, Russie, Moldavie, Esclavonie, Etrurie, Syrie, Phrygie, Cilicie, Arabie, Pomeranie, Mesopotamie? Parles, parles, en voilà à choisir. De quoi diable te plains-tu, que je ne te paye pas tes gages?

PASQUARIEL.

Hé, morbleu, vous voulez me donner toutes les provinces du monde, & vous n'avez pas un sou.

CINTHIO.

Et pourquoi crois-tu donc que je me

veuille marier aujourd'hui? Angelique est riche : je prendrai tout son argent : j'en acheterai un regiment; nous retournerons à l'armée, & malheur aux ennemis.

PASQUARIEL.

Si vous prenez tout le bien de cette pauvre femme, & que nous nous en allions à la guerre, de quoi vivra-t-elle en votre absence?

CINTHIO.

Balourde! elle vivra comme les autres femmes, dont les maris emportent tout ce qu'ils ont, & s'en vont en Flandres ou en Allemagne.

PASQUARIEL.

Fort bien. Tenez, monsieur, si après que vous serez marié avec Angelique, vous voulez me faire une grace, de me payer seulement la moitié de mes gages, je vous ferai cession de la Turquie, Phrygie, braverie, menterie, rodomonterie, & de toutes les provinces en *ie*....

CINTHIO *le regardant avec mépris.*

Ce coquin-là n'a point d'ambition.

PASQUARIEL.

Non, monsieur.

CINTHIO.

Je ne te ferai pas grand seigneur malgré toi. Songes à faire ce que je t'ai dit. Voilà la maison; entres, frappes, enfonces, assieges-là, jusqu'à ce que tu ayes fait savoir à Angelique que je suis arrivé. Je me retire :

car si quelque rival paroissoit, il me le faudroit tuer, & je gâterois peut-être mes affaires.

PASQUARIEL *seul.*

Come farò? Ecco una maladetta casa; è ben serrata, porta finestre, jusqu'au soupirail de la cave. J'aurois autant aimé qu'on m'eût commandé d'entrer dans Namur pendant le siége, & il vaudroit mieux pour moi que mon maitre aimât la conciergerie du Fort-l'évêque. Pourtant, il faut que j'y entre, ou par assaut, ou par escalade. *Come farò?*

SCENE VIII.

MEZZETIN, PASQUARIEL.

MEZZETIN.

HO *bevuto bottiglia, & mi trovo piu lesto, è piu dispotto, à eseguir gli ordini del mio Padrone.* Commençons à faire le tour de la maison. *Il rencontre Pasquariel, & ils s'accordent ensemble, & conviennent qu'il faut assiéger la maison dans les formes.*

PASQUARIEL.

Ça, je veux être ingenieur. Toi je te fais capitaine de pionniers. Commençons par investir la place, & la reconnoître en même temps. Tu vas voir de beaux ouvrages, mines, tranchées, fourneaux. Je ferai une ligne

ligne paralelle *di qua* , *di la*. Je mettrai ici mes batteries.

MEZZETIN *fait des lazzi en disant*.

Voilà des fascines, des gabions, des sacs à terre, palissades, chemins couverts, *& autres choses de cette nature.*

ARLEQUIN *dans son habit ordinaire entre en chantant.*

La la la ra la la, allegrezza! Me voici en habit de ville. J'étois las de porter ce malencontreux habit de soldat devalizé. Je craignois qu'il ne me menât aux galeres, ou tout au moins à l'hôpital. Je suis comme rat en paille. La bonne ruse dont je me suis avisé pour observer à mon aise la conduite d'Angelique, & la rapporter à mon maître! *Appercevant Mezzetin & Pasquariel qui se tourmentent autour de la maison d'Angelique.* Mais, que diable font ces gens-là?

MEZZETIN.

Hei, Pasquariel? un espion dans notre camp qui sort de la place! Il sera pendu, il faut s'en saisir. *Ils courent après Arlequin, qui après plusieurs lazzi, se sauve sur la porte d'Angelique, & là se défend avec son épée de bois.* ARLEQUIN *en criant.*

Pierrot? Colombine? la maison est assiégée. Aux armes, aux armes: & vîte, & vîte, faites mettre sous les armes la garnison. Allons, allons, une sortie vigoureuse pour chasser, & combler leurs travaux.

Pierrot sort au bruit avec d'autres valets armés de balais, de broches, de hallebardes, & de tout ce qu'on peut imaginer de plus comique. Arlequin marche à leur tête, & ils font lever le siége à Pasquariel & à Mezzetin, en les chassant à coups de bâton; ce qui finit le premier acte.



ACTE II.

SCENE I.

PASQUARIEL deguisé.

Ove la forza è inutile, bisogna aver ricorso alla rusa. Hò travato questa inventione per parlar à Colombina senza esser conosciuto. Mi sono travestito da poverello Fiammingo, che fà veder cose meravigliose. Sò che Colombina è curiosa, subito che mi sentira gridare, metterà la testa alla finestra, ed io la farò discendere, e le parlerò da parte del mio Padron e il signor Cinthio. Il crie : *Chi vol veder la meraviglia del mondo ?* Les jardins de Semiramis ? la garde-robe de Cleopatre ? le fare de Rhodes ? le moulin de Javelle ? la lanterne de Diogene.



SCENE II.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

ARLEQUIN.

VOici le lieu d'où j'ai fait lever le siége qu'on avoit mis devant la porte d'Angelique & de Colombine. Diable! il y faisoit chaud, & j'ai fait des miracles de bravoure.

PASQUARIEL *criant.*

Chi vol veder il tesoro del grand Sophy di Persia, ove è tanto oro, perle, diamanti, quattrini, ghinee, piastre, luigi, pistole....

ARLEQUIN.

Che si tratta di pistole?

PASQUARIEL.

Le serail du grand Mahomet, *ove sono tante belle sultane, Inglese, Allemane, Greche, Francesi, tante belle Fanciulle?* Ah, les belles filles!

ARLEQUIN.

Que veut dire celui-ci? est-ce qu'on crie des filles, comme des poires de rousselet?

PASQUARIEL.

La cava di Gargantua, ove sono tante botti di buon vino, di rosolio, di persico, di birra, di ratafia, di malvagia, vin Greco, vin de

Champagne, vin de Normandie.

ARLEQUIN.

Il crie aussi du vin! Voilà deux bonnes choses, du vin & des filles.

PASQUARIEL.

La grand'sale du Palais? le jardin du Palais Royal? le port de Marseille? *Ove sono tutte le* galéres, les forçats *incatenati*, & les Comes qui leur font faire l'exercice à coups de bâton.

ARLEQUIN.

Fi! Oh pour cela, cela ne vaut pas le diable. Voilà apparemment un marchand mêlé.

PASQUARIEL.

La cucina di Sardanapalo, ove sono capponi, dindoni, pollastri, pernici, fagiani, andouilles, saucisses, petit salé, *& tutto per un soldo.*

ARLEQUIN.

Per un soldo? Oh, quante cose à bon marché! *à Pasquariel, Hei forestiero?*

PASQUARIEL.

Que voulez-vous, monsieur?

ARLEQUIN.

Donnez-moi *per un soldo, di capponi, dindoni, pollastri, & Fagiani per mangiar. Presto, presto?*

PASQUARIEL.

Je ne donne rien pour manger, monsieur, c'est pour voir.

ARLEQUIN.

Tant pis, cela n'eſt guéres nourriſſant. Mais voyons, voyons toujours, c'eſt quelque choſe.

PASQUARIEL *à part.*

C'eſt Arlequin. Il ne m'a pas reconnu, il faut vîte le chaſſer d'ici. *A Arlequin.* Tenez, mettez-vous là, & regardez bien par ce trou.

ARLEQUIN.

Ah que voilà qui eſt beau! Que cela eſt charmant!

PASQUARIEL.

Et que voyez-vous?

ARLEQUIN.

Rien encore, mais cela viendra.

PASQUARIEL.

Attendez donc que je faſſe tourner la machine. Ah, regardez à preſent. *Ecco Conſtantinopoli.*

ARLEQUIN *regardant.*

Oui, voilà qui lui reſſemble comme deux goutes d'eau.

PASQUARIEL.

Vous y avez donc été?

ARLEQUIN.

Non, mais j'avois un frere qui avoit envie d'y aller.

PASQUARIEL.

Ecco il ſerraglio, ecco la cava di Gargantua, ecco la cucina di Sardanapalo, ecco le moulin de Javelle.

ARLEQUIN.

Alte-là, attendez, s'il vous plait, laissez-moi bien voir ceci. Hé, je ne vois point de messieurs avec des dames aux fenêtres, où sur la porte?

PASQUARIEL.

C'est que ceux qui y vont, se tiennent dans les chambres, & on ne voit dehors que des laquais.

ARLEQUIN.

Oui, oui, c'est justement cela.

PASQUARIEL.

Ecco il giardin du Palais royal.

ARLEQUIN.

Arrêtez. Oui, oui, voilà des nouvelistes sur un banc: voilà d'un autre côté des jupes plus fripées que celle des Thuilleries: des fontanges plus basses d'un demi pied, & des abbés qui courent aprés. C'est cela même.

PASQUARIEL.

Ecco la grand'sale du Palais.

ARLEQUIN *regardant toujours par le trou.*

Oh que cela est drôle! Je vois un jeune conseiller qui parle à une jolie marchande & le mari qui sort de la boutique pour leur faire place. Hé, hé, hé! Je vois un vieux procureur qui troque avec un plaideur un sac de papiers, contre un sac rempli d'argent; arrêtes! ah, coquin, ah, coquin! *Il frape de son épée de bois Pasquariel, & se remet à regarder.*

PASQUARIEL.

Que diable avez-vous ?

ARLEQUIN.

C'est un filou qui vient de prendre la bourse à un pauvre gentil-homme.

PASQUARIEL.

Hé pour cela me falloit-il frapper, moi ?

ARLEQUIN.

C'étoit pour la lui faire quitter.

PASQUARIEL.

Tu me la pagara. Attens. *Ecco* le jardin de Semiramis, *ecco una fontana* du jardin.

ARLEQUIN.

Una fontana ? Je ne la vois point.

PASQUARIEL.

Regardez bien, regardez bien. *Pendant qu'Arlequin regarde, Pasquariel lui seringue de l'eau au nez, & après dit :* Ecco la fontana di Semiramis.

ARLEQUIN *portant sa main au nez.*

Ah, coquin, c'est bien plutôt son pot de chambre, de par tous les diables.

PASQUARIEL *en riant.*

Ah, ah, ah.

ARLEQUIN *reconnoissant Pasquariel.*

Ah, fourbe, je te connois, tu es Pasquariel, il faut que je te rosse. *Arlequin chasse Pasquariel, & le poursuit.*

SCENE III.

MEZZETIN *en chantre de Pont-neuf.*

H*Ora, son sicuro di questa maniera di far saper, & senza pericolo, delle mie nove à Colombina, & di quelle del mio Padrone à Angelica. O gran concetto! O grand spirito di Mezzetino! L'ottima furberia!* Toutes les filles aiment volontiers d'entendre des chansonnettes nouvelles. *Voglio fingere d'esser* un de ces chantres du coin des rues : je m'en vais chanter au bas de sa fenêtre ; ce violon m'accompagnera ; *Colombina intenderà il concerto, correra alla finestra, ed io gli parlerò.* Etalons ici tout notre attirail. Courage. *A un aveugle qui joue du violon.* Allons-toi, préludes cependant. *Le violon joue pendant que Mezzetin place son escabelle, & un tableau où est representé le siége d'une ville. Ensuite Mezzetin monte sur son escabelle, tenant d'une main une baguette & de l'autre quelques petits livres reliés en papier bleu : puis mettant son chapeau sur l'oreille, il dit :*

Chanson nouvelle sur la prise de Namur, contrescarpe, ouvrage à corne, redoute, château & citadelle. *Il montre tout cela avec sa baguette, à mesure qu'il les nomme. Il chante, & de temps en temps regarde avec inquiétude les fenêtres de Colombine.*

Namur la bonne ville
N'a pas long temps tenu,
La garniſon fait gille,
Falarida don daine,
Le château s'eſt rendu
Falarida don du.

Il ſe tourne vers les fenêtres, en criant : Colombine ?

Voici la batterie,
D'où nos canons bien dru,
Foudroyoient en furie,
Falarida don daine,
Ces pauvres luſtucru,
Falarida don du.

Il recommence à appeller Colombine.

C'eſt ici la redoute,
D'où l'ennemi vaincu
Sortit en grand' déroute,
Falarida don daine,
Avec la fourche au cu,
Falarida don du.

Il appelle encore Colombine, & n'entendant perſonne, il dit : Colombine ne montre pas encore le nez. Continuons

Rien enfin ne reſiſte,
L'Eſpagnol eſt perdu,
Le Liegeois fort triſte,
Falarida don daine,
Le Hollandois tondu,
Falarida don du.

Colombine, Colombine ? Les gens de ce logis n'aiment pas la muſique. N'importe, ne nous rebutons point.

Voici la demi-lune,
Où l'aſſiegé battu,
Reçut plus d'une prune,
Falarida don daine,

Et mainte bale à cru,
Falarida don du.

SCENE IV.

COLOMBINE, MEZZETIN.

COLOMBINE.

CE drôle ne chante pas mal, allons l'écouter de plus près.

MEZZETIN *ne voyant pas encore Colombine.*

Voilà la contrescarpe,

Il se tourne, & la voyant il continue.

Colombine a paru.
Ou ce n'est qu'une carpe,
Falarida don daine,
Ou j'en suis entendu,
Falarida don du.



De toute ma musique
Voici le contenu:
Avertis Angelique,
Falarida don daine,
Que mon maitre est venu,
Falarida don du.

COLOMBINE.

Ah, Mezzetin, c'est toi!

MEZZETIN.

Moi-même, ma chere Colombine.

COLOMBINE.

Et qu'est-ce que tu fais dans cet équipage?

MEZZETIN.

Je viens de te le dire en vers, je m'en vais

te le dire en prose. Pour te parler de la part de mon maitre je donne liberalement un portrait en racourci de l'opera aux curieux des coins des rues. Tiens, voilà mon theâtre, voilà mes décorations, & voici mon orcheſtre. *Il montre ſon eſcabelle, ſon tableau & ſon violon.* Veux-tu des livres? Des livres pour un ſol; des livres, des livres. *Il crie ceci ſur le ton de la femme qui crie les livres à l'opera.* Feras-tu ſavoir à Angelique que mon maitre Octave eſt venu de l'armée pour l'épouſer? COLOMBINE.

Octave? c'eſt ma foi un bel épouſeur!

MEZZETIN *deſcendant de deſſus l'eſcabelle.*

Il eſt amoureux.....

COLOMBINE.

Et vas, vas, je le connois, il eſt amoureux de lui-même. Mais que je te trouve drôle en chanteur! Si tu allois un jour de fête ſur le pont neuf, avec ta chanſon de Namur, tu y ferois une belle foule.

MEZZETIN.

J'arriverois trop tard, la matiere eſt épuiſée, & tous les chanteurs de Paris en ſont enroués. Mais tu ne me dis rien pour mon maitre? COLOMBINE.

Et vas, te dis-je, Angelique n'eſt pas grue; tu perds tes chanſons, & je te conſeille d'aller tirer ta poudre aux moineaux du cheval de bronze.

SCENE V.

ARLEQUIN, COLOMBINE, MEZZETIN.

ARLEQUIN *parlant à soi-même.*

J'ai chassé d'ici ce fourbe de Pasquariel. *Ecco una fontana* du jardin de Semiramis! *Ecco caponi, ecco* le diable qui l'emporte! Le coquin! Je l'ai bien regalé aussi en revanche!

MEZZETIN *voyant Arlequin, remonte sur son escabelle. Colombine se cache derriere lui, & il chante :*

Le bourgeois est tout morne,
D'être mal défendu,
Voilà l'ouvrage à corne,

Il montre Arleqnin avec sa baguette.

ARLEQUIN.

Tu en as menti, je ne suis pas un ouvrage à corne. *Et il finit le couplet en chantant.*

Et tu seras pendu,
Falarida don du.

MEZZETIN.

Que veut dire ce maraut? Est-ce qu'on interrompt ainsi les spectacles publics?

ARLEQUIN *regardant Mezzetin.*

Je connois ce coquin-là, c'est le valet d'Octave.

MEZZETIN.

Violer les droits des gens, sur le pavé du roi?

ARLEQUIN.

C'est lui, c'est Mezzetin.

MEZZETIN.

Je te ferai condamner par notre corps, & en dernier ressort par l'opera.

ARLEQUIN.

Bon, bon! Par l'opera! Ah fourbe, je t'y trouve aussi! Allons, allons, délogeons d'ici. *Ils font plusieurs lazzi, après lesquels Arlequin chasse Mezzetin, comme il a fait Pasquariel, & le poursuit à coup de bâton.*

SCENE VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *revenant.*

QUe d'expeditions militaires dans un jour! Un siege levé, & deux batailles rangées! Je gagne bien l'argent que Geronte mon maitre m'a promis: mais ce dernier fourbe n'étoit pas ici pour enfiler des perles. Voyons un peu s'il n'y avoit personne avec lui. *Il cherche, & voit Colombine embarassée.* Ah, perfide, ah deloyale, ah ingrate Colombine!

COLOMBINE.

Je te jure, mon pauvre Arlequin...

ARLEQUIN.

Avec le rival de mon maitre! Mais ce seroit peu de chose: peut-être a-t-il l'audace de

se déclarer le mien. Ame double & sans foi:

COLOMBINE.

Ah ! si tu prends la mouche, je prendrai la chévre, moi.

ARLEQUIN.

Prends, prends, inhumaine, ce qu'il te plaira, & rends-moi tout à l'heure les trente pistoles. Que nous n'y soyons pas au moins pour notre argent.

COLOMBINE *à part.*

Quelque sotte ! *A Arlequin.* Je te jure encore une fois, que je suis descendue sans le connoitre pour entendre ses chansons.

ARLEQUIN.

Chansons, chansons ! Rends-moi les trente pistoles. Ce ne sont pas des chansons que trente pistoles.

COLOMBINE *allant à lui.*

Mon cher Arlequin!

ARLEQUIN *la fuyant.*

Plus de commerce.

COLOMBINE *le poursuivant.*

Arrêtes un moment.

ARLEQUIN *marchant toujours.*

Non, perfide.

COLOMBINE.

Ecoutes-moi.

ARLEQUIN.

Je n'écoute rien.

COLOMBINE.

Hé bien, vas te promener. Je suis bien

folle d'aimer ſi tendrement ce marouſle-là. *Elle dit ces dernieres paroles d'un ton fort tendre.*

ARLEQUIN *reflechiſſant.*

Ce marouſle-là. *Allant après elle.* Helas, ma chere Colombine !

COLOMBINE *le fuyant.*

Plus de commerce.

ARLEQUIN.

Arrêtes un moment.

COLOMBINE.

Non, perfide.

ARLEQUIN.

Ecoutes-moi.

COLOMBINE.

Je n'écoute rien.

ARLEQUIN *à part, à un coin du theâtre.*

Ah, malheureux ! qu'ai-je fait, d'avoir rompu avec ma Colombine ?

COLOMBINE *à part de l'autre côté du theâtre.*

Ah, malheureuſe ! qu'ai-je fait d'avoir rompu avec mon Arlequin ?

ARLEQUIN.

Tandis que j'étois aimé de cette carogne, *il la regarde*, je n'aurois pas troqué mon ſort avec le fils unique d'un marchand de vin.

COLOMBINE.

Tandis que j'étois aimé de ce ladre, *elle le regarde*, je n'aurois pas troqué ma fortune avec la fille unique d'une rotiſſeuſe.

ARLEQUIN.

Pour la faire enrager, il faut que j'aille conter fleurette à la fille de Rousseau.

COLOMBINE.

Pour le faire crever de dépit, il faut que j'aille faire les doux yeux au fils de la Guerbois.

ARLEQUIN *vers Colombine.*

Mais, Colombine, si nous nous racommodions ?

COLOMBINE *en s'approchant.*

Ah ! quoique j'aime le rôt, plus qu'un avocat n'aime l'argent, & que tu ne sois qu'un galopin....

ARLEQUIN *en s'approchant.*

Ah ! quoique j'aime le vin, plus qu'un medecin n'aime la fiévre, & que tu ne sois qu'une cambrouse....

COLOMBINE.

Abandonnant tout pour mon Arlequin...

ARLEQUIN.

Quittant tout pour ma Colombine...

COLOMBINE.

Je mourrai plutôt que de cesser d'aimer.

ARLEQUIN.

Je creverai plutôt que de cesser de boire.

COLOMBINE.

Oh ça, voilà notre rapatriage fait. Cependant, afin que les valets d'Octave & de Cinthio, n'osent point entrer céans, j'ai là-haut dans notre grenier une vieille robbe & un

un vieux chapeau du docteur Balouard. Je vais placer tout cela au coin de cette porte sur la tête d'une perruque ; ce sera un épouventail qui écartera tous ceux dont tu es jaloux.

ARLEQUIN.

Oui, voilà une bonne invention.

COLOMBINE.

Et pour te faire voir que ma maitresse est fidelle à Geronte, je veux que tu apprennes ses sentimens de sa propre bouche. Elle joue du claveſſin dans ce cabinet. On va l'ouvrir. Je la mettrai sur le chapitre d'Octave & de Cinthio : caches-toi ici quelque part pour ouir ce qu'elle dira : je te permets de l'aller reporter fidellement à ton maître. Tandis qu'elle joue du claveſſin, je vais planter ce que je t'ai dit au coin de cette porte. A nous revoir.

SCENE VII.

Le fond du theâtre s'ouvre. Angelique y paroît avec tout l'attirail d'une fille fort retirée, & qui n'est point coquette. On y voit des livres, des corbeilles pleines de laines pour travailler en tapisserie, des livres de musique, son claveſſin, sa guitarre ; elle chante un air & s'accompagne du claveſſin. Arlequin pendant qu'elle chante, cherche un endroit pour se cacher, & n'en trouvant point, se met sous la robbe du Docteur, que Colombine vient de pendre à un porte-manteau.

ARLEQUIN caché, ANGELIQUE, COLOMBINE.

ARLEQUIN *passant sa tête au travers de la robbe du Docteur.*

HE', Colombine, ne me laisses pas long-temps ici.

COLOMBINE.

Où diantre s'est-il fouré ?

ANGELIQUE *allarmée, se leve, un livre à la main.*

Ah, voilà le Docteur.

COLOMBINE.

Non, madame, ce n'est que son harnois qui se moisissoit au grenier, & que j'ai mis là pour lui faire prendre l'air.

ARLEQUIN *bas.*

Oui, madame, & je garde les manteaux.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Caches-toi bien.

ARLEQUIN *à Colombine.*

Dépêches-toi. Ceci put le grec comme le diable.

COLOMBINE.

Oh ça, madame, nous voici seules. Vous m'avez dit que vous ne songez ni à Cinthio, ni à Octave ?

ANGELIQUE.

Non, assurément.

COLOMBINE.

Ni au Docteur ?

ANGELIQUE.

Fi, Colombine! Si je ne craignois qu'on se mocquât de moi, j'irois tout à l'heure mettre le feu à sa figure.

ARLEQUIN *bas.*

Malepeste! attendez que j'en sois dehors.

COLOMBINE.

Vous aimez donc Geronte?

ANGELIQUE.

Ne te l'ai-je pas assez dit? Oui, je l'aime.

ARLEQUIN *bas.*

Bon, bon.

COLOMBINE.

Ma foi, madame, vous avez raison. Vive la finance; & à propos de cela, l'autre jour en lisant ce livre que vous tenez à la main, j'y trouvai un endroit dont je fus charmée.

ANGELIQUE.

Et quoi?

COLOMBINE.

Tenez, le voici encore marqué. C'est lorsque Jupiter se changea en pluye d'or, pour aller voir la belle Danaé. Savez-vous ce que cela signifie?

ANGELIQUE.

Non.

COLOMBINE.

Par ma foi, madame, je jurerois que le poëte a voulu dire que Jupiter se métamorphosa en financier; & pour le decorum de

sa divinité, il a enveloppé cela d'une phrase poëtique. ANGELIQUE.

Que tu es folle! Mais il y a long-temps que ma tante est seule. Adieu. *Elle s'en va.*

SCENE VIII.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

HE' bien Arlequin?

ARLEQUIN *en se débarassant avec peine de dessous la robbe.*

Enfin je sortirai des entrailles de la science. *A Colombine.* Ne sens-je point le grec?

COLOMBINE.

Non. Que dis-tu de ma maitresse? Toutes les filles de Paris ne devroient-elles pas venir à son école?

ARLEQUIN.

Je le voudrois bien, avec tous les hommes aussi, & pour cause. Ah, ma chere Colombine, que je vais donner de bonnes nouvelles à Geronte!

COLOMBINE.

Recaches-toi vite, voici quelqu'un.

ARLEQUIN.

Ce sont ces deux fourbes de tantôt.

COLOMBINE.

Je m'en vais bien-tôt les chasser d'ici. Laisses-moi faire.

SCENE IX.

MEZZETIN, PASQUARIEL, COLOMBINE, ARLEQUIN caché sous la robbe.

MEZZETIN.

COlombine ? st, st, Colombine ?

COLOMBINE *fait semblant de ne les pas voir, & de parler au Docteur en pleurant.*

Vous avez tort de vous fâcher, je vous jure, monsieur le Docteur, qu'en votre absence personne n'a parlé à Angelique.

MEZZETIN *à Pasquariel.*

Piano, piano. Voilà le docteur Balouard.

ARLEQUIN *haussant sa voix.*

Et io ti giuro per Aristotile, per Hypocrate, per la seringa de Semiramis, & per tutti i filosofi antichi & moderni, che se qualcheduno entra quà dentro, io l'assommerò d'argumenti, & di bastonate.

PASQUARIEL *à Mezzetin.*

Il ne fait pas bon ici, retirons-nous.

MEZZETIN.

Il est diablement en colere. Quand un Docteur prend le mors aux dents, la peste !

ARLEQUIN.

Mi par di veder quel furbo scelerato di Mezzeti-

no, *& quel briccon infame di Pasquarello*. Par la mort, par la sang, *se piglio* un volume in folio, je casserai la tête à quelqu'un.

MEZZETIN *à Pasquariel.*

Voilà sa grosse artillerie prête à tirer, fuyons.

PASQUARIEL.

Haut le pied. *Ils s'en vont.*

SCENE X.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *sortant de la robbe en riant.*

HI, hi, hi, hi ! N'ai-je pas bien fait le Docteur ?

COLOMBINE.

Oui, hormis la seringue de Semiramis.

ARLEQUIN.

C'est que ce coquin de Pasquariel m'en a tantôt seringué dans le nez.

COLOMBINE.

J'entens Cinthio & Octave, qui viennent dans ce jardin-ci : cachons-nous pour écouter ce qu'ils disent. Tu as entendu les sentimens de ma maitresse pour ton maitre, je veux que tu voyes aujourd'hui comme je prétens traiter ses rivaux. Viens, cachons-nous.

ARLEQUIN.

Mettons-nous tous deux sous la robbe du Docteur.

COLOMBINE.

Je m'en garderai bien. Au contraire il faut l'éloigner un peu, afin qu'ils causent en liberté. *Elle l'ôte.*

ARLEQUIN.

Aprés, nous la remettrons, au moins ?

COLOMBINE.

Oui.

SCENE XI.

CINTHIO, OCTAVE, ARLEQUIN, & COLOMBINE cachée.

CINTHIO.

PArbleu, cela est plaisant, que nous soyons partis tous deux de l'armée pour venir épouser la même personne, & que jusqu'à cette heure, nous nous en soyons fait un secret l'un à l'autre ! Mais sais-tu bien le danger qu'il y a d'avoir pour rival un homme tel que moi ? & que si tu n'étois mon ami, par la mort. ... *Il met la main sur l'épée.*

OCTAVE.

Il n'est pas question d'épée. Mais sais-tu bien, toi-même, qu'Angelique meurt d'amour pour moi, & que c'est perdre tes pas

que de vouloir disputer une femme à un homme fait comme moi ? *en faisant le beau.*

CINTHIO.

Oh, ça, ne nous brouillons pas ensemble pour une femme.

COLOMBINE *à une fenêtre.*

On vous accommodera.

CINTHIO.

Tu n'en es pas amoureux ?

OCTAVE.

Moi ? hé fi, amoureux ! hé fi ! Et toi ?

CINTHIO.

Encore moins. Je me suis ruiné à la guerre, en équipages, en armes, & en chevaux.

OCTAVE.

Et moi, en galanterie, chez les marchands & chez les baigneurs.

CINTHIO.

Angelique est riche, je ne songe qu'à la gloire. J'ai cent projets dans l'esprit, & l'argent est le nerf de la guerre.

OCTAVE.

Je ne songe qu'aux plaisirs. J'ai cent intrigues amoureuses sur les bras, & l'argent est le nerf de l'amour.

COLOMBINE *à part.*

Ils ont bien l'air d'être tous les deux énervés : ils n'en tâteront, ma foi, que d'une dent.

CINTHIO.

Tu me ruines, mon ami, si tu cours sur mes brisées.

OCTAVE.

Je ſuis ſans reſſource, ſi tu ne me laiſſes épouſer cette fille.

COLOMBINE *à part.*

J'attens mon financier, pour vous mettre d'accord.

CINTHIO.

Comment faire ? Nous ne pouvons pas l'épouſer tous deux.

OCTAVE.

S'il n'étoit queſtion que d'Angelique, je te la cederois de tout mon cœur, j'ai des femmes à revendre.

CINTHIO.

S'il n'étoit queſtion que de partager ſon argent, nous n'aurions point de diſpute: chacun la moitié.

COLOMBINE *à part.*

Ils ſe battent là-bas de la châpe à l'évêque.

CINTHIO.

Voici un expedient.

OCTAVE.

Et quoi ?

CINTHIO.

Nous pouvons compter l'un & l'autre ſur Angelique.

OCTAVE.

Cela s'en và ſans dire, nous y pouvons compter de reſte.

COLOMBINE *à part.*

Qui compte ſans ſon hôte, compte deux fois.

CINTHIO.

Cela étant, il faut que l'un de nous deux l'épouse, & qu'il donne à l'autre deux mille pistoles.

OCTAVE.

Je le veux, voilà qui est fait.

CINTHIO.

Je perds à ce marché, mais tout coup vaille.

COLOMBINE *à part.*

Ils en usent comme des choux de leur jardin. Ma foi, je perds patience.

OCTAVE.

Mais qui l'épousera de toi, ou de moi?

CINTHIO.

Qui l'épousera? Demeurons d'accord que ce sera celui qui le premier trouvera le moyen de lui parler, & d'avoir son consentement, s'entend.

OCTAVE.

J'y consens.

CINTHIO.

Demeurons aussi d'accord, que celui de nous deux qui verra son camarade, le premier parlant à Angelique, ne l'ira pas interrompre, ne le troublera point; & que s'il le fait, il perdra les deux mille pistoles.

OCTAVE.

Soit. Celui qui interrompra son camarade, perdra les deux mille pisto les.

CINTHIO.

Touches-là.

OCTAVE.

Cela vaut fait.

CINTHIO.

Retirons-nous d'ici ; & quand nous nous serons séparés , chacun poussera sa fortune comme il l'entendra.

OCTAVE.

Allons.

SCENE XII.

COLOMBINE, ARLEQUIN qui vient un peu après.

COLOMBINE.

VOilà , par ma foi , deux impertinens personnages, & un drôle de marché ! Oui , messieurs les étourdis , vous dispofez comme cela de ma maîtresse ? Oh , je vous jouerai d'un tour de ma façon , où vous ne vous attendez pas. A les entendre jaser entr'eux , il ne faut que se baisser & en prendre. Tout chaud , voilà comme ces fanfarons tâtent ordinairement des faveurs. Oh , je veux aujourd'hui venger toutes les femmes , & il ne sera pas dit que Colombine demeure les bras croisés quand on fait cette injure au sexe. Arlequin que fais-tu là ?

ARLEQUIN *en remettant la figure du Docteur où elle étoit.*

Diable, je viens d'entendre la conjuration de Cinthio & d'Octave. Leurs valets viendront peut-être ici, & je braque là cette piéce, pour empêcher les approches de la place.

COLOMBINE.

Oh, vas, vas, je chasserai bien-tôt d'ici les valets & les maîtres.

ARLEQUIN.

Tout de bon?

COLOMBINE.

Je t'en réponds. Tu as oui qu'ils doivent venir ici pour parler à Angelique?

ARLEQUIN.

Oui, oui.

COLOMBINE.

Ils ne manqueront pas ce soir de se rendre séparément l'un & l'autre dans ce jardin.

ARLEQUIN.

Sicuro.

COLOMBINE.

Ils ont demeuré d'accord que le premier qui seroit auprès d'Angelique ne seroit point interrompu par l'autre.

ARLEQUIN.

E vero.

COLOMBINE.

Hé bien, il sera bien-tôt nuit. Geronte

est venu, vas lui dire de se rendre ici. On ne pourra pas distinguer dans l'obscurité de la soirée. . . . Mais on frappe à la porte, & rudement. Je te dirai ce que tu as à faire de ton côté. Caches-toi vîte cependant. *Il se remet sous la robbe.*

SCENE XIII.

ARLEQUIN caché sous la robbe du Docteur, LE DOCTEUR, COLOMBINE, PIERROT portant un petit arbre.

ARLEQUIN *allarmé en voyant le Docteur.*

Colombine? Colombine?

PIERROT *prenant Colombine par le bras, & la faisant sortir.*

Hors d'ici.

COLOMBINE *au Docteur.*

Mais, monsieur?

LE DOCTEUR *à Colombine.*

Pour te punir de m'avoir fait long-temps frapper, tu iras faire le tour du jardin, & entrer par l'autre porte. *A Pierrot qui met Colombine dehors.* Fermes.

ARLEQUIN *à part.*

Haime!

PIERROT *montrant au Docteur l'arbre qu'il porte.*

O çà, monſieur, le voici.

ARLEQUIN *à part.*

C'eſt de moi qu'il parle.

LE DOCTEUR.

Il faut ce ſoir même le depêcher : faire un trou ici quelque part, & le mettre en terre.

ARLEQUIN.

Ah, haime !

LE DOCTEUR.

Chi piange qua ? Je n'y vois perſonne.

PIERROT *regardant en l'air.*

Ce ſont les mânes plaintives de quelques-uns de ceux que vous avez envoyé en l'autre monde.

ARLEQUIN *tremblant.*

Come farò ?

LE DOCTEUR *à part.*

Ne me parles point de morts, je crains les eſprits.

ARLEQUIN.

Je m'aviſe d'une ruſe. *Il bat ſur une pierre à fuſil pour faire du feu.*

PIERROT.

Ma foi, monſieur, je n'aime pas trop ces meſſieurs-là.

LE DOCTEUR *entendant les coups de la pierre à fuſil.*

Qu'entens-je ? regardes de ce côté-là ?

PIERROT *apperçoit la figure du Docteur, & jette l'arbre à terre.*

Ah, monsieur ! ah, ah, ah, monsieur !

LE DOCTEUR.

Qu'as-tu ? qu'as-tu ?

PIERROT.

Ah, monsieur ! ah, monsieur ! Vous êtes là, & ici.

ARLEQUIN *allume trois bougies, & les met l'une dans la bouche de la figure, & les deux autres aux deux yeux.*

LE DOCTEUR.

Es-tu devenu fou ? Là & ici ? As-tu perdu le sens ?

PIERROT.

Ah, monsieur ! plût à dieu que j'en fusse quitte pour perdre le sens ! Je ne perdrois pas grand'chose. Je vous jure que vous êtes là dans un coin. Tournez-vous pour voir.

LE DOCTEUR.

Vediamo un pocco : vediamo, balordo.

Ils apperçoivent la figure tout en feu. Arlequin la hausse & la baisse : & après bien des lazzi, le Docteur & Pierrot s'en vont tout épouvantés, & Arlequin se sauve d'un autre côté : ce qui finit le second acte.





ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE, GERONTE.

COLOMBINE.

OUi, Geronte, il n'est rien de plus vrai que ce que vous a dit Arlequin.

GERONTE.

Que je te suis obligé, ma chere Colombine! & que je sais bon gré à Angelique, de me preferer à Cinthio & à Octave!

COLOMBINE.

Elle vous rend justice, ce sont deux extravagans.

GERONTE.

Oui, mais ils ont de la naissance; & les filles d'aujourd'hui...

COLOMBINE.

Vous connoissez mal Angelique. Elle n'est pas de ces bourgeoises évaporées, qui s'imaginent d'être des filles de qualité, parce qu'elles en portent les habits; qui ne veulent voir à leur suite que des plumets, & des marquis: aujourd'hui leurs maitresses, demain leurs épouses, aprés demain leurs servantes. Elle se connoit, elle vous connoît,

noît, elle sait que vous l'aimez, elle vous aime; vous avez du bien, elle en a; vos conditions sont égales, voilà ce qui fait les heureux mariages, s'il est vrai qu'il y en ait.

GERONTE.

Mais Eularia, la tante d'Angelique, n'a-t-elle pas donné sa parole au Docteur?

COLOMBINE.

Oui, mais c'étoit en cas que vous ne vinssiez point. D'ailleurs le Docteur a été tellement effrayé de la peur qu'Arlequin lui a fait tantôt ici, qu'il est au lit malade, & ne songe plus à se marier.

GERONTE.

Que je suis heureux!

COLOMBINE.

Je vous ai dit l'impertinent marché de vos deux rivaux, & l'insolence de leurs valets. Je veux me venger des uns & des autres. Ma maitresse y consent, parce qu'elle est bien-aise de s'en délivrer, & de les chasser de céans. Ils ne manqueront pas d'y venir ce soir même, maitres & valets. Je vous ai dit la piéce que je leur veux faire. Arlequin en est informé. Allez voir Angelique, & quand il sera temps, venez vous cacher dans ce cabinet de verdure.

GERONTE.

Je meurs d'impatience de la revoir. Cependant voilà, en attendant mieux, cinquante louis que je te donne. Adieu. *Il s'en va.*

COLOMBINE *seule.*

J'ai été si étourdie de sa liberalité, que je n'ai pas eu seulement l'esprit de le remercier. Vertuchou que je suis riche ! cinquante louis, & trente, tantôt ! c'est ce qui s'appelle un homme, cela ! Oh, vous n'avez qu'à vous y venir frotter, messieurs les damoiseaux, les fendans, les olibrius : pavillon bas, & bas, bas, devant Geronte. Vous n'êtes que des gueux auprés de notre lingot. Mais ne vois-je pas un de nos plumets ? Justement, auroit-il vu qu'on m'a donné cet argent ? me le viendroit-il emprunter ? Cachons-le bien. *Elle le cache dans son sein.*

SCENE II.

OCTAVE, COLOMBINE.

OCTAVE *à part.*

JE préviens Cinthio assurément. Voilà Colombine. Pour être introduit auprés de la maitresse, il faut cajoler la servante. *A Colombine.* Que fais-tu là, ma chere enfant ?

COLOMBINE *tirant vîte sa main de son sein.*

Rien, monsieur.

OCTAVE.

Je voudrois bien qu'il me fût permis de mettre ma main d'où tu viens de tirer la tienne.

COLOMBINE *le repoussant.*

Je le croi. *A part.* Il a vu que j'y ai caché mes louis.

OCTAVE.

Ah, qu'ils doivent être jolis ! Personne encore... Ils sont tout neufs, n'est-il pas vrai ? Voyons.

COLOMBINE.

Oh, tenez-vous donc, si vous voulez ? *A part.* Il parle assurément de mes louis.

OCTAVE.

Prêtes-les-moi pour un moment.

COLOMBINE.

Ne l'ai-je pas dit ? Dieu m'en garde, monsieur, de vous les prêter !

OCTAVE.

Fais-moi le plaisir, au moins, de me les laisser voir.

COLOMBINE.

Il n'y a rien à faire.

OCTAVE.

Que je les touche donc ?

COLOMBINE.

Encore moins.

OCTAVE.

Que crains-tu ? je ne te les emporterai pas.

COLOMBINE.

Je vous en empêcherois bien.

OCTAVE.

Je les aime à la folie.

COLOMBINE.

Je n'en doute pas.

OCTAVE.

Pour qui les garde tu ?

COLOMBINE.

Pour qui ? Pour moi, vraiment.

OCTAVE.

Pour toi toute seule ?

COLOMBINE.

Eh mais, je les donnerai à mon mari.

OCTAVE.

Qu'il sera heureux ce mari ! J'en sais bien qui n'en donneroient pas tant.

COLOMBINE.

Ne pensez pas rire. Il n'y a guéres de servante qui en soit mieux fournie que moi. Je sais encore où en prendre d'autres si j'en avois affaire.

OCTAVE.

Oh, je n'en doute pas. Mais fais-moi donc parler à ta maitresse ?

COLOMBINE *à part.*

Voici ce que je cherche. *Haut.* Revenez dans un quart-d'heure; entrez par cette porte, & cachez-vous dans ce cabinet, elle viendra seule dans ce jardin.

OCTAVE.

Tu me le promets ?

COLOMBINE.

Oui.

OCTAVE.

Si par hazard, Cinthio venoit; qu'il ne lui parle pas avant moi, je t'en conjure.

COLOMBINE.

Vous lui parlerez le premier.

OCTAVE.

C'est assez. Adieu, je te donnerai un plein coffre de malines. *Il s'en va.*

SCENE III.

COLOMBINE, MEZZETIN survenant.

COLOMBINE *sans appercevoir Mezzetin.*

ET moi je vous donnerai du fil à retordre vos pleines poches. En voilà déja un averti, qui viendra donner dans mes panneaux en temps & lieu. Il ne me faut qu'avertir encore Cinthio, qui se rendra sans doute bien-tôt ici. *Appercevant Mezzetin.* Mais voici un de leurs coquins de valets. L'autre ne sera guéres loin.

MEZZETIN.

La voilà. Comment ferai-je pour m'en faire aimer?

COLOMBINE *à part.*

Commençons par nous jouer des valets, puis nous jouerons les maîtres.

MEZZETIN *à part.*

Je ne sais si je dois pleurer ou rire. J'ai oui dire que les larmes touchent les femmes. Pleurons... hi, hi, hi, hi...

COLOMBINE.

Qu'as-tu, mon pauvre Mezzetin ?

MEZZETIN *pleurant.*

C'est que je t'aime... hi, hi... Mon maître se marie aujourd'hui avec ta maitresse, ho, ho, ho, & je voudrois me marier avec toi, hé, hé, hé...

COLOMBINE *d'un air tendre & badin.*

Oh, je n'aime pas les pleureurs.

MEZZETIN *à part.*

Il faut donc rire. Ha, ha, ha, Colombine ! Je meurs d'amour pour toi, ha, ha, ha...

COLOMBINE.

Je n'aime pas non plus les rieurs.

MEZZETIN.

Je ne sais donc pas comment faire pour te persuader que je t'aime.

COLOMBINE *continuant son air tendre & badin.*

Bon ! si tu m'aimois bien, tu me dirois... Colombine ceci, Colombine cela... mais tu es un petit cruel.

MEZZETIN *à part.*

Elle m'aime ! Profitons-en. *A Colombine.* Ma chere Colombine !

COLOMBINE *toujours du même air.*

Tu veux me tromper ?

MEZZETIN.

Non, je te jure.

COLOMBINE *à part.*

Si fait bien moi. *Haut.* Tu m'épouseras, au moins ?

MEZZETIN.

Tout à l'heure, si tu veux.

COLOMBINE.

N'allons pas si vîte. On pourroit nous surprendre ici; passe par cette porte, tu trouveras un petit escalier, il te menera dans ma chambre; va m'y attendre, & caches-toi dans une grosse manne vuide, qui est près du cabinet du Docteur. J'irai t'en faire sortir dès que ma maitresse sera à table. Vas, cours, dépêches-toi.

MEZZETIN.

Viens vîte au moins, j'y vais.

COLOMBINE.

Tiens, voilà un passe-par-tout, pour ouvrir sans bruit les portes que tu trouveras fermées. Mets-le dans ta poche.

MEZZETIN.

Donnes, donnes. Ah, que je suis heureux!

SCENE IV.

COLOMBINE, PASQUARIEL survenant.

COLOMBINE *à part.*

PAs tant que tu crois. En voilà déja un dans le piége, voici l'autre fort à propos.

PASQUARIEL *à part.*

Sò ch' il Padron ha *un rendez-vous* amoroso con Angelica. Colombina mi ama... Ma eccola appunto.

COLOMBINE *à part.*

Celui-ci ne me donnera pas tant de peine à tromper que l'autre ; c'est un fou qui croit que je l'aime.

PASQUARIEL.

Ah, cara Colombina ! ecco il tuo Pasquarello.

COLOMBINE *d'un air amoureux.*

Ah, mon pauvre garçon ! je me doutois bien que tu viendrois ici, je t'y attendois.

PASQUARIEL.

Tout de bon ?

COLOMBINE.

Tu es si bien fait, si joli !

PASQUARIEL.

Ah, ah !

COLOMBINE.

Mais je tremble dans ce jardin. Pour parler d'affaire en sûreté, vois-tu cette petite porte ? Tu trouveras-là un escalier, qui mene à un bouge, qui est auprès de ma chambre. Vas t'y cacher, & n'en sors point que tu ne m'entendes tousser trois fois comme cela. Hem, hem, hem.

PASQUARIEL.

Fort bien, mais trouverai-je ce bouge ?

COLOMBINE.

Et vas, vas, tu le sentiras de loin ; hâtes-toi.

PASQUARIEL.

J'y vais.

COLOMBINE.

A propos, si tu trouves la porte fermée, ouvre-là tout doucement avec ce passe-partout. Tiens, mets-le dans ta poche. Vas vîte. Voici quelqu'un. *A part.* Bon, voilà mes deux drôles où je les voulois.

SCENE V.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

HE' bien, Colombine, nos gens sont-ils venus ?

COLOMBINE.

Pasquariel & Mezzetin sont cachez là-haut. J'ai donné rendez-vous ici à Octave ; je ne suis en peine que de Cinthio.

ARLEQUIN.

Il est là qui vient, je l'ai trouvé en chemin.

COLOMBINE.

As-tu porté les habits que je t'ai dit ?

ARLEQUIN.

Ils sont-là dans cette sale, dont tu m'as donné la clef. Tiens la voilà.

COLOMBINE.

Je vais m'habiller, attends, toi, ici Cinthio. Il ne te connoît pas ?

ARLEQUIN.

Non.

COLOMBINE.

Fais semblant d'être de ce logis, & donnes-lui rendez-vous ici dans un petit quart-d'heure, de la part d'Angelique ; dis-lui d'entrer par cette porte, & de se cacher dans ce cabinet, & quand il s'en sera allé, viens vîte t'habiller.

ARLEQUIN.

Laisses-moi faire.

SCENE VI.

ARLEQUIN, CINTHIO.

ARLEQUIN.

Le voici. Il vient pour parler à Angelique. J'ai oui dire que des gens qui demandent des rendez-vous, donnent volontiers de l'argent. Si je pouvois en passant lui attraper quelques pistoles, il n'y auroit pas grand mal à cela.

CINTHIO *à Arlequin.*

Hem, hem, chut.

ARLEQUIN *à part.*

Faisons-nous valoir pour l'obliger à...

Il fait semblant de compter de l'argent.

CINTHIO.

Hé, camarade ?

ARLEQUIN.

Il n'y a point de camarade sans argent.

CINTHIO.

Hé mon brave, un mot, de grace ?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous ?

CINTHIO.

Es-tu de cette maison ?

ARLEQUIN.

Selon.

CINTHIO.

Le Docteur est-il ton maitre ?

ARLEQUIN.

Peut-être.

CINTHIO.

Quel bonheur de te rencontrer ! Il m'importe de savoir des choses, dont tu me rendras savant.

ARLEQUIN.

Suivant.

CINTHIO.

Tu es de bonne humeur, à ce que je vois ?

ARLEQUIN.

Par fois.

CINTHIO.

Oh, de grace, parles-moi franchement ?

ARLEQUIN.

Comment ?

CINTHIO.

Je cherche Angelique. Dis-moi, où pourrai-je la trouver pour satisfaire à mes transports ?

ARLEQUIN.

Dehors.

CINTHIO.

Et quand sera-t-elle de retour ?

ARLEQUIN.

Un jour.

CINTHIO.

Mais où l'aller trouver, s'il est besoin ?

ARLEQUIN.

Loin.

CINTHIO.

Parles-moi autrement, je te prie. Tu me parois si joli garçon !

ARLEQUIN.

Bon !

CINTHIO.

Dis-moi quel homme est le Docteur ? le peut-on savoir ?

ARLEQUIN.

Noir.

CINTHIO *à part.*

Ouais ! d'abord il me répond par un mot ou deux, à présent il ne me répond que par monosyllabes. Je le défie d'abreger davantage son stile. Tâchons pourtant d'en apprendre quelque chose. *Haut.* Oh ça, soyons bons amis, je t'aime, parle-moi serieusement.

Sais-tu si Angelique reviendra bien-tôt ?
ARLEQUIN *hausse les épaules en faisant signe qu'il n'en sait rien.*

CINTHIO.

Oh, oh, voici bien pis ! Est-ce que tu es tout à coup devenu muet ?

ARLEQUIN *fait signe de la tête qu'oui.*

CINTHIO.

N'y a-t-il pas moyen de te faire revenir la parole ?

ARLEQUIN *fait signe en comptant de l'argent.*

CINTHIO *fouillant dans sa poche.*

Volontiers. Dis-moi donc, Colombine est-elle ici ?

ARLEQUIN.

Si.

CINTHIO *sort les mains de ses poches sans rien tirer.* Fais-moi parler à elle ?

ARLEQUIN *demeure froid sans répondre.*

CINTHIO *en l'embrassant.*

Mon cher !

ARLEQUIN *plus froid.*

CINTHIO.

Dis, comment faut-il que je m'y prenne ?

ARLEQUIN *très-froid.*

CINTHIO.

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Or.

CINTHIO.

Je vois bien que je ne m'en puis dédire.

Tiens, de par tous les diables, je n'ai que ces quatre pistoles, les voilà, & parles.

ARLEQUIN.

Monsieur, je suis à Angelique, &.....
Il s'arrête tout court, voyant que Cinthio fouille dans ses poches.

CINTHIO.

Oh, il ne me reste pas un sol, n'attends plus rien. *Cinthio secoue ses poches.*

ARLEQUIN *n'entendant rien sonner dans les poches.* Je n'ai donc rien à dire.

CINTHIO.

Mais je n'ai plus rien. Regardes?

ARLEQUIN.

Voyons un peu.

CINTHIO.

Fouilles. Que ne souffre-t-on point pour les femmes?

ARLEQUIN *après lui avoir volé à la hâte tout ce qu'il a trouvé dans ses poches.*

Vous n'avez qu'à vous en aller.

CINTHIO.

Maraut! à la fin je perdrai patience.

ARLEQUIN.

Monsieur, à propos, j'ai ordre d'Angelique de vous dire que vous ne manquiez pas de vous trouver ici dans un petit quart-d'heure.

CINTHIO.

Se rendra-t-elle dans ce jardin?

ARLEQUIN.

Oui, oui, allez-vous-en, entrez par cette

porte, & cachez-vous sous ce cabinet.

CINTHIO *à part.*

Dans un petit quart-d'heure? Oh, oh! elle veut attendre qu'il soit nuit. Adieu.

ARLEQUIN.

Serviteur. Allons trouver Colombine. Ah, la voici;

SCENE VII.

ARLEQUIN, COLOMBINE déguisée en lieutenant, avec un habit d'officier sous le bras, qu'elle donne à Arlequin.

COLOMBINE.

HE' bien, as-tu donné rendez-vous à Cinthio?

ARLEQUIN.

Oui.

COLOMBINE.

Fort bien. Habilles-toi donc vite de cet autre habit.

ARLEQUIN *après s'être habillé.*

N'ai-je pas l'air d'un lieutenant?

COLOMBINE.

Oh ça, ce n'est pas assez d'en avoir l'habit, sauras-tu faire le lieutenant de dragons?

ARLEQUIN.

Oui-da, je jurerai, je boirai, je fume-

rai, je battrai mes gens, je payerai mes dettes à coups de canne.

COLOMBINE.

Ce n'est pas ceux-là qu'il faut imiter, je demande si tu sauras parler en homme de guerre?

ARLEQUIN.

Oh qu'oui, tu verras. J'entens l'art militaire, j'ai servi le roi.

COLOMBINE.

Tu as servi le roi?

ARLEQUIN.

Je le croi, vraiment! & dans un vieux corps.

COLOMBINE.

Dans un vieux corps?

ARLEQUIN.

Assurément, dans un vieux corps. J'ai été six ans archer de l'écuelle.

COLOMBINE *riant.*

Ah, ah, ah, archer de l'écuelle!

ARLEQUIN.

Il ne faut pas tant rire, c'est le plus vieux corps qui soit en France.

COLOMBINE.

As-tu du courage?

ARLEQUIN.

Du courage? *Sicurò.*

COLOMBINE.

Voyons un peu. *Elle dégaine.* Allons, l'épée à la main.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN *fuyant.*

Attens, attens, attens.

COLOMBINE *le poursuivant.*

Tu fuis, lâche ? Il faut que je te donne mille coups d'épée au travers du corps.

ARLEQUIN *toujours fuyant.*

Haime ! haime !

COLOMBINE.

Ah, le poltron !

ARLEQUIN.

Enfermes cette épée, enfermes cette épee : elle éblouit, & je ne sai ce que je fais.

COLOMBINE.

Et ne vois-tu pas que ce que j'en fais n'est que pour rire ?

ARLEQUIN.

Crois-moi, il ne faut jamais badiner avec des armes ; on ne sait pas ce qui peut arriver. Enfermes cette épée, te dis-je, ou je te rends ta lieutenance.

COLOMBINE.

Et bien, la voilà dans le foureau. Ça ; voyons si tu sauras faire le brave, comme moi ? Déguaines, & ménaces-moi de l'épée.

ARLEQUIN *déguainant.*

Oui-da, tiens. Allons, l'épée à la main.

COLOMBINE.

Fort bien !

ARLEQUIN.

Tu fuis, lâche ?

COLOMBINE.

Et je ne suis pas.

ARLEQUIN.

Qu'importe ? Allons, il faut que je te donne cent coups de plat d'épée au travers du corps. *Il prend l'épée des deux mains, & la leve sur sa tête, comme s'il vouloit fendre du bois.*

COLOMBINE *riant.*

Ah, ah, ah! Des coups de plat d'épée au travers du corps! Et comment veux-tu qu'elle entre du plat ?

ARLEQUIN.

Il est vrai, ma foi, elle a raison. Cette coquine-là fait à miracle tous ses exercices.

COLOMBINE.

Et puis, on ne tient point l'épée des deux mains.

ARLEQUIN.

C'est pour avoir plus de force.

COLOMBINE.

En voilà assez. Voici ma maitresse & Geronte.



SCENE VIII.

GERONTE, ANGELIQUE, ARLEQUIN, COLOMBINE.

ANGELIQUE.

OUi, Geronte, ma tante consent à notre mariage.

GERONTE.

Ah, charmante Angelique. ... Mais il y a quelqu'un dans ce jardin.

ANGELIQUE.

On a de la peine à reconnoître les gens à l'heure qu'il est.

COLOMBINE *se faisant connoître.*

C'est justement ce que je demande, pour faire à Octave & à Cinthio, la piéce que je vous ai dit.

GERONTE

Mais, ne risques-tu rien ?

COLOMBINE.

Bon ! ce sont deux poltrons ; & puis, n'ai-je pas ici avec moi la fleur des braves ? *montrant Arlequin.* Si vous voyez avec quelle intrepidité il attaque une poche !

ARLEQUIN.

Oh, oh ! Y aura-t-il encore ici à fouiller ?

COLOMBINE.

Paix, voici quelqu'un. *A Geronte.* Ca-

chez-vous sous ce cabinet de verdure. *A Arlequin.* Toi, voilà ton poste, n'en bouges point que je ne t'appelle. Octave doit venir par cette porte, & se cacher de ce côté-là. Cinthio par celle-ci, & se cacher là. Plaçons-nous ici au milieu, afin qu'ils nous voyent en entrant.

SCENE IX.

OCTAVE, ANGELIQUE, COLOMBINE.

OCTAVE *entre du côté droit, & se cache un peu.*

SI Colombine m'a dit vrai, je parlerai le premier à Angelique.

COLOMBINE.

En voilà déja un. Paix.

OCTAVE.

Il faut avouer que cette pauvre fille m'aime bien. Quelle joye elle va avoir! Aussi, sans faire le vain, il est peu d'hommes qui me ressemblent.

COLOMBINE *bas à Angelique.*

Entendez-vous le fat d'Octave?

OCTAVE.

Je croi la voir au fond du jardin. Approchons; mais Cinthio est avec elle. Comment diable a-t-il fait pour être ici avant moi? Si je l'allois interrompre je perdrois

les deux mille pistoles, & je dois garder l'accord que nous avons fait ensemble! Observons-le de loin sans faire de bruit.

COLOMBINE *à Angelique.*

Vous voyez bien que ce que je vous ai dit est vrai?

ANGELIQUE.

L'impertinent personnage!

SCENE X.

CINTHIO, ANGELIQUE, COLOMBINE, OCTAVE.

CINTHIO.

SI cet homme que j'ai trouvé tantôt ici ne m'a point trompé, je verrai le premier Angelique.

COLOMBINE.

Voici l'autre.

CINTHIO.

Cette petite bourgeoise aime les braves, à ce que je vois. Parbleu je l'en estime. Si ma passion dominante n'étoit la guerre, je croi que je serois assez fou pour l'aimer. Epousons-la toujours à bon compte.

COLOMBINE *à Angelique.*

Vous l'entendez bien?

ANGELIQUE *bas.*

Quel insolent!

CINTHIO.

Il me semble que je la vois. Avançons.... Mais Octave est avec elle ! Par la mort.... Mais, non, je dois garder le traité; il y va de deux mille pistoles. Observons-le d'ici sans les interrompre.

COLOMBINE *à part.*

Les voilà tous deux au filet.

OCTAVE.

Cinthio a beau faire, Angelique ne me peut oublier. En tout cas, deux mille pistoles m'en consoleront.

CINTHIO.

Octave n'avancera rien, Angelique me craint. Au pis aller, je suis sûr de deux mille pistoles.

COLOMBINE.

Oh, vous n'aurez, ma foi, que les écailles, *en embrassant Angelique*; mais vous ne tâterez pas de l'huître.

OCTAVE.

Oh, oh! Cinthio l'embrasse, & elle ne s'en défend point! *Colombine baise Angelique.*

CINTHIO.

Ah, ah! Octave la baise, & elle le souffre!

OCTAVE.

J'en ai quelque pointe de jalousie, & je croi, dieu me le pardonne, que je l'aime dans ce moment.

CINTHIO.

Je ne sai ce que je sens: mais je voudrois être à la place d'Octave.

COLOMBINE.

Ils ont assez dansé, entrons dans le cabinet, & allons trouver Geronte. *Elles se tiennent embrassées, & entrent dans le cabinet où est Geronte.*

OCTAVE.

Ils s'enferment: voici bien d'autres affaires.

CINTHIO.

Ils se cachent : la place est rendue.

OCTAVE.

Je croi que je suis assez fat, pour être ému de ce que je viens de voir ?

CINTHIO.

Je n'aurois, parbleu, jamais cru, d'être sensible à cette aventure.

OCTAVE.

J'enrage tout de bon.

CINTHIO.

Je créve de dépit.

OCTAVE.

Approchons.

CINTHIO.

Il faut tout voir.

OCTAVE.

Hei ?

CINTHIO.

St ?

OCTAVE.

Qui est-ce ?

CINTHIO.

Ah, Octave, vous voilà ! Hé, rentrez dans ce cabinet.

OCTAVE.

Hé, rentrez-y vous-même, puisque vous y étiez.

CINTHIO.

Moi? Hé, c'est vous qu'on y attend. Je ne vous ai pas interrompu au moins?

OCTAVE.

Ne me raillez point là-dessus. Je ne viens pas ici pour vous faire obstacle.

CINTHIO.

Hé, rentrez, vous dis-je. Je n'envie pas votre fortune; mais que notre marché tienne seulement.

OCTAVE.

Oh, parbleu, c'est trop me pousser, aprés la discrétion que j'ai eue de vous laisser avec Angelique tant que vous avez voulu.

CINTHIO.

Oh ventrebleu, finissons cette raillerie. Je me donne au diable, si j'ai bougé de ce coin, tandis que vous lui parliez.

OCTAVE.

Oh, dieu me damne, si j'ai bougé de celui-là, tandis que vous étiez avec elle.

CINTHIO.

La peste me tue, si c'étoit moi!

OCTAVE.

La peste me creve, si c'étoit moi!

CINTHIO.

Ah, ventre! vous verrez qu'un tiers nous aura fait la piéce, & que nous aurons bridé le mulet.

OCTAVE.

Il n'en faut pas douter.

CINTHIO.

Comment, par la têtebleu, je n'aurai ni la fille ni les deux mille pistoles ?

OCTAVE.

Ma foi, nous ne tenons rien l'un ni l'autre.

CINTHIO *mettant l'épée à la main.*

Par la sang ! il en coutera la vie à ce traître. Il est entré dans ce cabinet ; il faut que...

COLOMBINE *presentant un pistolet à Cinthio.*

Alte-là, ou je te casse la tête. A moi, la Montagne ? Crevecœur ? Roquetaillade ? Coupegorge ?

CINTHIO *effrayé & se retirant.*

Il y a ici quelque embuscade.

ARLEQUIN.

Marches à moi ? Demi tour à gauche. . . . Compassez la mêche, & ne tirez pas. *En tremblant.*

OCTAVE.

Je ne vois qu'un homme, qui n'est pas trop assuré.

CINTHIO.

Faisons-lui peur. Par la mort !

ARLEQUIN *tremblant & reculant.*

Remettez-vous.

CINTHIO.

Donnons tête baissée, & point de quartier.

COLOMBINE *presentant encore son pistolet.*

Arrêtes-là, ou je te fais sauter la cervelle. A moi donc, Roquetaillade?

ARLEQUIN.

On fuit.... Reprenez vos armes.

OCTAVE *à Cinthio.*

Vous reculez?

CINTHIO.

C'est que je vois-là un joli petit homme, il me fâche de le tuer. Sachons doucement qui c'est. *A Colombine.* Qui êtes-vous, monsieur, s'il vous plait?

COLOMBINE.

Comment, par la mort, qui je suis? A un capitaine de dragons?

CINTHIO *à Octave.*

Retirons-nous.

OCTAVE *à Colombine.*

Vous êtes, monsieur, capitaine de dragons?

COLOMBINE.

Oui, morbleu, je le suis, & voilà mon lieutenant. *Elle montre Arlequin.*

ARLEQUIN.

Oui son lieutenant, & son sergent aussi, ventrebleu.

CINTHIO.

Mais, monsieur, peut-on vous demander ce que vous faisiez ici auprès d'Angelique?

COLOMBINE.

Ce que j'y faisois, ventrebleu? Apprenez que je suis son frere.

OCTAVE.

Son frere ? Et ce monsieur-là ?

ARLEQUIN.

Moi.... je suis son bâtard.

CINTHIO.

Son bâtard ?

ARLEQUIN.

Oui, à la mode de Bretagne, c'est-à-dire son neveu.

OCTAVE *à Cinthio.*

Il n'y a rien de perdu, nous pourrions encore l'épouser l'un ou l'autre.

COLOMBINE.

Allez, ventrebleu, il n'y a rien à faire ici pour vous. Je l'ai promise à Geronte, il est avec elle dans ce cabinet. Retirez-vous ; ou par la mort....

CINTHIO.

Oh, si cela est, monsieur, nous sommes prêts de nous retirer.

ARLEQUIN.

Oui, retirez-vous, cela est assurément. Qui le peut mieux savoir qu'elle ? c'est Colombine, & moi je suis Arlequin. Retirez-vous, vous dis-je ?

COLOMBINE.

Ah, l'imbecille !

OCTAVE.

En effet, c'est Colombine.

CINTHIO.

Enlevons Angelique, & promptement.

COLOMBINE.

Au secours, au secours! *A Angelique.* Fuyez, madame.

GERONTE *à Octave & à Cinthio.*

Qu'est-ceci, messieurs? prétendez-vous enlever une damoiselle qui m'est promise?

ARLEQUIN.

Au secours, au secours!

OCTAVE.

Bon, promise!

COLOMBINE.

Tout est perdu, au secours!

SCENE XI.

DEUX LAQUAIS sortant effrayés & courans d'un côte & d'autre: & les acteurs de la scène precedente.

UN LAQUAIS.

AU voleur, au voleur, au voleur! Cours, toi, chez le commissaire qui loge ici à la porte, & fais venir le guet. Au voleur, au voleur!

CINTHIO *à Octave.*

Voici un corps de reserve qui vient fondre sur nous. Sauve qui peut.

UN LAQUAIS *en sortant à l'autre laquais.*

Prens bien garde toi, qu'ils ne sortent.

L'AUTRE LAQUAIS.

Je les ai enfermés. Au voleur, au voleur! au commissaire, au guet, au guet!

COLOMBINE.

Je conçois l'allarme. Les valets ont fait peur aux maîtres, & nous en sommes délivrés. Par ma foi, nous l'avons échapé belle, par la bêtise de ce balourd. Nous sommes plus heureux que sages, profitons de l'aventure, & achevons de jouer les valets. *Elle rentre.*

UN LAQUAIS *derriere le theâtre.*

Monsieur le commissaire, au guet, au guet, monsieur le commissaire.

COLOMBINE *derriere le theâtre, contrefaisant le commissaire.*

Où est-ce, où faut-il aller?

UN AUTRE LAQUAIS *qui est sur le theâtre.*

Ici, monsieur le commissaire, chez monsieur le docteur Balouard.



SCENE DERNIERE.

COLOMBINE en commissaire. ARLEQUIN en capitaine du guet. MEZZETIN, PASQUARIEL. Plusieurs soldats du guet.

COLOMBINE.

Qu'est-ceci ?

UN LAQUAIS.

Monsieur, il y a là-haut deux voleurs. L'un étoit caché dans une malle, & l'autre reverence parler dans les. . . .

COLOMBINE.

Il suffit. A-t-on averti le guet ?

UN AUTRE LAQUAIS.

Le voici, monsieur. *Ici le guet paroît.*

COLOMBINE *aux soldats du guet.*

Où est votre lieutenant ?

UN SOLDAT *du guet.*

Monsieur, il est au corps de reserve.

COLOMBINE.

Faites-le venir.

UN AUTRE SOLDAT *du guet.*

Le voici, monsieur.

Ici Arlequin paroît tout tremblant, habillé en lieutenant du guet. Pasquariel & Mezzetin sautent tous deux par une fenêtre, les soldats les poursuivent. Arlequin fuit en criant : Ne ti-

rez point, je suis mort, je suis mort, je suis mort, ne tirez point; *& après plusieurs lazzi de cette nature, on les prend. Arlequin les voyant arrêtés fait le brave, jure, tempête, & s'évente avec son chapeau, comme un homme qui est fatigué & qui a chaud.*

COLOMBINE.

Qu'on m'apporte un siége. *On apporte un siége, Arlequin s'y assied, & voyant que Mezzetin & Pasquariel font mine de vouloir s'échaper, il se leve, & crie :* Tenez-les bien, tenez-les bien. *Pendant qu'il est levé, Colombine s'assied sur le siége, & dit :* Un autre siége pour monsieur le capitaine. *On l'apporte, Arlequin s'y assied à côté de Colombine. Mezzetin & Pasquariel sont aux deux côtés du theâtre, tenus par deux soldats. Arlequin & Colombine sont au milieu, ayant entr'eux, deux le greffier, & les laquais sont au fond, derriere Arlequin & Colombine.*

COLOMBINE.

Orsus, monsieur le capitaine, observons bien l'ordre judiciaire; & attendu que personne ne nous offre de l'argent pour arrêter le cours de la justice, commençons notre procédure.

ARLEQUIN.

C'est entendre le fin du métier. Oh ça, le tout bien & duement examiné, je conclus à la potence.

COLOMBINE.

Attendez, faisons les choses juridiquement, & procedons à leur audition. Vous, greffier, écrivez.

ARLEQUIN *adressant la voix derriere lui.*

Et vous à me servir employés tant de fois, ministres de mon art, partez, courez, volez, allez atteler la charette.

COLOMBINE.

N'allons pas si vite, & gardons les formalités.

ARLEQUIN *parlant aux mêmes.*

Hé bien, allez cependant donner l'avoine au cheval, & graisser les roues.

MEZZETIN *se mettant à genoux & pleurant.*

Monsieur le commissaire, je ne suis pas un voleur.

PASQUARIEL *faisant la même chose.*

Ni moi non plus, monsieur le commissaire.

ARLEQUIN.

Vous avez menti, marauts, avec toute la compagnie, sauf le respect que je lui dois.

COLOMBINE.

Nous allons voir. *A Mezzetin.* Comment vous appellez-vous, & où est votre domicile?

MEZZETIN *à genoux.*

Monsieur, je m'appelle Mezzetin Gibetti, & je demeure à la gréve.

COLOMBINE.

Ecrivez, greffier. *A Pasquariel.* Et vous?

PASQUARIEL *à genoux.*

Monsieur, je m'appelle Pasquariel de la filoutiere, & je demeure à l'échelle du temple.

ARLEQUIN.

Gibetti ! la gréve ! la filoutiere ! l'échelle du temple ! Il y en a plus qu'il n'en faut, & voilà des noms pendables s'il en fût jamais.

COLOMBINE *gravement.*

Non pas pendables, mais applicables à la question. Passons aux témoins.

UN LAQUAIS.

Monsieur, j'ai trouvé celui-là caché dans une malle, auprès du cabinet du Docteur.

UN AUTRE LAQUAIS.

Et moi, celui-ci caché de l'autre côté du cabinet, dans un lieu, que reverence parler, je n'ose nommer.

ARLEQUIN.

Voilà des indices qui sentent mauvais.

COLOMBINE.

Il suffit. *Aux laquais.* Retirez-vous. *A Mezzetin & à Pasquariel.* Qu'avez-vous à répondre ?

MEZZETIN.

Monsieur, une servante qu'on appelle Colombine, une friponne qui vous ressemble, m'y a donné rendez-vous pour l'épouser.

PASQUARIEL.

Et à moi aussi, monsieur, pour l'épouser.

COLOMBINE.

Comment, tous deux ? Ecrivez, greffier. Polygamie.

LE GREFFIER.

Po....ly....ga....mi...e.

MEZZETIN.

Non, monsieur, non, nous avions joué à croix & à pile, à qui l'épouseroit.

PASQUARIEL.

Oui, monsieur, & j'avois gagné.

MEZZETIN.

C'étoit moi, monsieur.

ARLEQUIN.

Cela est faux, ils n'avoient gagné ni l'un ni l'autre.

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Tais-toi. *Haut.* Qu'on les fouille, pour voir s'ils n'ont rien volé.

ARLEQUIN *aux soldats qui se mettent en devoir de le fouiller.*

Attendez. Diable! ceci me regarde. C'est le point le plus important, & le plus essentiel de la procédure... Oh ça donc, fouillons. *Aux soldats.* Tenez-lui bien les mains. *A Pasquariel.* Tournes la tête, tournes la tête, te dis-je? Tu ne veux pas? Attens, attens? *Il lui bande les yeux avec un mouchoir, & le vole. Il trouve à Mezzetin & à Pasquariel les passe-par-tout que Colombine leur avoit donnés. Il y trouve aussi des sifflets, ce qui lui fait dire :* Ah, les voleurs! Des sifflets! il n'y a que les voleurs, & les siffleurs de comedie qui en portent. *Il tire plusieurs autres babioles sur lesquelles il dit plusieurs autres choses plai-*

santes. Il trouve dans la poche de Pasquariel un fer à arracher les dents, & il dit : Ah, le filou ! voilà pour crocheter les portes.

PASQUARIEL.

Non, monsieur, c'est un davié pour arracher les dents. J'ai été opérateur. *Arlequin leur trouve encore quantité de petits morceaux de fromage, de saucisson de Boulogne, de pain, de tabac, & autres choses, que le greffier écrit toujours, à mesure qu'on les tire de leurs poches.*

COLOMBINE.

C'est assez, monsieur le capitaine, reprenez votre place. Greffier, avez-vous inventorié ces effets ?

LE GREFFIER.

Or, écoutez-en la lecture, pour voir, monsieur, si j'ai obmis quelque article. Plus, dans la poche de l'un desdits voleurs a été trouvé, au grand scandale du public, un mouchoir à moucher, un sifflet à siffler, des cartes à jouer, une pipe à fumer ; un petit chat miolant, âgé, comme a dit, de quinze jours, & finallement un passe-partout, autrement dit fausse-clef.

Item. Dans la poche de l'autre-dit voleur, a été trouvé, au détriment des bonnes mœurs, des gands, moyenne valeur, une boëte à tabac de fer blanc, une tranche de jambon de contrebande, fer à arracher les dents sans faire douleur ni mal : & finallement, comme de l'autre part, un passe-par-

tout, autrement dit fausse-clef; & plus n'ont dit avoir, mais icelui être le fond du sac. Pour le tout, circonstances & dépendances, être rendu à leur hoirs, après la pendaison d'iceux, s'il y échoit. Hors l'argent monnoyé, joint à quelqu'autres brimborions de fromage, pain, saucisson & autres, lequel au lieu de moi greffier, a été compté, nombré, retiré & empoché par venerable homme Aldobrandin de la Rapiniere, dont content & satisfait, promet n'en faire jamais restitution, en foi de quoi me suis signé, GRIPPEMINOS.

ARLEQUIN.

Cela est dressé en bons termes.

COLOMBINE.

Par cette information, il appert qu'ils ont été surpris en flagrant délit, à heure indue, auprès du cabinet du Docteur, avec des fausses clefs.

ARLEQUIN.

Non seulement avec des fausses clefs; mais aussi avec du fromage & du jambon, c'est-à-dire, qu'ils s'étoient pourvus de munition de guerre & de bouche, & qu'ils avoient assiégé le cabinet dans les formes.

COLOMBINE.

Bien relevé; je les condamne à être pendus.

Ici Mezzetin & Pasquariel tout effrayés ne savent que dire, & font plusieurs postures de gens fort affligés.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas assez. Le crime est grave, & je suis d'avis qu'après qu'on les aura pendus, on les envoye aux galeres, pour leur apprendre à vivre.

MEZZETIN.

Monsieur le commissaire, sauvez-moi la vie.

PASQUARIEL.

Monsieur le capitaine, je vous crie merci.

MEZZETIN.

Je vous enseignerai dans votre quartier plus de vingt ménages qui ne vous ont point encore payé la contribution.

PASQUARIEL.

Je vous traiterai, vous & vos gens, des coups que vous recevez en allant de nuit. J'ai un baume merveilleux pour cela.

COLOMBINE.

Ils me font pitié! J'ai le cœur naturellement tendre. Il suffira pour l'exemple, d'en faire pendre un, l'autre sera fustigé. Mais lequel choisirons-nous? Faisons-les tirer au sort.

ARLEQUIN.

Hé, oui, oui, cela sera plaisant.

COLOMBINE.

Allons, voilà des cartes, jouez au roi de cœur à qui sera pendu. *Ici Arlequin prend les cartes, les mêle, fait couper le commissaire; le sort tombe sur Pasquariel pour être*

pendu, il se lamente; & Colombine dit: Il est trop tard pour faire l'exécution; oh ça, coquins, je suis Colombine, & voici Arlequin. Vous aviez joué à croix & à pile, à qui m'épouseroit, je vous ai fait jouer au roi de cœur, à qui seroit pendu, & je me marie avec Arlequin. Cinthio & Octave se mocquoient de ma maitresse, elle s'est mocquée d'eux. *Aux Soldats.* Laissez ces marauts en liberté, & qu'ils aillent porter à leurs maitres les nouvelles des noces d'Angelique & de Geronte.

ARLEQUIN *au parterre.*

Vous, si vous avez des filles à marier, envoyez-les à notre école.




LES
CHINOIS

LES CHINOIS.

COMEDIE EN CINQ ACTES.

Mise au Theâtre par messieurs Regnard & du F****, & representée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le treize de Décembre 1692.

ACTEURS
DU PROLOGUE.

APOLLON Colombine.
THALIE Arlequin.
UNE PETITE FILLE Pierrot.
UN AUTEUR Mezzetin.
UN COMEDIEN Pasquariel.
UNE MUSE.

ACTEURS DE LA PIECE.

ROQUILLARD gentil-homme campagnard.
ISABELLE fille de Roquillard.
COLOMBINE suivante d'Isabelle.
MARINETTE servante de Roquillard.
PIERROT valet de Roquillard.
OCTAVE comedien Italien, amant d'Isabelle.
ARLEQUIN, MEZZETIN, valets d'Octave.
PASQUARIEL tapissier.
UN CHASSEUR, UN COLONEL, UN DOCTEUR Chinois, UN COMEDIEN François, Arlequin.

La Scene est à la campagne dans le château de Roquillard.



LES CHINOIS.



PROLOGUE.

Le theâtre represente le mont Parnasse, avec Apollon & les muses du mont. Sur le sommet paroit un âne aîlé, representant Pegase. On entend un concert ridicule de plusieurs instrumens comiques, qui est interrompu par l'âne qui se met à braire.

SCENE I.

APOLLON, THALIE.

APOLLON.



Ui rend donc Pegase si hargneux? Apparemment, mademoiselle Thalie, que vous avez oublié de lui donner son avoine aujourd'hui?

THALIE.

Vous souvenez-vous pas que ce n'est plus moi qui le panse ? Vous en avez donné la charge aux auteurs ; & depuis ce temps aussi, le pauvre animal . . . hélas. . . . les os lui percent la peau.

APOLLON.

C'est sa faute. Pourquoi se laisse-t-il monter par le premier venu ?

THALIE.

Il est vrai que c'est la monture banale de tous les regratiers du Parnasse : il n'y a pas jusqu'aux femmes qui le font trotter en vers Alexandrins, & je ne sai pas quel diable de train elles le font aller, mais il ne revient jamais à l'écurie qu'il ne soit crevé de coups d'éperon.

APOLLON.

Puisqu'on a mis Pegase sur le pied d'un cheval de louage, c'est aux auteurs qui le louent à le nourrir.

THALIE.

Et comment voulez-vous que les auteurs nourissent un cheval ? les pauvres diables ont bien de la peine à se nourrir eux-mêmes. Voyez-vous : dans le temps où nous sommes, on n'engraisse guéres à mâcher du laurier.

APOLLON.

Ils m'ont promis qu'ils ne feroient plus

que de bonnes piéces : il faut esperer qu'ils seront plus gras cet hyver.

THALIE.

Il est vrai que les auteurs & les comediens sont du naturel des beccasses, qui n'engraissent point que le froid ne leur ait donné sur la queue. Franchement, ces messieurs-là nous barbouillent terriblement dans le monde : car le public croit que c'est vous & moi qui leur inspirons toutes les sottises qu'ils mettent sur le theâtre.

APOLLON.

Le public a tort.... Mais à propos de sottises, qu'est-ce qu'une certaine piéce que les comediens Italiens ont affichée, *la Comedie des comediens Chinois* ? Cette troupe-là est toujours magnifique en titres.

THALIE.

C'est pour l'ordinaire le plus beau de leurs piéces, & à vous parler franchement, je croi que celle-ci ne sera pas meilleure que les autres. Ce n'est pas que si on se donne la patience de l'écouter jusqu'à la fin, ce qui est assez rare, on pourra peut-être s'y divertir.

APOLLON.

Apparemment que le dernier acte est le meilleur de tous ?

THALIE.

Je ne croi pas pour cela qu'il soit bon ; il peut être meilleur que les autres, & ne rien

valoir du tout. Mais comme les comediens s'y disent un peu leurs veritez, & se donnent par-ci, par-là quelque petit coup d'étrille, il pourra être du goût du public, qui mord à la grape quand il entend dauber un comedien.

APOLLON.

Il est naturel de se réjouir des coups de dent que reçoivent ceux qui nous ont mordus, & je suis bien aise que les comediens commencent à se rendre justice, & à tourner contre eux-mêmes les traits dont ils ont piqué les autres : car enfin, il n'y a point de profession qui ait échapé à leur satyre ; procureurs, medecins, magistrats....

THALIE.

Vraiment, ils ont bien fait pis : ils n'ont pas même respecté les empereurs romains, ni les maitres à danser.



SCENE II.

UNE MUSE, PIERROT en petite fille, APOLLON, THALIE.

UNE MUSE.

IL y a une petite fille, qui demande à parler à Apollon.

PIERROT.

N'eſt-ce pas vous, monſieur, qui êtes le ſeigneur de ce village-là, & qui vous appellez Apollon ?

APOLLON.

Oui, belle mignonne. Qu'y a-t-il pour votre ſervice ?

THALIE.

Voilà un tendron qui ne ſeroit pas mauvais pour remeubler le Parnaſſe, à la place de quelque muſe ſurannée.

PIERROT.

Je me ſuis échapée de chez nous pour vous faire une priere. J'aime la comedie italienne à la folie, & ma bonne maman ne veut pas m'y mener.

THALIE.

C'eſt une folle. Il faut y aller ſans elle ; vous ne ſerez pas la premiere.

APOLLON.

Votre mere a tort, ma belle enfant, de vous priver du plaisir le plus agréable & le plus innocent qu'il y ait aujourd'hui.

THALIE.

Assurément; si j'étois mere, j'aimerois mieux que ma fille allât tout un hyver à la comedie, qu'une fois au bois de Boulogne pendant la séve du mois de May.

PIERROT.

Oh, monsieur, je ne suis pas encore assez grande pour aller au bois de Boulogne, je ne vais encore que sur le rampart.

APOLLON.

La comedie forme l'esprit, éleve le cœur, annoblit les sentimens, c'est le miroir de la vie humaine, qui fait voir le vice dans toute son horreur, & represente la vertu avec tout son éclat. Le theâtre est l'école de la politesse, le rendez-vous des beaux esprits, le pied-d'estal des gens de qualité. Une petite doze de comedie prise à propos, rend l'esprit des dames plus enjoué, le cœur plus tendre, l'œil plus vif, & les manieres plus engageantes, & c'est le lieu où le beau sexe brille avec le plus d'éclat.

PIERROT.

Je prétens bien y briller comme un autre, quand je serai grande.

APOLLON.

Mais quelle raison votre mere a-t-elle

pour ne vous pas mener aux Italiens ?

PIERROT.

Elle dit qu'il y a quelquefois des paroles un peu libres ; mais ce qui me fait endêver, c'est qu'elle ne laiſſe pas d'y aller tous les jours.

THALIE.

Il y a tout plein de meres de ce naturel-la ; ce ſont des affamées qui n'en veulent que pour elles.

APOLLON.

Je ne ſai pas quels peuvent être ces mots libertins qui effarouchent tant la maman : pour moi, je n'y vois que des mots tout pleins de ſel, qui à la verité ſont quelquefois à double entente : mais toutes les plus belles penſées du monde ont deux faces, tant pis pour ceux qui ne les prennent que du mauvais côté ; c'eſt une vraie marque de leur eſprit corrompu & vicieux. Mais ne vous en a-t-elle pas dit quelques-uns de ces vilains mots-là ?

PIERROT.

Oh dame, elle ne les dit devant moi qu'à bâtons rompus. Elle parle ſeulement que les Italiens ſont des drôles qui nomment toutes les choſes par leurs noms. Par exemple, elle dit qu'ils appellent un homme marié.... d'un certain mot que je n'oſerois dire.

THALIE.

Cocu, peut-être?

PIERROT.

Vous l'avez dit.

APOLLON.

Et votre mere se scandalise de ce mot-là?

PIERROT.

Assurément : oh, dame, c'est qu'elle dit que c'est une injure, qui regarde autant mon papa que les autres.

THALIE.

C'est que votre mere ne sait pas sa langue. Dans le nouveau dictionnaire imprimé à Paris, ces mots-là sont synonimes : cocu marié, marié cocu; cela s'appelle jus verd, verd jus.

PIERROT.

Pour moi, je n'entens point de mal là-dessous; mais quoiqu'il en soit, je vous prie, monsieur Apollon, vous qui êtes le maitre des comediens, de leur dire qu'ils ne mettent plus de ces vilains mots-là, afin que les filles y puissent aller, & que ma mere n'ait plus de prétexte de me laisser au logis, tandis qu'elle va à la comedie. Ecoutez, c'est l'interêt des comediens, que nous allions à leurs piéces : ce sont de jolies filles comme moi, qui font venir les garçons à la comedie.

THALIE.

Oh, pour cela, mademoiselle a raison. Une femelle dans une loge, attire les mâles

mâles de bien loin : c'est l'appas dans la souriciere.

APOLLON.

Je vous assure, la belle, que désormais les meres seront contentes, & que je vais de ce pas, vous mener avec moi chez les Italiens, où j'assemblerai les comediens, & je leur ordonnerai de rayer de leur comedie tous les mots trop éveillés, & notamment tous les cocus qu'il y aura.

THALIE.

Ne vous avisez pas de cela, monsieur. Si les comediens rayoient de leur comedie tous les cocus, ils balafreroient peut-être le pere de mademoiselle, & pour lors ils auroient sur le dos deux personnes au lieu d'une.

PIERROT.

Ah, que vous me faites de plaisir! L'hôtel de Bourgogne va régorger de monde, & je vais annoncer ce changement-là à ma mere, & à toutes les femmes & les filles du quartier.

THALIE.

Donnez-vous-en bien de garde. Pour une femme qui aime la réforme, il y en a mille qui ne la sauroient souffrir : & au lieu de faire venir du monde, vous desachalanderiez le theâtre.

SCENE III.

UN COMEDIEN à moitié habillé, & UN AUTEUR qui le tire par la main. Les acteurs de la scene précédente.

L'AUTEUR.

NOn, monsieur, vous ne jouerez pas ma piéce aujourd'hui, & je vais vous la faire défendre par la muse de la comedie.

LE COMEDIEN.

Il n'y a muse qui tienne. La dépense est faite, l'argent reçu à la porte, il faut sauter le bâton. *Il s'en va.*

L'AUTEUR *aux genoux de Thalie.*

Ah, mademoiselle Thalie, misericorde! Ils veulent representer aujourd'hui ma comedie malgré moi, & j'ai vu entrer plus de cent personnes dans le parterre, qui la trouvent déja mauvaise.

THALIE.

Cent personnes! Pourvu que le reste la trouve bonne, les rieurs seront encore de votre côté.

L'AUTEUR.

Je ne demande que huitaine pour tout délai.

THALIE.

Mais dans huit jours, croyez-vous en être quitte à meilleur marché?

L'AUTEUR.

Assûrément : j'attens des amis de la campagne, qui m'ont promis de rire, même aux plus foibles endroits.

THALIE.

A vous entendre parler, monsieur l'Auteur, je parierois que votre piéce ne vaut pas grand-chose ?

L'AUTEUR.

Hélas ! j'ai toujours cru jusqu'à present que c'étoit la meilleure comedie du monde : mais depuis que les chandelles sont allumées, j'y vois mille défauts que je n'y avois pas remarqués. Ah, ah ! je n'en puis plus, le cœur me manque.

THALIE.

Allons, allons, courage, serrez-vous le nez, & avallez la medecine.

L'AUTEUR.

Ma comedie n'est pas même achevée, il n'y a que quatre actes de faits.

THALIE.

Pourvu qu'il n'y ait que ce défaut-là, vous n'êtes pas à plaindre. C'est moi qui fais les loix de la comedie, & j'ordonne que ce prologue-ci passera pour un acte.

L'AUTEUR *s'évanouissant dans les bras de Thalie.*

Ah, maudite comedie, tu seras cause de ma mort !

THALIE *au parterre.*

Messieurs, vous voyez bien que ce poëte-ci n'a pas besoin de fort hyver. Si vous le carillonnez, selon votre bonne & louable coutume, je vous le garantis défunt dans un quart-d'heure; c'est à vous de voir si vous voulez charger votre conscience d'un poëticide.



ACTE I.

SCENE I.

Le theâtre represente une salle assez bien meublée.

ROQUILLARD, PIERROT.

ROQUILLARD.

CErtes, nul huissier, tant à verge qu'à cheval, n'oseroit avoir regardé la porte de ce mien château. Il fut de tout temps le cimetiere des sergens. Feu mon trisayeul Mathieu Roquillard, d'un seul coup d'arquebuse, a mis bas cinq recors & deux procureurs fiscaux.

PIERROT.

Diantre! tout le pays lui eut bien de l'obligation : car un de ces animaux-là fait

plus de dégât dans une province, que douze bêtes puantes dans une garenne. Mais que veut dire toute cette belle architecture ? Cela fleure diablement la nôce. Au moins ne vous avisez pas de faire cette sottise-là ?

ROQUILLARD.

Et la raison ?

PIERROT.

C'est que le mariage ne sied point à une carcasse décharnée comme la vôtre, & tout franc, vous êtes trop vieux pour faire souche.

ROQUILLARD.

Sais-tu bien que dans la famille des Roquillards, les mâles n'entrent en vigueur que vers les soixante & dix ans ? Quand mon pere me fabriqua, il en avoit septante & quatre, & ma mere octante & huit.

PIERROT.

On voit bien, monsieur, que vous avez été engendré de deux vieilles rosses, vous avez des salieres sur les yeux à y fourer le poing.

ROQUILLARD.

Tais-toi. J'ai autre chose en tête que de répondre à tes sottises. C'est ma fille Isabelle que je veux marier aujourd'hui.

PIERROT.

Oh, pour ce mariage-là, j'y baille mon autorité : & le plutôt c'est le meilleur. Il ne faut pas garder une fille passé quinze ans ; il

y a trop de déchet, & cette monnoye-là est diantrement sujette au décri.

ROQUILLARD.

Tu vois aussi que je mets les fers au feu. J'attens journellement un gentilhomme de campagne, un docteur, un major, & un comedien François, tous partis sortables pour ma fille, selon qu'il m'a été raconté; car je ne les ai point encore vus.

PIERROT.

Pensez, monsieur, que vous ne lui baillerez pas tous les quatre à la fois? C'est trop pour un enfant.

ROQUILLARD.

Outre ce, Isabelle a quelque bon vouloir, pour un quidam, nommé Octave, comedien italien de sa vacation.

PIERROT.

Fi, monsieur! ne donnez point votre fille à cette nation-là: avec eux les mariages ne tiennent point, on dit qu'ils en font de nouveaux à chaque comedie qu'ils jouent.

ROQUILLARD.

Ce néanmoins, je me sens de la propension pour le jeune homme, & dès mon premier âge, j'ai pourchassé l'accointance des messieurs du theâtre, pour ce qu'ils sont volontiers courtois & joviaux.

PIERROT.

Si vous m'aviez averti seulement huit jours plutôt, que vous vouliez vous défaire

d'Isabelle, je m'en serois accommodé avec vous : mais j'ai commencé une fille d'un autre côté.

ROQUILLARD.

Comment donc ?

PIERROT.

Oui, monsieur, c'est une fille qui a plus de vingt mille écus, & je suis déja à moitié marié.

ROQUILLARD.

Est-il possible ?

PIERROT.

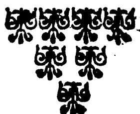
Trés-assurément. Tenez, monsieur, pour faire un mariage tout entier, il faut en premier lieu que le garçon le veuille ; en second lieu que la fille y consente : or je suis le garçon, j'ai déja baillé mon consentement ; ainsi vous voyez que c'est un mariage à moitié fait.

ROQUILLARD.

Certes, voilà une affaire bien avancée ! Mais vas-t-en dire à ma fille qu'elle se prépare de son côté. *Il s'en va.*

PIERROT.

Il n'y a que faire de l'avertir ; une fille est toujours prête quand c'est pour le mariage. *Il s'en va.*



SCENE II.

OCTAVE, MEZZETIN, ARLEQUIN.

Ils font une scene Italienne. Octave dit qu'il est amoureux d'Isabelle, & qu'il doit arriver un chasseur, un capitaine, & un docteur Chinois, tous gens qui la demandent en mariage ; que le pere d'Isabelle ne les a jamais vus, & qu'il faut qu'Arlequin se déguise en tous ces personnages-là, & les tourne en ridicule pour en dégoûter la fille, & pour en faire tomber le choix sur Octave. Après plusieurs lazzi, ils s'en vont.

SCENE III.

PASQUARIEL, MARINETTE, PIERROT.

Cette scene est aussi Italienne entre Pasquariel & Marinette, dont il est amoureux. Pierrot les surprend ensemble, veut battre Pasquariel qui s'enfuit & se cache dans la bordure d'un tableau, au dessus de la porte de la salle. Pierrot prend un pistolet & tire ; Pasquariel tombe, & ils s'en vont.

SCENE IV.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

BOn, bon, le mariage ! voilà encore quelque chose de beau ! Ne me parles jamais de cette sottise-là. Dis-moi, Colombine, ai-je bien placé mes mouches ? Me trouves-tu coëffée du bel air ?

COLOMBINE.

Il est bien question aujourd'hui de mouches & de fontanges ! Voyez-vous toutes ces piramides-là, ce sont de beaux bouchons à un cabaret ou l'on meurt de soif. L'essentiel pour une fille, c'est un mari, & un mari dans toutes ses circonstances.

ISABELLE.

Ah, ah, que tu es folle, Colombine, que tu es folle ! Tu crois donc que je me soucie d'un homme ? je te jure que je n'ai pas la moindre envie d'être mariée. A la verité, je suis bien lasse d'être fille : mais j'espere que cela se passera.

COLOMBINE.

Oui-da, celà se passera avec un mari. Franchement, le métier de fille est bien ennuyeux, quand on le veut faire avec honneur. Je sai ce qu'il m'en coute tous les jours, pour conserver le peu de réputation qui me reste.

ISABELLE.

Que veux-tu donc dire?

COLOMBINE.

Mon dieu ! je m'entens bien. Il y a des saisons dans l'année terriblement rudes à passer. Quand j'entends chanter l'allouette, ma vertu est à fleur de corde ; & c'est une saison bien chatouilleuse que le printemps.

ISABELLE.

Tu te mocques, Colombine, c'est la saison qui me fait le plus de plaisir. Le beau temps revient....

COLOMBINE.

Mais les officiers s'en vont à la guerre ?

ISABELLE.

La campagne rit....

COLOMBINE.

Oui, & Paris pleure.

ISABELLE.

Les arbres reverdissent, &c....

COLOMBINE.

Et les filles sèchent sur pied. Je parie que c'est dans ce temps là que vous êtes la plus dégoûtée de votre emploi de fille ?

ISABELLE.

Si j'en suis dégoûtée, c'est que les femmes aiment naturellement le changement ; & si je me suis lassée d'être fille, je me lasserai encore plus d'être mariée.

COLOMBINE.

D'être mariée ? Vous voulez donc l'être ?

ISABELLE.

Je ne dis pas cela ; mais si l'envie m'en venoit par hazard , on dit que cela prend tout d'un coup , dis-moi en conscience , comment faut-il qu'un mari soit fait pour être joli ? Tu sais bien que je ne me connois pas bien en homme.

COLOMBINE.

Si fait bien moi. Il faut qu'il soit pâle , fluet , débile & racourci , comme ces petits échantillons de magistrature , qui n'auroient pas la force de porter leur robbe sans l'aide de deux grands laquais.

ISABELLE.

Oh , fi , fi ! cela est trop colifichet pour un mari.

COLOMBINE.

C'est que vous ne vous connoissez pas en homme. Vous voudriez peut-être de ces bourgeois renforcés de l'ancien college , moitié noblesse , moitié roture , ou de ces gros commis. . . . là. . . . de ces ballots vivans , qui entrent & sortent de la douanne sans rien payer.

ISABELLE.

Pour ceux-là , je les trouve trop materiels.

COLOMBINE.

La pauvre enfant ! elle ne se connoit pas en homme.

ISABELLE.

Colombine , tu es une coquine. Tu ne

me parles point de ce qui me paroît le plus fripon en amour. Est-ce que tu n'as jamais vu l'hyver, à la comedie, ces jeunes officiers toujours brillans, qui font sans cesse le carrousel autour des actrices jolies ?

COLOMBINE.

La pauvre enfant ! elle ne se connoît pas en homme.

ISABELLE.

Pour ceux-là ils sont faits exprès pour mon humeur : ils font toujours quelques singeries ; ils chantent, ils cabriollent, ils se battent quelquefois pour rire, & se baisent après devant tout le monde. Enfin, quand je les vois sur le theâtre, ils me divertissent cent fois plus que la comedie.

COLOMBINE.

Je vous en aurois bien proposé de cette manufacture-là, mais....

ISABELLE.

Quoi, mais ?

COLOMBINE.

Mais, il vous faut un mari pour toute l'année ; & ces messieurs-là ne servent que par quartier. Encore n'est-ce pas auprès de leurs femmes. *On sonne du cor.* J'entens du bruit. Apparemment que voilà l'amant chasseur qui entre en danse.



SCENE V.

MEZZETIN avec une bandouliere de gibier, un grand cor, & traînant un bouc par les cornes, COLOMBINE, ISABELLE.

MEZZETIN.

MAdemoiselle, je suis l'écuyer de monsieur le baron de la Dindonniere : il vous envoye cette bête-là, en attendant qu'il vienne ici lui-même.

ISABELLE.

Si le maitre est aussi-bien fabriqué que l'écuyer, voilà de quoi faire un bel attelage.

MEZZETIN.

On dit, comme ça, qu'il doit bien-tôt chasser sur vos terres. La chasse sera bonne dans ce canton-là, car je croi que personne n'y a encore chassé.

COLOMBINE.

Ma maitresse est une terre conservée, j'en réponds, & je suis le garde des plaisirs.

MEZZETIN.

Dame ! mon maitre est un cadet bien découplé. Vous me voyez... Il est encore... quasi mieux fait que moi. Tenez, le voilà.

On sonne du cor.

SCENE VI.

ARLEQUIN en baron de la Dindonniere, & en habit de chasseur, avec une corne de vacher, un poulet-d'Inde sur le poing, & deux valets de chiens avec des cors. COLOMBINE, ISABELLE.

ARLEQUIN *sonnant.*

TOn, ron, ton, ton, ho, ho, gerfau, briffaud, miraud, marmitteau, ho, ho. *Vers Isabelle.* Mademoiselle, quand on chasse une jolie bête comme vous, on n'a pas besoin de chiens pour découvrir où vous êtes, il est aisé de vous suivre à la piste, & le fumet de vos appas porte au nez de plus de cinq cens pas à la ronde. *Il sonne.*

ISABELLE.

Monsieur, je n'aime pas qu'on fasse l'amour à son de trompe, & vous faites un peu trop de bruit pour prendre les liévres au gîte.

ARLEQUIN.

Vous moquez-vous? Je suis le gentil-homme de France le plus discret. Je sai qu'il faut du mystere en amour, & c'est pour cela que j'ai laissé ma meute dans votre antichambre.

COLOMBINE.

Ah, mes pauvres meubles! Vraiment, je m'en vais bien faire ſauter tous les chiens par la fenêtre!

ARLEQUIN.

Ne t'y frottes pas, ma mie: ce ſont des gaillards qui n'ont aucune conſideration pour le ſexe.

ISABELLE.

Ah, mon dieu, Colombine, le vilain homme!

ARLEQUIN.

Vous êtes charmée de ma perſonne, n'eſt-ce pas? *Montrant ſon dindon.* Quand j'ai ce compere-là ſur le poing, je ne manque gueres ma proye. Nous avons dans notre famille le vol des filles & du dindon.

COLOMBINE.

Les filles de ce pays-ci ne ſe prennent pourtant pas avec des poulets-d'Inde. Quelquefois avec une fricaſſée de poulets, donnée à propos, je ne dis pas que non.

ARLEQUIN *à Iſabelle.*

Votre chambriere a de l'eſprit; je la retiens pour être mon premier piqueur.

COLOMBINE.

Oh, monſieur, vous me faites trop d'honneur, je ne ſai pas piquer.

ARLEQUIN.

Oh, que cela ne te mette pas en peine, on te montrera.

ISABELLE.

Mais, monsieur, vous ne parlez que de chasse? Est-ce que vous n'avez pas d'autre occupation?

ARLEQUIN.

Oh, que si. J'aime l'étude passionnément: je me renferme tous les matins dans mon cabinet avec mes chiens & mes chevaux.

ISABELLE.

La compagnie est savante.

ARLEQUIN.

L'après-dîné je monte ma jument poil d'étourneau pour brossailler dans la forêt; & le lendemain, pour être de meilleur matin au bois, je me couche pour l'ordinaire tout botté & éperonné.

ISABELLE.

Tout botté & éperonné!

ARLEQUIN.

Oh, que cela ne vous mette pas en peine: nous ne nous toucherons point, mon lit a vingt-cinq pieds de diamètre, & ce n'est pas trop pour coucher deux personnes, & une meute de cinquante chiens courans.

ISABELLE.

Quoi, monsieur, si je vous épouse, tous ces chiens-là coucheront avec moi?

ARLEQUIN.

Oh, non pas tous. J'en choisirai une vingtaine des moins galeux.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Je suis votre très-humble servante : la nuit, ils pourroient bien prendre ma maitresse pour une biche, & la dévorer.

ARLEQUIN *à Colombine.*

Tais-toi : j'ai bien plus de risque à courre qu'elle. Quand nous serons mariés, elle pourroit bien me changer en cerf comme Acteon ; & mes chiens ne feroient plus qu'un morceau de ma personne. *On sonne du cor, & tous les chiens viennent sur le theâtre courant après un sanglier.*

COLOMBINE *à Isabelle.*

Ah, mademoiselle, un sanglier qui est entré ici ! *Tout le monde s'enfuit : on fait la chasse du sanglier, ce qui finit le premier acte.*



ACTE II.

SCENE I.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

Mezzetin & Arlequin font une scene italienne en répétant ce qu'ils viennent de faire, & se réjouissant de ce que la fourbe a réussi. Mezzetin dit que monsieur Roquillard est dégouté du chasseur, mais qu'il s'agit à present de

le dégouter du docteur Chinois. Arlequin promet de le contrefaire, & ils s'en vont.

SCENE II.

COLOMBINE, ROQUILLARD.

COLOMBINE.

HE' bien, monsieur, n'êtes-vous pas charmé de votre prétendu gendre, monsieur le baron de la Dindonniere ? Par ma foi, il faudroit que vous fussiez fou pour lui donner votre fille. J'aimerois autant lui faire épouser un chenil tout entier.

ROQUILLARD.

Certes, il est mal-avenant de sa personne, & j'en ai regret ; car moi & mes ancêtres, avons toujours cheri les chasseurs & la chasse. J'ai dans ma bibliothéque plus de cent bois de cerfs, rangés par ordre chronologique, avec les relations historiques de la prise d'iceux.

COLOMBINE.

Diantre ! voilà de beaux titres de noblesse, cent bois de cerfs dans une famille ! sans ceux qu'on y a introduits dont on n'a pas tenu de regître.

ROQUILLARD.

Le malencontreux visage, que ce baron de la Dindonniere ! Encore faut-il à ma fille

un peu d'accointance ; & cet homme-là ſeroit toujours à broſſer les bois.

COLOMBINE.

Ce ne ſeroit pas-là le plus mauvais de l'affaire. Tandis qu'un mari court les bois, une femme peut chaſſer de ſon côté. Le meilleur gibier n'eſt pas toujours dans les forêts, il y a telle bête à Paris, que j'aimerois mieux avoir priſe, que vingt ſangliers. C'eſt un friand morceau pour une femme, qu'une hure de caiſſier bien gras !

ROQUILLARD *s'adouciſſant.*

En ſorte donc, Colombine, que cet homme-là n'eſt point de ton goût ?

COLOMBINE.

Non, ma foi, & toute ſervante que je ſuis, je n'en voudrois ni pour or ni pour argent.

ROQUILLARD.

Et moi, comment me trouves-tu ? m'aimerois-tu mieux que lui ?

COLOMBINE *le careſſant.*

Mille fois. Vous êtes fleuri, meur, belle barbe, le cuir doux & bien corroyé. Bon, bon, il y a bien de la comparaiſon !

ROQUILLARD.

La coquine ! je l'aime : que j'en ſuis fou ! Bais, bais, baiſe-moi, friponne.

COLOMBINE *pleurant.*

Oui, monſieur, que je vous baiſe ! il y a je ne ſai combien que vous m'amuſez.

Vous dites toujours que vous m'épouserez ; & vous savez la peine que je prends à vous servir.

ROQUILLARD.

Il faut se donner patience, tu es encore jeune.

COLOMBINE.

Une fille pendant ce temps-là, ne laisse pas de s'user ; c'est comme un carosse qui déperit autant sous la remise qu'à rouler.

ROQUILLARD.

Vas, vas, ma bouchonne, consoles-toi, Si je ne t'épouse pas, je te laisserai quelque chose en mourant.

COLOMBINE.

Dépêchez-vous donc, monsieur, car j'ai bien de l'impatience de gagner une petite somme d'argent, afin d'avoir le moyen d'être honnête fille jusqu'à la fin de mes jours.

SCENE III.

PIERROT, ROQUILLARD, COLOMBINE.

PIERROT.

MOnsieur, il y a là-dedans un homme qui est habillé comme la porte d'un jeu de paume. Il demande à épouser votre fille ; li baillerons-nous ?

ROQUILLARD.

Doucement, doucement : ces affaires-là demandent déliberation. *A Colombine.* C'est apparemment le docteur dont je t'ai parlé.

PIERROT.

Dame, monsieur, il faut que le mal le presse bien fort, car il est venu en poste, & dit qu'il veut se marier de même.

ROQUILLARD.

Il ne faut pas prendre la poste pour venir au mariage, c'est un gîte où l'on arrive toujours assez tôt.

PIERROT.

Cela est vrai, & ceux qui vont si vîte sont tout comme ces chevaux fringans, qui n'ont que la premiere journée dans le ventre.

SCENE IV.

ARLEQUIN habillé en docteur Chinois, sortant d'un cabinet de la Chine, ROQUILLARD, COLOMBINE.

ARLEQUIN *vers la cantonade.*

TAisez-vous, canaille ignorante & indocile, je veux me marier, moi; oui, je veux me marier. Ils n'ont autre chose à me dire : Monsieur le docteur,

prenez garde à vous ; vous êtes perdu si vous faites cette folie-là : la femme est le précipice de l'homme. Taisez-vous, vous dis-je, vous êtes des ânes, vous ne le savez que par experience, & moi je le sai par science. *Quidquid utrique datur, commune locatur*. Je vous le prouve en françois ; la lune est un astre commun ; ce qui depend d'elle est tout un : la femme dépend de la lune : *Ergo* toute femme est commune. Je n'ai que faire de vos conseils : *jacta est alea*, le dé est sorti du cornet, il y a long-temps que j'ai fait germer ce mariage-là sur ma tête, *sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas*.

ROQUILLARD.

Monsieur....

ARLEQUIN.

Je sais bien que le pere est un sot, mais je lui ai donné ma parole.

ROQUILLARD.

Hé, monsieur...

ARLEQUIN.

Je n'ignore pas que la fille ne soit une fieffée coquette ; mais dès le lendemain de la noce, je la fais mettre aux Magdelonettes.

COLOMBINE.

Monsieur, monsieur....

ARLEQUIN.

Je suis persuadé que la servante est une ca-

rogne ; mais je lui donnerai tant de coups d'étrivieres.

ROQUILLARD & COLOMBINE.

Monsieur, monsieur......

ARLEQUIN *vers Roquillard.*

Ah, *si vales bene est, ego quidem valeo.* N'êtes-vous pas monsieur Roquillard ?

ROQUILLARD.

Oui, monsieur, il y a plus de soixante ans.

ARLEQUIN.

S'il est ainsi, *audite, plaudite, & reculate.* (*Il lui donne un coup de pied dans le ventre.*) Moi le pot pourri de la doctrine, le pâté en pot des belles lettres, le salmigondis de toutes les sciences, salue très-élegamment Christophe Roquillard, l'égout de l'ignorance, la cruche de la stupidité, & le bassin de toutes les impertinences.

COLOMBINE *à Roquillard.*

Monsieur, voilà un habile homme, il sait toutes vos qualités par cœur.

ARLEQUIN.

Beau-pere, avant que d'entrer en matiere, combien avez-vous de filles à me donner ?

ROQUILLARD.

Comment donc ? Est-ce qu'il faut plusieurs filles pour faire une femme ?

ARLEQUIN.

Vous ne savez donc pas que je suis philosophe, orateur, medecin, astrologue, ju-

risconsulte, geographe, logicien, barbier, cordonnier, apoticaire, en un mot, je suis *omnis homo*, c'est-à-dire, un homme universel.

COLOMBINE.

Hé bien, monsieur, ne vous fâchez pas, votre femme sera universelle.

ARLEQUIN.

Je sai tout ce qu'on peut savoir dans les sciences, & dans les arts. Je sai danser, voltiger, pirouetter, cabrioler, jouer à la paume, au ballon, lutter, escrimer, pousser d'estoc, de taille, mais où j'excelle c'est en musique, & en machines de theâtre.

COLOMBINE.

Quoi, monsieur le Docteur, vous savez aussi la musique ?

ARLEQUIN.

Bon ! je compose des operas, il y a plus de cinquante ans. C'est moi qui ait fait le carillon de la Samaritaine, je m'en vais vous faire voir un échantillon de ma science.

Le cabinet de la Chine où il étoit s'ouvre, & on le voit rempli de figures chinoises grotesques, composant une academie de musique, mêlée de violons, & de figures qui représentent la rhétorique, la logique, la musique, l'astrologie, &c. & on voit une grosse pagode au milieu de ces figures.

ROQUILLARD.

Diable, voilà qui est joli ! Qu'est-ce que cela signifie, monsieur ?

ARLEQUIN.

Cela, monsieur, c'est la rhétorique chantante, & la rhétorique dansante, avec toutes les figures, les points, les virgules, les parentheses, & tout le reste.

ROQUILLARD.

Faites un peu venir la rhétorique chantante, je serois bien-aise de l'entendre.

ARLEQUIN.

La voici. *A la rhétorique.* Madame la rhétorique, dites-nous, qui est-ce qui persuade davantage en amour ?

UN MUSICIEN *representant la rhétorique chantante, s'avance & chante l'air qui suit.*

Par mes discours doux & flateurs,
Je porte l'amour dans les cœurs,
Et j'attendris la plus cruelle.
Mais à parler de bonne foi,
L'argent, pour réduire une belle,
Est encor plus puissant que moi.

ARLEQUIN *chante le vaudeville suivant.*

Voulez-vous en moins d'un jour
Etre heureux en amour:
Laissez les fleurs de rhétorique,
Le chemin en seroit trop long.
Avec l'or, je vous en répond,
Mais sans cela, non, non.

ARLEQUIN *à la rhétorique.*

Dites-nous à present où va coucher un mari dans le Zodiaque, la premiere nuit de ses noces ?

LE MUSICIEN *chante.*

Le soleil vagabond jamais ne se repose,

Il va toujours de maison en maison.
Que de maris feroient la même chose,
S'il leur étoit permis de changer de prison !
Mais d'un mari la demeure est certaine.
Quelque chemin qu'il prenne,
Qu'il aille ou qu'il vienne,
Son ascendant
Toujours l'entraîne
Loger au croissant.

ARLEQUIN *reprend & chante.*

Il va coucher tout de go
Au signe du virgo.
Mais dans la seconde journée,
Le capricorne est sa maison.
De cela, je vous en répond,
Mais du virgo, non, non.

ROQUILLARD.

Mais que signifie cette figure, là-bas ?

ARLEQUIN.

C'est une pagode.

ROQUILLARD.

Une pagode ! Qu'est-ce que c'est qu'une pagode ?

ARLEQUIN.

Une pagode, est.... une pagode. Que diable voulez-vous que je vous dise ?

ROQUILLARD.

Mais à quoi est-elle propre ? Sait-elle faire quelque chose ?

ARLEQUIN.

Elle chante aussi. Je vais vous la faire venir. *On apporte Mezzetin vêtu en pagode, qui chante l'air suivant.*

Je viens exprès de Congo, ho, ho, ho,
Pour boire en tirelarigo,

Du vin de Normandie ;
Car dans ce temps ici, hi, hi, hi,
Rouen vaut mieux que Teſſy.

Quoique Paris ſoit charmant, han, han, han ;
J'en partirois à l'inſtant,
Si l'on vendoit les filles
Par faute de raiſin, hin, hin, hin,
Auſſi cher que le vin.

Après que Mezzetin a chanté, on le remporte.

ROQUILLARD.

Voilà qui eſt admirable ! Et qu'eſt-ce que ſignifient toutes ces differentes figures-là ?

ARLEQUIN.

C'eſt la rhétorique danſante. Je vais vous la faire danſer avec toute ſa ſuite. *On joue un air de violon, ſur lequel Paſquariel accompagné de quatre ſauteurs, fait un ballet de poſtures, & finit le ſecond acte.*





ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE.

JE vous dis encore une fois, mademoiselle, que vous ne sauriez mieux faire, & qu'il faut nous en tenir à notre comedien Italien.

ISABELLE.

Je croi que tu as raison. Je me sens toutes les dispositions à devenir bonne comedienne. J'ai l'esprit à toute main : je serai prude quand je voudrai, coquette quand il me plaira, fiere avec les bourgeois, traitable avec l'homme de qualité ; enfin il y aura bien du malheur si je ne contente le public.

COLOMBINE.

Oh, le public est un compere qui n'est pas aisé à chausser. On ne sait pas comment faire aujourd'hui pour gagner sa bienveillance. Je sais bien qu'une jolie personne comme vous, a plus de facilité qu'une autre à faire valoir les talens du theâtre.

ISABELLE.

Je croi que je me tirerai d'affaire dans ce pays-là. Je parois une fois davantage aux chandelles ; j'ai du tein, de l'enjouement. Pour de l'embonpoint, & de la gorge, il n'y a guéres de personne à qui je le céde.

COLOMBINE.

Tant mieux : c'est l'essentiel pour une comedienne. La gorge est une partie à quoi les spectateurs s'attachent le plus, principalement messieurs du balcon, qui se mettent-là exprès, afin d'être plus à portée.

ISABELLE.

Je n'ai qu'un défaut pour le theâtre, c'est que je n'ai point de memoire. Par exemple, Colombine, si j'aimois un homme aujourd'hui, je croi que je ne m'en souviendrois pas demain.

COLOMBINE.

La plûpart des femmes sont comme vous : mais ce défaut de mémoire est une marque de leur jugement ; car les hommes d'à-present ne meritent pas qu'on les aime plus de vingt-quatre heures. Mais Octave va venir, je vais me retirer. N'aurez-vous point peur de rester seule avec lui ?

ISABELLE.

Bon, bon, tu te mocques, Colombine ! est-ce que je suis un enfant ? A l'âge que j'ai, on ne craint plus rien.

COLOMBINE.

Je suis aussi âgée que vous, & un tête à tête ne laisse pas quelquefois de me faire trembler. Un jeune homme veut vous persuader qu'il vous aime, il se jette à vos genoux, il vous prend les mains. Quand une fille a les mains prise, elle ne sauroit bien se revancher.

ISABELLE.

D'accord, Colombine, mais on peut crier.

COLOMBINE.

Et si le jeune homme vous ferme la bouche d'un baiser, où en êtes-vous? Enfin vous voulez bien en courir les risques, je m'en lave les mains.

ISABELLE.

Que veux-tu? Puisque je suis destinée à être comedienne, il faut bien que je m'aguerrisse à faire toutes sortes de personnages.

SCENE II.

OCTAVE, ISABELLE.

OCTAVE.

Enfin, charmante Isabelle, me voilà seul avec vous, & je puis en liberté.... *Il l'embrasse.*

ISABELLE.

Oh, monsieur, point de liberté, s'il vous plaît. Comment, vous débutez par où les autres finissent ?

OCTAVE.

C'est le privilege de notre profession, mademoiselle, & la liberté du geste est la plus belle partie du comedien.

ISABELLE.

Une fille n'est donc pas en sûreté avec vous autres messieurs ?

OCTAVE.

Ne craignez rien, belle Isabelle, nous n'avons que l'exterieur de dangereux. Notre science se borne à ébranler les cœurs ; d'autres les emportent ; & tel ne dit mot dans une loge, qui a tout le profit d'une tendresse, que l'acteur s'efforce d'émouvoir.

ISABELLE.

Quand un comedien est fait comme vous, il a souvent la meilleure part dans la tendresse qu'il inspire.

OCTAVE.

Que je serois heureux, si vous aviez de pareils sentimens pour moi, & que votre cœur....

ISABELLE.

Mon cœur... oh, mon cœur ne va pas si vîte que vos paroles. Je ne vous aime pas

encore tout-à-fait, mais je ſens bien que je ne vous hais pas.

OCTAVE.

Je ſuis le plus fortuné de tous les hommes. Mais pour gage de votre bonne volonté, il faut que vous me donniez votre main.

ISABELLE.

Ma main ? Oh, monſieur, je n'ai pas le geſte ſi libre que vous.

OCTAVE.

Vous ne voulez pas m'accorder cette faveur.... Ah.... où ſuis-je ? Une vapeur me ferme les yeux... je n'en puis plus. *Il ſe laiſſe aller dans les bras d'Iſabelle.*

ISABELLE.

O ciel ! Quelqu'un ; Colombine, au ſecours !

COLOMBINE *revenant du fond du theâtre.*

Comment, vous criez ! Il faut que le jeune homme ſoit plus dangereux que vous ne penſiez.

ISABELLE.

Ah, Colombine, il n'en peut plus, il s'eſt évanoui dans mes bras !

COLOMBINE.

Un garçon qui s'évanouit dans les bras d'une fille ! Diantre ! il court bien de ces maladies-là cette année.

ISABELLE.

Ah, Colombine, que veux-tu que j'en fasse ! il me va demeurer dans les mains.

COLOMBINE.

Je vais chercher de quoi le faire revenir. Tenez-le toujours bien fort.

ISABELLE *pleurant.*

Je croi qu'il est mort.

OCTAVE.

Pas encore tout-à-fait ; mais je mourrai bien-tôt, si vous ne me donnez votre main à baiser....

ISABELLE.

Colombine dit que quand une fille a les mains prises, elle ne sauroit plus se revancher.

OCTAVE.

Vous ne le voulez pas ? Ah, je n'en puis plus... je rends le dernier soupir... je suis mort. *Il retombe.*

ISABELLE.

Colombine, Colombine ?

COLOMBINE *revenant.*

Ouais, le mal est bien opiniâtre !

ISABELLE.

Ah, que je suis malheureuse ! il étoit revenu.

COLOMBINE.

Hé bien ?

ISABELLE.

Il m'a demandé ma main à baiser.

COLOMBINE.

Hé bien?

ISABELLE.

Je ne lui ai pas voulu donner.

COLOMBINE.

Hé bien?

ISABELLE.

Et le voilà retombé.

COLOMBINE.

Tant pis! Dans ces maux-là les rechûtes fréquentes sont dangereuses. Il ne faut pourtant pas laisser mourir un garçon pour une bagatelle. *A Isabelle.* Ça, votre main? *A Octave.* Ça, votre bouche? Cela ne vaut-il pas mieux que de l'eau de la reine d'Hongrie? *On entend des haut-bois, & elle dit à Octave.* Sauvez-vous, voilà le major qui arrive.



SCENE III.

Plusieurs hautbois entrent sur le theâtre, & forment une marche, en jouant un air de guerre.

MEZZETIN en grivois, ISABELLE, COLOMBINE, ROQUILLARD.

MEZZETIN.

DE la joye, de la joye, morbleu ! Vive la guerre. *A Isabelle.* Bon jour, la belle, n'êtes-vous pas la fille de notre hôte monsieur Roquillard ?

ROQUILLARD.

Oui, monsieur, c'est ma fille, & je suis le maitre.

MEZZETIN *à Roquillard.*

Toi, le maitre ? Par la mort, il faut que je t'assomme. *Il va sur lui.*

COLOMBINE *à Mezzetin.*

Ce n'est point ici une hôtellerie, monsieur.

MEZZETIN.

Mon capitaine, le major de Bagnolet, va venir vous épouser par étape, & moi je prens déja cette fille-là pour mon utensile.

COLOMBINE.

Il n'est pas dégoûté. Un utensile comme moi n'est pas l'usage d'un grivois.

MEZZETIN *chante les deux couplets suivans.*

Dans le combat je suis un diable :
Mon nom de guerre est la Fureur,
Mais chez un hôte peu traitable,
Je suis par ma bonté surnommé la Douceur :
Pourvu qu'il me laisse égorger sa volaille,
Vuider sa futaille,
Emporter son manteau,
Je suis doux comme un agneau.

Lorsque mon hôte est raisonnable,
Je ne cherche que son profit ;
Si je passe la nuit à table,
C'est pour ne point user ni ses draps ni son lit.
Pourvu qu'il me donne pour mon utensile,
Sa femme, sa fille,
Sa servante Isabeau,
Je suis doux comme un agneau.

Mais j'entens nos équipages.

SCENE IV.

ARLEQUIN en capitaine, avec une jambe de bois, ISABELLE, COLOMBINE, ROQUILLARD.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

NE soyez point surprise, mademoiselle, de voir un amant démentelé. La mousqueterie de vos yeux estropie les libertés les plus libres, & devant vous les cœurs les plus fiers ne marchent qu'en béquilles.

ISABELLE.

Je ne croyois pas, monſieur, que mes yeux fiſſent des effets ſi terribles; & ſi vous n'aviez jamais été expoſé qu'à leurs coups, vous marcheriez plus droit que vous ne faites.

ARLEQUIN.

J'avoue, mademoiſelle, qu'il y a quelque choſe à refaire à mon attitude: mais quand on a été comme moi ſoixante ans expoſé aux perils de Mars, on eſt bien heureux de n'avoir qu'une jambe de bois.

ROQUILLARD.

De pareilles incommodités ſont lettres patentes de nobleſſe; & tout le chagrin que j'ai, c'eſt de n'avoir pas laiſſé quelque jambe ou quelque bras à l'arriere-ban.

ARLEQUIN.

Vous étiez-là, beau-pere, dans un temps où les membres ne courent pas grand riſque, & où le vivandier a plus de pratique que le chirurgien. Mais vous n'aurez pas plutôt fait trente ou quarante campagnes dans mon regiment, qu'il ne vous reſtera pas une ſeule dent dans la bouche.

ROQUILLARD *à Arlequin.*

Il me ſemble auſſi qu'il y a quelque choſe à redire à vos yeux?

ARLEQUIN.

Oh, ce n'eſt rien. C'eſt qu'au dernier ſié-

ge il me tomba dans la prunelle gauche une bombe.....

ROQUILLARD.

Une bombe !

ARLEQUIN.

Et cela a un peu dérangé l'œconomie du nerf optique. Mais quoique je n'en voye goute, je ne laisse pas de m'en servir fort utilement.

ISABELLE.

Utilement ? Et à quel usage ?

ARLEQUIN.

Je m'en sers pour lire les mémoires de mes créanciers ; & aussi-tôt lus, aussi-tôt payés.

ISABELLE.

Vous étiez donc à Namur ?

ARLEQUIN.

Si j'y étois ? Oui, par la sembleu, j'y étois, j'en suis encore tout crotté.

ISABELLE.

Et en quelle qualité serviez-vous, monsieur, dans l'armée ?

ARLEQUIN.

Moi servir ? Hé, pour qui me prenez-vous donc ? Je commandois en chef le détachement des brouettes qui enlevoient les boues du camp.

ISABELLE.

Vous aviez-là, monsieur, un commandement digne de vos mérites.

ARLEQUIN.

Trop heureux, mademoiselle, si avec la brouette de mon amour, je pouvois enlever la crotte de votre indifference, & vous épouser à la tête de ma compagnie.

ISABELLE.

Franchement, monsieur le major, je voudrois bien épouser un homme tout entier.

ARLEQUIN.

Que dites-vous, la majoresse de ma minorité ?

ROQUILLARD *frappant sur l'épaule du major.*

Elle a raison, il lui faut un homme tout entier. Un homme n'est déja pas trop pour une femme, il n'en faut rien supprimer. *A part.* Je ne lui veux pas donner, moi.

ARLEQUIN *allant fierement sur Roquillard.*

Parlez, parlez donc, barbe de chat, avez-vous jamais été tué ? Savez-vous que quand un homme comme vous refuse sa fille à un homme comme moi, j'assiége la fille en forme comme une place de guerre ? Vous allez voir.

Les soldats qui sont venus avec le major, entourent Roquillard, qui rencontre toujours une pointe de hallebarde de quel côté qu'il se tourne: & pendant ce temps le major emmene Isabelle, & finit le troisiéme acte.



ACTE IV.

SCENE I.

COLOMBINE, OCTAVE.

COLOMBINE.

Tout alloit le mieux du monde. Vous auriez épousé Isabelle aujourd'hui sans cet impertinent de comedien François, qui vient d'arriver, & dont Roquillard s'est coeffé.

OCTAVE.

Est-il possible?

COLOMBINE.

Dame: ces messieurs-là plaisent à l'ouverture du livre. Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est qu'il suspendra son choix jusqu'à ce qu'il vous ait entendu sur la prééminence de vos conditions.

OCTAVE.

Comment veux-tu que je lui fasse entendre mes raisons? Il ne sait pas l'italien; &, comme tu vois, je parle assez mal françois.

COLOMBINE.

Si vous voulez, je parlerai pour vous, &

dans la dispute une femme vaut toujours mieux qu'un homme. J'ai servi autrefois un comedien italien, & j'en sai assez le fort & le foible.

OCTAVE.

Ah, ma pauvre Colombine! il n'y a rien que tu ne doives attendre de moi, si par ton moyen j'épouse Isabelle.

COLOMBINE.

Allez, ne vous mettez pas en peine, je vais tout préparer pour vous servir.

Il se passe plusieurs scenes italiennes, qui tendent toutes & parlent du concours du comedien italien, & du comedien françois.

SCENE DERNIERE.

Le theâtre s'ouvre, & l'on voit une marche de comediens, moitié héroïques, moitié comiques, ceux qui suivent Colombine sont comiques, & ceux de la suite d'Arlequin sont héroïques.

COLOMBINE, ARLEQUIN, & tous les acteurs de la piéce.

COLOMBINE.

Vous voyez devant vous Octave, fidele de nom, venitien d'extraction, amoureux de profession, & acteur sérieux de la troupe risible des comediens italiens,

ARLEQUIN *parlant pour les comediens françois.*

Alte-là, je m'oppose aux qualités ; dites bande des comediens italiens, & non pas troupe ; c'est un titre qui n'appartient qu'aux comediens françois. Vous êtes encore de plaisans bohemiens ?

COLOMBINE.

On voit bien que vous vous ressentez toujours de la fierté romaine. Vous aimez les titres ; & si on n'y tient la main, vous vous mettrez de pair avec les mouleurs de bois, & vous prendrez dans vos affiches la qualité de conseillers du roi.

UN PORTIER *à Roquillard.*

Monsieur, il y a là-bas un gros homme qui fait le diable à quatre pour entrer : il dit qu'il s'appelle le Parterre.

ARLEQUIN.

Malpeste ! il faut lui ouvrir la porte à deux battans, c'est notre pere nourricier. Qu'il entre, en payant, s'entend.

MEZZETIN *representant le parterre habillé de diverses façons, ayant plusieurs têtes, un grand siflet à son côté, & plusieurs autres à la ceinture, prend Roquillard par le bras, & le jette par terre.*

A bas, coquin ?

ROQUILLARD.

Le parterre a le ton imperatif.

LE PARTERRE.

Qui vous fait si téméraire, mon ami, d'usurper ma jurisdiction? Ne savez-vous pas que je suis seul juge naturel, & en dernier ressort, des comediens & des comedies? Voilà avec quoi je prononce mes arrêts. *Il donne un coup de sifflet. On apporte un fauteuil au Parterre.*

ARLEQUIN *au Parterre.*

Prends un siége, Parterre, prends, & sur toute chose
N'écoutes point la brigue en jugeant notre cause;
Prêtes, sans nous troubler, l'oreille à nos discours,
D'aucuns coups de sifflet n'en interromps le cours.

LE PARTERRE *repoussant le fauteuil.*

Tu te mocques, mon ami, le parterre ne s'assit point. Je ne suis pas un juge à l'ordinaire, & de peur de m'endormir à l'audience, j'écoute debout.

COLOMBINE.

Le stile imperial, l'attitude romaine, & le clinquant héroïque de ce déclamateur pourroit m'allarmer, si je parlois devant un juge moins éclairé que son excellence monseigneur le Parterre.

ARLEQUIN.

Ah, ah, son excellence, monseigneur! Ah, voilà bien les italiens, qui tâchent d'amadouer l'auditeur dans un prologue, & font amende honorable pour demander grace au parterre.

LE PARTERRE.

Ils ont beau faire, ils n'en sont pas quitte à meilleur marché que les françois; mes instrumens à vent vont toujours leur train.

COLOMBINE.

Non, ce n'est point la flaterie qui me dénoue la langue, je rends seulement les hommages dus à ce souverain plenipotentiaire. C'est l'éperon des auteurs, le frein des comediens, le contrôleur des bancs du theâtre, l'inspecteur & curieux examinateur des hautes & basses loges, & de tout ce qui se passe en icelles; en un mot, c'est un juge incorruptible, qui, bien loin de prendre de l'argent pour juger, commence par en donner à la porte de l'audience.

LE PARTERRE.

Hélas! je n'ai pas seulement mes buvettes franches. Demandez-le plutôt à la limonadiere.

COLOMBINE.

Neron, empereur & comedien italien, fait assez voir la prééminence dont il est question. Tout le monde sait qu'il courut la Grece dans une de nos troupes, & l'histoire ne fait point mention qu'il ait jamais monté sur le theâtre du fauxbourg saint Germain.

ARLEQUIN.

Neron! Voilà encore un plaisant farceur! Nous ne l'aurions jamais reçu dans notre

troupe. Il étoit trop cruel, & on n'est pas accoutumé à trouver de la cruauté sur nos theâtres.

LE PARTERRE.

Si ce n'est à l'opera.

COLOMBINE.

En effet, pour donner à l'univers un comedien italien, il faut que la nature fasse des efforts extraordinaires. Un bon Arlequin est *naturæ laborantis opus*, elle fait sur lui un épanchement de tous ses trésors, à peine a-t-elle assez d'esprit pour animer son ouvrage. Mais pour des comediens françois, la nature les fait en dormant; elle les forme de la même pâte dont elle fait les perroquets, qui ne disent que ce qu'on leur apprend par cœur; au lieu qu'un Italien tire tout de son propre fond, n'emprunte l'esprit de personne pour parler, semblables à ces rossignols éloquens, qui varient leur ramage suivant leurs differens caprices.

ARLEQUIN.

Vous, des rossignols? Ma foi, vous n'êtes tout au plus que des merles, que le parterre prend soin de fifler tous les jours.

LE PARTERRE.

Cela n'est pas vrai. Les Italiens me donnent le mardi & le vendredi pour me reposer; mais chez les François, je n'ai pas un jour pour reprendre mon haleine.

COLOMBINE.

Si l'on regarde l'interêt, qui eſt le ſeul point de vûe dans les mariages d'aujourd'hui, un comedien italien l'emportera toujours ſur un françois. Il fait moins de dépenſe en habits, ſa part eſt plus groſſe, & il ne faut quelquefois qu'une médiocre comedie, pour faire rouler toute l'année un comedien italien.

ARLEQUIN.

Je le croi bien: il eſt aiſé de rouler, quand on n'a qu'une moitié de caroſſe à entretenir. Une cavalle, & deux roues, font tout l'équipage de Paſquariel.

COLOMBINE.

Nos équipages ſeroient auſſi ſuperbes que les vôtres, ſi nous voulions faire des exactions ſur le public, & mettre, comme vous, nos premieres répreſentations au double.

ARLEQUIN.

Eſt-ce qu'un bourgeois doit plaindre trente ſols pour être logé pendant deux heures dans l'hôtel le plus magnifique, & le plus doré qui ſoit à Paris ?

COLOMBINE.

Hé, ne nous vantez pas toutes les magnificences de votre hôtel. Votre theâtre environné d'une grille de fer, reſſemble plutôt à une priſon, qu'à un lieu de plaiſir. Eſt-ce pour la ſûreté des jeunes gens qui

ſortent de la Cornemuſe, ou de chez Rouſſeau, & pour les empêcher de ſe jetter dans le parterre, que vous mettez des gardefous devant eux? Les Italiens donnent un champ libre ſur la ſcene à tout le monde. L'officier vient juſques ſur le bord du theâtre, étaler impunément aux yeux du marchand, la dorure qu'il lui doit encôre. L'enfant de famille, ſur les frontieres de l'orqueſtre, fait la moue à l'uſurier qui ne ſauroit lui demander ni le principal, ni les interêts. Le fils mêlé avec les acteurs, rit de voir ſon pere avaricieux faire le pied de grue dans le parterre, pour lui laiſſer quinze ſols de plus après ſa mort. Enfin, le theâtre italien eſt le centre de la liberté, la ſource de la joye, l'azile des chagrins domeſtiques; & quand on voit un homme à l'hôtel de Bourgogne, on peut dire qu'il a laiſſé tout ſon chagrin chez lui, pourvu qu'il y ait laiſſé ſa femme.

LE PARTERRE.

J'en connois qui laiſſent quelquefois leurs femmes ſeules au logis, & qui les retrouvent ici en fort bonne compagnie.

COLOMBINE.

Le tout mûrement conſideré, je conclus, qu'un comedien italien eſt préférable par toutes ſortes de raiſons, à un françois.

ARLEQUIN.

Je déclame pour maître Titus de la diſcorde, comedien d'heureuſe mémoire, che-

valier, seigneur du cid, baron de berenice, phedre, iphigenie, & autres piéces de sa dépendance, françois de nation, grec ou romain de profession, *ad libitum.*

LE PARTERRE.

Voilà de belles qualités; mais par malheur elles ne paroissent qu'aux chandelles, & s'en vont en fumée si-tôt qu'elles sont éteintes.

ARLEQUIN.

Ciceron dans son oraison *pro Roscio amerino comœdo*, compare une troupe de comediens à un coche attelé de differens animaux. Le cheval veut aller à droite, l'âne à gauche, le bœuf tire à pleins colliers, tandis que la mule rétive & malicieuse s'arrête tout court.

LE PARTERRE.

Et moi, je suis le charretier qui fouette ceux qui ne tirent pas à propos. *Il fait aller son siflet.*

ARLEQUIN.

Qui peut douter, messieurs, que cette peinture ne répresente au naturel l'attelage des comediens italiens? Ciceron étoit italien, il n'y avoit point encore de comedien François dans la république romaine; *ergo*, voilà ces bœufs, ces ânes, & ces mules dont le prince de l'éloquence a voulu parler.

COLOMBINE.

Cela est faux. La mule est un animal bien sterile,

sterile, & tout le monde sait que Marinette & Colombine ont des enfans tous les neuf mois.

LE PARTERRE.

Exemplum ut talpa, en montrant Marinette grosse.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'un comedien italien ? Un oiseau de passage, un étourneau qui vient s'engraisser en France, un vagabond sans feu ni lieu, & sans parens.

COLOMBINE.

Sans parens ? Oh, rayez cela de dessus vos papiers. Il n'y a point de comedien italien qui n'ait fait des alliances dans tous les quartiers de Paris.

ARLEQUIN.

Ces alliances-là ne lui donnent pas droit de bourgeoisie. Il faut avoir comme les françois, pignon sur rue ; un hôtel magnifique, bâti de leurs deniers, ou de ceux qu'ils ont empruntés ; c'est un héritage hypotécable, une vigne qui n'est point sujette à la grêle, un champ fertile, où pour quelques paroles semées à tort & à travers, on recueille tous les jours de l'argent comptant.

LE PARTERRE.

Cette hypotéque-là est bien casuelle. Il ne faut que le mauvais vent d'un siflet pour envoyer la recolte à tous les diables.

ARLEQUIN.

Quand un comedien françois n'auroit pour tout bien que sa seule garderobbe, il seroit plus riche que toute l'Italie ensemble, & trouvera toujours une ressource chez le fripier. Le moindre petit confident a de quoi habiller, dans un jour de triomphe, toute la république romaine.

COLOMBINE.

Cela est vrai. Mais si tous les marchands à qui ils doivent, leur tiroient chacun leurs plumes, ils feroient le rôle de la corneille d'Esope, & seroient obligés de jouer les empereurs en pinchina.

ARLEQUIN.

Je tombe d'accord qu'on doit quelque petite chose dans la rue saint Honoré; mais une part entiere rebouche bien des trous, & trente ou quarante ans de service acquittent plus de la moitié des dettes d'un comedien.

LE PARTERRE.

On ne devroit point faire de crédit à ces messieurs-là. Ils me font toujours payer comptant, & ne me rendent jamais juste la passe de ma piéce de quinze sols.

ARLEQUIN.

Peut-on faire quelque paralelle entre le mérite d'un comedien françois, & celui d'un comedien italien? Le premier est le maitre des passions, c'est le balancier qui

fait mouvoir tous les ressorts de l'ame ; c'est un patissier habile, qui paitrifiant à son gré la pâte du cœur humain, y insinue tantôt le poivre tragique, ou le sel comique, comme dans un pâté de requête ; & tantôt le sucre & l'eau-rose de la tendresse, comme dans une dariole. Le comedien françois, dis-je, est un vieux fiacre routiné, qui tient à la main les rênes des passions. Tantôt, faisant claquer son fouet, il excite le trouble & la terreur.

Paroissez Navarrois ; Maures & Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans.

Veut-il inspirer la pitié, il arrête sur le cul ses rosses fatiguées.

N'allons pas plus avant ; demeurons, chere Enone :
Je ne me soutiens plus, la force m'abandonne,
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi,
Et mes genoux tremblans se dérobent sous moi.

Il se laisse tomber. Voilà ce qui s'appelle retourner un cœur comme un aumelette ! Et pour faire naître tant de differens mouvemens dans l'esprit des auditeurs, il faut qu'un comedien françois soit un Prothée, qui change de face à tout moment, & qu'il ait l'art de peindre toutes les passions sur son visage.

COLOMBINE.

Je ne sai quelle couleur les passions prennent sur le visage de vos comediens ; mais sur celui de vos comediennes, elles sont toutes peintes en rouge.

LE PARTERRE.

Je croi que les deux troupes se servent du même peintre, c'est à peu près la même nuance.

ARLEQUIN.

Quæ cum ita sint, je conclus que Roquillard est un sot, s'il ne marie pas Isabelle à la Discorde. En donnant sa fille à un comedien italien, il ne lui donne tout au plus qu'un homme. Arlequin est toujours Arlequin, le Docteur toujours Docteur; au lieu qu'un comedien françois est un mari en plusieurs hommes. Tantôt homme de robbe, & tantôt homme de guerre; aujourd'hui cesar, & demain mascarille. Ah! que c'est un grand plaisir pour une femme de tâter un peu de tout, & de pouvoir mettre un mari à toutes sauces! *Finis coronat opus.*

JUGEMENT DU PARTERRE.

LE PARTERRE.

Pour reconnoître en quelque façon le desinteressement de la troupe italienne, qui ne me fait jamais payer que quinze sols, & qui me donna la comedie gratis à la prise de Namur, j'ordonne qu'Octave épousera Isabelle.

ARLEQUIN *jettant ses plumes.*

O tempora! O mores! J'appelle de ce jugement-là aux loges.

LE PARTERRE.

Mes jugemens sont sans appel.


LA BAGUETTE
DE VULCAIN

LA BAGUETTE
DE
VULCAIN.

COMEDIE EN UN ACTE.

Mise au Theâtre par messieurs Regnard & du F****, & representée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le dixiéme de Janvier 1693.

ACTEURS

ROGER, *Arlequin.*
BRADAMANTE, *Isabelle.*
MELISSE, *Colombine.*
PASQUARIEL, mari de Melisse.
FLORIDAN, *Octave.*
ZERBIN, *Pierrot.*
GABRINE femme de Zerbin.
BELISE fille savante. *Colombine.*
ANGELIQUE petite fille, *Isabelle.*
NIGAUDIN, *Mezzetin.*
Plusieurs autres acteurs qui ne parlent point.

La Scene est dans une isle enchantée.



LA BAGUETTE DE VULCAIN.



Le theâtre represente une grotte obscure, défendue par un geant d'une énorme grandeur, couché à l'entrée de la grotte.

SCENE I.

ARLEQUIN *ROGER venant au son des trompettes & des tambours.*



ENfin Roger, voici le jour où tu dois donner des marques de ta valeur, & délivrer Bradamante de l'enchantement qui la possede depuis deux cens ans.

O Amour, petit dieu felon,
Toi qui fais flamber ton brandon
Dans le trèsfond de ma poitrine;
Corrobore mon cœur craintif,
Par un julep confortatif;
Car l'hideux aspect de la mine
De ce geant rebarbatif,
Fait ja sur moi pauvre chetif,
Les effets d'une medecine.

Toi, glouton, ribaut, sarrazin ;
Qui par ton dol & mal engin,
Retiens ma gente tourterelle,
Dis moi, si tes bras pourfendans
Ont bien pu garder si long-temps
L'honneur de cette jouvancelle ?
Helas ! dans nos jours verglissans,
Pour conserver une pucelle
Jusqu'à l'âge de quatorze ans,
Combien faudroit-il de geants ?

Mais il est temps de mettre fin à l'œuvre encommencée. Combattons le geant pendant qu'il est endormi.

Roger combat le geant au bruit des trompettes & des tambours, lui coupe la tête & les membres, & lors qu'il le croit entierement défait, ses membres & sa tête viennent se rejoindre au corps, & font une autre attitude, qui donne matiere à Roger d'un nouveau combat. Le geant disparoît, & Roger touche la caverne de sa baguette, qui se change en un jardin agreable, dans lequel on voit quantité de figures enchantées, au milieu desquelles est Bradamante sur un lit de fleurs.

SCENE II.

ROGER, BRADAMANTE endormie.

ROGER.

ALlons, allons, debout. Depuis deux cens ans de sommeil, n'êtes-vous pas lasse de dormir ? On ne sauroit tirer une femme du lit.

BRADAMANTE *se réveillant.*

Où suis-je ?

ROGER.

Je vous demande pardon, la belle, si je vous ai interrompue dans un rêve, dont peut-être vous auriez été bien-aise de voir la fin.

BRADAMANTE.

Ciel ! que vois-je ?

ROGER.

Le coloris de mon visage vous surprend. Apprenez que depuis deux cens ans les hommes ont changé du blanc au noir, & les femmes du noir au blanc & au rouge.

BRADAMANTE.

Quoi, il y a deux cens ans que je n'ai vu le jour ?

ROGER.

Assurément.

BRADAMANTE.

Helas ! je ne trouverai donc plus l'amant qui m'étoit destiné pour époux ?

ROGER.

Oh ! pour des amans, vous n'en manquerez pas ; mais pour des épouseux, *rara avis in terris.* Vous étiez donc fille quand vous vous êtes endormie ?

BRADAMANTE.

Vraiment oui.

ROGER.

Et l'êtes-vous encore ?

BRADAMANTE.

Assurément.

ROGER.

La chose est problématique ; & je croi que vous n'auriez pas dormi si tranquilement. Mais dites-moi, je vous prie, comment faisoit-on l'amour de votre temps ?

BRADAMANTE.

Le cœur se payoit par le cœur. Une fille croyoit tout ce que lui disoit son amant, & l'amant ne disoit que ce qu'il pensoit. La tendresse duroit autant que la vie. Plus on étoit amoureux, plus on étoit aimé : Plus on étoit aimé, plus on étoit fidelle ; & on ne consultoit que l'amour pour faire les mariages.

ROGER.

Oh, que ce n'est plus le temps ! Quand on veut se marier aujourd'hui, on va chez le pere & la mere, marchander une fille comme une aulne de drap : & tel qui croit acheter la piéce toute entiere, trouve souvent qu'on en a levé bien des échantillons. Mais de votre temps, comment un mari vivoit-il avec sa femme ?

BRADAMANTE.

Dans une union charmante. La volonté, les biens, les plaisirs, tout devenoit commun, si-tôt qu'on s'étoit donné la foi.

ROGER.

Oh, que ce n'est plus le temps ! Pre-

mierement, dans ce siécle-ci, il n'y a plus de foi à donner : & la communauté ne subsiste que dans les articles du contrat. Un mari n'a rien de commun avec sa femme que le nom & la qualité. Il a sa table seul, son carosse seul, sa chambre seul; il n'y a que son lit, que bien souvent il n'a pas tout seul. Mais de votre temps avoit-on trouvé l'art de s'égorger avec la plume? Plaidoit-on vigoureusement? Qui est-ce qui rendoit la justice?

BRADAMANTE.

C'étoit d'anciens & venerables magistrats, qui passoient la nuit à examiner les procès, & le jour à les juger.

ROGER.

Oh, que ce n'est plus le temps! la plus grande partie de nos juges passent presentement la nuit à courir le bal, & le jour à dormir à l'audience.

BRADAMANTE.

Comment peuvent-ils donc apprendre leur métier?

ROGER.

Cela n'empêche pas qu'ils ne sachent la procédure comme des cesars, sur-tout en amour : & les arrêts qui rendent auprès des dames, sont l'été par défaut contre les officiers, & l'hyver contradictoires avec les financiers. De votre temps avoit-on des comedies?

BRADAMANTE.

Les plus divertiſſantes du monde. Elles étoient agréablement mêlées de danſe & de ſymphonie.

ROGER.

Oh, que ce n'eſt plus le temps! Tout cela eſt retranché: & nos theâtres ſeroient terriblement lugubres, ſi meſſieurs du parterre ne prenoient ſoin quelquefois de les égayer avec leur ſymphonie.

BRADAMANTE.

Mais après avoir ſatisfait à toutes vos queſtions, ne puis-je ſavoir, brave champion, à qui je ſuis redevable de ma délivrance?

ROGER.

A moi, qui ſuis la fleur de la chevalerie, le redreſſeur des torts, & le ſyndic de toute la magie. Je vais vous faire voir des effets de ma puiſſance.

ALLI ASTAROTH ABRA CADABRA:
BARBARA, CELARENT, DARII,
FERIO, BARALIPTON.

Roger en diſant ces mots, touche de ſa baguette toutes les figures enchantées de la ſuite de Bradamante, qui s'animent au ſon des violons.

SCENE III.

MELISSE, ROGER.

MELISSE.

QUe je suis malheureuse ! Je vois tout le monde en joye ; mais pour moi je ne saurois rire.

ROGER.

Qu'avez-vous donc, la belle larmoyeuse ?

MELISSE *en pleurant.*

J'avois un mari... hi ! Quand je fus enchantée, hé ! & je ne le trouve plus, hus, hus !

ROGER.

Quoi, la perte d'un mari vous afflige si fort ? Vous avez beau pleurer en musique, vous ne trouverez guéres de veuves qui fassent la contre-partie avec vous.

MELISSE.

Monsieur le sorcier, vous qui êtes si habile homme, ne pourriez-vous point me faire retrouver mon cher époux ?

ROGER.

Rien ne m'est impossible. Par la vertu de cette baguette, je découvre les eaux & les trésors les plus cachés. C'est avec cette baguette que je suis les meurtriers à la piste par mer & par terre ; & c'est enfin avec

cette baguette que je retrouve les maris perdus.

MELISSE.

Eſt-il poſſible ? Je croi que ſans moi vous n'auriez guéres de pratique, car un mari eſt un meuble qui ne ſe perd pas aiſément, & je n'ai point encore vu d'affiches pour des maris perdus.

ROGER.

Mais il eſt bon de vous avertir, que ma baguette n'a de vertu que ſur des maris d'une certaine eſpece. Parlez-moi franchement : Avez-vous toujours été bien fidelle au vôtre?

MELISSE.

Si j'ai été fidelle ? J'aurois déviſagé un homme qui auroit eu la hardieſſe de me regarder ſeulement entre deux yeux.

ROGER.

Tant pis. Je ne ſaurois rien faire pour vous.

MELISSE.

Et pourquoi ?

ROGER.

C'eſt que ma baguette eſt un preſent qui m'a été fait par Vulcain : elle n'a point de vertu ſur les maris dont les femmes ont été fidelles. Mais quand elle approche d'un mari tant ſoit peu vulcaniſé . . . Voyez, examinez bien votre conduite. Pour peu que vous ayez écorné la fidelité matrimoniale, je vous répons de retrouver votre mari.

MELISSE.

Et mais . . . mais . . .

ROGER.

Allez, allez, parlez en toute aſſurance.

MELISSE.

Il venoit chez nous autrefois un certain petit plumet qui étoit terriblement ſemillant, monſieur, eſt-ce aſſez pour la baguette?

ROGER.

Ho, non, non.

MELISSE.

J'ai reçu auſſi des preſens d'un banquier, qui faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour faire profiter ſon argent auprès de moi. Monſieur, eſt-ce aſſez pour la baguette?

ROGER.

Et non, vous dis-je, non.

MELISSE.

Oh dame, s'il faut tant de choſes!

ROGER.

Mais que diable! il faut ce qu'il faut, une fois.

MELISSE.

Attendez, attendez.

ROGER.

Hé là! voyez, voyez.

MELISSE.

Il fréquentoit auſſi au logis un petit blondin à rabat, qui . . .

ROGER.

Doucement. Cet homme à rabat étoit-

il de la grande ou de la petite espece ?

MELISSE.

Mais son rabat étoit de quatre doigts plus court que celui d'un conseiller, & nous allions souvent promener ensemble.

ROGER.

Il n'y a pas encore là assez de quoi faire courber ma baguette.

MELISSE.

Il me mena une fois promener hors de la ville, mais malheureusement la fléche de son carosse rompit, & nous fumes obligez de coucher à sa maison de campagne.

ROGER.

Oh! en voilà plus qu'il n'en faut. Nous retrouverons votre mari, fut-il dans le centre de la terre. Voyez la vertu de ma baguette.

Ici Arlequin fait tourner sa baguette, qui prend d'abord la forme d'un croissant. Incontinent après, Pasquariel, mari de Melisse, paroît. Sa femme le reconnoît : ils s'embrassent : & après un jeu italien, Pasquariel étonné du mouvement de la baguette que tient Roger, se scandalise, & veut savoir le sujet de ce prodige.

MELISSE *à son mari.*

Vas, vas, mon mari, ne te chagrines point. Tu m'as plus d'obligation que tu ne penses; car sans moi tu n'aurois jamais été retrouvé.

ROGER.

ROGER.

Cela eſt vrai. Sans la fléche rompue, vous étiez un homme perdu.

Paſquariel ne ſe contente pas de cela, & dit qu'il veut aſſurément être éclairci.

ROGER *à Paſquariel.*

Puiſque vous voulez être éclairci, voilà le Druide, qui eſt l'oracle de ce pays-ci, qui va vous éclaircir.

LE DRUIDE *chante.*

Une femme eſt encor trop ſage,
Lors qu'après avoir fait naufrage,
Elle veut bien cacher l'écueil à ſon époux ;
Mais un mari qui connoît ſon dommage,
Doit filer doux,
De peur d'apprendre au voiſinage,
Qu'il a raiſon d'être jaloux.

ROGER *chante ſur l'air :* REVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Ne crains point que le voiſin cauſe,
Son mal eſt trop égal au tien.
Quand on le ſait, c'eſt peu de choſe ;
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien.

SCENE IV.

FLORIDAN, ROGER.

FLORIDAN.

En me rendant le jour,
Rendez auſſi le calme à mon amour.

ROGER.

En quatre mots, dites-moi votre affaire.

FLORIDAN.

Avant d'être enchanté, cette jeune bergere,
Entre plusieurs amans me choisit pour époux.
Ce nom qui vous paroît si doux,
Ne peut encore me satisfaire :
Et je sai que pour l'ordinaire,
L'amant que l'on distingue avec de si beaux nœuds,
N'est pas toujours le plus heureux.

ROGER.

Je vous entens : du moins je vous devine.
Ou je me trompe, ou vous avez la mine
D'être le fils d'un fermier bien renté,
Dont le riche mérite a si fort éclaté
Aux yeux d'une avare maitresse,
Qu'elle a refusé la tendresse
De vos rivaux.

FLORIDAN.

Mon pere étoit rentier ;
Mais je n'ai point traité l'amour en financier,
Et j'ai gagné son cœur à force de tendresse.

ROGER.

J'en doute fort : mais baste, on vous le laisse.
Puisque par un contrat vous l'avez acheté,
Il est à vous : j'entens pour la proprieté ;
Car l'usufruit c'est autre chose :
Il faut que la femme en dispose.

FLORIDAN.

Cet usufruit est encor de mon lot.
Pour le ceder, il faudroit être un sot.

ROGER.

Un sot, d'accord.

FLORIDAN.

Oh ! point de raillerie.
Une femme n'est pas comme une métairie :
J'en veux être le maitre, & non pas le fermier.
Et par la sambleu, le premier...

ROGER.

Oh ! tout beau. Respect au Druide.

Je ne fais qu'opiner : mais c'est lui qui décide.

LE DRUIDE *chante.*

Ne craignez rien, l'hymen est votre azile,
Le nom d'époux écarte les rivaux.
De votre Iris la garde est inutile :
Ne songez plus qu'à garder vos troupeaux.

ROGER *chante sur l'air :* O LE BON VIN TU AS ENDORMI MA MERE.

O le bon temps,
Où l'hymen servoit d'azile !
Mais pour à present
Toure, loure, loure, loure,
Ce n'est qu'un manteau pour couvrir l'amant.

SCENE V.

ROGER, ZERBIN, GABRINE.

ROGER.

A Qui donc, s'il vous plaît,
En veut ce grand benêt ?

ZERBIN.

Je venons... pour... tenez... j'enrage.
Enfin je nous plaignons de n'avoir point d'enfans,
Je croi que je n'avons pas l'âge,
Et c'est la faute à nos parens,
Qui nous ont mis trop tôt en mariage.

ROGER.

Quel âge avez-vous, bonnes gens ?

ZERBIN.

Je n'ai guéres que quarante ans.

ROGER.

Les pauvres petits, sont tout jeunes.

GABRINE.

J'aurai trente ans, viennent les preunes.

ROGER.

A trente ans porter fruit ! Oh, cela ne se peut.
Cependant, si votre époux veut,
Je pourrai vous donner une dispense d'age.
Mais depuis quand, la belle, êtes vous en ménage ?

GABRINE.

Je ne sai pas compter le temps par l'almana :
Mais j'ai bien remarqué que depuis ce temps-là
Ma vache a fait deux viaux.

ROGER.

C'est qu'elle étoit en âge.
Mais qui peut donc causer votre sterilité ?
N'avez-vous pas tous deux depuis le mariage,
Sous le même toit habité ?

ZERBIN.

Oh que si. Car un jour Mathurine
Nous enfermit dans la cuisine :
Et quand je fumes là tous deux,
Je demeurimes si honteux....

ROGER.

C'est la pudeur de l'extrême jeunesse.

GABRINE.

Moi, pour ne le point voir, j'usis d'une finesse.
Je me fermis les yeux avecque mes cinq doigts.

ZERBIN.

Moi je n'en fis pas à deux fois.
Je grimpis tout au haut de notre cheminée ;
Et j'y fus, sans grouiller, toute l'apresdinée.

ROGER.

Et depuis ce temps-là....

ZERBIN.

Je nous fuyons, faut voir.

ROGER.

Et malgré tout cela,
Vous ne sauriez avoir lignée :
Je vois bien du malheur à votre destinée.
Car je connois bien des époux

Qui prennent à se fuir autant de soin que vous ;
Et qui, malgré leur mesintelligence,
Ont des enfans en abondance.

ZERBIN.

Que ces peres-là sont heureux !
Helas, que ne suis-je comme eux !

ROGER.

Leurs femmes sont bien plus heureuses.

GABRINE.

Qu'elles doivent être joyeuses,
D'avoir tant de petits marmots,
Qui ne coutent rien à leur pere !
Apprenez-moi comme il faut faire.

ROGER.

Le Druide à l'instant vous en dira deux mots.

LE DRUIDE *chante*.

Je ne veux point troubler votre innocence,
Ni vous montrer un chemin trop batu.
Pour être sage une heureuse indolence
Vaut souvent mieux qu'une foible vertu.

ROGER *chante*.

Au bon vieux temps
La femme étoit sans science :
Mais pour à present,
Toure, loure, loure, loure,
La fille fait tout, avant quatorze ans.

Toutes les personnes qui ont été desenchantées par la vertu de Roger, témoignent leur allegresse par leurs danses & leurs chansons.

LE DRUIDE *chante*.

La verte jeunesse
Qui tourne à tout vent,
Doit jouir sans cesse
Du plaisir present :
Mais la jouissance
Du vieillard cassé,

C'eſt la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

LE CHOEUR *repete.*

C'eſt la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

GABRINE *chante.*

Dans notre village,
Grace à nos parens,
Toute fille eſt ſage
Juſqu'à cinquante ans.
Car c'eſt être ſage
D'avoir des amans.
Suivons donc l'uſage
De ce bon vieux temps.

LE CHOEUR *repete.*

Suivons donc l'uſage
De ce bon vieux temps.

BRANDIMART *chante.*

Que cent ans d'abſence
Echauffe un mari,
Mais cette apparence
M'a bien refroidi.
Pour garder mon ame
D'un ſoin inutil;
J'ai trouvé ma femme:
Quelqu'un la veut-il.

LE CHOEUR.

J'ai trouvé ma femme:
Quelqu'un la veut-il.

MELISSE.

Malgré l'apparence
Qui frappe tes yeux,
Dors en aſſurance,
Tu ſeras heureux.
Rallume ta flamme
Je jure ma foi,
Qu'il n'eſt point de femme
Plus ſage que moi.

FLORIDAN.

Qui pour l'hymenée
Prend jeune catin,
A la destinée
D'un marchand de vin.
Vainement il tente
De garder son muid,
Vin nouveau s'évente,
Vin gardé s'aigrit.

BRADAMANTE.

Toi qui peut tout faire
Par enchantement,
Reprens ta lumiere,
Ou rends-moi mon amant.
Le soleil qui brille
Fait quelque plaisir:
Mais pour rester fille,
J'aime autant dormir.

ROGER.

Il n'est rien qu'on ne tente
Pour avoir la foi,
D'une Bradamante
Faite comme toi.
Quel plaisir, fillette,
D'être ton mari,
Si de la baguette
On étoit garanti.





L'AUGMENTATION
DE LA
BAGUETTE.

ARLEQUIN en habit de Roger, au parterre.

TAndis que nos musiciens prendront haleine, il ne vous déplaira pas, messieurs, que je vous fasse un petit conte.

Ces jours gras un cabaretier,
Des plus fripons de son métier,
Avoit un muid pour tout potage,
D'un bon vin vieux de l'hermitage.
Un voisin curieux en voulut un flacon.
Les voisins du voisin le trouverent si bon,
Qu'ils en firent tirer mainte & mainte bouteille.
Mon scelerat croyant faire merveille,
Et perpetuer son tonneau,
Le remplissoit de vin nouveau.
Les fins gourmets entroient en danse,
L'argent venoit en abondance.
Bref la piece eut tant de credit,
Qu'il ne fut ni grand ni petit,
Qui n'en voulût boire chopine.
Mon matois faisoit bonne mine.
Plus le vin vieux il débitoit,
Et plus le vin nouveau marchoit,
Esperant par ce stratagême
S'engraisser pendant le carême.
Mais par malheur, le bon vin vieux s'usa,

Et le nouveau du tonneau s'empara :
Tant qu'à la fin, pour finir mon histoire,
Personne n'en voulut plus boire.

A l'application.

Nous sommes, ne vous en déplaise,
Ce fripon de cabaretier,
Qui depuis trois mois à notre aise,
Faisant valoir notre métier,
Allongeons notre comedie,
Et qui mêlons dans le tonneau
Quelques pintes de vin nouveau
Pour vous le faire enfin boire jusqu'à la lie.
Le parterre qui seul regle notre destin,
Est ce fin gourmet de voisin,
Qui nous attire l'abondance :
Mais aussi par reconnoissance,
Pour quinze sols nous lui donnons
Pareil vin qu'au theâtre un écu nous vendons.
Nous vous allons donner encore quelques bouteilles
De ce rapé par les oreilles.
Messieurs, nous serons trop heureux
Si le vin nouveau passe à la faveur du vieux.

DIXI.

SCENE I.

BELISE, ROGER.

BELISE.

HOla, ho, quelqu'un, portier, limonadier, ouvreuse de loges ? Depuis trois mois on ne sauroit trouver à se placer dans cet hôtel de Bourgogne.

ROGER *aux auditeurs.*

Voilà une de ces bouteilles de vin que je

vous avois promises ; mais elle me paroît bien aigre.

BELISE.

Bon jour, monsieur. Jouez-vous encore aujourd'hui votre Baguette de Vulcain ?

ROGER.

Si nous la jouons ? je le croi, ma foi ; & il ne tiendra qu'à ces messieurs, que nous ne la joüions encore trois mois. Apparemment, madame, que vous cherchez votre mari ? est-il dans le cas de la Baguette ?

BELISE.

Moi un mari ! Moi chercher un mari ! est-ce que j'ai l'air d'une femme à mari ?

ROGER.

Je vous demande pardon. Je vois bien que vous n'êtes qu'une femme à galant.

BELISE.

Un bel esprit comme moi, me soupçonner de dégenerer jusqu'aux êtres materiels ! Apprenez, mon ami, que j'ai épousé l'antique, & que je n'aurai jamais d'autre mari, que Juvenal, Horace, Virgile, & sur tout le bon homme Homere.

ROGER.

Vous avez fait-là de belles épousailles. Avec de pareils maris, vous aurez bien de la peine à reparer les torts que la guerre cause au genre humain.

BELISE.

Assez de filles se chargeront de ce soin-

là pour moi. Je passe les jours avec les livres, & je ne m'endors point que je n'aye une douzaine d'auteurs anciens sous mon chevet.

ROGER.

On ne dispute pas des goûts, mais je connois des femmes aussi spirituelles que vous, qui dorment plus volontiers avec des modernes.

BELISE.

On dit que dans votre comedie, vous faites une comparaison du vieux temps avec le nouveau? Cela n'auroit-il point quelque rapport avec la paralelle des anciens & des modernes, qui partage à present tous nos beaux esprits? Quel parti prenez-vous dans cette dispute-là, vous autres comediens?

ROGER.

Mais, madame, je vous en fais juge vous-même. En mille ans les auteurs anciens ne nous produiroient pas un verre d'eau; & ce sont les modernes, comme vous voyez, qui font bouillir notre marmite.

BELISE.

Si je savois que vous parlassiez serieusement, & que vous prissiez le parti des modernes...

ROGER.

Et que feriez-vous?

BELISE.

Ce que je ferois? Je troublerois vos spec-

tacles ; je louerois des gens pour siffler, & je vous empêcherois de parler françois, jusqu'à ce que Pasquariel eût été reçû pour son beau langage à l'académie.

ROGER.

L'herbe auroit tout le temps de croître dans le parterre. Mais vous entrez bien chaudement dans les interêts de l'antiquité ?

BELISE,

Si j'y entre chaudement ? Vous ne savez donc pas que je suis le flambeau fatal qui vient d'allumer la guerre parmi les gens de lettres ?

ROGER.

Je ne croyois pas que cette nation - là fut belliqueuse.

BELISE.

Que dites-vous ? Dans le dernier combat trois de nos chefs furent blessés à mort d'un seul coup d'épigramme.

ROGER.

Si on charge une fois les sonnets à cartouche, il en demeurera bien sur le carreau. Les invalides ne suffiront pas pour les blessés ; il en faudra mener quelques-uns aux petites maisons.

BELISE.

Je soutiendrai les anciens, envers & contre tous.

ROGER:

J'ai à vous dire, qu'il est inutile de vous

tant échauffer ; cette guerre-là est terminée.

BELISE.

Cela ne se peut. On ne fait rien à l'academie, sans me consulter.

ROGER.

Je ne sai pas si cela se peut ; mais je sai bien que voilà l'arrêt que je porte dans ma poche. Lisez.

BELISE.

Voyons.

EPIGRAMME.

Ces jours passés en bonne compagnie,
Trois heros de l'academie,
S'échauffoient sur le differend
Qui tient tout Paris en suspend.
Des modernes auteurs l'un prenoit la défense
L'autre des anciens soutenoit les raisons.
Le plus savant des trois prit en main la balance :
Et moi, dit-il, je suis pour les jettons.

BELISE.

Oh, je ne m'arrête pas à cette décision-là.

ROGER.

Voilà le Druide qui est un antique, qui vous en donnera une autre.

LE DRUIDE *chante*.

En vain une fille à votre âge,
Donne son suffrage
Pour l'antiquité ;
Son esprit a beau faire,
Son cœur plus sincere,
Décide pour la nouveauté.

ROGER *chante sur l'air* : REVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Juvenal, Horace & Virgile,
En bon françois sont des nigaux,
Il vous faut un mari, la fille :
Mais un mari de chair & d'os.

SCENE II.

ANGELIQUE, ROGER.

ANGELIQUE.

AH, monsieur l'enchanteur ! J'ai recours à votre sorcellerie.

ROGER.

Voilà un jeune tendron, qui ne seroit point mauvais à enchanter ; & je mêlerois volontiers ma magie noire avec sa magie blanche.

ANGELIQUE.

On dit que vous avez reveillé une fille qui dormoit depuis deux cens ans ? Ne pourriez-vous point endormir ma mere pour la moitié de ce temps-là ?

ROGER.

Endormir une mere ! J'aimerois mieux avoir dix maris à bercer.

ANGELIQUE.

Faites-là donc dormir seulement deux ou trois jours, pour me donner le temps de me marier, sans lui en rien dire.

ROGER.

Le bon naturel de fille. Helas ! Une pauvre petite mineure qui cherche à s'émanciper ! Cela me fend le cœur.

ANGELIQUE.

Oh ! je l'en avertirai si-tôt qu'elle sera éveillée.

ROGER.

Cela est dans l'ordre.

ANGELIQUE.

Il n'y a plus moyen de durer avec cette femme-là. Elle veut que je vive dans la regularité où l'on étoit de son temps ; & cela ne s'accommode pas avec la reforme de celui-ci.

ROGER.

Je vous sai bon gré, à votre âge, d'aimer la reforme.

ANGELIQUE.

Elle veut m'habiller à sa fantaisie. Le dernier corps qu'elle m'a fait faire, me va jusqu'au menton ; & vous savez qu'une fille aimeroit autant n'avoir point de gorge, que de ne la pas montrer.

ROGER.

C'est que les filles d'aujourd'hui aiment le grand air.

ANGELIQUE.

Elle me contrôle sur tout. Croiriez-vous qu'elle me défend de manger d'aucun ragoût ? Elle dit qu'autrefois les femmes ne vivoient que de fruit & de laitage.

ROGER.

C'est à peu près la même chose à present : excepté que le fruit que mangent les dames, est un peu plus épicé ; & elles ont trouvé le moyen de se rafraîchir avec des jambons de Mayence, des mortadelles, & des cervelats de la rue des Barres. Pour le laitage, c'est ordinairement du vin de Champagne, comme il sort du tonneau.

ANGELIQUE.

Du vin de Champagne ! Fi donc ? Cela gâte le tein ; & je n'en bois plus depuis que ma cousine m'a appris à boire du ratafia.

ROGER.

Vous avez-là une jolie cousine.

ANGELIQUE.

Vous ne voulez donc point endormir ma mere ?

ROGER.

Non. Car dans la colere où je suis contre elle, si je l'endormois une fois, elle courroit risque de ne s'éveiller de sa vie.

ANGELIQUE.

Apprenez-moi donc, ce qu'il faut faire pour l'empêcher de gronder ?

ROGER.

Voilà le Druide, qui est un homme expert dans ces cas-là, qui va vous satisfaire.

LE DRUIDE *chante*.

Mere qui gronde,
Qui tempête & qui fronde,
Fait son emploi dans le monde,

Quand

Quand elle eſt ſur ſon retour.
Fille qui la laiſſe dire,
Et qui n'en fait que rire,
Fait ſa charge à ſon tour.

ROGER *chante ſur l'air de* LANTURLU.

Quand mere ſauvage
Dit dans ſes leçons,
Que fille à votre âge
Doit fuir les garçons ;
Vous devez répondre :
C'eſt ce que j'ai reſolu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, &c.

SCENE III.

NIGAUDIN, ROGER.

NIGAUDIN.

Bon jour, monſieur. Quand je vous vois,
Je ne puis m'empêcher de rire.

ROGER.

M'as-tu déja vu quelquefois ?

NIGAUDIN.

Par ma foi, je ne ſai qu'en dire.
Or donc pour revenir à mon premier diſcours....
Mais vous m'interrompez toujours.

ROGER.

J'aurois vraiment grand tort : la harangue eſt jolie.

NIGAUDIN.

Vous ſaurez donc, monſieur, qu'on a ſa fantaiſie.
Tantôt on eſt garçon, tantôt on ne l'eſt plus.
Il n'eſt rien tel que les cocus :
Car ils le ſont toute leur vie.

ROGER.

Demandez-le plûtôt à monsieur, que voilà.

NIGAUDIN *en montrant une femme fort laide.*

Vous voyez bien cete poulette-là,
C'est ma femme, quoi qu'on en dise.
Savez-vous pourquoi je l'ai prise?

ROGER.

Pour son bien, ses parens?

NIGAUDIN.

Non, c'est pour sa beauté.

ROGER.

Qui diable s'en seroit douté?

NIGAUDIN.

Mais regardez-la bien. C'est elle
Qui me fait bouillir la cervelle.
Je croyois qu'au bout de neuf mois
Une femelle au moins un enfant devoit rendre.

ROGER.

Combien t'a-t-elle fait attendre?
Un an?

NIGAUDIN.

Oh!

ROGER.

Deux ans?

NIGAUDIN.

Oh....

ROGER.

Dix ans?

NIGAUDIN.

Oh! que nenni.
Elle a mis tout au plus quatre mois & demi,
Et je crains quelque stratagême.

ROGER.

C'est bien peu: mais avec une femme qu'on aime,
Il ne faut pas entrer dans un calcul bourgeois,

Ni prendre garde à trois ou quatre mois.

NIGAUDIN.

C'est pourtant le hic de l'affaire :
Et ce qui fait que bien souvent
On n'est pas pere d'un enfant,
Quoi qu'on soit mari de sa mere.

ROGER.

Tu n'éprouves pas seul un pareil accident :
Et si l'on comptoit bien l'absence ou la presence
De la plûpart de nos maris,
On trouveroit que dans Paris
Il seroit peu d'enfans dont la naissance
Ne vint ou trop tôt ou trop tard :
A moins que l'on ne fit un almanach bâtard.

NIGAUDIN.

Vous ne croyez donc pas que la progeniture
Soit tout-à-fait de ma manufacture ?

ROGER.

Il faut toujours s'en faire honneur :
Et peut-être en es-tu l'auteur.
Il est des enfans vifs qui cherchent la lumiere
Presqu'aussi-tôt qu'ils sont conçus :
Et les femmes d'esprits sur pareille matiere,
Font aisément des impromptus.

NIGAUDIN.

Cet enfant est venu, tout franc, trop à la hâte :
Et je croi n'avoir pas mis la main à la pâte.

ROGER.

Mais, quel âge avoit-il ?

NIGAUDIN.

Je vous l'ai déja dit :
Quatre mois & demi.

ROGER.

Qu'est-ce qu'il me lanterne ?
Ton enfant est produit à terme.
A quoi bon tant faire de bruit ;
Quatre mois & demi de jour, autant de nuit,

A neuf mois le total se monte.
Hé bien, n'est ce pas là ton compte ?

NIGAUDIN.

Vous avez raison cette fois.
Je suis bien plus heureux que je ne le pensois.
Viens ma pouponne,
Viens ma bouchonne,
Que je repare ton honneur.

ROGER.

Le Druide va te calmer l'esprit, par un petit couplet de chanson.

LE DRUIDE.

Vous n'avez pas besoin qu'on vous console,
Elle a tout l'air d'une femme d'honneur,
J'en jurerois presque sur sa parole :
Mais j'aime mieux jurer sur sa laideur.

ROGER *chante.*

Au temps passé
On n'achetoit que les belles :
Mais tout a changé,
Toure, loure, loure, loure,
Il ne reste point de bête au marché.

Tous les acteurs qui sont sur le theâtre, se joignent, & font une nouvelle danse, pour remercier Roger, qui les a excités à se réjouir. On reprend l'air précédent, qui est à la fin de la Baguette.

Le Druide reprend, La verte jeunesse, &c.

BELISE.

Pour moi l'hymenée
N'a point de douceur,
Je suis destinée
A l'amour des auteurs.
Pour eux je veux vivre :
Car dans ce temps-ci,
Il n'est point de livre
Si froid qu'un mari.

ANGELIQUE.

Ma mere à mon âge,
A ce que l'on dit,
Fit ſon mariage
A fort petit bruit.
Je puis, ce me ſemble,
Par bonnes raiſons,
Suivre ſon exemple,
Et non pas ſes leçons.





LES ADIEUX DES OFFICIERS

LES ADIEUX
DES
OFFICIERS,
OU
VENUS JUSTIFIE'E.

COMEDIE EN UN ACTE.

Mise au theâtre par monsieur du F*** & representée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le vingt-cinquiéme jour d'Avril 1693.

ACTEURS.

VENUS, Colombine.
MARS, Octave.
VULCAIN, Arlequin.
PLUTUS, Pasquariel.
MERCURE, Pierrot.
JUPITER, Octave.
JUNON, Marinette.
CUPIDON, DIANE, Isabelle.
L'OCEAN, le Docteur.
PLUTON, Pasquariel.
BACCHUS, UN TAMBOUR, CUPIDON le débauché, Mezzetin.
BELLONE, MOMUS, UN AMOUR, un chanteur.

Plusieurs autres amours & divinités qui ne parlent point.

La Scène est dans la forge de Vulcain.



LES ADIEUX DES OFFICIERS, OU VENUS JUSTIFIE'E.

SCENE I.

Le theâtre répresente la forge de Vulcain. On y voit VENUS *sur un lit de repos :* MARS *qui lui fait ses adieux , & quatre amours. On joue un air de trompettes , après lequel entre* MEZZETIN *en tambour , & chante les paroles suivantes.*



Cheval , à cheval , Mars , vîte à la guerre ,
Prens ta rapiere ,
Il est temps ,
Quand le coq a chanté : Mars déja la gloire ,
Et la victoire ,
Sont aux champs.

UN DES AMOURS *arrête le tambour , & chante.*

Suivez la gloire & ses attraits,
Laissez Mars & Venus en paix.

LE TAMBOUR *chante.*

Le bruit de mon tambour & de la trompette,
Met la grisette
Aux abois.
Mais un brave guerrier doit de bonne grace,
Ceder la place
Au bourgeois.

L'AMOUR.

Venus ne sauroit consentir
A le laisser si tôt partir.

LE TAMBOUR *chante.*

Un jeune heros doit laisser sa foiblesse
A sa maitresse
En partant.
Je lui permets de rire avec son hôtesse,
Mais sans tendresse,
En passant.

L'AMOUR.

Ne permettez rien aux amans,
Ils ne sont que trop inconstans.

Mars & Venus quittent le lit de repos, & s'avancent.

MARS.

Mon devoir m'arrache d'auprès de vous, charmante Venus, il faut vous quitter dans le temps que votre cœur commençoit à s'ébranler pour moi; quel contre-temps!

VENUS.

Helas, je suis bien plus à plaindre que vous! J'ai tout à craindre de votre inconstance; & une campagne endurcit bien le cœur d'un guerrier.

LE TAMBOUR *à Mars.*

Il faut, s'il vous plaît, abreger vos dialogues; vous n'avez que le temps de venir payer votre hôteſſe. Bellone a déja endoſſé ſon habit de poſtillon, elle ſera ici dans un moment avec votre chaiſe de poſte.

MARS.

Vas voir s'il ne manque rien à mon équipage, & laiſſes-moi profiter de quelques momens que la gloire veut bien accorder à ma tendreſſe.

LE TAMBOUR.

Votre équipage eſt complet, il ne vous manque rien que de l'argent; mais, madame Venus, y pourvoira. A propos, pendant que je ſuis dans le magaſin de Vulcain, je vais vous choiſir deux bons éperons de longueur, car je me ſouviens que votre cheval eſt toujours retif quand il faut ſortir de Paris.

MARS.

Tes diſcours m'importunent; retires-toi.

LE TAMBOUR.

A voir les ceremonies que votre cheval fait pour ſortir les portes, on croiroit que le pauvre animal reſſent la moitié de la tendreſſe que vous avez pour madame.

MARS.

Hé, laiſſes-nous en paix.

LE TAMBOUR.

Vous ſouvient-il du tour qu'il vous joua

en revenant de Flandres, comme nous sortions de cette hôtellerie. . . . là. . . . où vous devintes amoureux de la servante ?

MARS.

Te tairas-tu maraut ?

LE TAMBOUR *à part*

Il faut les laisser seuls : le jour du départ on a mille choses à se dire. *Vers Mars.* Mais voilà Bellone, dépêchez-vous.

BELLONE *entre, & chante.*

Partez, partez, Mars, il est temps ;
Les plaisirs du printemps
Sont indignes de vous ; allez porter la guerre
Aux deux bouts de la terre.
Laissez en paix, au moins pendant six mois,
Nos ménages bourgeois,
C'est le seul bien que vous leur puissiez faire,
Rien n'est si doux
Pour un jaloux
Que votre absence :
Mais vos adieux,
En recompense,
Sont bien dangereux.



SCENE II.

VULCAIN, MARS, VENUS, UN AMOUR.

VULCAIN.

Le ciel ſoit loué ! Voilà Bellone qui va délivrer ma maiſon de ce grand pendart de Mars. C'eſt le plus grand maraut ! Cependant, parce qu'il a de la bravoure, & que je ſuis naturellement poltron, j'ai mille complaiſances pour lui. Il me prend pourtant envie de venger mon front ſur le ſien. *Il leve ſon marteau.* Mais, non, c'eſt un brutal qui n'entend pas raillerie, differons la vengeance juſqu'à ce qu'il ſoit parti. Il aime tendrement ma femme, & je ne puis mieux me venger de lui, qu'en roſſant ce qu'il aime. Pour le preſent, le plus sûr eſt de travailler comme ſi de rien n'étoit. *Vulcain frappe ſur ſon enclume dans le temps que Mars & Venus parlent enſemble.*

UN AMOUR *chante ſur l'air des forgerons dans le temps que Vulcain frappe ſur ſon enclume.*

Vive la prudence
Du grand dieu Vulcain !
Il voit qu'on l'offenſe,
Et va toujours ſon train.
Suivez cet uſage,

Mortels indiſcrets,
Dans votre ménage
Vous aurez la paix.
Vive la prudence, &c.

VENUS *à Vulcain.*

Petit mari?

VULCAIN *tourne la tête ſans rien dire, & frappe toujours.*

VENUS.

Moutonnet, mignon, tu fais plus de bruit aujourd'hui qu'à l'ordinaire.

VULCAIN.

C'eſt que je frappe de rage. *Il continue de frapper.*

VENUS.

Mon petit fils, frappes donc plus doucement, ſi tu veux épargner ma tête.

VULCAIN.

Tu n'épargnes guéres la mienne, toi, carogne. *Il frappe encore.*

MARS.

En verité, monſieur Vulcain, vous n'avez guéres de conſideration pour les femmes.

VULCAIN.

Ni vous pour les maris, monſieur Mars. *Il frappe toujours.*

MARS.

Mais vraiment, vous ne ſongez pas que vous donnez des vapeurs à madame?

VULCAIN.

Si je lui donne des vapeurs, vous prenez bien ſoin de les guérir, vous. *Il frappe encore.*

MARS *d'un ton de colere.*

Par la ſang-bleu, ſi vous ne ceſſez de frapper....

VULCAIN *d'un ton bruſque.*

Monſieur Mars, je vous demande pardon, mais ma beſogne preſſe, & j'ai une nouvelle baguette de Vulcain de commande, que je dois livrer aujourd'hui aux comediens.

MARS.

Quand je ſerai parti, vous forgerez tant qu'il vous plaira.

VULCAIN.

Monſieur, notre grand débit ſe fait avec les officiers. Si-tôt que vous les aurez emmenés à l'armée, il faudra mettre les baguettes de Vulcain aux vieilles ferailles.

MARS.

Ce ſeroit dommage de laiſſer inutile un inſtrument qui va chercher l'or juſques dans les entrailles de la terre.

VULCAIN.

Les baguettes qui ne ſont que chercher l'or ſont contrefaites, les veritables l'attirent; & j'en connois une qui en trois mois a fait venir plus de vingt mille écus à l'hôtel de Bourgogne. Mais vous me faites perdre ici mon temps mal-à-propos. J'ai trop la vogue pour m'amuſer à parler gratis, & avec les Pariſiens il faut battre le fer quand il eſt chaud. Tout ce que je puis faire pour

adoucir le bruit des marteaux, c'est de chanter en travaillant. *Il frappe toujours.*

MARS *à Venus.*

Madame, puisqu'il nous empêche de parler bas, il meriteroit bien que vous me fissiez une déclaration d'amour, si haut qu'il l'entende.

VULCAIN *qui a entendu cela, chante.*

Si ma femme a la rage
De le dire si haut,
Je repousse l'outrage
A grands coups de marteau,
Je frapperai tant..... tant..... *Il veut frapper Mars.*

MARS *se retournant.*

Plaît-il ?

VULCAIN *continuant de chanter.*

Sur mon ouvrage,
Que je n'entendrai rien
De tout votre entretien.

MARS.

Je vois bien qu'il faut quitter la place. Voilà un grand brutal.

VENUS *à Mars.*

Je ne verrai donc plus auprés de moi, que ce magot ? Vous me quittez ? Ah !

MARS *à Venus.*

Il faut bien lui faire un peu d'amitié, pour le disposer à vous bien traiter en mon absence. Je le hais comme tous les diables... *A Vulcain.* Adieu, mon cher ami Vulcain, je suis fâchée d'être obligée de vous quitter. *Il l'embrasse.*

VULCAIN.

VULCAIN.

Ah, monsieur! *Il lui laisse tomber son marteau sur les pieds.*

MARS.

Hai! Au moins je vous recommande de veiller un peu à la conduite de madame votre épouse, pendant mon voyage. Si vous voulez conserver sa réputation & la vôtre, gardez-vous bien de laisser entrer chez vous tous ces petits demi-dieux blondins & court-vêtus, qui n'attendent que mon départ pour venir fondre ici.

VULCAIN.

Ma foi, monsieur Mars, un plumet comme vous décrie plus une femme en huit jours d'été, que tous ces messieurs-là en tout un hyver. Mais baste, un peu d'honneur plus ou moins dans une famille, cela ne vaut pas la peine de se brouiller avec un ami tel que vous.

MARS.

A propos, ma rondache est-elle achevée de polir?

VULCAIN.

Vous avez ici des armes à choisir. *Venus & les amours arment Mars.*

MARS *à Vulcain qui lui veut mettre son casque.*

Monsieur mon compere, ne prenez pas la peine....

VULCAIN.

Il est bien juste que je vous coeffe par droit de répresailles. *Mars s'en va.*

VENUS *à Vulcain.*

Tu veux bien que j'aille la conduire jusqu'au Bourget ?

VULCAIN.

Non, non, j'irai bien moi-même.

VENUS.

Tu viens de nous dire que tu as de la besogne pressée ?

VULCAIN.

Le plus pressé de ma besogne c'est de le faire partir promptement. Songez seulement aux soins de votre ménage ; & pendant mon absence, mettez la paix entre vos deux enfans, qui se mangent le blanc des yeux ensemble.



SCENE III.

CUPIDON, VENUS.

CUPIDON.

ON a bien de la peine à trouver le moment
De vous dire un mot feulement.

VENUS.

M'a-t on vu quelquefois refuser audience
A l'amour ?

CUPIDON.

Rarement. Mais j'ai trop de prudence
Pour paroître quand votre époux
Est en affaire avecque vous.
Je parlerois en vain.

VENUS.

Qu'avez-vous à me dire ?
Comment va l'amoureux empire ?

CUPIDON.

Toujours de pis en pis, grace à mon frere aîné.
C'est un amour si mal moriginé.

VENUS.

Je sai qu'il est sans politesse,
Sans agrément & sans adresse :
Aussi n'est-ce pas lui
Qui dispose aujourd'hui
De la belle tendresse.
Vous avez tous les traits, dont la délicatesse
Charme le cœur, en lui donnant des loix,
Et je n'ai mis dans son carquois
Que ces vieux traits rouillés, dont la pointe émoussée
Conclut l'amour par l'hymenée.

CUPIDON.

Vraiment, l'hymen & lui

Sont bien mal ensemble aujourd'hui.
C'est un gros debauché, qui m'ôte mes pratiques:
Il dégoûte les cœurs des galantes rubriques
Qui doivent au bonheur disposer le terrein :
Il conduit les amans par le plus court chemin.
Il me prévient par tout, disant que c'est l'usage.
Et quand ses traits ont achevé l'ouvrage,
Vous savez que les miens ne servent plus de rien.

VENUS.

Mon fils, je sai un moyen
Pour rétablir tes droits. C'est d'ordonner aux belles,
D'être cruelles
Seulement jusqu'à trente ans,
Pour donner le loisir à nos jeunes amans
D'apprendre l'art de la galanterie.

CUPIDON.

Quoi, vous croyez.... Mais j'apperçois mon frere.
Je le laisse avec vous ; prenez un air severe.
Il s'en va.

SCENE IV.

VENUS, CUPIDON le débauché, tenant une pipe allumée à la bouche & une bouteille d'eau-de-vie à la ceinture.

CUPIDON.

Pour un amour l'attitude est nouvelle.

CUPIDON.

Dieu vous gard, la maman : Je vous trouve bien belle
Aujourd'hui.....

VENUS.

Répons-moi, qu'as-tu fait du flambeau

Que je t'avois donné ; ton carquois, ton bandeau :
As-tu vendu tout l'équipage ?

CUPIDON.

Vendu, moi !

VENUS.

Que fait-on ?

CUPIDON.

Non, je l'ai mis en gage
Pour avoir du vin vieux
Le nectar a manqué dans la cave des dieux ;
Et depuis que Bacchus en ville tient taverne,
Il vend cher son vin de Faleme.

VENUS.

Le cabaret, yvrogne, est-il pour les amours ?

CUPIDON.

Les dames y vont tous les jours.

VENUS.

Oh, que tu sens le vin !

CUPIDON.

Depuis que je m'enyvre,
Notre négoce en va bien mieux.
L'on aime à voir briller mon flambeau dans mes yeux :
La force du bon vin fait toute ma puissance,
Et j'attaque les cœurs en remplissant la pance.
Il chante.

Quelle fierté pourroit sur la fin d'un repas,
Resister aux appas
De ma trogne vermeille ?
J'embrase plus de cœurs avecque ma bouteille,
Que ce petit marmot
Avec son fallot.

VENUS.

Si tu ne sais vaincre les belles,
Qu'en faisant débauche avec elles,

Infâme, vas regner dans les treize Cantons,
Ou sur les bas Bretons.

CUPIDON.

Vive, vive Paris, pour les amours bacchiques!
Mon frere s'y fait des pratiques,
Mais, ma foi, depuis peu
Le petit fat n'a pas beau jeu.
Les cœurs y sont si durs, que ses petites fléches,
N'y sauroient faire breches
L'acier en est trop fin.
Pour moi, quand j'ai trempé celle-ci dans le vin,
Je suis très-sûr de ma conquête.

VENUS.

C'est une trahison que d'attaquer la tête,
Lorsqu'on veut affoiblir le cœur.

CUPIDON.

J'ai fait ces trahisons à des femmes d'honneur,
Qui ne m'ont point puni de les avoir trahies.

VENUS.

Taisez-vous, je ne puis entendre vos folies.

Retirez-vous, voici un laquais de Plutus. Que me veut-il? *Cupidon se retire.*

LE LAQUAIS.

C'est de la part du dieu des richesses, qui voudroit bien vous rendre visite, pendant que votre mari n'y est pas.

VENUS *au laquais.*

Dis-lui qu'il me fera beaucoup d'honneur. *Aux amours.* Allez, retirez-vous, je n'ai pas besoin d'amour ici.

UN DES AMOURS.

Le maitre des dieux
Lorsqu'il est amoureux
D'une simple mortelle,

Ne peut se faire aimer d'elle
Sans notre secours.
Mais pour gagner le cœur même d'un déesse,
Le dieu de la richesse
N'a pas besoin des amours.

Les amours s'en vont.

SCENE V.

Un coffre-fort s'avance sur le theâtre, formant un grand bruit par les chaînes & les cadenats qui sont autour de lui.

VENUS, PLUTUS.

VENUS.

MOntrez-vous donc, Plutus ; car le dieu des richesses est un dieu inutile, tant qu'il reste enfermé sous la clef. *Le coffre s'ouvre, & il en sort un sac d'argent.*

VENUS.

Oh, vous êtes un peu plus aimable sous cette figure : mais si vous voulez me plaire vous vous rendrez encore plus palpable.

PLUTUS *paroît à la place du sac.*

VENUS.

On a bien de la peine à vous déveloper du métail ! Pour peu que vous fussiez galant, vous me feriez voir le fond du sac.

PLUTUS *ouvre le sac.*

VENUS.

Je serois contente de votre complaisan-

ce, si vous vouliez bien parler, & me faire part de cette douce éloquence que les sourds entendent, qui fait parler les muets, & soupirer les plus cruelles.

PLUTUS *tousse, crache & se dispose comme s'il vouloit parler, & tout cela se termine par une grosse bague qu'il tire de son doigt, & qu'il met au doigt de Venus.*

VENUS.

On ne peut rien de plus galant que cette maniere de s'exprimer : mais je sai que vous êtes le premier homme du monde pour soutenir une conversation suivie....

PLUTUS *tire un collier, & le lui donne.*

VENUS.

Et qu'on ne se lasse jamais de vous entendre parler : & j'ai appris d'un historien moderne, que vous écrivez des billets plus doux, plus persuasifs, & plus touchans que ceux de Voiture.

PLUTUS *tire de son porte-feuille plusieurs billets, qu'il lit bas en bourdonnant.*

Hon, hon, hon.... vous payerez au porteur... Bon! *Il donne ce billet à Venus.*

VENUS.

Vingt mille francs! A la fin vos liberalités pourroient bien allarmer ma vertu. Que faudra-t-il donc que je fasse pour reconnoissance?

PLUTUS *lui fait signe qu'il faut qu'elle l'aime.*

VENUS.

S'il ne faut que mon estime, elle vous est acquise.

PLUTUS *fait signe qu'il ne se contente pas de cela.*

VENUS.

Que vous êtes pressant, Plutus ! Je vois bien que vous prétendez à mon amitié. Je la ferois acheter à un autre ; mais pour vous, je vous la donne.

PLUTUS *fait signe qu'il veut autre chose.*

VENUS.

Ciel ! seriez-vous assez téméraire, pour vouloir de l'amour ?

PLUTUS *fait signe qu'oui*

VENUS.

Vous feriez cêt outrage à Vulcain ?

PLUTUS *fait signe qu'il s'en mocque.*

VENUS.

Non, je jure par le Stix, que je ne ferai point d'infidelité à mon époux.

PLUTUS.

Par le Stix ?

VENUS.

Oui, par le Six.

PLUTUS.

Par le Stix ? *Il reprend sa bague, son collier, son billet, & rentre dans le coffre, qui se referme d'abord.*

VENUS.

Plutus ? Plutus ? J'ai juré par le Stix, il est

vrai, ce ſerment eſt inviolable pour les dieux : mais les déeſſes ont des privileges, & moi ſur tout, à qui Pâris a donné la pomme, non pas pour ma beauté, comme diſent les poëtes ; mais ſeulement parce que je ſuis la déeſſe de l'amour.

Cette pomme myſterieuſe,
Qui croît au pays des Normands,
Prouve que Venus amoureuſe,
A droit, auſſi-bien qu'eux, de rompre ſes ſermens.

M'entendez-vous, Plutus, Plutus, mon cher Plutus !

SCENE VI.

VULCAIN, VENUS.

VULCAIN *ſortant du coffre au lieu de Plutus, & contrefaiſant Venus.*

PLutus, Plutus, mon cher Plutus ! il n'y a point de Plutus pour vous : c'eſt moi qui ai pris ſa figure pour vous éprouver, coquette fieffée. Oh, je jure par le Stix, moi, qui n'ai pas le privilege de me dédire....

VENUS.

N'achevez pas, mon cher mari. Voudriez-vous me punir ſans m'entendre ?

VULCAIN.

Je ne vous ai que trop entendue, de par

tous les diables, & il n'a tenu qu'à moi de voir....

VENUS.

Il est vrai que les apparences sont contre moi : mais....

VULCAIN.

Tu as beau faire, tes discours ne m'ôteront pas de la tête ce que ta mauvaise conduite m'y a mis.

VENUS.

Qu'y a-t-il donc dans ma conduite de si extraordinaire? J'aime le plaisir de la conversation : & je choisis un jeune guerrier pour le brillant, & un financier pour le solide. En verité il n'y a point de simple mortelle qui n'en fasse autant. Plutus est bon à ménager, & tu seras trop heureux, quand la guerre sera finie, qu'il te fasse avoir une commission.

VULCAIN.

Je n'en veux point à ce prix-là.

VENUS.

A quel prix crois-tu que j'achéte les bonnes graces de Plutus? Ne sais-tu pas que c'est une dupe qui paye d'avance, & qui achéte, au prix des plus grandes faveurs, quelques minauderies coquettes qui ne tirent pas à consequence? Il est charmé d'une oeillade louche qui va tomber sur son rival : il croit qu'il est le heros de tous les cadeaux qu'il donne, & prend pour une langueur

amoureuse, l'ennui mortel que sa conversation me fait souffrir.

VULCAIN.

Oh, je connois bien la race Plutonique, Ce drôle-là seme en dieu liberal : mais il recueille en homme avare : & je suis bien trompé si les articles de la recette ne suivent de près ceux de la dépense. Dites-moi un peu, madame la coquette, quand vous avez rappellé Plutus sur le ton d'une marchande du palais, qui prend au mot un joli chaland : quelle marchandise prétendiez-vous lui livrer ?

VENUS.

Je prétendois l'amorcer avec de belles esperances, jusqu'à ce que Mars soit revenu de l'armée, pour le faire déguerpir l'héritage, & faire ensorte qu'il ne reste à Plutus que l'honneur d'avoir fait les ameliorations.

VULCAIN.

Comment ; coquine, tu oses encore me parler de ce maraut de Mars ? Je m'en vais me faire séparer de corps & de bien d'avec toi. J'ai déja donné ordre à Mercure d'assembler tous les dieux pour cela, il ne doit pas tarder à venir. Mais le voici.



SCENE VII.

MERCURE, VULCAIN, VENUS,

MERCURE.

SEigneur Vulcain, j'ai executé vos ordres; je viens d'avertir les dieux de se trouver dans la sale de l'audience, ils sont déja à la buvette.

VULCAIN.

L'assemblée sera-t-elle nombreuse?

MERCURE.

Non, la plûpart des dieux sont malades, à cause des vins nouveaux.

VULCAIN.

N'importe, ils seront tous pour moi; car ma cause est la cause commune.

VENUS.

Si les dieux sont pour vous, les déesses seront pour moi.

MERCURE.

Nous n'en aurons pas beaucoup; car la plûpart sont allés jouer leur rôle à l'opera. *A Vulcain.* Ça; il faut vous mettre en état d'être jugé, avant que les dieux paroissent. Mettez-vous là, sur la selette.

VULCAIN.

Une selette à moi? C'est ma femme qui est l'accusée.

MERCURE.

Dans ce sortes de procès le mari est toujours le patient.

VULCAIN.

O tempora! ô mores!

MERCURE *à Venus bas.*

J'ai prié Bacchus de composer un petit breuvage pour adoucir la colere de Vulcain. Laissez-nous faire, sortez d'ici sans rien dire; & ne paroissez point que je ne vous avertisse.

VULCAIN.

Où va donc ma femme?

MERCURE.

C'est un petit accès de pudeur qui lui vient de prendre. Elle dit que vous plaidiez pour elle, & que tout ce que vous ferez sera bien fait. Entre nous, elle sent bien que sa cause est véreuse.

VULCAIN.

Vous allez voir aussi comme je vais triompher.

MERCURE.

Les lauriers de ce triomphe-là seront bien secs; je crains bien que leurs feuilles ne tombent par terre, & qu'il ne vous en reste que le bois sur la tête. Mais j'entends messieurs qui commencent à tousser; le procès est à moitié jugé. La porte de l'audience s'ouvre.

SCENE VIII.

Le theâtre represente une sale où tous les dieux sont assemblés. On joue une très-belle marche, pendant laquelle les dieux s'avancent vers Vulcain : & Momus qui a fendu la presse, chante les paroles suivantes sur l'air de la marche.

MOMUS.

L'Epoux
Jaloux
Qui blâme
Sa femme
Dans le secret de sa maison,
A souvent raison :
Mais lorsqu'il court à l'audience
Publier son mauvais sort,
Plus il prouve l'offense,
Plus il a tort, il a tort, il a tort, il a tort.

Tous les dieux reprennent : Il a tort, il a tort, il a tort.

VULCAIN.

Monsieur Momus, ne venez pas ici, par vos fades plaisanteries, troubler la gravité de nos juges, elle fait plus de la moitié de leur science. Il m'a fait oublier la moitié de mon plaidoyer.... Ah, le voici ! Vous voyez devant vous l'affligé Vulcain vôtre confrere......

LES DIEUX *l'interrompent en chantant.*

Il a tort, il a tort, il a tort.

VULCAIN.

Un petit reste de musique, qui étoit demeuré en l'air. Je dis donc, messieurs....

TOUS LES DIEUX.

Il a tort, il a tort, il a tort.

JUNON *d'un ton de colere.*

Quelle honte est-ce là, messieurs? On ne veut pas se donner la peine d'entendre Vulcain? Si vous vous mocquez d'un dieu qui se plaint de sa femme, que ferez-vous donc à un simple mortel?

JUPITER.

Les mortels ne sont pas si sots que de se plaindre, ils passent ces sortes d'affaires sous silence.

VULCAIN.

Cela est vrai, ils se contentent de faire imprimer des factums.

JUNON.

Monsieur Vulcain, criez, tempêtez, faites le diable à quatre, jusqu'à ce qu'on ait rendu justice. Laissez-moi faire, je vais condamner au carcan tous les époux infideles.

VULCAIN.

Tous: donnez-vous-en bien de garde. Il n'y auroit personne pour faire executer la sentence.

JUNON.

J'enrage quand je vois....

JUPITER

JUPITER *à Junon.*

Taisez-vous, jalouse ; on voit bien que vous avez de la rancune contre les maris. Si vous vouliez du bien à Vulcain, vous lui conseilleriez de ne se point faire juger : car le mieux qui lui puisse arriver dans cette affaire, c'est d'avoir tort.

VULCAIN.

Oui, je commence à comprendre que, *il chante*, il a tort, il a tort ; n'a pas tout-à-fait tort. Car pour avoir un arrêt contre ma femme, je n'ai que faire de venir ici, le public en prononcera plus que je ne voudrois. Monsieur Jupiter, puisque vous jugez à propos de ne me point juger, au moins donnez-moi quelque consolation dans mon affliction.

JUPITER.

La plus grande consolation qu'on puisse donner à un mari affligé, c'est l'abondance des biens dans sa maison. J'ordonne donc que chacun vienne faire un present à Vulcain, & lui donne un conseil convenable au present qu'il fera. Je vais commencer. *Il lui presente un bœuf & un mouton.*

Mon cher ami Vulcain, pour avoir l'abondance,
Tu dois joindre dans ta maison,
Du bœuf laborieux la forte patience,
Avec la douceur du mouton.

VULCAIN.

Ah, Jupiter pour récompense

D'un conseil qui chez moi va causer l'abondance ;
Je te veux donner des souhaits.
Que ton voisin chez toi puisse mettre la paix.
Que ta Junon jamais ne gronde,
Lorsque même à ses yeux tu seras déloyal :
Enfin, quoique tu manques au devoir conjugal,
Qu'elle ne laisse pas d'être toujours feconde.

JUNON *à Cibele.*

Allons, ma grand'mere Cibele,
Tirez donc de votre escarcelle,
Quelque present
Pour cet enfant

Cibele tire de grandes lunettes d'un étui.

JUNON.

Bon, ceci lui convient. *A Vulcain.* Vulcain, prends ces lunettes,
Pour mieux examiner ce que fait ta moitié.

VULCAIN.

Je crains que pour en voir seulement la moitié,
Elles ne soient pas assez nettes.
Mais, morbleu, on se mocque de moi !
Par la sang. . . .

MOMUS *s'adressant à Jupiter, chante :*

De sa Venus la complaisante adresse,
Quand il voudra peut faire son bonheur.
Mais ta Junon ; en faisant la diablesse,
Te vend bien cher un chimerique honneur.

VULCAIN.

Et bien souvent une fausse sagesse,
Peut à l'époux causer un vrai malheur.

L'OCEAN *veut parler, & tousse toujours.*

VULCAIN.

L'Ocean est bien flegmatique.

L'OCEAN.

Je te fais present de ma toux.
Rien n'est plus souverain pour un mari jaloux

Qui la rage dans l'ame,
Veut se cacher pour surprendre sa femme.
Je souhaite à tous ceux de ta societé
Qu'en pareil cas leur gosier irrité,
Trahisse
Leur sotte curiosité,
Et leur épargne le supplice,
D'être pleinement convaincus
Qu'on les a fait (*il tousse*) cocus.

VULCAIN.

Ce qui t'enrhume de la sorte,
C'est que ton épouse Thetis
Te fait souvent coucher sur le pas de la porte,
Pendant que le soleil dissipe ses ennuis.

MOMUS *chante.*

Ce dieu brûlant, pendant toute l'année,
Chaufe ton lit, pour te faire plaisir:
Mais un vieux fou qui prend jeune épousée,
C'est une mer qu'on ne sauroit tarir.

VULCAIN.

Lorsqu'un vieillard a la tête chargée,
Il a beau faire, il n'en peut pas guérir.

DIANE *donnant un croissant à Vulcain.*

Je gardois pour un époux
Le plus brillant des bijoux.
Mais, cousin, ton mauvais ménage
M'a dégoûté du mariage,
Et c'est à toi que je ferai present
De mon croissant.

VULCAIN *à Diane.*

Divinité mélancolique,
Astre bizarre & lunatique,
Déesse des pâles-couleurs,
Vous faites bien d'éviter les malheurs
Qu'attire après soi l'hymenée;
Car si vous étiez mariée,
Vous feriez votre époux
Jaloux.

DIANE.

Il n'appartient qu'à Momus, & qu'à vous,
De médire d'une déesse,
Qui fit de cent façons ses preuves de sagesse.
Avez-vous oublié la fable d'Actéon ?
Je le maltraitai fort, dit on,
Parce qu'il me surprit sans voile & sans cornette,
Dans le bain. Convenez avec sincerité
Qu'il est peu de femme bien faite
Qui pour un cavalier eut cette cruauté.

MOMUS *chante.*

Je vous apprens qu'une vieille coquette
Eut l'autre jour la même cruauté :
Et pour l'avoir surprise à sa toilette,
Un cavalier en fut fort maltraité.

VULCAIN.

Que la pudeur sied bien à la fillette
Lorsqu'elle est jointe avecque la beauté !

PLUTON *donnant un bident à Vulcain.*

Nous sommes destinés tous deux
A commander les malheureux ;
Moi dans l'enfer, toi dans le mariage.
De nos sceptres cornus faisons donc le partage.

VULCAIN.

Ton lot n'est pas égal au mien :
Car si tous les cocus venoient me rendre hommage,
Mon empire seroit bien plus grand que le tien.

BACCHUS *chante en riant.*

Ah, ah, ah, compere Vulcain,
Ah, ah, ah, le plaisant usage
D'être chagrin du cocuage !
Hé, hé, ce n'est pas être sage,
De pleurer en secret
Quand on a chez soi le sujet
Qui fait rire, qui fait rire le voisinage.

Il donne un verre à Vulcain, & à tous les autres dieux, & leur verse à boire.

MOMUS *chante.*

Que chacun vienne remplir son verre,
Pour boire à la santé du cousin.
Voici le quinquina salutaire,
Qui guérit la fiévre de Vulcain,
Partagez tous cette medecine.
Maudit soit qui ne s'en munira,
Contre un mal qui prend à la sourdine:
Si vous ne l'avez il vous viendra.

VULCAIN.

Faites-en encor tirer chopine,
L'on trouvera bien qui le boira.

JUPITER *chante.*

Quand le soin de gouverner le monde
Commence de troubler mon cerveau,
Je bois quelques santés à la ronde,
Pour me soulager de ce fardeau.
Mais si les chagrins de ton ménage
Sont beaucoup plus lourds à supporter,
En buvant quatre coups davantage,
Tu seras plus fort pour le porter.

VULCAIN.

Quand la tête souffre le dommage,
C'est la tête qu'il faut conforter.

JUNON *chante.*

Si Bacchus ne peut guérir l'outrage,
Que Venus vient de faire à Vulcain,
Au moins il lui donne le courage
D'aller se venger chez son voisin
Mais que peut le vin sur une femme,
Qui ne veut point trahir son honneur?
Il ne fait qu'allumer dans son ame
Le feu d'une jalouse fureur.

VULCAIN.

Vous vous plaindriez beaucoup moins, madame,
Si Venus vous prêtoit sa douceur.

MOMUS *presente Venus à Vulcain, & chante.*

Puisque ta Venus est innocente,
Nous te supplions de l'accepter :
Elle est aussi sage que charmante :
Et si tu prétendois en douter,
Bacchus va jurer qu'elle est jolie,
Tu sais qu'il dit toujours verité :
Et moi, grand dieu de la raillerie,
Je réponds de sa fidelité.

VULCAIN.

Puisses-tu dans mon ame attendrie
Faire regner l'incredulité !

Bacchus fait embrasser Vulcain & Venus, & les fait boire tous deux dans le même verre.

PLUTON *chante.*

Quoiqu'un gros chien garde toujours ma porte,
Je ne croi pas ma femme en sûreté,
Mais quand j'ai bu, j'ai la tête si forte
Que je suis sûr de sa fidélité.

VULCAIN.

Pour oublier les armes que tu portes,
Tu boiras donc tout le fleuve Leté.

BACCHUS *chante.*

Puisque le vin t'a rendu raisonnable,
Il faut bannir tous les soupçons jaloux.
Vos demêlés se vuideront à table :
Pour les regler, je vais boire avec vous.

VENUS *chante.*

Grace au bon vin, tu crois que je suis sage :
Maudit celui qui te detrompera.
S'il te revient quelque fâcheux présage,
Vas chez Bacchus, il me justifiera.

VULCAIN *chante.*

Te voilà donc, Venus, justifiée,
Il faut finir, notre tiers est entier.
On blanchiroit l'Epiciere accusée,
Si l'on pouvoit enyvrer l'Epicier.



LES MAL-ASSORTIS

LES
MAL-ASSORTIS.

COMEDIE EN DEUX ACTES.

Mise au Theâtre par monsieur du F * * *, & representée pour la premiere fois par les comédiens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le trentiéme de May 1693.

ACTEURS.

ARLEQUIN gouverneur d'une isle en Espagne.

COLOMBINE Doégne, gouvernante de plusieurs filles.

ISABELLE, MARINETTE, PASQUARIEL, MEZZETIN, Filles sous le gouvernement de Colombine.

PIERROT eunuque, gardien de ces filles.

OCTAVE amant d'Isabelle.

LE DIEU D'HYMEN. *Un chanteur.*

UN CABARETIER & sa femme.

UN PROCUREUR & sa femme.

UN JARDINIER & sa femme.

UN JEUNE HOMME & sa femme fort vieille.

Plusieurs autres acteurs.

La scene est dans une isle en Espagne.



LES MAL-ASSORTIS.



ACTE I.

SCENE I.

Le theâtre represente une isle en Espagne.

ARLEQUIN gouverneur de l'isle, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

LA sotte coutume, madame, la sotte coutume! Quoi, quand un gouverneur prend possession de cette isle, il est obligé de se marier? Ma foi, c'est acheter trop chèr un gouvernement.

COLOMBINE.

Je vous dis que vous ne serez point reçu, que vous n'ayez choisi une femme.

ARLEQUIN.
Mais, comment voulez-vous que je choisisse ? je n'en connois encore aucune. Est-ce que vous avez ici, comme à Paris, de ces rues marchandes, ou l'on trouve des filles en magasin ?
COLOMBINE.
Non, mais la loi ordonne que vous choisissiez entre les filles du dernier gouverneur, quand il y en a. Par bonheur, le gouverneur défunt en a laissé douze, dont je suis l'ainée & la gouvernante. Enfin, ma maison est une pepiniere, où vous en trouverez de toutes les espéces.
ARLEQUIN.
Et dans votre pepiniere, les filles sont-elles toutes greffées ?
COLOMBINE.
J'ai, entr'autre, une jeune plante nommée Isabelle, où j'ai pris soin de greffer la sagesse la plus à l'épreuve.
ARLEQUIN.
Hon, tous les arbres qu'on greffe ne reprennent pas, & la sagesse d'une fille est semblable à ces petites branches mal nourries qu'on veut enter sur un arbre trop fort, le plus souvent la séve les étouffe. Mais, dites-moi un peu ce qui a donné lieu à la coutume dont il s'agit, & quel interêt vous avez que les gouverneurs se marient ?

COLOMBINE.

En voici la raison. C'est que le plus beau des privileges de nos habitans est fondé sur ce mariage ; c'est en sa faveur qu'ils jouissent du droit des mal-assortis.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que ce droit des mal-assortis ?

COLOMBINE.

C'est que tous les époux mal assortis, c'est-à-dire, qui ne sont pas contens l'un de l'autre, auront permission aujourd'hui de se plaindre à vous, & vous aurez le pouvoir de les faire troquer de femmes & de maris, si vous le jugez à propos.

ARLEQUIN.

Oh, je jugerai toujours à propos de démarier les mal-assortis ; car j'en sai les conséquences. Mais deux choses m'embarassent en ceci. La premiere, pourquoi en faveur d'un si beau droit votre isle n'est pas plus peuplée ?

COLOMBINE.

C'est qu'on n'y reçoit point de François, & surtout de Parisiens, qui deserteroient leur ville pour venir jouir d'un nouveau privilege.

ARLEQUIN.

La seconde difficulté que je trouve, c'est que tout le temps de mon gouvernement ne suffira pas, si je suis obligé d'écouter tous ceux qui sont mal mariés.

COLOMBINE.

Oh, c'est ce qui vous trompe, car nos peuples sont de si bons sens, que tel qui a une femme jalouse, laide, capricieuse & coquette, ne veut point changer, de peur de trouver pis, & vous n'aurez peut-être aujourd'hui que cinq ou six mal-assortis à juger.

ARLEQUIN.

Mais à propos; je viens de m'aviser, que sans aller choisir dans votre pepiniere, je me contenterois....

COLOMBINE.

Oh, j'ai fait vœu de ne me point marier.

ARLEQUIN.

La temerité de ce vœu-là est écrite dans vos yeux.

COLOMBINE.

Je serois bien folle de me marier, puisque j'ai déja pardevers moi le plus grand avantage qu'attire après lui le mariage le plus heureux.

ARLEQUIN.

Que voulez-vous dire par là? Avez-vous de beaux enfans, bien conditionnés? c'est un grand avantage.

COLOMBINE.

Vous n'y êtes pas.

ARLEQUIN.

Est-ce un gros douaire?

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Ouais ! Quel est donc ce grand avantage que le mariage le plus heureux attire après lui ?

COLOMBINE.

C'est le veuvage.

ARLEQUIN.

Ma foi, vous avez raison. Comment est-ce que je ne l'ai pas deviné !

SCENE II.

ARLEQUIN, COLOMBINE, PIERROT Eunuque.

ARLEQUIN.

Qui est cet homme-là ?

COLOMBINE.

C'est le sous-gouverneur de mes sœurs.

ARLEQUIN.

Comment donc ? Un homme pour sous-gouverneur de vos sœurs ?

COLOMBINE.

Oh, monsieur, ne vous scandalisez point, il a toutes les qualités requises pour....

ARLEQUIN.

Oh, je vois bien à sa physionomie, que s'il est capable de gouverner des filles, ce n'est pas tant par les bonnes qualités qu'il a, que par celles qui lui manquent.

PIERROT.

Madame . . . . Monsieur, dis-je . . . . non, non. Madame : ô, monsieur . . . . ô, madame ! A qui est-ce de vous deux que j'ai quelque chose à dire ?

ARLEQUIN.

Ma foi, je n'en sai rien.

PIERROT.

N'importe, c'est pour un secret que mesdemoiselles vos sœurs m'envoyent vous dire tout bas à l'oreille à quelqu'un de vous deux. C'est que monsieur le gouverneur n'aille pas les voir que dans une petite demie heure, parce qu'elles ne sont pas encore prêtes. L'une attend ses cheveux qui sont chez la coeffeuse ; l'autre, deux ou trois dents qu'on acheve de limer ; celle-ci, sa couturiere, qui lui fait une gorge de satin ; l'autre repete sa leçon devant un miroir. Tant y a qu'il leur faut encore quelques temps pour achever tous leurs exercices.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Monsieur, il faut donner le temps aux filles de s'ajuster.

ARLEQUIN.

Je ne trouve pas cela étrange. Il n'est pas encore tout-à-fait nuit : & cinq heures du soir, c'est la plus belle heure de la toilette.

COLOMBINE.

Monsieur, allons dans mon appartement, je vais achever de vous instruire des ceremonies des mal-assortis.

PIERROT.

Et moi je vais aider à ces pauvres filles à s'atifer ; car elles n'ont point d'autre femme de chambre que moi.

SCENE III.

PIERROT, ISABELLE.

PIERROT.

AH, je suis bien-aise que vous soyez plus diligente que vos sœurs ! On ne sauroit les tirer de leur toilette, & je croi que de deux heures d'ici elles ne seront caparaçonnées.

ISABELLE.

Helas, mon soin est bien different de celui de mes sœurs ! Elles ont passé toute la nuit à s'ajuster, & moi à pleurer. Elles cherchent dans leur toilette des charmes qu'elles n'ont point, & je voudrois pouvoir cacher ceux que le ciel m'a donnés.

PIERROT.

Oh, les filles n'aiment guéres à se cacher : & si elles étoient toutes faites comme vous, elles ameneroient bien-tôt la mode de s'habiller l'été avec du reseau.

ISABELLE.

Mon pauvre eunuque, je tremble de peur que le gouverneur ne me trouve aimable.

Tu sais ma passion pour Leandre, & que la princesse a rompu notre mariage, dans l'esperance que le gouverneur me choisiroit. Que je suis malheureuse, d'être plus jolie que mes sœurs! Ne sais-tu point quelque secret pour me faire paroître laide?

PIERROT.

Je n'en ai point encore vu dans les affiches: mais je m'imagine, que si on pouvoit composer quelque pomade douce avec de la poudre à canon, s'en couvrir le visage, & y mettre le feu... mais je ne l'ai pas encore éprouvé.

ISABELLE.

Oh, je voudrois bien être laide pour déplaire au gouverneur: mais je serois bien-aise de redevenir belle, pour plaire à Leandre.

PIERROT.

Oh, cela ne se peut pas. La fleur de la beauté, c'est comme la fleur de la sagesse. Quand elle est une fois fanée, il n'y a plus rien à refaire.

ISABELLE.

Je n'ai donc plus qu'une ressource, & j'espere que ma vertu me guérira de l'amour que j'ai pour Leandre.

PIERROT.

Bon, bon, la vertu! La vertu est justement tout comme les medecins, qui ne guérissent que des maladies qu'on n'a point.

ISABELLE.

ISABELLE.

Oh, mon pauvre ami, s'il faut absolument que j'épouse le gouverneur, je ne verrai plus Leandre.

PIERROT.

Quoi, ce Leandre, si beau, si bien fait, qui se deméne comme un coq, & se campe comme un cheval de manége, vous ne le verrez jamais? A d'autres.

ISABELLE.

Non, mais je m'enfermerai quelquefois dans ma chambre, & je l'aimerai toute seule sans qu'il y soit.

PIERROT.

Et cette vertu, morbleu, cette vertu!

ISABELLE.

Est-çe qu'il ne me sera pas permis de prendre plaisir à penser à lui, malgré moi?

PIERROT.

Prendre plaisir malgré vous! Oh, il n'y a point de concordance à cette phrase-là: prendre plaisir malgré vous! Ciceron appelle cela: *La chévre & les choux.*

ISABELLE.

Je ferai donc tous mes efforts pour oublier Leandre. Quand il me viendra dans l'esprit, je secouerai la tête, je me rongerai les ongles, je me promenerai à grands pas, je fermerai les yeux & les oreilles.

PIERROT.

Oh, l'Amour est un voleur de nuit, qui

trouve toujours quelque porte ouverte.

ISABELLE.

Hé bien, quand je serai lasse de combattre, je m'endormirai, afin de l'oublier tout-à-fait.

PIERROT.

C'est-là où l'Amour vous guette. Il vous fera voir Leandre plus beau qu'il n'est ; vous oublierez que vous dormez, & puis après, que sais-je moi ? Les songes sont bien malins.

ISABELLE.

Mais, je ne serai point coupable, car ce ne sera qu'un songe. *On entend plusieurs voix de filles qui appellent Pierrot.*

PIERROT.

Voilà vos sœurs qui m'appellent, je m'en vais vîtement plier leur toilette, afin que le gouverneur qui va venir, ne voye pas tout cet attelage-là.

ISABELLE *seule.*

Ciel ! fais que le gouverneur me haïsse, autant que Leandre m'aime.



SCENE IV.

On voit toutes les filles de la doégne, qui se disposent à recevoir le gouverneur. L'une est à sa toilette, l'autre se fait lasser un corps; celle-ci fait des reverences devant un miroir, cette autre repete une danse, &c.

UNE DES FILLES *pendant qu'on la lasse.*

AH! ah! je n'en puis plus.

PIERROT.

Voulez-vous que je la délasse?

LA FILLE.

Non, non, serrez tant que vous pourrez.... hai! je creve... ma taille m'est plus chere que ma santé.... serrez fort... je creve.

PIERROT.

Est-ce assez?

LA FILLE.

Non, serrez. Ah! ah!

UNE AUTRE FILLE.

Pierrot, Pierrot. Ma couturiere n'a-t-elle point apporté ma gorge?

PIERROT.

Votre gorge? Est-ce qu'elle n'est pas sous votre peignoir?

LA FILLE.

C'est cette gorge à ressort que je lui ai donnée, pour faire couvrir de satin.

PIERROT.

Je ne connois point tous ces brimborions des filles, mais j'ai vu ici deux vessies de cochon : est-ce cela ?

LA FILLE.

Voilà ce que c'est : aides-moi à les mettre. Caches-moi donc. Si mes sœurs me voyoient elles en voudroient avoir de même.

Toutes les filles apellent Pierrot. L'une lui demande une éguiere, l'autre le pot à la pomade : une autre sa robbe de chambre, une autre le miroir, une autre du rouge. Pierrot qui veut les servir toutes, s'embarrasse, tombe en courant d'un côté & d'un autre, & s'en va tout en colere.

SCENE V.

ARLEQUIN, LES FILLES.

ARLEQUIN *à part.*

JE suis venu par l'escalier dérobé, afin de surprendre ces filles dans leur naturel, avant qu'elles ayent le temps de se falsifier : car si-tôt qu'une femme a le loisir de se préparer à recevoir visite, ma foi, les plus connoisseurs ne sauroient juger ni de son tein, ni de sa taille. J'ai toujours oui dire,

que pour bien juger d'un tableau, il faut le voir sans bordure, & un cheval tout nud par le licol.

UNE DES FILLES *à Mezzetin.*

Ah, quelle trahison, monsieur le gouverneur, quelle trahison !

ARLEQUIN.

Pardonnez ma curiosité.

LA FILLE.

Est-ce qu'on surprend ainsi une fille, avant qu'elle ait le temps de .... *Elle fait voir son sein.*

ARLEQUIN.

Quelles mamelles ! Où sont donc les petits marcassins ? *A part.* Ma foi, je ne suis plus curieux.

LA FILLE.

Cela est bien aisé à dire, quand on a vu mille choses. En verité, monsieur, c'est un crime contre la bienseance.

ARLEQUIN.

Ce crime-là porte sa penitence.

LA FILLE.

Ce n'est pas par ces badineries-là qu'on prétend plaire ; on a mille autres qualités.

ARLEQUIN.

On peut juger des autres par celles-là. Je vous laisse en liberté.

LA FILLE.

Vraiment, il est bien temps quand on a fait la faute.

ARLEQUIN.

Si j'ai fait la faute, je ne la boirai pas.

LA FILLE.

Il y a mille femmes scrupuleuses, qui prendroient mal les choses : mais pour moi qui ai l'intention bonne...

ARLEQUIN.

Allez, allez achever de vous habiller.

LA FILLE.

Puis que vous me l'ordonnez, je serai à vous dans un moment.

ARLEQUIN.

Si toute la famille lui ressemble, le choix m'embarrassera.

UNE AUTRE FILLE *tenant un tambour de basque*, MARINETTE.

De la joye, de la joye, monsieur le gouverneur. *Elle chante cet air italien.*

Nò, nò, non, che non prendo marito
Amo troppo la mia libertà.
Del disciolto e allegro mio core
Mai signor nissun non sarà;
Voglio rider, cantar, e ballare;
Nò, nò, nò, non mi vo maritare.

ARLEQUIN.

L'humeur de celle-ci me plairoit assez : mais il y a quelque chose à refaire à cette taille-là.

LA FILLE.

C'est que vous ne vous connoissez pas en

tailles fines. Une fille sans embonpoint c'est une chambre sans meubles.

ARLEQUIN.

Oh, vive les tailles fines! Je me défie de ces filles qui se piquent d'embonpoint, & qui sont toujours en deshabillé.

LA FILLE.

Croyez-moi, monsieur le gouverneur, vous seriez heureux avec une femme comme moi, qui ne sais ce que c'est que d'engendrer de la mélancolie.

ARLEQUIN.

Non, mais vous savez ce que c'est que d'engendrer de la joye. Franchement, je n'ai point envie de vous prendre.

LA FILLE.

Ma foi, vous faites bien; car quand vous le voudriez, je ne le voudrois pas. *Elle repete l'air italien*, Nò, NÒ, NON, *&c. & s'en va.*

UNE AUTRE FILLE, *avec une cornette qui lui cache le visage.*

PASQUARIEL.

Il aime les tailles fines, il me va choisir. *Elle se promene devant le gouverneur.*

ARLEQUIN *à part.*

Cette taille-là me plaît assez, elle n'est point raboteuse. *Haut.* Madame, pourroit-on vous voir au visage?

LA FILLE.

Ah! je suis horrible aujourd'hui, je n'ai point dormi toute la nuit.

ARLEQUIN *à part.*

Apparemment qu'elle est jolie, car elle minaude. *Haut.* Hé je vous prie, madame...

LA FILLE.

Le soleil fait ici mille fausses lueurs.

ARLEQUIN.

Une vraye beauté est à l'épreuve du soleil.

LA FILLE.

Je vous dis que je ne suis pas en jour.

ARLEQUIN.

Hé bien, mettez-moi dans le point de vue.

LA FILLE.

Fermez donc les rideaux. *Elle se découvre & fait une grimace qui épouvante Arlequin, & le fait tomber sur un siege comme évanoui.*

LA FILLE.

Ma beauté l'a surpris, il faut lui donner le temps de se reconnoître. *Elle s'en va.*

SCENE VI.

COLOMBINE, ARLEQUIN, ISABELLE qui survient.

COLOMBINE.

HE' bien, monsieur, parmi ces charmantes sœurs, en avez-vous trouvé quelqu'une qui vous convienne? Votre cœur s'est-il déterminé?

ARLEQUIN.

Non, mais il s'est soulevé. Ah! *Il se laisse aller sur son siege.*

COLOMBINE.

Vous trouvez-vous mal ?

ARLEQUIN.

Franchement, madame, j'aime mieux renoncer au gouvernement, que de me marier; votre famille est trop laide.

COLOMBINE *à part.*

Où est donc Isabelle? Apparemment qu'il ne l'a pas encore vue. *Appercevant Isabelle.* Pourquoi donc vous cacher ainsi?

ISABELLE.

Ah, ciel!

COLOMBINE *à part.*

Celle-ci lui fera revenir le cœur. *A Arlequin.* Monsieur le gouverneur, tournez-vous; en voici une qui vous plaira sans doute.

ARLEQUIN *se tournant, & voyant Isabelle.*

Ah! voici de l'eau de la reine d'Hongrie. *A Colombine.* Madame, je l'épouse, & me tiens trop heureux de l'avoir.

ISABELLE *à Colombine.*

Mais, ma sœur, pourquoi contraindre monsieur à me choisir entre des sœurs qui sont plus aimables que moi?

COLOMBINE.

Je lui ai donné le temps d'examiner leur merite.

ARLEQUIN.

Leur merite, ma foi, n'a pas besoin d'examen, il saute aux yeux d'abord. Madame, je m'en tiens à celle-ci, & je la choisis pour ma femme.

ISABELLE.

Ah, grands dieux, quel malheur !

COLOMBINE *à Isabelle.*

Allons, il faut obéir à la loi.

ISABELLE.

Ah, ma sœur ! faites-le changer de sentiment.

ARLEQUIN.

Oh, ne craignez rien, je ne suis pas changeant.

ISABELLE.

Que je suis malheureuse !

ARLEQUIN.

Que dit-elle ?

COLOMBINE.

Qu'elle est heureuse...

ISABELLE.

Oui, j'en mourrai.

ARLEQUIN.

Comment ? Elle en mourra ?

COLOMBINE.

Oui, monsieur, de joye.

ARLEQUIN.

Oh, il faut que les femmes moderent leur joye. Hipocrate dit que *summum gaudium mulieres dilatando occidit.*

COLOMBINE.

Je la laisse avec vous, & je vais donner mes ordres pour la ceremonie des mal-assortis.

ISABELLE *à part.*

Il me vient une pensée pour le dégouter de moi ; je vais lui faire accroire...

ARLEQUIN.

Hé bien, charmante pouponne, je vais vous rendre heureuse.

ISABELLE.

Monsieur, puisque vous voulez me rendre heureuse, je ne puis sans ingratitude vous rendre malheureux, & je me crois obligée de vous avertir que j'ai mille défauts, que vous ne pourrez jamais supporter.

ARLEQUIN.

Oh, je me suis déja apperçu de ces défauts-là. Vos yeux sont un peu trop vifs, votre bouche trop vermeille, votre taille trop fine. Mais quand on aime, on passe par dessus ces petits défauts-là.

ISABELLE.

Si vous connoissiez mon humeur ! Je suis bizarre, capricieuse....

ARLEQUIN.

Cela me vient le mieux du monde ; car mon medecin m'a ordonné, à cause de ma bile, de donner tous les matins à jeun trois ou quatre soufflets à quelqu'un ; & cette recette nous guérira tous deux, moi de ma bile, & vous de vos caprices.

ISABELLE *à part.*

Quel brutal ! ô ciel ! *Haut* Monsieur, j'ai une autre maladie bien plus dangereuse. Toutes les nuits je suis sujette à des rêves furieux, qui allument la rage dans mon ame ; j'égratigne, je mords, j'assassine, & j'étouffai l'autre jour dans mes bras...

ARLEQUIN.

Un amant ?

ISABELLE.

Un petit bichon que ma sœur m'avoit donné.

ARLEQUIN.

Il faudra se précautionner, & je coucherai avec une armure à toute épreuve.

ISABELLE.

Il n'y a point d'armure à l'épreuve de la rage d'une femme *Bas* qui hait son mari. *Haut.* A propos, monsieur, j'oubliois à vous dire... mais je n'ose.

ARLEQUIN.

Dites, dites, je suis tout disposé à vous entendre.

ISABELLE.

C'est que j'ai eu déja deux accès de folie.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous n'avez eu que deux accés de folie à votre âge ? Hé, vous êtes la perle des filles.

ISABELLE.

Mais, monsieur, pourquoi vous obsti-

ner à prendre une malheureuse? Si vous connoissiez le merite d'une sœur que j'ai. Il faut que je vous la fasse voir. Ma sœur Toinon...

Ici plusieurs filles accourent, chacune d'elles disant : C'est moi, c'est moi que monsieur le gouverneur a choisi. *Elles le prennent par les bras, & le tirent chacune de son côté, de telle force qu'il tombe, & elles aussi : ce qui finit le premier acte.*



ACTE II. ET DERNIER.

SCENE I.

Le theâtre represente la salle des Mal-assortis. On voit L'HIMEN *au milieu de quantité de maris & de femmes qui se tournent le dos, & qui rechignent l'une contre l'autre. L'Hymen est assis sous un arbre sec, tout plein d'oiseaux de mauvais augure, comme coucous, hiboux, chauve-souris, &c. La symphonie joue un air fort triste.*

ARLEQUIN.

O Hymen, protecteur du chagrin domestique,
Divinité climaterique,
Qui fais aux deux époux, par ta rare équité,

Prodiguer tes faveurs avec égalité :
A l'un des maux de tête, à l'autre des coliques :
Patron des animaux froids & melancoliques ;
Des chauve-souris, des hiboux,
Des limaçons, & des coucous :
Je ne viens point pour soustraire à ta main mal faisante
Cette troupe dolente
D'époux mal-assortis,
Puisqu'en brisant leurs nœuds je les assujettis
A prendre d'autres chaînes.
Il est vrai que souvent le changement des peines
Cause quelque plaisir :
Mais ne te fâches point, car selon ton desir ;
Tu les verras demain plus malheureux encore
Qu'ils ne l'étoient hier. Ma bile s'évapore,
O Hymen ! mais pardonnes moi.
Quelque mal qu'on dise de toi,
Ou tôt ou tard dans tes fers on s'engage :
Et moi tout le premier je viens te rendre hommage,
Et dire à ta louange avec sincerité,
Que tu ferois toujours notre felicité,
Si dans les douceurs du ménage,
Tu trouvois le secret de séparer l'usage,
De la proprieté.

La symphonie reprend le même air triste.

L'HYMEN *s'avance & chante.*

Je fais le malheur extrême
De la plûpart des humains :
Mais leur bonheur suprême
Est aussi dans mes mains.
En ma droite je tiens l'heureuse destinée ;
Ma gauche livre le tourment.
Celle-ci, par malheur, s'ouvre facilement,
Et ma droite est toujours fermée.

SCENE II.

Les Mal-assortis s'avancent, & se rangent en haye autour d'Arlequin.

UN CABARETIER, UNE CABARETIERE fort laide, ARLEQUIN

UN CABARETIER.

SEigneur, puisqu'en faveur de votre mariage,
On peut troquer de femme en dépit de l'usage...;

ARLEQUIN.

Qui êtes-vous, l'ami?

LE CABARETIER.

Je suis cabaretier
De mon métier.
Mais grace à sa laideur, j'ai bien peu de pratique.
Autrefois les buveurs de clique,
Les gourmets de profession,
Et la bachique nation
Des vieux doyens de confrérie,
Vuidoient mes muids jusqu'à la lie.
Mais depuis que cette guenon
A mis le pied dans ma maison,
Chacun me chante injure,
Et me prédit un très-fâcheux hyver.
Celui-ci dit, que ma femme est trop mure,
Et celui-là, que mon vin est trop verd.

ARLEQUIN.

On a raison. Quand on veut dans l'année
Avoir des officiers la joyeuse assemblée,
Il faut avoir chez soi, pour se rendre fameux,
Jeune femme & vin vieux.

Une coquette vient avec empressement, suivie d'un procureur qui est son mari.

LA COQUETTE.

Audience, monsieur, audience, audience !

ARLEQUIN.

Patience, madame, un peu de patience,
Laissez parler, monsieur.

LA COQUETTE.

Je vais m'évanouir
Si vous ne m'écoutez. Je ne puis plus souffrir
Cette chaîne
Qui me gêne,
En m'arrêtant si près de mon époux.

ARLEQUIN.

C'est un grand supplice entre nous :
Mais vous devez y être accoutumée.

LA COQUETTE.

Depuis que je suis mariée,
Je n'ai jamais été si long-temps qu'aujourd'hui
Tête à tête avec lui.
C'est un insupportable,
Un jaloux incurable :
Il est bourru, fourbe, avare, menteur.

ARLEQUIN.

A ce joli portrait, n'est-il point procureur ?

LE PROCUREUR.

Fiscal, pour vous servir, &....

ARLEQUIN *au procureur.*

Laissez-moi l'entendre.
Vous pourrez vous défendre
Quand elle aura tout dit.

LE PROCUREUR.

J'attendrai donc long-temps.

LA COQUETTE.

Oui, oui, je parlerai, & l'on verra comment

Je

Je suis traitée.
Parce qu'un contrat dit que je suis mariée,
Il prétend me faire la loi,
Et disposer de moi
Comme un amant d'une maîtresse.
Monsieur me parle de tendresse,
Et veut prendre avec moi des familiarités.

ARLEQUIN.

Oh, ce n'est plus la mode, & de ces libertés
Les femmes du bel air ont retranché l'usage.

LA COQUETTE.

Ce n'est pas tout, monsieur. L'autre jour ce visage,
Devant la femme d'un greffier,
D'un notaire, & d'un financier,
Au lieu de m'appeller madame,
Tout court, me fit l'affront de m'appeller sa femme.

ARLEQUIN.

Il a grand tort, & je vois clairement
Que vous vivez tous deux celibatiquement:
Et vous nommer sa femme est une calomnie.

LA COQUETTE.

Hier au soir je voulois en toute liberté,
Regaler mes amis. Le souper apprêté,
Toute la troupe en joye, on voit pour mon malheur
Arriver ce benêt, comme un écornifleur,
Un chercheur de franchelipée:
Et sans être connu d'aucun de l'assemblé,
Se plante effrontément à table avecque nous.

ARLEQUIN.

Cette impudence est sans seconde:
Et ces bourgeois époux
Ne savent point leur monde.
Un mari de qualité
N'auroit jamais commis cette incivilité.

LA COQUETTE.

Cet avare vilain se plaint de ma parure.
Cependant cette chamarure
Ne revient qu'à cinq cens écus:

Et si c'est un argent que j'ai pris sur mon compte.

ARLEQUIN.

Fi ! votre époux devroit mourir de honte,
De vous voir un habit qui ne lui coute rien.

LA COQUETTE.

Les marchands sont contens, je les paye du mien.

ARLEQUIN.

Quand la femme fournit à de telles dépenses,
Ce n'est pas aux marchands qu'elle fait les avances.

LA COQUETTE.

Si vous saviez .....

ARLEQUIN.

J'en sai plus qu'il n'en faut.

Au procureur. Et vous maître nigaut,
Qui semblez mépriser l'éguillon qui vous pique,
Ma foi, vous tenez plus du bœuf que du stoïque,
Si vous ne répondez à ces piquans discours.

LE PROCUREUR.

Bon ! je les entens tous les jours,
Et je croi après tout, ma femme raisonnable.
Je l'aime trop pour la donner au diable :
Faites-moi le plaisir de la prendre pour vous.

ARLEQUIN.

Je vais lui donner un époux,
Qui du diable n'a pas tout à-fait la figure,
Mais qui dans peu de jours en aura la coëfure.
C'est vous que je destine... *Au cabaretier.*

LA COQUETTE.

A moi, monsieur, à moi,
Un mari de si bas aloi,
A moi, qui d'un sergent suis l'unique heritiere!

LE CABARETIER *à la coquette.*

Franchement, je ne connois guere
Ni votre pere ni le mien,
Mais je croi que je vous vaux bien.

LA COQUETTE.

Vraiment, il feroit beau me voir cabaretiere,

Et d'un empoisonneur l'épouse gargotiere !
ARLEQUIN.
A vos mordans discours mettez un caveçon.
Quoique son vin soit plein de colle de poisson,
Il est moins frelatté qu'une franche coquette :
Car sans parler de sa toilette,
Tous ses regards confits au vinaigre & au miel,
Le desordre artificiel
Des mouvemens de son visage,
Et ce tendre patelinage
Qui remplit son discours d'une fade douceur :
Tout cela franchement, fait plus de mal au cœur
Que le vin qu'il apprête
Ne fait mal à la tête.
LE CABARETIER *à la coquette.*
Je sais quelque secret pour éclaircir le vin :
Mais pour éclaircir vostre tein,
N'usez-vous point de fourberie ?
LA COQUETTE.
Mes roses & mes lys sont sans supercherie.
LE CABARETIER.
Je croi que vous prenez vos roses & vos lys
Chez le même épicier où je prens mes rubis.
Ce tein n'est point clair-net.
LA COQUETTE.
Si son effronterie ...
ARLEQUIN.
Ou taisez-vous, ou je vous remarie
Au procureur. C'est ainsi que je veux
Que vous troquïez tous deux.
LE PROCUREUR.
Monsieur ...
ARLEQUIN.
Vous êtes trop heureux
D'avoir une femme qui vous convienne.
LE PROCUREUR.
Je l'aime encor mieux que la mienne,

Toute laide qu'elle est.

ARLEQUIN *au procureur.*

Apprenez aujourd'hui,
Qu'un procureur ne doit avoir chez lui
Que pain moisi, vin détestable,
Et femme laide comme un diable,
Et le tout à cause des clercs.

Au cabaretier.

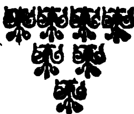
Vous, dont les berceaux sont déserts,
Si vous voulez avoir chez vous bonne pratique,
De ce joli bouchon parez votre pratique.

LE CABARETIER *chante.*

Si l'on troquoit de femme & de mari
Chez Dautel, & chez Fagnany,
Je leur conseillerois de fermer leurs boutiques,
Et de louer, pour loger leurs pratiques,
Toute la pleine Saint Denis.

L'HYMEN *chante.*

O l'heureux ménage,
D'une coquette, & d'un cabaretier
Qui savent leur métier!
Qu'ils vont mettre tous deux de talens en usage!
L'un par son tripotage
Sait rajeunir le vin;
Et l'autre, avec le blanc, & le carmin,
Rajeunit le visage.



SCENE III.

ARLEQUIN, UN JEUNE HOMME qui se cure les dents, UNE VIEILLE qui tient une bourse vuide, UN JARDINIER, & UNE JARDINIERE qui est grosse.

ARLEQUIN.

UNe vieille, dont la bourse est vuide, & un jeune homme qui se cure les dents ! cette scene muette parle toute seule. *Au jeune homme.* Vous voulez vous démarier, parce que vous voyez le fond de sa bourse ? Vous avez raison. *A la vieille.* Vous, vous vous plaignez apparemment qu'il ne vous a pas donné l'emploi de vos deniers ? Vous avez tort. Une vieille qui achete la tendresse d'un jeune homme, doit s'attendre, que dès le lendemain du marché, il portera chez sa voisine l'argent & la marchandise. Voyons, si nous trouverons ici de quoi vous assortir.

LE JARDINIER *à sa femme.*

Ah ! il y a long-temps que j'attends ce jour bien-heureux.

ARLEQUIN.

De quelle vacation êtes-vous ?

LE JARDINIER.

Jardinier, pour vous servir.

ARLEQUIN.

Je m'en suis douté, en voyant la rondeur de la jardiniere : car la terre d'un jardinier est toujours plus fertile qu'une autre.

LE JARDINIER.

Vous me faites plus d'honneur qu'il ne m'en est dû. Mais vous voyez ce jeune homme. *Il montre le mari de la vieille.*

ARLEQUIN.

En est-ce à lui l'honneur ?

LE JARDINIER.

Je ne dis pas cela ; mais je suis son jardinier, & il y a quelque temps qu'il vint me trouver, & qu'il me dit : maître Ambroise, en récompense de tes services, je te veux faire un présent.... Ah, monsieur..... Oui, maître Ambroise, je te donnes en mariage la fille de mon concierge... Oh ! comme il n'avoit pas accoutumé de me faire de si grands presens, je me doutai de sa ruse, & je dis en moi-même : je l'attraperai.

ARLEQUIN.

C'est-à-dire que vous ne voulûtes pas l'épouser.

LE JARDINIER.

Oh que si ! je l'épousai, pour mieux découvrir la verité, mais si-tôt que nous fumes mariés, je pris la poste, & je fis un voyage de six mois.

ARLEQUIN.

Je vous entends. C'est-à-dire que vous

voulûtes voir, si malgré votre absence....

LE JARDINIER.

Vous l'avez dit.

LA JARDINIERE.

Oh, l'absence ou la presence ne fait rien à la chose, & le mariage va toujours son train.

LE JARDINIER.

Il n'y a que quinze jours que je suis de retour, & vous voyez.

ARLEQUIN.

Cela ne vous doit point surprendre. Vous qui êtes jardinier, vous devez savoir que les fruits semés sur couche, viennent souvent avant la saison.

LE JARDINIER.

Oh, cela n'est pas naturel.

ARLEQUIN.

Oh que si! votre femme est peut-être une femme précoce.

LA JARDINIERE.

Monsieur, il dit qu'il n'y a que quinze jours qu'il est de retour, mais il faut qu'il y ait davantage, car le temps m'a bien duré.

LE JARDINIER.

Oh, tu as beau dire, le juge sera de mon côté, car il est homme comme moi.

LA JARDINIERE.

Il a interêt de me justifier, car il a peut-être une femme comme moi.

ARLEQUIN.

Ecoutez, la faute de votre femme est une faute d'ignorance, car si elle avoit sû calculer, comme vous, les jours & les mois, elle auroit si bien pris ses mesures, que vous ne vous seriez apperçu de rien, & il ne faut pas deshonorer une femme, parce qu'elle ne sait pas l'arithmetique.

LE JARDINIER.

Si vous voulez que je garde ma femme, défendez donc à monsieur de venir chez moi.

LA JARDINIERE.

Gardez-vous-en bien, c'est un homme de qualité qui trouveroit fort mauvais qu'on lui fit ce compliment-là.

ARLEQUIN.

Ce seroit manquer de politesse que de vous opposer à l'honneur que monsieur veut bien vous faire.

LE JARDINIER.

Oh, qu'il me laisse l'honneur que j'ai, & je le quitte de celui qu'il me veut faire.

L'HYMEN *s'avance & chante.*

Heureux qui par son labourage,
Met à profit
L'arbre fourchu du mariage!
La femme a l'avantage
D'être la branche à fruit.
Mais un mari discret & sage
Par son bois se met en credit.

ARLEQUIN.

D'un arbre roturier dont la tige est jolie,
On voit souvent sortir un noble rejetton :
Et par hazard aussi sur la branche annoblie
Un jardinier pourroit greffer un sauvageon.

Ce trocq-ci est bien aisé à faire. *Au jeune homme.* Monsieur, vous savez mieux que moi l'hypotêque que vous avez sur cette jeune femme. Je vous l'adjuge, tâchez de regagner avec elle, ce que vous avez dépensé à la vieille. *Au jardinier.* Et vous, mon ami, pour vous punir de la folie que vous avez faite, je vous ordonne d'épouser la bonne femme. C'est aux jardiniers qu'il faut donner les terres en friche, & une vieille ne doit point vous embarrasser. Vous trouverez le secret de la rajeunir, comme un vieux poirier, en lui coupant la tête : aussi bien une vieille sans argent, n'a plus que faire au monde.

SCENE IV.

ISABELLE voilée, ARLEQUIN.

ISABELLE.

MOnsieur, en faveur de la fête,
Je viens presenter ma requête.

ARLEQUIN.

C'est pour troquer d'époux que vous venez ici ;

Mais, madame, pourquoi vous déguiser ainsi?

ISABELLE.

Vraiment, monsieur, si j'étois refusée,
Et que mon mari sût....

ARLEQUIN.

La petite rusée!
Que j'ai de curiosité
De voir...

ISABELLE.

Oh, n'usez point de votre autorité.

ARLEQUIN.

Découvrez-moi votre visage.

ISABELLE.

Ne me pressez pas davantage.
Je ne puis apporter trop de précaution
Pour ne point troubler l'union
Qui regne dans notre ménage:
Elle est charmante.

ARLEQUIN.

Oh, le plaisant langage!
Ma foi, je crois que vous êtes unis
Comme le loup & la brebis.
Son discours sent un peu le déclin de la lune.
Dites-moi vos raisons.

ISABELLE.

Helas! je n'en ai qu'une.
En aimant mon mari six mois sont écoulés,
Et je trouve que c'est assez.

ARLEQUIN.

Hon! ce n'est point cela qui vous rend malheureuse.
Vous ne dites pas tout. Ne soyez point honteuse.
Apprenez-moi le hic de cet aimable époux.
Est-il brutal, est-il jaloux,
A-t-il chez le voisin quelque second ménage?

ISABELLE.

Non. Mais six mois de mariage.

ARLEQUIN.

D'accord, mais il me faut expliquer mieux le cas.

Dites-le moi tout bas.
Vous a-t-il refusé quelque habit magnifique ?

ISABELLE.

Six mois, monsieur, six mois.

AREQUIN.

La chose est sans replique,
Cependant il faudroit savoir de votre époux,
S'il est aussi las d'être à vous.

ISABELLE.

Ah ! si vous l'écoutez, monsieur, je suis perdue.
Il consentira qu'on le tue,
Plutôt que de rompre des nœuds
Qui font tout son bonheur.

ARLEQUIN.

Il est bien malheureux
D'aimer une ingrate.
Madame, votre affaire est un peu délicate,
J'y veux réver.

SCENE V.

LEANDRE avec un manteau sur le nez, ARLEQUIN.

LEANDRE.

Monsieur.

ARLEQUIN.

Autre déguisement.
Que voulez-vous de moi ?

LEANDRE.

Je viens secrettement
Vous faire un franc aveu de ma bizarrerie.
Mon épouse est jeune & jolie,
Et je pourrois faire serment

Qu'elle m'aime fidellement.
Cependant, puis qu'il faut avouer ma foiblesse,
Je ne puis supporter l'excès de sa tendresse,
Et je viens vous prier
De me démarier.

ARLEQUIN.

Je ne m'attendois pas à ce sujet de plainte.
Il est nouveau. Mais parlez moi sans feinte;
N'avez-vous point, pour briser ce lien,
Quelque grief plus fort ?

LEANDRE.

Comptez-vous donc pour rien
D'être obligé par complaisance
D'adorer une femme au moins en apparence,
D'épouser son caprice, & de remplir ses vœux,
De suivre pas à pas ses transports amoureux,
Enfin d'être auprès d'elle
Nuit & jour ?

ARLEQUIN.

Je sais bien qu'une épouse fidelle
Fait voir plus de pays à l'époux complaisant,
Qu'une maitresse à son amant.
Mais après tout, il faut prendre courage.
Vingt ou trente ans de mariage
La mettront sur le pié
D'une bonne amitié.

LEANDRE.

Je n'en croi rien, monsieur; la froideur conjugale
Ne sera jamais de son goût,
Et son ardeur toujours égale
Depuis six mois a mis ma patience à bout.

ARLEQUIN.

Depuis six mois il est à la torture.
Depuis six mois aussi... *regardant la femme.* La plaisante avanture!
De votre cher époux peut-on savoir le nom ?

ISABELLE.

C'est Leandre, monsieur.

ARLEQUIN *à l'homme.*

Comment vous nomme-t-on ?

LEANDRE.

Leandre.

ARLEQUIN.

Justement. La chose est averée,
C'est le mari de la voilée.
Je veux m'en divertir. Ecoutez moi tous deux.
Je vais d'un seul arrêt satisfaire vos vœux.
Vous qui cherchez une femme inconstante,
Croyez que celle-ci remplira votre attente ;
Jamais son trop d'amour ne vous fatiguera,
Et du moment qu'elle vous connoîtra,
Je vous réponds de son indifference.
Pour vous, *à la femme*, dont la volage instance
A pour but de changer, pour changer seulement,
Vous consentirez aisément
A l'hymen que je vous propose :
Mais il n'est point de bail sans clause,
Et je veux absolument
Que sans résister un moment,
Vous vous preniez tous deux.

ISABELLE.

Quoi donc, sans se connoître ?

ARLEQUIN.

Vous aimez mieux, peut-être,
Garder l'époux que vous avez ?

ISABELLE.

Que vous m'embarrassez !

ARLEQUIN.

Epouser au hazard, c'est la bonne methode,
Rien n'est plus à la mode,
Et tous les jours on unit mille époux,
Qui se connoissent moins que vous.

Allons, allons, de peur que ce mari ; dont vous êtes lasse, & que cette femme qui vous aime si tendrement, ne viennent

s'opposer au troc, il faut vous marier promptement. Allons, donnez-vous la main, je vous dispense d'attendre l'ordre de la ceremonie, & je vous marie dès-à-present.

LEANDRE & ISABELLE *s'épousent, puis se découvrent. Le gouverneur qui reconnoît qu'il a été trompé, & que c'est sa femme qu'il vient de marier à Leandre, après les premiers emportemens, consent d'en épouser une autre, ratifie leur mariage, & ordonne la fête qui suit.*

ARLEQUIN *s'adressant à l'hymen qui est au même poste où il étoit avant la ceremonie.*

Hymen, pour aujourd'hui faites cesser les plaintes,
Fermez bien cette main si pleine de malheurs;
Rallumez vos flammes éteintes
Et changez vos chaînes en fleurs.

Aux nouveaux mariés.

O troupe moins mal-assortis,
Pour vous bien réjouir, songez combien d'époux
Vont vous porter envie,
Et voudroient, comme vous,
Goûter en un seul jour les charmes du veuvage,
Et les plaisirs d'un nouveau mariage.

L'HYMEN *chante.*

Craignez le premier feu du flambeau de l'hymenée,
Il brille autant que celui de l'amour:
Mais bien souvent, en moins d'un jour,
Sa flamme se change en fumée.

Les violons jouent un menuet, & tous les époux moins mal-assortis passent en dansant deux à deux, & l'hymen les marie.

L'HYMEN *chante.*

Tu dis qu'en troquant de femme,

Tu trompes ton compagnon ;
Toi, tu le penſes dans l'ame :
Vous avez tous deux raiſon.
Mais avant que le coq chante,
Je crains bien que le plus fin
Du marché ne ſe repente,
En regrettant ſa catin.

ARLEQUIN *reprend.*

Car toujours la plus charmante
C'eſt la femme du voiſin.

LE CABARETIER *dont la femme laide a épouſé le procureur.*

Le ſeul défaut de ta laide,
C'eſt qu'elle achete un amant :
Auſſi cher que quand tu plaides,
Tu payes un témoin Normand.

LE PROCUREUR *dont la femme coquette a épouſé le cabaretier, répond.*

Si jamais la tienne attrape
La clef du coffre au magot,
Que de plumets par étape
Te grugeront comme un ſot !

ARLEQUIN *reprend.*

Quand la femme met la nape,
Le mari paye l'écot.

LA JARDINIERE *qui a épouſé le jeune homme.*

Quitter le compere Ambroiſe
Pour un jeune damoiſeau,
C'eſt bien troquer en matoiſe
Sa miche pour du gâteau.

LE JARDINIER *répond.*

Mais la fille de village
Se laſſe de pain au lait.
Le chat revient au fromage,
Et la ſervante au valet.

ARLEQUIN *reprend.*

Le pain bis pour le ménage,
Vaut bien mieux que le pain mollet.

On continue à danser.

ARLEQUIN *au parterre.*

En faveur de notre fête,
Combien d'époux à l'envi,
Sans me presenter requête,
Vont changer de femme aussi !
Mais tel qui sans privilege
Cherche à rire chez autrui,
Retrouve après ce manege
Le voisin qui rit chez lui.



LES


Les
Originaux

LES
ORIGINAUX
OU
L'ITALIEN.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au theâtre par monsieur de D. L. M. & representée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le treiziéme jour d'Août 1693.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

DU RIMET, auteur. Thalie.
ARLEQUIN, PIERROT, MEZZETIN, CINTHIO, Comediens.

ACTEURS DE LA PIE'CE.

GOGUET, pere de Colombine.
COLOMBINE.
PIERROT, MARINETTE, domestiques de Goguet.
OCTAVE amant de Colombine.
PASQUARIEL, MEZZETIN, ARLEQUIN, valets d'Octave.
LE VIDAME de Cotignac, *Arlequin.*
DE LA GAMME, musicien. *Mezzetin.*
DE SENE'CASSE, medecin. *Le Docteur.*

La Scene est à Paris.



LES ORIGINAUX OU L'ITALIEN.

PROLOGUE.

Tous les comediens sont couchés sur le théâtre, dormans. La symphonie joue un sommeil, dans le goût de celui d'Amadis.

DU RIMET.



OU diable sont donc ces messieurs ? Il y a plus d'une heure que je me suis fatigué inutilement à les chercher. Il me semble pourtant qu'à l'heure qu'il est, ce doit être ici leur gîte. Que vois-je ? Quel beau spectacle est-ce donc que ceci ? Voilà de tout-à-fait plaisantes figures ! Hola, ho, messieurs, hola, ho ? Est-il temps de dormir ? *Débout, débout, promptement de-*

bout : pour ma piéce nouvelle il faut préparer tout. Rien ne remue. Ignorent-ils qu'il n'est pas permis de s'alliter en plein theâtre, & croyent-ils qu'Arlequin en ait plus de droit que Lisiscas? *Holà, ho, debout, debout, promptement, debout, pour ma piéce nouvelle il faut préparer tout.* Peste de ronfleurs! Je déserte le barreau pour les servir de toute l'étendue de mes talens; & les ingrats me laissent égosiller sans répondre. Hola, hola, debout? Et mot de tous côtés. Quoi? pas un ne secouera l'oreille? Morbleu, j'enrage, & je serai contraint de sifler ces animaux-là. Je croi que le siflet & l'argent sont les seuls éperons qui les hâtent d'aller. Debout.... *Il va leur sifler aux oreilles, pendant qu'on répete le sommeil.*

ARLEQUIN *chante en se réveillant.*

Ah! j'entends un bruit qui nous presse
De nous rassembler tous.
Le charme cesse,
Eveillons nous.

TOUS.

Le charme cesse,
Eveillons-nous.

DU RIMET.

Qu'est-ce donc, messieurs? quelle momerie? Feriez-vous une répétition d'Amadis?

ARLEQUIN.

Un mot d'éclaircissement, s'il vous plait, mon cher monsieur du Rimet. Notre som-

meil eſt de gens qui ne ſavoient rien de mieux à faire. Suivant le reſultat de la derniere diéte de l'hôtel de Bourgogne, cet aſſoupiſſement devoit tenir en léthargie nos chagrins & nos talens, juſqu'à ce qu'un jour plus favorable eût rempli les vuides de notre théâtre. Car enfin, comme dit excellemment Ariſtote, *Natura abhorret vacuum*, & encore plus *comedia*. Pour en venir à l'exécution, nous prîmes chacun à notre gré un remede des plus ſuporatifs. Le ſeigneur Cinthio fut le premier endormi, grace à la moitié du prologue d'Aſtrée, qui en fit l'opération.

PIERROT.

Pour moi, monſieur, je n'ai point pris d'autre ſomnifere que le rôle que vous m'avez donné.

DU RIMET.

En vous remerciant, monſieur Pierrot. Bien de l'honneur pour mon ouvrage.

OCTAVE.

Pour moi, je l'avouerai, il m'a fallu prendre du jus de pavot.

DU RIMET.

Je n'en doute point, ſeigneur Octave. C'eſt l'émétique de l'inſomnie; & une tête amoureuſe comme la vôtre, ne ſe tranquiliſe guéres à moins.

MEZZETIN.

Pour moi, plus fin qu'eux tous, je me ſuis fait bercer par Bacchus. *Il chante.*

C'eſt à toi
Que je dois
Les plus longs ſommeils de ma vie.

ARLEQUIN.

Je me ſuis ſervi de la même recette.

DU RIMET.

Alte-là, de grace. Il m'importe peu de quelle maniere vous vous ſoyez livrés au ſommeil, il s'agit maintenant de jouer ma piéce, d'y donner tout l'agrément que j'attens de vous; de joindre au ſel de l'expreſſion, s'il en eſt, l'eſchalotte & la muſcade d'un jeu naturel & divertiſſant. Mais ſurtout, quelque ſuccès qu'ait la piéce, je m'en lave les mains; ne vous en prenez qu'à la ſaiſon: car, voyez-vous, il en va d'une comedie tout au rebours des autres productions de la nature. En été rien de ſi morfondu, en hyver rien de ſi vif & de ſi chaud; & ſouvent telle piéce agoniſante dès la premiere répreſentation, ſe remet ſur pied & fleurit dans tout le cours d'un hyver, qu'on n'auroit pas ſouffert quatre jours, ſi le ſort moins favorable à l'auteur eut reculé ſon exécution juſqu'aux vacances.

CINTHIO.

Vous avez vos raiſons pour nous prévenir, monſieur du Rimet. Vous craignez peut-être que quelque deſobligeante ſymphonie ne condamne votre piéce au cabinet....

DU RIMET.

La saison.

CINTHIO.

Et qu'un vuide fâcheux ne se rempare demain de notre theâtre.

DU RIMET.

La saison. Car après tout, Moliere lui-même ressuscitât-il avec un chef-d'œuvre nouveau, dites-moi, je vous prie, pourroit il rassembler pour le voir tant de jeunes guerriers qui se hâlent au soleil de Flandres? Tant de femmes affligées de la perte d'un sous-mari, qui vont passer en recluses, dans une maison de campagne, le fâcheux *interim* qui les éloigne d'un jeune officier? Vaincroit-il le scrupule de ces femmes délicates, qui croiroient commettre un attentat contre leur santé, de venir à la comedie sans manchon? Redresseroit-il les travers du goût de ces jeunes gens qui ne viennent ici que pour lorgner les beautés des loges, & qu'on n'y voit jamais quand ils desesperent de trouver matiere à leurs œillades? Arracheroit-il enfin des genoux de leurs belles tant de conseillers & de financiers, qui ne songent qu'à profiter du temps qu'ils ont à soupirer avec espoir?

PIERROT.

Jarniguoi, vous jasez tout comme une comedie!

DU RIMET.

Mais c'eſt trop s'amuſer à la moutarde, mettez-vous en état d'officier ma piéce. Je me repoſe de ſes interêts ſur l'habilité du ſeigneur Cinthio, le tendre du ſeigneur Octave, le bouffon de Mezzetin, l'agilité de Paſquariel, le naïf de Pierrot, les bons mots, & la ſoupleſſe d'eſprit d'Arlequin, la mémoire ingenieuſe de Colombine, & l'agrément de Marinette, je vous ſuis caution que ſi tout fait ſon devoir, les ſiflets n'y mettront point le nez.

CINTHIO.

Méchante caution, ne vous en déplaiſe. Nous avons, nous autres hommes, des ſentimens de pere pour nos productions, qui nous faſcinent extraordinairement les yeux. Nous n'y voyons qu'or & pierreries, quand les autres n'y voyent que paille & que fumier. Croyez-moi, nous le ſavons par experience, chaque auteur croit ſa piéce un phenix, ne fut-elle pas ſeulement digne du nom de chauve-ſouris.

DU RIMET.

J'en demeure d'accord; mais c'eſt à vous à n'en pas être les duppes, & à ne pas deshonorer le theâtre par les heures perdues d'un fat, qui couſant bout à bout cinq ou ſix méchans dialogues, s'imagine conſtruire une comedie inſifflable.

CINTHIO.

Mon dieu ! nous n'avons pas tant de tort que l'on pense. L'exécution devient souvent l'écueil d'un ouvrage, qu'à la lecture on auroit pris pour quelque chose. Tenez, ce sont de ces tableaux du premier jour de May, chef-d'œuvre dans la chambre, moins qu'apprentissage au parvis.

THALIE *descend dans une machine.*

Acteurs, reconnoissez Thalie,
La muse de la comedie.
Ne craignez point des spectateurs lassés
L'harmonieuse colere.
Jouez en paix, ce vous doit être assez
Que du succez je me fasse une affaire.
Des sifflets mon pouvoir saura vous garantir,
Et je conjure le parterre,
De ne me point faire mentir.

TOUS.

Nous conjurons tous le parterre
De ne la point faire mentir.





ACTE I.

SCENE I.

OCTAVE, MEZZETIN, ARLEQUIN.

Octave parle de la difficulté qu'il trouve à obtenir Colombine, avec Arlequin & Mezzetin, qui font les plaisans, en lui donnant des conseils. Octave leur donne de l'argent pour les engager à le servir, & se retire. Au lieu de songer à lui, ils s'enyvrent, & parlent de la guerre à tort & à travers. Octave revient, qui de colere, tire l'épée contr'eux pour les frapper.

SCENE II.

PASQUARIEL, OCTAVE.

Pasquariel arrive, qui arrete Octave, & donne lieu à Arlequin & à Mezzetin de s'enfuir. Il apprend d'Octave la cause de son emportement, & lui promet de le servir. Il lui dit que Goguet a destiné Colombine à un italien riche; mais que dans l'incertitude qu'il vienne en Fran-

te, il lui a laissé la liberté de voir le monde, afin qu'en tout cas elle ne manque point de bons partis : Qu'il jouiroit lui-même de cette liberté, s'il n'avoit pas été surpris dans le jardin avec Colombine à une heure indue, mais que malgré cela il n'a qu'à écrire un billet à Colombine, & qu'il se charge de le faire tenir. Ils sortent.

SCENE III.

Le theâtre represente l'apartement de Colombine.

COLOMBINE *écrivant sur une table,* PIERROT *assoupi sur une chaise.*

COLOMBINE.

BOn ! je m'en suis tirée, ce me semble, assez à mon honneur. La scene est du temps, les caracteres en sont copiés sur des originaux encore bien mangeans. Il n'en faut pas davantage, le siécle est en goût de satyre. Il ne me reste plus qu'à en demander l'avis à Pierrot. La nature doit toujours être la premiere critique de mon ouvrage. Pierrot ? Pierrot ? Allons donc ? tu te desœuvres à toute heure par des assoupissemens hors de saison.

PIERROT *bâillant.*

J'arniguoi. . . . . . morguoi. . . . . . j'enrage. Voyez que vlà qu'est biau de m'éveiller !

j'allois sans vous, achever le plus beau fait d'armes qui se soit jamais vu.

COLOMBINE.

Comment, Pierrot? Le dieu Morphée te regaloit-il de quelque belle chimere?

PIERROT.

Tenez, voyez un peu ce que c'est que de lire de beaux livres! je m'imaginois être à la tête de quatre cens mille hommes. Voyez si j'avois bonne mine! j'arrangeois mon monde tout comme vous arrangez vos livres; & puis, je marchois tête baissée contre le grand Turc, qui guidoit une populace comme la mienne. Oh dame, lui, il est bien nommé; il étoit deux fois haut comme notre maison. J'avois déja estramaçonné la moitié de ses troupes, & j'avois le bras levé sur lui, quand vous avez detourné le coup en m'éveillant.

COLOMBINE.

C'est dommage, Pierrot; c'étoit de quoi t'éterniser.

PIERROT.

Mais, pour parler franchement, j'ai encore plus de regret à mon somme qu'à mon rêve. Je ne repose ici non plus qu'un jaloux. Il faut que Pierrot soit le camarade de vos veilles, & je sai ce qu'il m'en coute; j'en ai un peu plus d'esprit, mais j'en suis quatre fois plus maigre.

COLOMBINE.

Quoi, Pierrot, te lasserois-tu de te dé-

craſſer la conception ; & ne te ſens-tu pas tout un autre homme, depuis que tu es avec moi ?

PIERROT.

Il eſt vrai que quand je vins ici, je diſois par fois un mot pour l'autre ; mais je ne prenois pas dix pour vingt ; & à preſent, j'ai l'eſprit embabouiné de tant de vetilles, que je pourrois bien m'y tromper, oui. Au moins je vous en avertis, ne me payez point mes gages quand je travaille à mes remarques ſur Vaugelas. Je ne ſai non plus ce que je fais dans ce temps-là, que votre pere quand il a ſes vapeurs.

COLOMBINE.

Oh ça, Pierrot, écoutes-moi à ton tour. Je te veux demander ton ſentiment ſur une ſcene qui vient de m'échapper.

PIERROT *prenant une chaiſe.*

Attendez donc que je me mette à mon aiſe : il faut être raſſis pour bien juger de quelque choſe. Ça, parlez à preſent, je vous défie de faire perdre contenance à ma cenſure.

COLOMBINE.

Tiens, Pierrot, imagines-toi un jeune officier déhanché cavalierement, débraillé avec appareil, & ſurmonté d'une plume blanche, qui fait la moitié de ſon mérite : entrant d'une langueur riante dans la chambre de ſa maitreſſe. Enfin, ma reine, c'eſt

à ce coup que la gloire exile ma tendresse sur les frontieres, & qu'il faut laisser flétrir les myrthes, pour aller cueillir les lauriers.

PIERROT.

Je n'aurois pas mieux débutté.

COLOMBINE.

Fais-toi à present l'idée de quelque belle brune, raisonnablement coquette, qui ne permet à son cœur que de ces amours d'amusement, où, pour un grain de raison, il entre d'ordinaire un gros de caprice. C'en est donc fait, chevalier, me voilà veuve jusqu'au quartier d'hyver? Helas! les méchans hommes, quand j'y pense, qui ont été les premiers assez fous pour s'aller battre en ceremonie, contre des gens qu'ils ne connoissoient pas. En verité, chevalier, je ne regrette jamais tant les utilités de la paix que dans l'instant fâcheux de nos desunions. *L'officier.* J'ai pourtant de terribles secousses de jalousie, mon aimable. Je m'imagine que vous avez fait provision d'adorateurs pour la campagne, & je ne pars pas bien rassuré contre les visites du prodigue Boisset, & de l'amoureux Magistrat. *La coquette.* Fi donc, chevalier! Peux-tu les honorer de tes soupçons? Le premier n'est bon que dans une conference, & on s'ennuye du second au bout d'un quart-d'heure. Tu sais que je ne m'engage que par des manieres amusantes; & hors

quelques abbés qui s'en escriment un peu, les seuls gens d'épée ont droit d'y réussir. *L'officier.* C'est à dire; mon aimable, que c'est l'academicien petit collet, qui battra l'allarme pour mon cœur. *La coquette.* A quoi songes-tu, chevalier? c'est le plus faux merite que je connoisse, & en deux ans il ne m'a été bon qu'à me défaire de quelques accens de ma province. *L'officier.* Et ce jeune homme d'auteur, qui s'est acquis le droit de se veautrer sur le theâtre italien, par une piéce digne d'être piloriée au Parnasse, comme l'opprobre de la republique des lettres, qu'en ferez-vous? *La coquette.* Il sera toujours notre *la Couture*, par ses extravagances rimées, & ses galanteries du college. Enfin, ma belle, vous me promettez neutralité pour toutes sortes d'objets.... En peux-tu douter sans outrage.... C'est assez, je pars le plus heureux des hommes.... Adieu, chevalier. Menages bien ton sang, & sur tout ton tein..... Adieu, ma belle, ménagez bien vos appas, & sur tout votre argent. Vas, vas, avant que de rien confier au sort, je te réponds de deux lettres de change du même stile que l'année passée. Adieu donc, ma belle, je vous quitte sur la bonne bouche. *A Pierrot.* Hé bien, Pierrot? *Elle le va reveiller.* L'animal! Pierrot?

PIERROT *bâillant.*

Ah, ah! Il y a là de beaux endroits, ſur tout cet officier.... que vous piloriez... à cauſe de la neutralité. Continuez.... Il n'y a pas le mot à dire.

COLOMBINE.

Leves-toi, maraut. Je te montrerai à recevoir ſi mal l'honneur qu'on te fait.

PIERROT.

Dame, mademoiſelle, c'eſt votre faute. Je ne dors pas ici la moitié de ma refection, & le ſommeil ne veut rien perdre de ſes droits; quand on lui rabat de ſa nuit, il ſe récompenſe ſur le jour. Ma mere m'avoit pourtant bien recommandé de ne jamais m'endormir devant les filles.

COLOMBINE.

De tout autre que de ta mere l'avis ſeroit ridicule, & je ne vois pas qu'aucune de tes poſtures....

PIERROT.

Hé pargué, pourquoi non? Je me ſuis bien ſentu.... là.... comme une revolution d'humeur, en voyant dormir Marinette. Eſt-ce pas queuſi queumi?

COLOMBINE.

Tais-toi.

PIERROT.

Tenez, voilà votre pere qui vient vous rendre viſite.

SCENE

SCENE IV.

GOGUET, COLOMBINE, PIERROT.

GOGUET.

HE' bien, ma fille, toujours dans le bel esprit, sans cesse entêtée d'ouvrages dramatiques, & il n'y a pas moyen de te mettre en goût de mariage ?

PIERROT.

Ma foi, monsieur, les filles s'y mettent assez d'elles-mêmes.

COLOMBINE.

Je vous avouerai, mon pere, que le seul bel esprit m'enchante, & que comme le mariage est pour toute la vie, je croi qu'il est bon de se choisir un époux, dont l'agrément soit à l'épreuve des années. Car enfin, ne demeurerez vous pas d'accord que c'est un grand charme de trouver dans un mari même matiere à sa tendresse, & de voir sur les débris d'une jeunesse aimable s'elever un mérite encore plus charmant ? Autrement, mon pere, l'aversion vient en poste troubler un naissant ménage, & l'on se veut un mal mortel d'avoir cru ses sens, quand le seul remede est de prendre patience.

PIERROT *à Goguet.*

Au moins, ce petit bout de fille-là nous dame le pion à tous deux.

GOGUET.

Hé bien soit, ma fille. L'esprit est agréable, je ne le conteste pas : mais fait-il fortune au siécle où nous sommes? Vas, vas, crois-moi, le Parnasse est à cent mille lieues du Perou, & cent exemples journaliers ne prouvent que trop cette geographie. Comptes un peu les pistoles de ce crasseux malgré lui, qui n'a jamais pu que coudre un cinquiéme acte aux Freres mal unis. Songes à ce colimaçon renfermé, qui des pyramides de Rome s'est refugié chez Porphirogenete, & qu'on a fait taire à la fin, pour trop montrer les cornes aux gens.

PIERROT.

C'est un plaisant colimaçon! il montroit les cornes sans sortir de sa coquille.

GOGUET.

Vois la catastrophe de ce fameux Phaeton, qui s'est élevé si haut dans une piéce, pour tomber si bas dans l'autre? Songes à ce poupin ingenieux, qui faisant bonne figure tant qu'il est resté à Paris, s'est allé faire donner le coup de dague à venise? Vois enfin, cet acteur veteran tant regretté, dont le second tome n'a jamais pu parvenir à l'impression?

PIERROT.

Mais, monſieur, ſans aller plus loin, fais-je fortune, moi qui regorge de talens?

COLOMBINE.

Enfin, mon pere....

GOGUET.

Enfin, ma fille, il faut deſcendre du haut de ton genie au choix d'un époux. J'attens de jour en jour l'italien que je te deſtine. Mais juſqu'à ce que ton devoir fixe ton inclination, pour qui d'entre tous ceux que tu vois te ſentirois-tu quelque penchant? Le vidame de Cotignac?

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous, mon pere? Suis-je fille à me payer de fanfaronade?

GOGUET.

Que dis-tu donc du muſicien, monſieur de la Gamme?

COLOMBINE.

Je me paye encore moins de chanſons.

GOGUET.

Et du medecin, monſieur de Senécaſſe?

COLOMBINE.

C'eſt mon horreur.

GOGUET.

Horreur tant qu'il vous plaira, ma fille; je vois bien que vous révaſſez encore à cet Octave. Mais trêve d'entêtement. Il n'eſt pas aſſez riche, pour être votre fait; & gardez-vous ſur les yeux de votre tête....

UN LAQUAIS.

Monsieur, c'est monsieur le vidame de Cotignac.

GOGUET.

Qu'il entre.

PIERROT.

Le plaisant personnage que ce monsieur le vidame !

SCENE V.

COTIGNAC, GOGUET, COLOMBINE, PIERROT.

COTIGNAC *à Colombine, prononçant en Gascon.*

BOn jour, ma belle. *En frappant sur l'épaule de Goguet.* Serviteur, bon homme. Je viens vous accommoder de mon aprés-souper. La lune n'est point belle, il souffle un vent de côtes ; vous serez de ma promenade de ce soir.

GOGUET.

Je ressens, monsieur, tout le plaisir possible de l'honneur...

COTIGNAC.

Sans compliment, bon homme. *A Pierrot.* Hola hé, homme blanc, cherches quelqu'un de tes camarades, qu'on aille

dire au premier de mes gens qu'il me vienne donner un siége.

PIERROT.

Dites-moi auparavant, monsieur, de quelle couleur sont vos gens?

COTIGNAC.

De quelle couleur dis-tu?

PIERROT.

Oui.

COTIGNAC.

Ils sont, mon ami.... Hé, morbleu, de quoi te mets-tu en peine? Sais-tu qu'un valet curieux est mon aversion? oui, le diable m'emporte, si un domestique s'offrant à moi, osoit s'informer de ses gages, je lui répondrois par un gest de pied ou de main dont il se souviendroit quelques quarts-d'heures.

COLOMBINE.

Vous êtes prompt, monsieur de Cotignac.

COTIGNAC.

Comme un éclair.

PIERROT.

Il fait l'entendu, à cause qu'il est entr'eux deux.

COLOMBINE.

Donnes des siéges, Pierrot, sans marmotter.

COTIGNAC.

Un fauteuil pour moi, mon ami. Je n'ai

de l'eſprit que quand je m'allonge. *En s'aſſeiant.* Ah ! je ne ſuis jamais ſi fatigué que quand je ſoupe à l'auberge. J'ai quatre étrangers à ma table, au diable ſi pas un s'entend, ou peut ſe faire entendre.

GOGUET.

Vous êtes bien ſimple ! Que ne cherchez-vous quelque compagnie où vous ayez plus d'agrément ?

COTIGNAC.

Bon, c'eſt bien la peine ! Je n'y ſoupe qu'une fois par jour.

COLOMBINE.

C'eſt être trop ſobre de la moitié, pour un homme de vos cantons.

COTIGNAC *à Goguet.*

Pour vous, toujours frais & gaillard ? Ma foi, tant vous avez l'air jeune, vous me paroiſſez retombé dans le plus reculé de votre enfance.

GOGUET.

Tout le monde me fait le même compliment.

COTIGNAC *à Colombine.*

Et vous, la belle, depuis notre derniere entrevue, mon mérite a-t-il bien plaidé ma cauſe, & votre cœur eſt-il dans la réſolution de me faire meilleur viſage que de coutume ?

COLOMBINE.

Monſieur, mon cœur a toujours été dans

une situation indifferente, que vous n'avez point encore alterée.

COTIGNAC.

Ecoutez, je ne suis pas accoutumé aux longs siéges, & je n'ai point encore attaqué de cœur assez fanfaron, qui ne battît la chamade avant quinzaine.

COLOMBINE.

Je me propose pourtant de me défendre un peu davantage, & je ne vous croi pas assez bien muni pour faire si-tôt bréche à mon cœur.

COTIGNAC.

Bon, pour des novices qui bégayent encore une déclaration, & qui ont besoin d'épeler l'aveu d'une femme pour l'entendre! Mais moi, cadedis, dont le simple aspect prêche l'amour, vous pretendriez me faire soupirer comme un benêt, sans savoir à quoi m'en tenir? Nenni, de par tous les diables, nenni. *A Goguet.* Me le conseilleriez-vous, bon homme?

GOGUET.

En effet, monsieur, les privileges des gens de votre sorte doivent s'étendre un peu loin; & quand on est de bonne maison comme vous êtes....

COTIGNAC.

Qu'appellez-vous, de bonne maison? Je suis le doyen de la noblesse de mon pays, moi, & les racines de mon arbre genealo-

gique ont gagné terre si avant dans les siécles passez, qu'il est absolument impossible de les déterre. GOGUET.

D'ailleurs, la noblesse étant étayée d'un merite personnel....

COTIGNAC.

Encore pis. J'y suis grec sur le mérite personnel; & il n'est point de climat si dépeuplé d'armes & de belles, où je n'aye été chercher la gloire & les bonnes fortunes. Champion de Mars, champion d'amour, tout a succombé sous mes coups.

COLOMBINE.

Je trouve, monsieur, dans vos manieres de parler beaucoup d'accent du pays.

COTIGNAC.

Accent du pays? fort bien! Vous me voulez rompre en visiere? Tel est le destin de ma vie, que tout y paroit inventé. Mais je vous répons sur ma parole, que je n'outre pas d'un atome.

COLOMBINE.

Vous savez qu'on se défie volontiers de l'amour propre d'un Gascon.

COTIGNAC.

Je n'y donne point, moi. Tenez, voici la gloire. A Vienne je déloge le turc d'un bastion; à Philisbourg je force un retranchement; à Mons j'emporte un ouvrage; & à Fleurus j'enfonce moi seul cinq ou six bataillons.

GOGUET.

A ce compte, monſieur, malheureux le parti dont vous n'êtes pas.

COTIGNAC.

Voici l'amour. Je viens à Paris ; une belle me voit & m'aime, l'un ſuit de l'autre. Elle ſe trouve de mon goût, je me rends tous les jours chez elle à certaine heure ; le manége dure quelque temps, elle s'enjalouſe, nous rompons. Moi je renvoye genereuſement le portrait & les lettres, ne reſervant pour moi qu'une écharpe & quatre cens piſtoles, ſeulement pour me ſouvenir d'elle : N'eſt-ce pas agir en brave homme, cela ?

COLOMBINE.

Tout-à-fait, c'eſt à vous d'avoir des intrigues.

COTIGNAC.

Allez, allez, vous en verrez bien d'autres, mes mémoires ſont ſous la preſſe.

GOGUET.

Quoi, monſieur, vous donnez au public un détail de toutes vos avantures ?

COTIGNAC.

Oui, je fais encore cela pour lui. Ce ſera pourtant un meuble d'arriere-boutique ; car il eſt dans le cours de ma vie des particularités qui importent terriblement aux couronnes.

PIERROT *par dessus le fauteuil.*

Dites donc, monsieur le vidame, vous ne vous mouchez pas du pied, à ce que je vois?

COTIGNAC *se levant.*

Quoi? Tu as l'effronterie de m'écouter, maraut?

PIERROT.

Vraiment, j'écoute bien quelquefois ramager la linotte de notre savetier.

COTIGNAC *tirant son épée.*

Ah, tu jases! J'en suis bien aise! il ne t'en coutera qu'un tronçon de nez. Je te montrerai à encanailler ma conversation!

PIERROT.

A moi!

Il court après Pierrot; & Goguet & Colombine courent pour l'arrêter. La chambre se referme.



SCENE VI.

PASQUARIEL, OCTAVE.

PAsquariel reçoit une lettre d'Octave, & lui promet de la faire tenir à Colombine. Il lui dit qu'il attend un musicien nommé la Gamme, & ses violons, pour donner la serenade.

SCENE VII.

ARlequin d'un côté, Pierrot de l'autre, Pasquariel au milieu, font une scene de nuit. Pierrot rentre dans la maison de Goguet. Pasquariel dit à Arlequin d'éviter la colere d'Octave. Arlequin le prie de faire sa paix, & s'en va.

SCENE VIII.

LA GAMME *après plusieurs lazzi reconnoit Pasquariel. La serenade se donne, & la Gamme chante ceci.*

HAutbois, à mes tendres chansons
Joignez la douceur de vos sons:
Portez jusqu'au lit de ma belle
La tendresse & l'amour que je ressens pour elle.
Redoublez vos accords, hautbois, efforcez-vous

De servir mon amour extrême.
Eveillez la beauté que j'aime,
Et laissez dormir les jaloux.

PASQUARIEL *donne la lettre à Marinette, qui paroit à la fenêtre.*

OCTAVE *veut payer la Gamme, & le remercie de la serenade qu'il a donnée à Colombine. La Gamme, au nom de Colombine, change de ton, & dit qu'elle est sa maitresse. Octave tire l'épée; Goguet paroît à la fenêtre en bonnet de nuit; Pierrot sort avec un mousqueton qu'il tire, & le premier acte finit.*



ACTE II.

SCENE I.

Le theâtre represente l'apartement de Colombine.

COLOMBINE *seule.*

O Mon cher Octave, faut-il que je voye si peu de jour à notre bonheur! faut-il qu'avec le desespoir de n'être jamais à toi, j'aye encore le déplaisir de ne te pas voir! Au moins m'est-ce une consolation de n'avoir rien à me reprocher. Je feins un entêtement pour l'esprit, afin que si l'italien qu'on me destine n'en est pas bien partagé, comme il y a apparence, j'aye une répu-

gnance toute prête pour oppoſer à notre mariage. Mais j'entends mon pere. Il faut changer de ton. *Elle prend un Moliere.* O charmant Moliere! mes plus chers délices! auteur cent fois inimitable! ah, qu'un époux comme toi ſeroit bien l'objet de mes déſirs!

SCENE II.

GOGUET, COLOMBINE.

GOGUET.

ENfin le ſort eſt jetté, on ne trouvera jamais Colombine ſans un Moliere à la main; c'eſt ſon épée de chevet.

COLOMBINE.

Pourriez-vous bien m'en ſavoir mauvais gré? Alexandre dormoit moins noblement ſur Homere, que je ne veille avec cet aimable auteur. Quel plaiſir, en liſant ſes charmantes copies, de promener ſon idée ſur mille originaux poſthumes, qui ſont tous les jours les piéces juſtificatives de la bonté de ſes caracteres!

GOGUET.

Oui, ma fille, c'eſt un fort habile homme: mais il eſt temps pour tout. L'amuſement ne doit point marcher devant le néceſſaire, & tu devrois me ſeconder dans le deſſein que j'ai de t'établir.

COLOMBINE.

Quel plaisir de voir dans ses œuvres le portrait prophetique d'un tartuffe abusant de la confiance des plus honnêtes gens, qui ne leve le masque qu'au dommage de ses trop crédules bienfaicteurs!

GOGUET.

Encore un coup, je n'ai que faire de tes applications, & tu me ferois bien plus de plaisir....

COLOMBINE.

Tantôt je m'y remets ce valetudinaire chimérique, qu'on ne trouve jamais qu'avec un bouillon dans le corps, de l'une ou de l'autre espece : tantôt je m'y remets ce bourgeois entêté de gentilhommerie, qui friponne à toutes jambes, pour acheter en bref une charge de secretaire du roi, & transposer insolemment son enseigne de sa boutique à son carosse...

GOGUET.

En verité, ma fille, ton bel esprit degenere en entêtement.

COLOMBINE.

Tenez, il n'a manqué que le portrait de ces partisans, qu'on ne voit manier l'argent qu'avec des mains de gomme, & qui savent distribuer à tous les états de la vie cinq ou six enfans gros seigneurs.

GOGUET.

Est-ce donc fait, Colombine? Ne parlo-

ras-tu jamais que de ce qu'on ne te demande pas ? Quittes ton livre, ſonges que Goguet ton pere t'interroge, écoutes-moi. Tu me parois d'un grand ſerieux, pour être ſi près de ta nôce. Je ne te ſoupçonne pas de craindre cette ſorte d'engagement ; tu ſerois la premiere fille qui eut peur d'un mari.

COLOMBINE.

Je n'ai peur, mon pere, que de ne le trouver pas aſſez aimable, & je ne répondrois pas de pouvoir me ſoumettre à vos ordres, s'il manquoit du côté de l'eſprit.

GOGUET.

Bon, ſi tu le voulois faire remplir quelque place d'académie : mais c'eſt un mari qu'il te faut, & ce n'eſt pas de beau genie dont ils ont le plus de beſoin.

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous, mon pere ? Je ſai bien que ſi j'avois fait des loix, moi, la premiere & la plus valable cauſe d'un divorce auroit été l'impuiſſance d'eſprit.

GOGUET.

Il eſt peu de femmes de ton goût, Colombine ; & c'eſt bien aviſé au ciel de ne t'avoir point poſté dans le monde en legiſlatrice, tout ſon ſexe auroit fulminé contre. Mais je te laiſſe. Je n'ai que deux mots à te dire : ſonges à te faire d'avance quelque penchant pour l'italien, ou tu l'épouſeras contre vent & marée. Adieu.

COLOMBINE *seule.*

Cruauté ! qu'il faille être les victimes de l'avarice de nos parens ! Hélas ! puisque souvent pour toute la vie il ne nous est permis d'avoir qu'un homme, il étoit bien juste de nous en laisser le choix.

SCENE III.

LE VIDAME DE COTIGNAC dans une chaise à porteur, COLOMBINE.

COTIGNAC.

ARrêtez donc, porteurs ; arrêtez. *Sortant de la chaise.* Pardon, ma belle Parce qu'au louvre les marauts me portent jusques dans la cour d'honneur, ils ont cru qu'ici ce n'étoit pas trop d'entrer dans la salle. *Vers les porteurs.* Hé morbleu, marauts, ne se retranche-t-on pas de ses droits quand on aime ?

UN PORTEUR.

Ma foi, monsieur, c'est bien par votre ordre que nous avons entré jusqu'ici.

COTIGNAC.

Les ânes, mademoiselle, qui ne se connoissent point en ironie ! Ma chaise, allez m'attendre dans la cour, je suis à vous dans un moment. *Les porteurs s'en vont.*

COLOMBINE.

COLOMBINE.

é, bien, monsieur, depuis hier au soir, le révolution dans votre petit monde ?

COTIGNAC.

e croiriez-vous ? on a voulu tenter ma stance. On me jette à la tête la veuve des plus gros seigneurs du royaume, a dix bonnes mille livres de rente.

COLOMBINE.

Comment, monsieur ? La veuve d'un gros gneur n'a que dix mille livres de rente ?

COTIGNAC.

Vous n'appellez cela rien, vous ? C'est homme qui laisse après lui plus de vingt uves à partager sa dépouille : vous voyez en qu'il falloit que le monceau fut gros.

COLOMBINE.

Ah, ah, je vous entends. Je ne donnois s d'abord dans le vrai de la chose.

COTIGNAC.

D'ailleurs, comme c'est une tout-à-fait elle personne, je ne comprends pas dans s dix mille livres le casuel, qui monte encore à davantage.

COLOMBINE.

Je croi qu'en effet vous vous appercevriez le l'ascendant du casuel.

COTIGNAC.

Vous vous jouez des mots, friponne, qu'importe, à vous permis, vous vous jouez bien de nos libertés. Ecoutez pour-

tant. Je vous avertis qu'il n'y a point de temps à perdre ; ma tendresse est en un état violent.

SCENE IV.

LA GAMME, COLOMBINE, COTIGNAC.

LA GAMME *entre, & chante ce qui suit.*

QUe j'entre avec plaisir, dans ce lieu plein d'appas! Tout m'y plaît, tout m'y va ravir. *Vers Cotignac.* Pardon, monsieur, je ne vous voyois pas.

COTIGNAC.

De quel pays est cet accent-là ?

LA GAMME.

De l'ancienne Thrace, monsieur. Mais audience, s'il vous plaît, pour mon petit compliment. *Vers Colombine.* Mademoiselle, le port de vos beautés impose une tenue à ma flamme, qui me fait sans cesse solfier des demis soupirs, ou des soupirs complets: & le mode de mon amour, posé sur la clef de vos charmes, m'inspire des roulemens de desirs & de transports qui ne finiront que par la cadence de vos bontés. Oui, mademoiselle, je ne pensois qu'en b carre, avant que votre aimable presence eut noté mon cœur d'une double croche amoureuse.

Mais depuis que vous m'avez fait détonner de mon indifference, je ne pense, & je n'agis plus qu'en b mol. La, la, la. *Il fredonne sur le b mol.*

COLOMBINE.

Monsieur de la Gamme, voilà un compliment tout-à-fait bien tourné. Vous aviez raison de demander audience.

LA GAMME.

Bien de l'honneur, mademoiselle, La, la la. *Il continue de fredonner.*

COTIGNAC.

J'ai quelque teinture de chiromancie, moi. *Vers la Gamme.* Donnez-moi la main. Je gagerois ma fortune, que vous savez la musique. Avouez la dette.

LA GAMME.

Oui, monsieur, je suis professeur royal du chant dans toutes ses parties. Je sors presentement de chez une belle, à qui je montre pour ses bonnes graces. Je suis toujours payé d'avance.

COTIGNAC.

Touchez-là, monsieur de la Gamme, vous êtes mon homme, je vous arrête. La premiere leçon à demain. Marché fait, n'est-ce pas? *Il le baise.* Voilà des arrhes, mon ami. Ma maison, rue dépeuplée. Je loge par le bas, cave, salle, cuisine, tout de plein pied. Je vous attends demain à mon petit lever.

LA GAMME.

Je vous déclare, monsieur, que vos bonnes graces sont de la fausse monnoye pour moi en comparaison de celle du sexe. *Il fredonne.* La, la, la.

COTIGNAC.

Cadedis, tant pis pour toi, si tu ne vogues pas quand je te souffle le vent en poupe.

LA GAMME *fredonnant.*

La, la, la.

COTIGNAC.

Peste du babillard!

COLOMBINE.

A propos, monsieur de la Gamme, dites-nous un peu des nouvelles de nos spectacles. Je m'y interesse fort, & je ne vois qu'à regret que le siécle soit en train d'être en opera comme les Espagnols en habit, toujours les mêmes.

LA GAMME.

C'est la faute des poëtes. La musique fait toujours de bonne sausse, mais que sert-elle avec de méchant poisson? La, la, la. *Il fredonne.*

COTIGNAC.

Monsieur de la sausse, vous ne me paroissez pas un juge competant sur l'article, & je ne vous crois partagé de talens qu'à léche-doigt.

LA GAMME.

Vous en direz ce qu'il vous plaira, j'ai pourtant fait une autre Astrée.

COLOMBINE.

Oh, oh, voilà de quoi vous donner du relief dans le monde.

COTIGNAC.

Bon, Astrée? C'est une publique qui m'a couté onze francs, elle m'ennuya pour mon argent.

LA GAMME.

C'est un phenix qui veut renaître de sa cendre; & le public sera plus le Celadon de la seconde que de la premiere. En voici un air. *Il chante.*

Oui, dans vos fers, je me sens arrêté,
Je croyois que ce fut un songe:
Mais auprès de votre beauté,
La verité devient mensonge,
Et le mensonge verité.

COTIGNAC.

Voilà de fort beaux galimathias.

UN LAQUAIS.

C'est monsieur de Senécasse.

COLOMBINE

Qu'il entre.



SCENE V.

SENECASSE. Les acteurs de la scene précédente.

SENECASSE.

QUe je ne dérange personne, au moins. Il n'appartient pas à ma presence de remuer les humeurs de qui que ce soit.

COTIGNAC.

C'est donc à votre nom monsieur de Senécasse; & si on l'articule encore deux fois, je me cautionne purgé rubis sur l'ongle.

SENECASSE.

C'est un nom que j'ai fait à plaisir. Mon pere ne m'en a point laissé, il a bien falu m'en trouver un moi-méme. N'est-il pas vrai qu'il dénote merveilleusement bien ma profession ?

LA GAMME

Assurément. *A part.* Voilà un medecin de bonne famille.

SENECASSE *va tâter le pous de Colombine, après lui avoir fait une grande reverence.*

LA GAMME.

Que faites-vous-là, monsieur ?

SENECASSE.

Je m'informe de la santé de mademoiselle.

COLOMBINE.

Il eſt vrai que c'eſt le compliment qui mene le branle.

COTIGNAC.

Oh, vous n'y êtes pas encore! Un medecin qui ſait ſon métier, quand il s'agit de s'informer de la ſanté d'une perſonne, après lui avoir tâté le pous, ne manque jamais de lui tâter le ventre pour ſavoir ſi elle ne l'a point dur; & pour faire les choſes dans la derniere circonſpection, il met après cela le nez dans ſes matieres. *A Colombine.* Mademoiſelle, faites apporter votre baſſin à monſieur. *Senécaſſe ſe fâche, la Gamme prend le parti de Cotignac, ils ſe battent, & s'en vont. Colombine rentre.*

SCENE VI.

P*Ierrot & Paſquariel font une ſcene de jeu à leur fantaiſie.*



SCENE VII.

COLOMBINE, MEZZETIN en noir, OCTAVE dans une bibliothéque.

COLOMBINE.

VOus m'apportez, dites-vous, une bibliothéque, dont vous êtes sûr que je m'accommoderois.

MEZZETIN.

Oui, mademoiselle, je ne m'en assure point à faux, je connois votre goût comme si je l'avois fait, & je vous jure qu'on a rassemblé là-dedans tout ce qui peut vous plaire.

COLOMBINE.

En quelle quantité sont les livres ?

MEZZETIN.

Ils sont, mademoiselle, au nombre d'un.

COLOMBINE.

Vous vous mocquez, un livre ?

MEZZETIN.

Non, de par tous les diables, mais c'est un livre d'or qui touche à vue d'œil. Il ne voit le jour que depuis vingt ans ; mais tout moderne qu'il est, Aristote, Platon, Ciceron, Virgile, tout cela n'est que de lap oussiere au prix de lui.

COLOMBINE.

De quoi traite-t-il ?

MEZZETIN.

D'amour, mademoiselle, & vous n'aurez pas plutôt jetté les yeux dessus, que vous serez docteur de la faculté de Cupidon.

COLOMBINE.

Est-ce en prose ou en vers ?

MEZZETIN.

Ni l'un ni l'autre. C'est un stile anonime.

COLOMBINE.

Oh, voilà qui est extraordinaire, & qui inspire de la curiosité ! Est-ce un manuscrit ou un imprimé ?

MEZZETIN.

Ni l'un ni l'autre encore. C'est un caractere original.

COLOMBINE.

En connois-tu l'auteur ?

MEZZETIN.

Il sont deux, mademoiselle. Un homme en a formé l'idée, & un femme a donné le tour à l'ouvrage.

COLOMBINE.

Et dis-m'en le titre ?

MEZZETIN.

Vous le savez, mademoiselle.

COLOMBINE.

Ne me fais point languir.

MEZZETIN.

Vous le savez, vous dis-je, foi de bibliothécaire d'honneur.

OCTAVE *sort de la bibliothéque.*

COLOMBINE *surprise.*

Ah, Octave!

MEZZETIN.

Ne vous avois-je pas bien dit que vous saviez ce titre-là par cœur?

OCTAVE.

Hélas, Colombine, peut-être ne suis-je plus que dans votre mémoire? Parmi tous ceux qui vous voyent, peut-être en est-il quelqu'un qui vous coute une infidelité?

COLOMBINE.

Que vous êtes cruel, Octave! Faut-il que vos premieres paroles soient des reproches? Ne pouvez-vous me faire voir votre tendresse que par des soupçons de la mienne? Hé, croyez-moi, ne donnez point à votre malheur plus d'étendue qu'il n'en a. Plaignez-vous, si vous voulez, de ne me point voir, mais ne pensez pas vous en plaindre tout seul.

OCTAVE.

Que je serois heureux si je pouvois vous croire! Mais hélas, Colombine! vous êtes trop belle pour n'être pas contente.

COLOMBINE.

C'est à votre presence que je dois ma satisfaction, & c'est vous assurément qui me fardez.

MEZZETIN.

Parlez donc, monsieur le livre, & vous

madame la lectrice, vous imaginez-vous que je vous aye ménagé cette entrevue à la sueur de mon corps, pour donner carriere à vos fleurettes? Hé, morbleu, prenez-moi de bonnes mesures pour vous mettre en état de quelque chose de plus réel.

OCTAVE.

Excusés, Mezzetin. Les moindres bagatelles sont serieuses pour les amans. Oui, Colombine, je suis jaloux de tout ce qui vous approche, & vos sentimens pour ceux qui vous voyent m'inquiétent mortellement.

COLOMBINE.

Bon! je ne vois que des originaux, que mon sort me choisit exprès, je croi, pour m'ôter l'honneur d'une constance plus méritoire. Mais j'entends mon pere. Que deviendrons-nous?

MEZZETIN.

J'ai pourvu à tout. *A Octave.* Rentrez dans la bibliothéque, & me laissez faire.

Goguet survient. Mezzetin lui dit qu'il venoit demander l'avis de Colombine sur une machine de sa façon. En même temps la bibliothéque s'ouvre, & se change en un cabaret de village, d'où sort une mariée & plusieurs bergeres, qui forment une danse, & chantent les paroles qui suivent.

LE CHOEUR.

Coline & Lucas, pour prix de leur flamme
Sont femme & mari, sont mari & femme.

LE MARIE' ET LA MARIEE'.

Morgué, chassons loin l'ennui,
Régaudissons-nous ensemble,
Et commençons dès aujourd'hui
Un fieux qui nous ressemble.

LE CHOEUR *répete.*

Colin & Lucas, &c.

UN PASTRE.

Que qui voudra fasse la presse
Près de Perette ou de Margot.
Pour moi j'en dis du mirliror,
La tonne est ma seule maitresse.

UNE BERGERE.

La bonne chose qu'un amant,
Quand on aime la compagnie:
Heureuse celle qu'on marie!
Le plaisir lui vient en dormant.

LE CHOEUR.

Suivons l'amour, suivons Bacchus,
Aimons, buvons, jusqu'à n'en pouvoir plus.





ACTE III.

SCENE I.

PIERROT *seul.*

ALlons, mon pauvre Pierrot, courage. Crois-moi, c'est assez faire honneur à la vie, mourons. Mourons, dites-vous? Oui, mon pauvre Pierrot; qui te retient? Quel charme trouves-tu dans le monde? La fortune nous laisse un habit de toile sur le corps, l'amour nous laisse croupir les désirs dans le cœur. Quand nous pleurons, Marinette rit; elle danse quand nous nous arrachons les cheveux. J'enrage quand j'y pense: je suis devenu chauve depuis que je l'aime. Allons, c'en est fait, mourons, donnons-nous un coup de couteau dans le ventre. Quelque niais! je perdrois tout mon sang. Et bien, tirons-nous un coup de pistolet dans le front. Encore pis: on diroit après cela que j'ai du plomb dans la tête. Que faire? Ah, chien d'amour! Je lisois tantôt l'histoire de Lucrece. S'il y avoit moyen de mourir comme elle, au coup de poignard près.

SCENE II.

ARlequin arrive, qui apprend le desespoir de Pierrot, parce qu'il n'est pas aimé de Marinette. Arlequin lui dit qu'apparemment c'est sa faute, & lui demande s'il n'a jamais appris à faire l'amour. Pierrot dit que non. Arlequin se charge de le lui montrer, appelle Marinette, & dit à Pierrot de le regarder faire.

SCENE III.

ARLEQUIN, MARINETTE, PIERROT.

ARLEQUIN.

ENfin, ma chere Marinette, j'ai résolu de te décocher une déclaration d'amour des plus rapides. Je la vise droit à ton cœur. Heureux, & dix millions de fois heureux, si je touche au but que je me propose.

MARINETTE.

Ecoutes, Arlequin, le but est bien près de l'archer, & tu serois bien mal-adroit, si tu ne donnois juste au milieu.

ARLEQUIN.

Vois-tu, Pierrot? A toi.

PIERROT.

Fort bien ! Continuez. Peste ! j'aurois bien mieux fait d'apprendre cela , que de lire Quint-Curce.

ARLEQUIN *à Marinette.*

Oui , ma charmante , vous avez servi d'hameçon pour m'attirer dans les filets de l'amour ; ou , pour mieux dire , votre beauté , comme un fier oiseau de proye , a fondu sur ma foible liberté qu'elle a trouvée sans défense ; & mon cœur enchanté d'être dans vos serres , ne gémit que de n'en être pas serré assez étroitement. *A Pierrot.* Etudies bien ta leçon , Pierrot.

PIERROT.

Je n'en perds pas un mot.

MARINETTE.

Comment , Arlequin , tu n'en fais pas à deux fois ? Ton premier coup porteroit si je ne mettois ma raison au devant. Mais je n'ai garde d'être ta duppe , je sai trop que tu ne penses pas le quart de ce que tu dis.

PIERROT.

Fi !

ARLEQUIN.

Ah , ma belle ! je suis prêt à subir telle épreuve qu'il vous plaira. *A Pierrot.* Donnes-toi patience. *A Marinette.* Oui , ma charmante , je me sens tout en amour de pied en cap. Mon sang bouillonne , mon cerveau s'échauffe , mes yeux s'allument ,

mon cœur palpite... mon..... Dispensez-moi, s'il vous plaît, d'achever le portrait de ma situation; il y en auroit trop à dire. *A Pierrot.* Remarques-tu le geste, le ton?

PIERROT.

Oh, diable, je fais mon profit de tout.

MARINETTE.

Mais, dis-moi, Arlequin, posé le cas que tu m'aimes, ce ne peut être que d'un amour de passage: car vous autres hommes vous êtes en possession de legereté, comme nous d'entêtement: & je t'avoue que je n'y trouve pas mon compte. Car, vois-tu, si j'aimois, je n'aimerois que par compagnie, & je serois au desespoir après cela, s'il me falloit soupirer toute seule.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Remarques comme je vais la rassurer. *A Marinette.* Ah, ma chere Marinette, désabuses-toi. Je te jure de par tous les amours, pourvu que tu veuilles être de moitié de constance avec moi; je te jure, dis-je, que notre attelage amoureux ne se découplera que par la mort de l'un ou de l'autre. *A Pierrot.* Voilà la bonne méthode.

PIERROT.

Oh, je ne m'étonne pas. Je m'y prenois tout autrement.

ARLEQUIN.

A quoi songes-tu, Marinette?

MARINETTE.

MARINETTE.

Je me mords les lévres pour ne te pas croire. On m'a dit il y a déja du temps, que les amans ressembloient à des almanachs, ils promettent tous les mêmes choses, & ne tiennent pas plus les uns que les autres.

ARLEQUIN.

Fi, que cela est vilain, de croire à la volée comme tu fais! J'ai lu, moi, dans un auteur qu'une fille ressembloit à un *qui pro quo* d'apoticaire: on prend la potion, disoit-il, à titre de salutaire, & l'on est tout étonné qu'on créve. Vois un peu où en seroient nos amours, si je donnois dans le sens de ce cerveau creux d'auteur.

MARINETTE.

Ah, Arlequin, donnes-toi bien de garde de le croire!

PIERROT *à Arlequin.*

Au fait, au fait. C'est ce que je veux savoir.

ARLEQUIN.

Ah, Marinette! je ne suis pas si sot. *A Pierrot.* J'y viens au fait. *A Marinette.* Mais, dis-moi, vuidons d'affaire. M'aimes-tu?

MARINETTE.

Pourquoi m'obliger à te dire cela? Ce sont des choses qui se font sans le dire.

PIERROT *à Arlequin.*

C'est à moi que cela s'adresse, au moins?

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Hé, oui. *A Marinette.* Vois-tu, c'est qu'il est bon de ne point s'équivoquer. Specifions le troc, s'il vous plaît. Donnes-moi ton cœur, je te donnerai le mien.

MARINETTE.

Taupe.

PIERROT *à Arlequin.*

Oui, mais cela en est-il?

ARLEQUIN *à Pierrot.*

C'est l'essentiel. *A Marinette.* Mets la main là-dedans, Marinette, nous nous livrerons les marchandises à la premiere occasion.

MARINETTE.

Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu, Marinette. Comme si tous les notaires y avoient passé, au moins. *Marinette rentre.*

PIERROT.

C'est une chose bien dite, qu'il faut apprendre pour savoir. Je suis sûr que j'ai manqué plus de vingt filles, faute de méthode.

ARLEQUIN.

Sans doute, & il faut vous aimer comme je fais, monsieur Pierrot, pour vous découvrir si franchement le pot aux roses.

PIERROT.

Vas, je t'assure que je n'en serai pas ingrat.

veux que nous partagions ensemble le
venant bon de mon amour. Tu auras tou-
les envelopes des lettres que Marinette
écrira ; toutes les bourses où elle m'en-
vera de l'argent ; & je te promets le
it mot pour mot, de tout.... ce que...
lée m'en chatouille seulement.

ARLEQUIN.

Ah ! c'en est trop, monsieur Pierrot, vous
trez la reconnoissance.

PIERROT.

Je suis comme ça, moi. Mais attens, je
en vais faire venir Marinette, & mettre
œuvre mon nouveau talent. *Il va heur-*
, & appelle Marinette.

MARINETTE *revenant.*

Ah, c'est Pierrot !

PIERROT.

Lui-même.

MARINETTE.

lé bien, que me veux-tu, grand flandrin ?

PIERROT.

Patience, patience : nous vous allons
n faire changer de ton. J'en ai appris
n long, oui, depuis que je ne vous ai
e. *A Arlequin.* Elle ne s'attend pas à ça.

ARLEQUIN.

C'est le drôle.

MARINETTE.

Veux-tu point encore me parler de ton
ison d'amour ? Je t'ai déja dit que c'est

mon aversion, ainsi ne te mets point en frais de fleurettes.

PIERROT.

Hé là, là, ne vous effarouchez pas, nous en avons de marquées au bon coin. Silence seulement. Enfin, ma chere Marinette. ....

MARINETTE.

Oh, vas te promener avec ta harangue, je ne suis point en goût de t'écouter.

PIERROT.

Comment donc, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Plus haut.

PIERROT.

Enfin, ma chere Marinette....

MARINETTE.

Ah, tu m'étourdis, je quitte la place.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Plus bas.

PIERROT *d'un ton fort bas.*

Enfin, ma chere Marinette....

MARINETTE.

Je ne t'entends, ni ne veux t'entendre. En deux mots, j'aime Arlequin. *Appercevant Arlequin.* Ah, le voilà... Viens, mon cher, & laissons-là ce vilain pelé s'entretenir tout seul.

PIERROT.

Oh, oh!

ARLEQUIN.

Allons, ma chere. *A Pierrot.* Nous fe-

quelque chose de vous, monsieur
ot, cela n'est pas mal pour une pre-
e leçon.

PIERROT.

h, ah, traîtres, vous me jouez? Mais
jure par le Stix, je me vengerai, ou j'y
rai mon latin.

SCENE IV.

ASQUARIEL, ARLEQUIN.

Asquariel cherche Arlequin qui sort de la maison, & qui dit que Pierrot l'a menacé er avertir monsieur Goguet; qu'il n'a pas eu mps de parler d'Octave. Pasquariel le con-, pour s'introduire en homme du monde chez mbine, & lui donne les tablettes d'Octave les lui faire tenir. Arlequin sort.

SCENE V.

LA GAMME, SENECASSE.

'Un & l'autre viennent armés pour chercher monsieur de Cotignac, & ne le trouvant, veulent se battre eux-mêmes, parce qu'ils rivaux. Pasquariel les separe.

SCENE VI.

Le theâtre represente l'apartement de Colombine.

ARLEQUIN en cavalier, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

MAdemoiselle, mon visage vous est encore étranger : mais je suis un petit-collet réformé, que vous ne serez pas fâchée de connoître.

COLOMBINE.

Comment, monsieur, un petit-collet reformé ?

ARLEQUIN.

Oui, mademoiselle, petit-collet cassé ; ou pour parler plus crûment, c'est qu'on a jetté un dévolu sur mon benefice.

COLOMBINE.

Il est assez extraordinaire, monsieur, de s'annoncer sous un titre negatif.

ARLEQUIN.

J'en demeure d'accord. Mais la cause de ma dégradation me doit tenir lieu de merite auprès des dames.

COLOMBINE.

Vous savez, monsieur, qu'en tout pays l'argent sert d'introduction au mérite : & il doit y avoir du déchet à vos agrémens, à

ortion de celui qui se fait à vos reve-

ARLEQUIN.

: ce côté-là, franchement je n'y perds

COLOMBINE.

:la m'étonne.

ARLEQUIN.

ne suis guéres accoutumé à recevoir :ont de la fortune, qu'il ne s'ensuive l'ordinaire une réparation d'honneur. :xemple, j'étois capitaine d'infanterie, ıe cassa sous prétexte que je ne songeois assez à ma compagnie. En effet, c'est à un homme de ma qualité à s'embarasle marauts comme le sont nos soldats. bien, je ne restai pas long-temps sans ›loi, & je me regularisai moyennant tre mille livres de rente. Ces quatre e livres ne m'appartiennent plus : je rerche en mariage une riche veuve, qui paye mon douaire par avance. Vous ez que je ne manque point encore de nerite qui se couche.

COLOMBINE.

'entends, j'entends, vous vous retranz dans la coquetterie.

ARLEQUIN.

:'est où je triomphe. Mais ce que j'y ıve de chagrinant ; c'est que Paris n'a ; rien de nouveau pour moi. Car à par-

ler franc, il n'y a guéres de femmes avec qui je n'aye eu un amour contradictoire.

COLOMBINE.

C'est pousser un peu loin l'hyperbole.

ARLEQUIN.

Sans hyperbole, mademoiselle, j'en aimois cinq ou six à la fois sous des noms differens ; chez l'une, marquis : chez l'autre, comte : chez celle-ci, chevalier : chez celle-là, baron, quelquefois même prince étranger, selon la duppe. Au bout de quinze jours autre demie douzaine. Vous voyez bien que de ce train-là il n'est point de serail qu'on n'épuise en très-peu de temps ?

COLOMBINE.

A ce compte, monsieur, vous seriez rompu dans la galanterie, & vous connoitriez le fort & le foible d'une femme, comme un notaire celui d'une bourse.

ARLEQUIN.

Aussi ne m'y trompe-je pas. J'en ai trouvé de quatre especes dans le monde. Il y en à qu'on ne rend sensibles que par un épanchement de monnoye.

COLOMBINE.

C'est le caractere general cela : & les poëtes, en donnant des fleches d'or à l'Amour, ne nous ont pas voulu faire entendre autre chose.

ARLEQUIN.

Il y en a d'autres qui ne trouvent rien

i charmant dans un homme, qu'une ıtion de ſecret bien continué.

COLOMBINE.

es femmes-là me paroiſſent d'un très-ſens ; elles veulent avoir le plaiſir d'ai- ,ſans en avoir la honte : mais tout franc, ont beau le vouloir, ce ſeroit un pro- qu'un François mourût avec ſon ſecret ut que l'apoſthume créve tôt ou tard.

ARLEQUIN.

'n en voit de certaines qui ne s'attachent ceux qui ont déja la réputation d'ai- ıles.

COLOMBINE.

lles ſont donc comme un troupeau de ›is : où l'une ſe noye, tout le troupeau ›erd.

ARLEQUIN.

t enfin, celles de la quatriéme eſpece : celles qui n'en croyent qu'elles mêmes, ʇui s'attachent à ce qui leur plaît, indé- damment de toute autre circonſtance. ł ſe laiſſer aller au courant ſans rames & ; voiles.

COLOMBINE

'oilà une anatomie du cœur humain tout- it merveilleuſe.

ARLEQUIN.

N'y auroit-il point trop de curioſité à vous ıander de quelle eſpece vous êtes ?

COLOMBINE.

'our moi, je n'aime point encore, & je

fais profeſſion d'inſenſibilité juſqu'à nouvel ordre.

ARLEQUIN.

Certain Octave de par le monde ne fait pourtant pas ſon compte là-deſſus.

COLOMBINE.

Que dites-vous d'Octave ?

ARLEQUIN.

Attendez, ne ſommes-nous point écoutés?

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Hé, que ne diſiez-vous cela plutôt ? je n'aurois pas tant battu la campagne. Comme tout trouve accès ici, hors Octave & ſes gens, je m'y ſuis introduit ſous le caractere que je viens de feindre ; mais je ne ſuis rien plus qu'Arlequin, valet d'Octave. Vous avez eu une de ſes lettres tantôt, dont il n'a point reçu de réponſe. Il a écrit ſes ſentimens ſur ſes tablettes, je m'en ſuis chargé, & j'ai riſqué le paquet comme vous voyez. Liſez.

COLOMBINE *lit*.

„ Enfin, Colombine, il n'y a plus moyen „ de vivre ſans vous voir. Vous attendez „ un Italien qui me donnera la mort, ſi „ vous y conſentez, & juſqu'à ce moment „ fatal, tout le monde jouit de votre vue „ qu'on n'interdit qu'à moi ſeul. Jugez dans „ quel état je ſuis. Il ne me reſte plus de „ force pour y réſiſter. Rendez-la moi par

e résolution favorable. C'est celle de
itter votre pere, & de me suivre dans
lieu, d'où nous le résoudrons plus aisé-
ent à nous unir.

GOGUET *en dedans.*

olombine ?

COLOMBINE.

oilà mon pere. Entretiens-le pendant
je vais effacer la lettre d'Octave & y
ituer ma réponse.

GOGUET *arrive.*

ARLEQUIN.

onsieur, vous & mademoiselle votre
, rendez la renommée si babillarde,
j'ai cru que vous étiez tous deux une
e à voir.

GOGUET.

est vrai que Colombine a d'une sorte
rit qui fait plaisir. Elle ressemble com-
leux gouttes d'eau à un académicien,
nous affectionnoit fort, ma femme &
, dans les premieres années de notre
iage.

ARLEQUIN.

euve qu'il fait toujours bon hanter les
d'esprit. L'air en est contagieux, cela
gne comme la galle & la rougeolle.

GOGUET.

h, je n'ai jamais fait societé qu'avec des
de mérite. Je me flatte que ma famille
a pas perdu.

ARLEQUIN.

Comment diable, perdu ! Au contraire, c'eſt une éducation prématurée que cela, & l'on ne ſauroit travailler à ſa poſterité ſur de trop bons modeles. Adieu, monſieur. Bon jour, mademoiſelle. Vous voulez bien que de tems en tems je vienne faire aſſaut d'eſprit avec vous ?

COLOMBINE.

La fin de votre converſation m'a trop plu, monſieur, pour ne pas récidiver. *Faiſant ſemblant de ramaſſer les tablettes.* Mais n'eſt-ce pas à vous cela ?

ARLEQUIN *ramaſſant les tablettes.*

Oui, vraiment, ce ſont mes tablettes. Je ſerois au deſeſpoir de les avoir laiſſées. Il y a des ouvrages que je ne voudrois pas que vous viſſiez pour vingt piſtoles. *Materiam ſuperabat opus.* Adieu. *La chambre ſe referme.*

SCENE VII.

PASQUARIEL, OCTAVE, ARLEQUIN.

Paſquariel dit à Octave qu'il a donné ſes tablettes à Arlequin, qui doit les faire tenir à Colombine. Arlequin vient encore tout déguiſé les apporter. Octave lit, & dit que Colombine conſent à toutes ſortes de ſtratagêmes, mais que

rtu ne se sauroit résoudre à l'enlévement.
ie Arlequin & Pasquariel de trouver quel-
nvention.

SCENE VIII.

V A L E T. *Les acteurs de la scene précédente.*

N valet botté, le fouet à la main, cherche monsieur Goguet. Pasquariel l'arrête & errogе. Le valet dit qu'il vient de la part onsieur Cornalini qui vient à Paris pour épou- Colombine, mais qu'il est tombé malade en in, & qu'il n'y peut pas venir. Pasquariel it que monsieur Goguet est à la campagne, etient la lettre. Le valet s'en va, Octave après que Pasquariel lui a parlé à l'oreille, este avec Arlequin qu'il concerte pour faire Italien, & ils sortent.

SCENE IX.

heâtre represente l'appartement de Goguet.

GOGUET, PIERROT.

GOGUET.

Ça, Pierrot, y a-t-il moyen de raisonner avec toi ?

PIERROT

'our qui me prenez-vous donc ? Tenez.

regardez-moi cette tête-là. Elle est bien grosse; & si c'est tout esprit.

GOGUET.

Je viens de recevoir une lettre de monsieur Cornalini. Il y a quinze jours qu'elle devroit m'avoir été rendue: mais n'importe. Selon le calcul que j'en fais, c'est aujourd'hui précisément qu'il arrive.

PIERROT.

Ah, ah, tant mieux. Et quand prendra-t-il possession de mademoiselle votre fille?

GOGUET.

Les choses traineront le moins que je pourrai. Je ne suis pas de ces peres qui laissent trop long-temps deux amans en presence. Vois-tu, ils s'escarmouchent souvent sur-&-tant moins du combat.

PIERROT.

Vous avez raison. Mais, monsieur, quand j'y pense, que ce monsieur Cornalini sera heureux d'épouser Colombine! Il faut assurément que cet homme-là soit né coeffé.

GOGUET.

Tu me réjouis, Pierrot; & tu ne me plais jamais davantage que dans tes instans de zele pour Colombine. Je t'embrasserois volontiers. *Il l'embrasse.*

PIERROT.

Bien de l'honneur, monsieur. Tenez, elle a un petit esprit qui me vilvouste par fois l'imagination. Oui, sur la vie, j'ai été

:é, je ne sai combien de fois, d'être vo-
gendre.

GOGUET.

Appelle Colombine.

PIERROT.

La voilà. Je trouve tout sous ma patte.
en va.

SCENE X.

GOGUET, COLOMBINE.

GOGUET.

Enfin, ma fille, il faut faire maison nette,
congedier musique, gascogne, mede-
e, parnasse, & tout le trio. Ton futur
oux arrive aujourd'hui.

COLOMBINE.

Aujourd'hui, mon pere ?

GOGUET.

Oui, ma fille, aujourd'hui. Je te recom-
ande sur tout de le recevoir comme un
mme, qui desormais doit avoir le pas dans
n cœur au dessus de moi-même.

COLOMBINE.

Aujourd'hui, mon pere ?

GOGUET.

Oui, vous dis-je, aujourd'hui. Pourquoi
tte surprise ? *A part.* Présage de rebellion.
ut. Ecoutez, Colombine, je ne force

personne ; mais je prétens qu'on m'obéisse.

COLOMBINE.

Aujourd'hui, mon pere ?

GOGUET.

Oh, qu'est-ce que ceci ? Vous voilà bien en peine de la datte. Oui, aujourd'hui, aujourd'hui, encore aujourd'hui, pour la centiéme fois aujourd'hui : êtes-vous contente ?

COLOMBINE

Il fait bien de venir, mon pere, je ne l'irois pas querir.

SCENE XI.

MEzzetin déguisé en valet de chambre, dit à monsieur Goguet que monsieur Cornalini est arrivé, & qu'il vient.

SCENE XII.

ARLEQUIN en Italien, GOGUET, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

SErviteur à vosignorie. Si j'en croi les apparences, vous, monsieur, vous êtes le tronc pourri de la famille où je m'incorpore, & vous, mademoiselle, vous en êtes

la

la maitresse branche. Les choses en cet état, j'espere qu'en me entant sur la tige de vos charmes, nous verrons bien-tôt pousser de ces fruits équivoques, dont on ne connoit jamais bien les veritables producteurs.

GOGUET.

N'est-il pas vrai, monsieur, que ma fille est à votre goût ? Oh, vous n'êtes pas le seul, & tout le monde la prise ce qu'elle vaut.

ARLEQUIN.

Tant pis, tant pis, de par tous les diables ! Méchante marchandise qu'une fille prisée par tant de monde : le mari en paye souvent la folle enchere. *A Colombine*, Ça franchement, la belle, ce cœur est-il encore à vous ? ...r en France ils ne sont pas meurs qu'on les cueille.

COLOMBINE.

Oh, monsieur, vous connoissez mal la France, & vous prenez sa liberté à gauche.

ARLEQUIN.

Hé, croyez-moi, j'en parle avec connoissance de cause, & aprés ce que j'ai vu dans mon voyage, j'aimerois autant dire coquette née native, qu'une Françoise ; ces deux mots sont synonimes.

COLOMBINE.

Ne vous seriez-vous point laissé persuader par quelque renegat françois, qui vous aura peint nos manieres d'une encre un peu maligne ?

ARLEQUIN.

Non, non, morbleu, voilà mes deux témoins. *Il touche ses yeux.* Comment diable ? A peine j'entrai sur vos frontieres, que je pensai être dans un autre monde. Tout y respire déja un air de liberté scandaleuse. Les hommes & les femmes se parlent en pleine rue, les fenêtres ne sont qu'à double chassis, & les portes ne ferment qu'à une serrure. Quelle horrible chose !

GOGUET.

Vous êtes ennemi de la societé, à ce que je vois.

COLOMBINE.

Je croi que s'il tenoit à monsieur, il relegueroit toutes les femmes aux antipodes crainte de communication.

ARLEQUIN.

Non pas, non pas, s'il vous plaît : le remede seroit pire que le mal. Mais il y a un temperamment. On peut bien verouiller, bien cadenasser les portes, bien griller les fenêtres, & ne se saluer simplement, comme nous faisons, qu'à portée de mousquet.

GOGUET.

Les femmes ne sont pas chez vous en odeur de fidelité.

ARLEQUIN.

Voyez si j'ai tort. Quand je fus à Lyon, je vis un grand monde assemblé devant une porte, je m'informe de ce que c'est, on me

dit qu'il se donne là un beau spectacle ; le prix ? trente sols, je les donne. J'entre. La salle étoit si obscure, que je n'entrevis d'abord les objets que confusément. Mais que je fus surpris, quand on leva la toile, de voir que c'étoient des hommes & des femmes dans des logettes, qui ne rougissoient pas d'avoir été ensemble pendant l'obscurité ! Je voulois croire pour l'honneur de la contrée, que c'étoit des maris. Mais le caquet de la jeunesse qui m'entouroit, ne m'apprit que trop que c'étoit des amans. *O tempora ! O mores !*

GOGUET.

Je ne vois rien-là d'extraordinaire.

COLOMBINE.

Monsieur s'offense d'un divertissement.

ARLEQUIN.

Le spectacle fini, je sors, & à cent pas de-là autre décoration. Je découvre une grande enfilade de l'un & de l'autre sexe, se promenant deux à deux, bras dessus, bras dessous, ni plus ni moins que des accollades de lapreaux. Oh, ma foi, je vous défie de mettre une bonne emplâtre là-dessus.

COLOMBINE.

Ce seroit dommage de vous interrompre, continuez votre voyage, & puis après laissez faire.

GOGUET.

Que dites-vous de Paris ?

ARLEQUIN.

Je dis que c'est un lieu de galanterie. Jamais je ne me suis senti tant d'étonnement qu'en entrant dans cette ville. Portes & fenêtres ouvertes, les rues pavées d'amans transis; les boutiques bordées de cajolleurs. Là, je vois deux chevaux, un cocher, quatre laquais, & au milieu de tout cela, monsieur le commandeur & sa commanderesse. Ici même équipage, autre tête à tête; enfin j'en vis tant, que je crus que la devise de Paris étoit: *Unus & una.*

GOGUET.

Vous avez déja bien fait des découvertes pour un nouveau-venu?

ARLEQUIN.

Voici bien autre chose! En passant sur le pont-neuf j'avise deux batteaux couverts d'un drap blanc. Je demande leur usage, on me dit que l'un est le bain des hommes, & l'autre le bain des femmes. Hé, morbleu, m'écriai-je, il n'y a qu'un travers de doigt de l'un à l'autre! Voyez si je n'ai pas tous les sujets d'indignation contre votre maudite France.

COLOMBINE.

Quelle police gardent donc vos Italiennes, puisque vous souffrez si impatiemment la liberté de nos françoises?

ARLEQUIN.

Oh, oh, quelle police! Celle qu'on de-

vroit faire garder à toutes les femmes du monde. Elles n'ont ni livres pour étudier l'amour, ni promenades pour le pratiquer, ni jeux pour y risquer notre honneur, ni visites pour prétexter leurs intrigues, ni argent pour se faire des créatures, ni toute cette parure de coquette, qui semble être un étalage pour attirer les marchands. Enfin, l'amour ne peut entrer chez nous que par la cheminée.

COLOMBINE.

Il n'en faut pas davantage.

GOGUET.

Hé, monsieur, toutes ces précautions sont éprouvées inutiles depuis qu'il y a des jaloux & des coquettes. Une femme n'est jamais bien gardée que par elle-même.

ARLEQUIN.

Par elle-même ? C'est-à-dire qu'il faut confier son bien aux voleurs ? Oh, parbleu, beau-pere, je ne prendrai pas de vos almanachs.

COLOMBINE.

Je craindrois fort à la place d'un italien marié, que ma femme ne portât pas sa vengeance plus loin qu'à la premiere sortie.

ARLEQUIN

Quand elles sortent, nous leur donnons des gardes du corps, que nous gageons exprès pour cela.

COLOMBINE.

Mais dites-nous, s'il vous plaît, qui garde les gardes ?

GOGUET.

Oui ; car ils sont du bois dont on fait les corruptibles & les corrupteurs.

ARLEQUIN.

Je vous avouc que c'est une chose à quoi nous n'avons pas encore pourvu.

COLOMBINE.

Et à quoi vous ne pourvoirez jamais. Allez, allez, en cas de femmes la confiance est la mer de sûreté, & l'amour tire cent fois plus de tribut sur vos prisons que sur nos cercles & nos ruelles.

ARLEQUIN.

Morbleu, vous avez beau dire, l'oiseau qu'on tient en cage ne prend point l'essor.

COLOMBINE.

L'oiseau apprivoisé le prend encore moins. L'un peut ce qu'il ne veut pas, & l'autre veut ce qu'il trouve occasion de pouvoir tôt ou tard.

ARLEQUIN.

Comme si les femmes étoient des oiseaux, qu'un mari pût apprivoiser.

COLOMBINE.

Plus qu'aucune autre.

GOGUET.

Oui da, oui da. Sa-maman, par exemple, avoit toute la liberté possible, & si, je puis dire que quelque loin qu'elle allât, elle revenoit toujours à la maison.

Plusieurs femmes masquées, & Octave aussi masqué entre & chante.

LE CHOEUR.

Liberté, liberté.

GOGUET.

Qu'eſt-ce que ceci ? Quelle maſcarade ? Qui vous envoye ?

LE CHOEUR.

Liberté, liberté.

GOGUET.

Parlez donc, repondez, que voulez-vous ?

LE CHOEUR.

Liberté, liberté.
S'il eſt un plaiſir dans la vie,
C'eſt la liberté.

GOGUET.

Expliquez-vous donc ? Quelle inſolence ? Eſt-il permis de venir baladiner ainſi dans la maiſon d'un bourgeois.

UNE FEMME *maſquée.*

Quand un bizarre époux nous retient ſous la clé,
Puniſſons ſa folie,
Tous les jaloux n'ont que trop merité,
Le châtiment des maris d'Italie.

LE CHOEUR.

S'il eſt un plaiſir dans la vie,
C'eſt la liberté.
Liberté, liberté, liberté.

ARLEQUIN.

Morbleu, c'eſt trop entendre ce chien de refrein-là. Maudite région, maudit logis, où tout s'égoſille à crier ; liberté !

GOGUET.

Ma fille, ne ſeroit-ce point ce jeune fou d'Octave, qui ſachant que je te veux marier à un autre, me joue cette piéce ? Voyons.

Il va pour découvrir le viſage à un maſque.

ARLEQUIN *l'arrêtant.*

Attendez. Que marmottez-vous d'Octave? J'ai un fils à Paris de ce nom-là. *Octave se démasque.*

GOGUET *à Arlequin.*

Tenez, monsieur le voilà.

ARLEQUIN.

Justement, c'est lui-même. Ah, mon fils, embrasses-moi. A quels transports de joye ta presence ne me livre-t-elle pas!

OCTAVE.

Ah, mon pere! le plaisir & le chagrin se confondent dans mon cœur. Seroit-il possible que vous fussiez mon rival?

ARLEQUIN.

Non, mon fils, je ne sens déja que trop de dégoût pour les manieres françoises. Tu viens à propos pour dégager ma parole. *A Goguet.* Oui, monsieur, si vous voulez qu'il me remplace auprès de Colombine, je lui donne tout mon bien.

GOGUET.

Volontiers.

ARLEQUIN.

J'avois fait préparer un divertissement pour moi, il servira pour mon fils.

OCTAVE.

J'en avois aussi premedité un contre la jalousie & les jaloux: mais....

ARLEQUIN.

Il n'y a rien de perdu. Commençons par

le mien, & nous finirons par le tien. *Aux violons.* Allons, messieurs, commencez.

Plusieurs violons sortent & s'arrangent sur le theâtre en jouant une marche; après quoi la ferme s'ouvre. On voit un grand globe terrestre, qui tourne sur son pivot. Les quatre parties du monde paroissent peintes autour du globe. Marinette dans une posture amoureuse represente l'Asie. Mezzetin ensuite, couvert d'un manteau fourré, represente l'Amerique. Pasquariel en more, represente l'Afrique : & un chanteur en françois, represente l'Europe. Les violons jouent une ritournelle fort tendre : après quoi l'Asie s'avance, & chante ce qui suit.

La poligamie est chez moi
Une loi,
Jeunes époux, gardez-vous de la suivre,
Ne partagez point votre ardeur.
Contentez-vous du cœur
Que l'hymen aujourd'hui vous livre.

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, heureux amans,
Prenez toujours du bon temps.

QUATRE AMERICAINS *dansent une entrée qui exprime le froid. Après quoi l'Amerique s'avance, & chante.*

Je suis gelé par les frimats.
Je grelotte de froid, je tremble, je frissonne.
Jeunes époux, ne m'imitez pas.
Une beauté mal-aisément pardonne
L'outrageante froideur qu'on fait à ses appas.

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, &c.

QUATRE AFRICAINS *dansent une entrée de postures, après laquelle l'Afrique s'avance, & chante.*

Le soleil me brûle sans cesse,
J'en ressens l'ardeur chaque jour.
Qu'Octave près de sa maitresse
Brûle sans cesse aussi d'amour.

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, &c.

QUATRE FRANÇOIS *dansent une entrée, après quoi le chanteur s'avance, & chante.*

Toute l'Europe sent les cruautés de Mars.
La France sous ses étendarts,
Sait seule ranger la victoire.
Couple heureux, voulezvous jouir d'un sort charmant:
Aimez-vous aussi constamment,
Que la France aimera la gloire

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, &c.

Les violons jouent un petit air gai, après lequel les masques qui étoient entrés avec Octave, chantent l'un après l'autre les couplets suivans.

C'est ouvrir la porte à l'amant,
Que de la fermer à sa femme:
En pensant éteindre sa flamme,
On augmente l'embrasement.
L'amour viendra toujours à bout,
Des jaloux & de leurs mesures:
Il n'est point de bonnes serrures
Dont il n'ait le passe-par tout.
En vain à boucher chaque trou,
Un mari jaloux se tourmente,
Il reste toujours quelque fente,
Et par là l'amour fait son coup.
Maris, ne soyez point jaloux,
Ne renfermez jamais vos belles:
Car souvent les plus infidelles
Seroient sages sans les verroux.


LES
AVANTURES
DES CHAMPS
ELISÉES.

LES AVANTURES DES CHAMPS ELISÉES.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au theâtre par monsieur de L.C.D.V. & representée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le vingt-huitiéme de Novembre 1693.

ACTEURS.

PLUTON.
PROSERPINE.
RADAMANTE.
CARON.
MERCURE.
MOME.
ORPHE'E.
L'HYMENE'E.
LA DISCORDE.
L'OMBRE DE LUCINDE.
L'OMBRE D'AGENOR amant de Lucinde.
ARLEQUIN.
MEZZETIN.
MARINETTE, sœur de Mezzetin.
PIERROT en marquis, puis en arlequin.
UN PROCUREUR.
UN MEDECIN.
ARNOFLE.
RAFLE.
NOIRETTE.
UN CHEVALIER, Gascon.
L'ABBE'.
CEPHISE.
LEONICE.
BELISE.
ARAMINTHE.
DORANTE.
FELONTE.

MATHURINE, ſervante de Belonte.
GERONTE plaideur.
LA PROTASE, auteur.
NISON, ORANTE, ORGAN, BELONDE, MELINDE, GERANTE, hommes & femmes mariés.
Pluſieurs ames heureuſes.
Pluſieurs ames affligées.
L'ombre d'un muſicien.
L'ombre d'une veuve.
Chœur de maris & de femmes.
Chœur de notaires.
Pluſieurs ombres.

La Scene eſt dans les Enfers.



LES AVANTURES DES CHAMPS ELISE'ES.



ACTE I.

SCENE I.

Le theâtre represente les Champs Elisées. Pluton paroit avec l'ombre de Lucinde dont il est amoureux. Il est au milieu de plusieurs ombres heureuses, qui dansent, chantent, & jouent de plusieurs instrumens.

RECIT D'UNE AME HEUREUSE.



Out enchante
En nos champs ;
La saison la plus charmante

Y regne en tout temps
Point de souhaits ; jamais dans une vaine attente ;
D'un doux repos l'ame toujours contente ;
Exempts des frayeurs de la mort :
Pour des mortels est-il un plus doux sort ?

RECIT D'UN VIEILLARD.

Ah, Julienne, Julienne,
Qu'on est bien içi !
Etant là haut, qu'il t'en souvienne,
Ce n'étoit que chagrins, que soins & que souci :
A peine avions-nous bu, que sans reprendre haleine,
Il falloit de nouveau vuider le demistier.
A peine avions-nous fait un poupon, ma Julienne,
Qu'il nous falloit retendre le métier.

JULIENNE.

La vie est à tes yeux une longue misere ;
Boire & manger pour toi sont des tourmens :
Je le croi bien, l'âge a glacé tes sens.
En vain tu fais le sobre & le sincere ;
T'aurois bien d'autres sentimens,
Bon homme Pierre,
Si tu pouvois encore faire
Ce que font tes enfans.

PLUTON, L'OMBRE DE LUCINDE.

PLUTON *aux ombres qui chantent.*

Retirez-vous, ames heureuses ; vos concerts, quoique touchans, bien loin d'adoucir sa douleur, ne font que l'irriter. *A Lucinde.* Serez-vous toujours réveuse ? Vous verrai-je toujours triste, ombre charmante ? Les soins que je prends pour vous plaire & pour vous divertir, ne pourront-ils point un moment vous faire oublier vos malheurs ?

LUCINDE.

LUCINDE.

Seigneur ; je ne vaux pas la moindre de vos bontés. Plus elles éclatent pour moi, & plus je rougis de m'en voir si peu digne.

SCENE II.

RADAMANTE. Les acteurs de la scene précédente.

RADAMANTE.

SEigneur, qu'avez-vous fait ?

PLUTON.

Que veut dire Radamante ?

RADAMANTE.

Que la paix & le repos sont pour jamais bannis de ces lieux, si promptement vous n'y remediez.

PLUTON.

Comment ?

RADAMANTE.

Vous ne savez gueres de quoi sont capables les mortels, seigneur, quand pour rendre la joye plus complette en faveur d'une ombre si belle, vous avez permis qu'ils reprissent ici-bas les mêmes vêtemens & les mêmes passions qu'ils avoient là-haut.

PLUTON.

Hé bien, qu'en est-il arrivé ?

pas même encore quittée, depuis l'an cinq cent huit, qu'un clerc & une jeune lingere du palais, par un beau jour d'été s'en allant se promener à Boulogne, s'aviserent chemin faisant, de poser la premiere pierre de notre famille.

ARLEQUIN.

Malepeste ! voilà un homme bien sincere sur le chapitre de sa naissance. Combien y en a-t-il qui ne rendroient pas un compte si exact de leur origine !

LE PROCUREUR.

Depuis ce moment de joyeuse mémoire, nous n'avons pas discontinué de pere en fils de posseder quelque charge dans la robbe. Mon ayeul étoit solliciteur de procès, mon pere sergent, & je suis mort procureur.

ARLEQUIN.

Procureur ? Ah, monsieur ! il y a de la prédestination dans notre avanture. Souffrez que je vous embrasse; & que je vous demande votre amitié. Il y a trop de rapport entre nos professions, pour qu'il n'y en ait pas quelque peu entre nos inclinations.

LE PROCUREUR.

Du rapport entre nos professions : Et en quoi donc, monsieur, s'il vous plaît ?

ARLEQUIN.

En quoi, monsieur ? A la réserve que vous travaillez dans les villes, & nous dans les banlieues, je n'y vois point de difference.

Nous avons toujours fait corps ensemble. Procureur, voleur, c'est comme qui diroit barbier, perruquier. Qui dit l'un, suppose l'autre; aussi pour éviter à frais, si l'on m'en avoit cru, votre communauté & la nôtre n'auroient qu'un seul syndic.

LE PROCUREUR *riant.*

Ah, ah, ah, la belle épargne!

ARLEQUIN.

Mon dieu, je sai bien que les licences pécuniaires que nous prenons tous les jours vous & nous, nous valent assez pour que nous n'en venions pas à de pareilles lesines: mais....

LE PROCUREUR.

Qu'entendez-vous par licences pécuniaires?

ARLEQUIN.

Hé mais, j'entens ces petits profits hardis que vous faites au palais, & nous dans le plat pays.

LE PROCUREUR.

Ah, ne me parlez point de ces licences-là; ce sont elles qui font tout mon malheur. Je ne rencontre point d'ombres ici-bas qui ne me les rejettent devant les yeux. Cependant que veulent-elles que fassent de pauvres diables de procureurs, pour soutenir les dépenses excessives de leurs femmes? C'est une chose étonnante, monsieur, que de voir le nombre d'habits qui compose

leur garderobbe. Ce seroit tous les jours un opera de les habiller, si elles n'avoient trouvé l'invention de cotter leurs habits, comme nous faisons nos sacs & nos dossiers.

ARLEQUIN.

Oh, oh, cela doit être drôle, oui, de voir une procureuse à sa toilette demander à sa femme de chambre son habit à la cotte G. Ah, ah, tenez, combien de peuple!

LE PROCUREUR.

Qu'est-ce là? Le coche d'Auxerre?

ARLEQUIN.

Bon, le coche d'Auxerre! C'est la barque à Caron.

LE PROCUREUR.

La barque à Caron? Que de monde!

ARLEQUIN.

Oh, ma foi, c'est tous les jours comme cela. Depuis qu'en France les medecins ont des carosses à deux chevaux, la barque à Caron passe toujours mesure comble.

LE PROCUREUR.

En effet, voilà bien des François. Il faut que ce royaume-là soit terriblement peuplé, pour fournir aux amples évacuations que lui font faire ces messieurs de la Faculté.

ARLEQUIN.

Oh dame, c'est que dans ce pays-là tout le monde met la main à la pâte, & les filles y travaillent comme les femmes. Ecoutez, écoutez comme ils se plaignent. Tirons-

nous un peu à l'écart ; rien n'eſt plus plaiſant que d'entendre les regrets des choſes qu'ils ont quitté là-haut.

SCENE IV.

LES OMBRES, CARON.

LES OMBRES *enſemble.*

C'Eſt fait de nous, Caron, la barque enfonce.

CARON.

Auſſi, pourquoi mourez-vous en ſi grand nombre à la fois ? Eſt-ce avoir de la diſcretion ?

I. OMBRE.

Helas, c'eſt bien malgré nous !

CARON.

Tenez-vous bien, au moins, il y a du riſque pour vous ; la marée eſt diablement haute aujourd'hui.

II. OMBRE.

Caron, nous ſommes perdus, ta barque prend l'eau de tous côtés.

CARON.

Comment prendroit-elle l'eau ? Il n'y a que quatre ou cinq cens ans qu'elle a été radoubée.

III. OMBRE.

Mes charges, mes honneurs, helas, qu'êtes-vous devenus !

IV. OMBRE.

Encore si j'avois pû voir finir, avant que de mourir, seulement quinze ou vingt de mes procès.

I. OMBRE.

Helas ! je n'ai pas joui long-temps du plaisir d'être veuve. A peine suis-je délivrée de mon époux, qu'il me faut le rejoindre. Fatale nécessité ! S'il est vrai, comme on dit, que les champs Elisées soient le séjour des bienheureux, une femme devroit-elle y trouver son mari ?

II. OMBRE.

Hé, Caron, laisses-moi retourner au monde; je ne te demande que huit jours pour aller & revenir.

CARON.

Quelles si grosses affaires y as-tu ?

II. OMBRE.

J'ai de grands biens, & j'y laisse une jolie femme, que j'aime, sans enfans. Les medecins, pour m'en faire avoir, lui avoient ordonné de se baigner ; mais à peine futelle sortie du bain pour se mettre au lit, que je mourus tout subitement.

CARON.

Ah, si tu l'as fait baigner, ce qui manque à faire n'est pas le plus difficile. Crois-moi, ne te chagrine pas, il ne se trouvera que trop de gens charitables, qui satisferont au reste de l'ordonnance du medecin.

III. OMBRE.

Si j'enrage d'être mort, ce n'est que pour le plaisir qu'en reçoit ma femme. La perfide ne pourra jamais s'empêcher d'épouser son petit colifichet d'abbé.

L'OMBRE D'UN MUSICIEN.

Bien loin que j'accuse le sort
D'impitoyable tyrannie,
Je ne fais que benir la mort
De m'avoir ôté la vie.
Elle me délivre à jamais
La bonne dame,
De mes procès
Et de ma femme.

SCENE V.

ARLEQUIN, UN MUSICIEN, TROIS AUTRES OMBRES.

ARLEQUIN.

OH, oh, en voici qui se plaignent en chantant. Sans doute qu'ils aiment la musique. Demandons leur des nouvelles de l'autre monde sur le même ton.

Vous qui débarquez fraichement
D'où nous primes naissance,
Dites-moi, vit-on maintenant
Comme avant mon absence ?

I. OMBRE.

Qu'est-ce à dire, cela ? L'opera auroit-il infecté ce pays-ci, ou si c'est la mode d'y

parler en chantant? Tout coup vaille, je vais le payer en pareille monnoye.

L'interêt y regne à present,
De même qu'il regnoit du temps
De Jean de Vert, de Jean de Vert,
De Jean de Vert en France.

ARLEQUIN.

On se marioit simplement
En vue de l'opulence;
Aussi l'époux trouvoit souvent
La corne d'abondance.

II. OMBRE.

La noce produit à present
Ce qu'elle produisoit du temps
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN.

Les banquiers & les partisans
A force de finance,
Faisoient plus de cocus par an,
Qu'un Gascon d'abstinence.

I. OMBRE.

Ils en font encore à present,
Tout comme ils en faisoient du temps
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN

Leurs femmes se desesperant
De leur indifference,
Par le secours des jolis gens
En tiroient la vengeance.

II. OMBRE.

Elles se vengent à present,
Tout comme elles faisoient du temps
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN.

Les maris, quoique défians,
Avoient de la prudence;
Leurs femmes voyoient leurs galans

Avec pleine assurance.

I. OMBRE.

Il est des maris d'à-present,
Comme il étoit de ceux du temps
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN.

Il s'en voyoit quelqu'un pourtant
Faute d'expérience,
Qui instruisoit le parlement
De sa mauvaise chance.

III. OMBRE.

On trouve des sots à present,
Tout comme on en trouvoit du temps
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN.

D'une fille en se mariant
Telle étoit la science,
Que l'hymen n'a point d'argument
Qu'elle ne sût d'avance.

I. OMBRE.

En rien les filles d'à present
Ne cedent aux filles du temps
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN.

Des medecins, ces gens savans,
Les doctes ordonnances,
Remplissoient tous nos monumens
De cures d'importance.

II. OMBRE.

Ils guérissent encore à present
Nos maux comme ils faisoient du tems
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN.

La justice pour des presens
Donnoit ses audiences;
Jolie femme sollicitant
Emportoit la balance.

I. OMBRE.

Par ma foi l'on fait à present
Tout ce que l'on faisoit du temps
De Jean de Vert, &c.
Ils s'en vont tous en chantant :
De Jean de Vert, &c.

SCENE VI.

ARNOFLE, RAFLE.

ARNOFLE.

JE n'avois que vingt ans quand les medecins m'accuserent du poulmon, & qu'ils me condamnerent à n'en passer pas trente. Me trouvant trop de bien pour le peu que j'avois à rester au monde, car je n'ai jamais aimé le superflu ; de mon fond je fais mon revenu, & je vous œconome cela si prudemment, que le temps prescrit par les medecins arrivé, avec un seul zero je chiffre tout mon patrimoine.

RAFLE.

On ne sauroit prendre des mesures plus justes.

ARNOFLE.

Oui. Mais helas ! de quoi cette sage précaution me servit-elle ? On a beau faire : toute la prudence humaine devient bien-tôt inutile, dès qu'il plaît au ciel d'en ordonner autrement.

RAFLE.

Comment donc ?

ARNOFLE.

Les medecins furent pris pour des duppes, mon cher monsieur.

RAFLE.

Vous ne mourûtes pas comme ils avoient dit ?

ARNOFLE.

Tout au contraire, je vêquis encore trente ans par de-là.

RAFLE.

Ouf ! le vilain *qui pro quo*, pour un homme qui avoit fait un si severe abregé de son patrimoine. Bien en a pris à ma femme & à mes enfans, de ce que je n'ai pas été si œconome que vous : Je ne leur aurois pas laissé en mourant comme j'ai fait, des amis, du bien, & de la noblesse.

ARNOFLE.

Et que vous en reste-t-il ? Vous avez bien payé tout cela par le chagrin de le quitter. Si les medecins m'avoient tenu parole, je m'estimerois plus heureux que vous.

RAFLE.

Plus heureux que moi ? Quel bonheur n'est-ce pas pour un pere de famille bourgeoise, de pouvoir arrêter tout à coup le sang roturier qui lui coule dans les veines, pour faire place à un plus pur ; de se faire par son bien & par son crédit, une naissance

toute neuve ; & de se voir, pour ainsi dire, le pied d'estal d'une famille noble ! Vous riez ?

ARNOFLE.

Qui ne riroit pas de vous voir ainsi repaître de chimeres ?

RAFLE.

Fort bien, chimere de noblesse ! Mais, que vois-je ? Noirette la fille de chambre de ma femme ? Elle ne pouvoit venir plus à propos. Vous allez voir en quel état florissant j'ai laissé là-haut ma famille.

ARNOFLE.

Croyez-moi, ne vous en informez point. Bien en prend quelquefois aux morts, d'ignorer la conduite des vivans ausquels ils prennent part.

RAFLE.

Oh, je ne crains rien. Ma pauvre Noirette, que j'ai de joye de te voir !

SCENE VII.

NOIRETTE, RAFLE, ARNOFLE.

NOIRETTE.

EST-ce bien vous, mon cher maitre ? Helas ! en vous perdant, ma famille a bien tout perdu. Les cinq grosses fermes n'ont guéres fait d'honneur à votre mémoire,

mon pauvre monsieur Rafle. Deux jours après votre mort mon frere fut révoqué ; & ces huit autres commis qui faisoient pension à cette grosse brune . . . helas . . . cette si belle femme qui se disoit votre parente, & qui se cachoit tant de madame, toutes les fois qu'elle avoit à faire à vous . . . .

RAFLE.

Doreslie ?

NOIRETTE.

Justement.

RAFLE.

Quels revers, & où est la confraternité ! Qui auroit cru cela d'une compagnie, où l'on a toujours vu regner le desinteressement, la concorde, & l'union ! Mais de ma famille, tu ne m'en dis rien ? Ma veuve, dis-moi, soutient-elle bien par l'éclat de sa dépense la dignité de son rang ? Mes enfans se sont-ils fait des alliances dignes de leur naissance & de leur haute fortune ? Tu ne me réponds rien. Tu baisses la vue. Tu soupires. Ah ciel, que leur est-il arrivé !

NOIRETTE.

Hé . . . mais . . .

RAFLE.

Acheves. Peux-tu me faire si long-tems un secret de mon malheur ?

NOIRETTE.

Sachez donc, puisque vous le voulez savoir, que votre fils . . .

RAFLE.

Hé bien : mon fils ? Que lui est-il arrivé ? Parles. Auroit-il été tué à l'armée ? Pourvu qu'il soit mort les armes à la main, je m'en tiens à moitié consolé.

NOIRETTE.

Hé oui, monsieur, il a été tué en combattant.

RAELE.

Tout de bon ?

NOIRETTE.

Le pauvre jeune homme est mort en heros.

RAFLE.

Dis-tu vrai ? je n'avois que celui-là ; mais n'importe.

NOIRETTE.

Il est mort d'un coup de caraffe, dans un des plus fameux cabarets de la ville.

ARNOFLE.

Voilà certes un beau champ de bataille !

RAFLE.

Mon fils tué dans un lieu de débauche ! Ah ciel ! Et ma fille, comment a-t-elle pu supporter ce malheur ? car c'étoit un prodige de voir comme ils s'aimoient.

NOIRETTE.

Et mais .... votre fille ne pouvant plus rester dans une maison que la mort de son frere remplissoit de deuil, elle s'est ...

RAFLE.

Fait religieuse ? ....

NOIRETTE.

NOIRETTE.

Oh, bien pis que cela, monsieur.

RAFLE.

Quoi donc, se seroit elle tuée ?

NOIRETTE.

Oh non, monsieur. Elle n'a pas tout-à-fait porté son desespoir jusques-là.

RAFLE.

Mais encore ?

NOIRETTE.

Ne pouvant plus, dis-je, rester dans une si triste demeure, pour essayer si le changement des lieux ne dissiperoit pas un peu ses ennuis, elle s'est fait enlever par son maitre de danse, qui charitablement a bien voulu courre le pays avec elle.

ARNOFLE.

Voilà une sœur qui avoit bien du naturel !

RAFLE.

Ma fille ! Juste ciel ! Perfide, falloit-il m'attaquer encore par cet endroit-là ? Ma pauvre femme, que je te plains d'avoir été presente au funeste desastre de ma famille !

NOIRETTE.

Helas, la pauvre femme ! Si vous l'aviez vu, elle vous auroit fait pitié.

RAFLE.

Oh, je n'en doute pas.

NOIRETTE.

A peine eut-elle appris cette nouvelle, qu'elle tomba entre mes bras comme morte,

RAFLE.

La pauvre créature!

NOIRETTE.

Pendant deux heures je l'ai cru sans vie.

RAFLE.

Ce que c'est que l'honneur!

NOIRETTE.

Le soir, la fiévre la prit avec des redoublemens, & des transports au cerveau, qui faisoient tout craindre pour ses jours.

RAFLE.

C'est la suite des grandes douleurs.

NOIRETTE.

Comment? Si on ne l'avoit liée, elle se seroit jettée par les fenêtres. Elle ne vouloit plus vivre, vous dis-je.

RAFLE.

Le pauvre petit bouchon!

NOIRETTE.

Sur le matin, on la saigna. Elle reposa un peu; & le jour suivant la fiévre l'ayant quittée, ne voulant plus paroître au monde après un tel affront, elle se retira enfin à sa maison de campagne, pour y vivre en femme degoûtée de la vie, en la compagnie d'un seul valet de chambre que le desespoir lui a fait épouser.

ARNOFLE.

Fort bien.

RAFLE.

Ma femme? ô ciel! ma femme? ô dieux!

ARNOFLE.

Je vous l'avois bien dit, que dès qu'on étoit mort, on ne devoit plus retourner les yeux du côté du monde. *Arnofle & Rafle s'en vont. Noirette reste.*

SCENE VIII.

NOIRETTE, ARLEQUIN.

NOIRETTE.

QUe vois-je ? Je croi, dieu me le pardonne, que c'est Arlequin mon mari. Mon cher époux, ah qu'il est doux, mon fils, de se rejoindre après vingt mortelles années de separation !

ARLEQUIN.

Est-ce bien toi, ma chere petite femme ?

NOIRETTE.

Mon cœur, que j'ai murmuré contre la longue distance que le sort barbare mettoit entre ton trépas & le mien !

ARLEQUIN.

La pauvre petite !

NOIRETTE.

Que je me suis ennuyée ! que le monde m'a déplû ! tout m'y choquoit depuis ta mort. J'ai regardé les hommes comme des monstres. Aussi je puis dire que depuis toi, il n'a pas été en mon pouvoir d'en souffrir aucun.

ARLEQUIN.

Tu n'ès donc pas remariée, mamie ?

NOIRETTE.

Et mais, remariée, pas tout-à-fait. Ce que je fis ne s'appelle pas, pour ainsi dire, prendre un mari.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

NOIRETTE.

Quelque temps après toi, ton oncle le notaire étant mort sans enfans, les nôtres en hériterent des biens fort considerables : mais comme cette succession étoit un peu embrouillée. . . .

ARLEQUIN.

Qu'appelles-tu embrouillée ? Mon oncle ne devoit pas un sou.

NOIRETTE.

Hé. . . . . je veux dire que je vendis sa charge à des gens qui me firent des chicannes ; & comme je n'entendois pas les affaires, & que j'étois tous les jours dupée par des fripons de solliciteurs qui me prenoient mon argent, & qui n'avançoient rien, je jettai la vue sur un jeune écolier en droit, qui étoit, ce dit-on, bon homme de palais. Voulant l'interesser plus sensiblement dans mon procés, je lui prêtai de l'argent pour s'acheter une charge de conseiller ; & pour sûreté de ma somme, on me conseilla de l'épouser.

ARLEQUIN.

Fort bien.

NOIRETTE.

Quand on prête son argent, voyez-vous, on ne sauroit trop prendre ses sûretés.

ARLEQUIN.

Oh ! c'est l'entendre.

NOIRETTE.

Mais le pauvre garçon, hélas, ne fit pas vieux os. A peine eut-il débrouillé mes affaires, qu'il mourut.

ARLEQUIN.

Marque infaillible qu'il vous servoit bien. Lui mort, vos affaires finies, vous restâtes veuve ?

NOIRETTE.

Oui, bon, je restai veuve ! Quand on a des enfans, le moyen d'être la maitresse de ses actions. Votre aîné voulant prendre le parti de la guerre, de crainte qu'il ne s'engageât mal à propos avec quelque capitaine, n'allai-je pas bonnement revêtir d'une commission de colonel un jeune academiste, à condition qu'il lui donneroit une enseigne dans son régiment ?

ARLEQUIN.

Fort bien ! voilà une mere qui a bien économé le bien de ses enfans. Pour conserver à l'un une charge de notaire, & ménager à l'autre une enseigne, elle se fait un mari conseiller, & l'autre colonel.

NOIRETTE.

Hé bien, ne voilà pas le grand merci de m'être sacrifiée pour tes enfans ? Vas, tu ne meritois pas d'avoir une femme qui eût pour ses enfans une complaisance si aveugle.

ARLEQUIN.

A l'entendre, elle ne s'étoit presque pas remariée. Ciel ! qui auroit pû croire qu'une femme qui après la mort de son premier mari, regardoit les hommes comme des monstres, eût eu assez de naturel pour ses enfans, que de se remarier encore deux fois ! *Ils s'en vont.*

SCENE IX.

LA DISCORDE, PROSERPINE.

LA DISCORDE.

HE' bien, madame, ai-je bien secondé vos desseins ?

PROSERPINE.

Ce n'est que la moindre obligation que j'ai à la Discorde. La diligence qu'elle a fait pour venir m'avertir des desseins que mon perfide époux a de me répudier, est un service que Proserpine n'oubliera jamais.

LA DISCORDE.

Je n'ai fait en cela que suivre mon incli-

nation. Mais vous, grande déesse, pourquoi vouloir vous cacher? Pourquoi ne pas vouloir vous montrer aux yeux de votre infidele époux, & faire déchirer en sa presence par les furies l'indigne mortelle qu'il vous préfere?

PROSERPINE.

Non, la Discorde, non; & quoique Jupiter vienne de m'accorder une puissance opposée à celle de mon mari pour le pouvoir traverser dans ses desseins, je ne prétens m'en servir que pour mettre obstacle à ses plaisirs, & au divertissement qu'il osera donner à cette chetive mortelle.

LA DISCORDE.

Trop de douceur quelquefois....

PROSERPINE.

Ne me repliques point, & me donnes seulement une retraite dans ta caverne.

LA DISCORDE.

Vous le voulez, c'est à moi d'obéir.



SCENE X.

UN CHEVALIER GASCON, UN ABBE'.

LE CHEVALIER.

ET donc, avant que de mourir, la gazette dit que je fis des merveilles ?

L'ABBE'.

On assure que tu tuas deux hommes d'un seul coup.

LE CHEVALIER.

Que cela ?

L'ABBE'.

Elle ne fait pas mention de davantage.

LE CHEVALIER.

Tu te trompes, mon cher, tu n'as pas bien lu, ou il faut qu'il y eût faute d'impression. Tu verras que voulant mettre vingt, ils ont oublié le zero.

L'ABBE'.

C'est ce que je ne te dirai pas.

LE CHEVALIER.

Mais toi, abbé, qui t'attendoit si-tôt ici ? Tu avois choisi un état qui sembloit te promettre que tu n'y arriverois pas des premiers ? Tu étois jeune, sain, vigoureux, & d'un pays où l'on plaide volontiers plus souvent qu'on ne se bat.

L'ABBE'.

Tu vois. Celui qui prend le plus grand tour n'est pas celui qui y arrive le plus tard. Mon foible, je l'avoue, étoit pour une vie longue, douce & tranquille. Celle des gens de guerre me paroissoit à la verité la plus belle & la plus brillante ; mais je la trouvois rude & fatiguante, & quelquefois même un peu trop courte. Il me falloit cependant un pretexte. Etant né gentil-homme, je n'osois paroître à Paris, tandis que mes pareils étoient à l'armée. Pour y rester avec quelque sorte de bienséance, il n'y avoit de parti à prendre que la robbe ou le petit collet. De me faire conseiller, je n'avois point d'étude ; je me fis donc abbé.

LE CHEVALIER.

Il me paroît que tu n'as pas vêcu pour cela plus long-temps.

L'ABBE'.

Il y a comme cela de certains malheurs dans la vie, que toute la prudence humaine ne sauroit faire éviter. Ce que je craignois qu'un coup de canon ne fît, crois-tu bien qu'un coup d'éventail l'a sû faire.

LE CHEVALIER.

Comment diable, abbé ? Tu as été tué d'un coup d'éventail ? Et mais, mon cher, voilà une mort héroïque ! Etoit-ce en voulant attacher le mineur au corps de la place, ou en prenant quelque petit ouvrage pour y parvenir.

L'ABBE'.

Je ne t'en dirai point d'autres circonstances, sinon que badinant auprès d'une dame, voulant éviter un coup qu'elle me portoit sur le nez, je retournai la tête ; elle m'attrapa la tempe, & je tombai roide mort.

LE CHEVALIER.

Sur elle ?

L'ABBE'.

A ses pieds.

LE CHEVALIER.

Tant pis, abbé, c'étoit pour te blesser.

L'ABBE' *en pleurant.*

Fut-il jamais un coup plus funeste !

LE CHEVALIER.

Je croi, dieu me pardonne, que le souvenir t'en fait pleurer ? Cadedis, que ces abbés sont âpres à la vie !

L'ABBE'.

Si tu étois à ma place....

LE CHEVALIER.

Mon dieu, je sai qu'il est fâcheux, surtout à un homme qui a pris des mesures pour vivre long-temps, de se voir ôter la vie tout à coup, par une arme qui ne fut jamais du nombre des offensives. Mais du moins me consolerois-je d'être mort dans une si belle occasion : car afin que tu saches, abbé, tu es mort en heros, mourir dans une ruelle, aux pieds d'une belle dame ; pour un abbé, c'est mourir au lit d'honneur.

L'ABBE'.

Tais-toi, avec ton abbé. L'étois-je ? Je n'avois pas plus d'engagement que toi.

LE CHEVALIER.

Fort bien, je t'entens. C'est-à-dire, que tu étois de ces abbés de milice, dont Paris est si fertile ?

L'ABBE'.

Et mais, j'étois comme beaucoup d'autres jeunes gens de famille, qui. . . .

LE CHEVALIER.

N'est-ce pas ce que je dis ? Je sai bien que tu n'etois pas le seul qui à l'ombre d'un colet passoit dans le monde sous le titre specieux d'abbé. Vois-tu, il en est de ce nom à l'égard de bien des gens qui le portent, comme de celui qu'on donne aux garnitures de cheminée. Verre, fayance, bois doré, tout cela est censé porcelaine.

L'ABBE'.

Toujours satyrique à l'ordinaire ?

LE CHEVALIER.

Et donc, en notre absence, le beau sexe comment le gouvernois-tu ? On disoit à l'armée, que nous autres petits maitres de cour, pouvions, si bon nous semble, prendre nos quartiers d'hyver sur la frontiere, à moins que nous ne voulussions donner dans le commerce subalterne : car pour les premieres places, on assure qu'elles étoient toutes prises par les fameux petits-maîtres de l'Université.

L'ABBE'.

Ecoutes, ne penses pas rire.

LE CHEVALIER.

Moi rire ? Cadedis je le dis comme je le pense. Les abbés ce sont les dragons noirs de la galanterie. Femme de robbe, femme de cour, femme de finance, tout passe par leurs mains. Il ne faut point rire, depuis que nous avons la guerre, ce sont eux, si on les en croit, qui font les plus belles affaires de Paris.

L'ABBE'.

Le badin.

LE CHEVALIER.

A la verité, l'avarice des maris ne contribue pas peu à les mettre en vogue. Ils donnent à leurs épouses si peu d'argent pour leurs menus plaisirs, qu'on ne doit pas s'étonner si depuis quelque temps on les voit si fort donner dans la babiole.

L'ABBE'.

Changeons de discours, ou je te quitte.

LE CHEVALIER.

Le chevalier est la bisque du cœur, il est vrai: mais il est de lourd entretien, il faut des écharpes, des nœuds d'épée, des points, de la dorure. Mais un abbé, vit-on jamais amant à plus juste prix ? il n'y a point de tailleur, quelque fripon qu'il soit, qui dans cinq aulnes de drap ne leve un abbé tout complet. Et donc, tu me fuis ?

L'ABBE'.

A t'écouter on ne peut apprendre que des sottises.

LE CHEVALIER.

Tu ne m'échaperas pas, je te suivrai par tout. *Ils sortent.*

SCENE XI.

PROSERPINE, LA DISCORDE.

PROSERPINE.

NOn, la Discorde, non, ne crains point que je veuille me faire connoitre. De quoi me serviroit d'avoir emprunté la figure de la Jalousie ? J'ai trop d'interêt de cacher qui je suis à Pluton, puisque le pouvoir que Jupiter m'a donné sur cet infidele époux, ne doit durer qu'autant que je lui serai inconnue. Tout mon dessein n'est que de troubler sous ce déguisement, par des enchantemens, la fête que ce perfide lui va donner, en faisant paroître aux yeux de mon indigne rivale l'hymenée dans toute son horreur, & tâcher de la dégouter par-là du mariage dont il la flatte. Mais je les entens qui viennent; retirons-nous dans ce petit bosquet de jasmins, jusqu'à ce qu'il soit tems de jouer notre rôle.

SCENE XII.

PLUTON, L'OMBRE DE LUCINDE.

PLUTON.

OUi, madame, je veux que tous nos momens ſoient marqués par quelque nouvelle fête galante. Venez, ames heureuſes, par vos danſes & vos chanſons, exciter ce que j'aime à ſubir le joug charmant d'un heureux hymenée. Dépeignez-lui bien les douceurs d'un mariage fortuné, & lui faites voir, s'il ſe peut, combien deux époux qui s'aiment ardemment, ont de quoi ſe rendre heureux. Mais que vois-je? Quelle puiſſance peut venir ici braver la mienne? Juſte ciel! Jamais ſpectacle fut-il plus contraire aux ſentimens que j'ai deſſein de lui inſpirer.

A peine Proſerpine, qui paroît ſous la figure de la Jalouſie, a-t-elle fait quelques invocations avec ſa baguette, que le theâtre ſe change, & repreſente le temple de l'hymenée, où l'on voit pluſieurs époux enchaînés, ſe plaignant de leur ſort.

CHOEUR DE MARIS ET DE FEMMES.

O ciel! ceſſez nos gênes.

CHOEUR DE NOTAIRES.

Vos clameurs ſeront vaines.

CHOEUR DE MARIS ET DE FEMMES

Femmes, maris, enfans, maudits contrats!

CHOEUR DE NOTAIRES.

Le ciel ne vous écoute pas.

UN MARI ET UNE FEMME.

Que la noce est suivie & de maux & de peines !

UN NOTAIRE.

Vous ne sortirez de vos chaînes
Que par le secours du trépas.

UN MARI.

Est-ce là ce doux mariage,
Dont l'amour nous avoit flattés ?

UNE FEMME.

Pour finir tous nos maux, il n'est qu'un prompt veuvage.

UN MARI.

Je le souhaite autant que vous le souhaitez.

LE MARI ET LA FEMME.

Est-ce là ce doux mariage,
Dont l'amour nous avoit flattés ?

LA FEMME.

O mort, que vous êtes lente !
Si vous prenez un de nous,
Répondez à mon attente ;
Et pour rendre mon sort plus doux
Ah, mort, prenez mon époux.

LE MARI.

Ne flattez pas son ame,
En secondant ses tristes vœux.
Daignez me rendre heureux,
O mort, ô mort prenez ma femme.

UN NOTAIRE.

Telle s'empresse d'épouser,
Qui souhaite le veuvage,
Et veut se débarasser,
Un an fait de mariage.

LE MARI.

O mort, secondez mon ame.
Voulez-vous faire un beau coup ?
Délivrez-moi de ma femme.

LA FEMME.

O que mon sort seroit doux,
Si vous preniez mon époux !

SCENE XIII.

Après un grand bruit de plusieurs instrumens ridicules, qui forme une espece de charivari, on voit paroître l'hymenée, avec un bois de cerf sur la tête, & dans un char trainé par deux coucous.

L'HYMENE'E.

ENtendrai-je toujours quelque plainte importune?
Meritez-vous de si doux fers?

CHOEUR DE MARIS ET DE FEMMES.

Contentes-toi des maux que nous avons soufferts,
Hymen cesse notre infortune.

L'HYMENE'E.

Vous ne pouvez changer de sort,
Epoux, n'esperez qu'en la mort.
De votre triste destinée,
Maris ne vous prenez qu'à vous.
Ne soyez défians ni jaloux;
Ne paroissez de toute la journée.
Aux yeux de sa moitié, ne se montrer jamais,
Est le moyen de vivre en paix.

CHOEUR DE MARIS.

La mort est plus digne d'envie,
Qu'une si déplorable vie.

L'HYMENE'E ET LES NOTAIRES.

Vous ne pouvez changer de sort;
Epoux, n'esperez qu'en la mort.

CORISANDE, FLORESTAN, *mari & femme.*

CORISANDE.

Florestan?

FLORESTAN.

Corisande?

TOUS DEUX.

Faudra-t-il nous gronder toujours

CORISANDE.

Faut-il qu'inceſſamment brailler je vous entende ?

FLORESTAN.

Pourquoi de tant d'amans, faites-vous les amours ?

CORISANTE.

Ah, que n'en ai-je une legende !
C'eſt l'unique bonheur qu'en vivant je demande.

FLORESTAN.

Et moi de ne pouvoir en arrêter le cours,
C'eſt tout ce que j'apprehende.

CORISANDE.

Floreſtan ?

FLORESTAN.

Coriſande ?

TOUS DEUX.

Faudra-t-il nous gronder toujours ?
Perfide Hymen, cruel notaire,
Qu'ai-je fait pour me garotter ?

L'HYMENÉE.

Il eſt inutile de peſter ;
Qui l'a fait, ne le peut défaire.
Conſolez-vous dans vos tourmens.
Femme n'eſt pas un mal ſi cruel qu'il le ſemble,
Souffrez-lui des amans,
Et vous vivrez fort bien enſemble.

UN NOTAIRE.

Puiſque le ciel ne permet point,
Qu'une épouſe, d'époux ſoit jamais ſatisfaite,
Crois-moi, bats la retraite
Chez quelque autre catin.
Il n'eſt, pour ſe venger d'une épouſe coquette,
Que la femme de ſon voiſin.

TOUS DEUX.

Il n'eſt, pour ſe venger d'une épouſe coquette,
Que la femme de ſon voiſin.

FLORESTAN.

Je vais de tes avis profiter ſur mon ame,
En courant prendre une autre femme.

CORISANDE.

Garde un deſſein ſi beau

Jusques dans le tombeau.
TOUS DEUX.
Garde un dessein si beau, &c.
L'HYMENE'E.
Fort bien ! c'est en agir en époux raisonnable.
Se haïr tous les deux, aimer separément,
Savoir se conformer au temps,
Sont choses fort louables.
Qu'entens-je gemir & crier,
Quelqu'un à marier ?
Je vais répondre à vôtre impatience,
Sexe plaintif, cessez de murmurer.
J'ai des hommes en abondance,
D'épée, de robbe & de finance,
Cessez de vous desesperer.
Je vais répondre à votre impatience,
Veuve plaintive, cessez de murmurer.
UNE FEMME *en habit de veuve, paroissant sur un lit de repos.*
Ah, tu me trahis, Hymenée !
L'HYMENE'E.
Ne vous chagrinez point, vous serez mariée.
Soyez gaye, & comptez sur un espoir si doux.
LA VEUVE.
Ah, tu me trahis, Hymenée.
Dès le decès de mon époux,
Tu m'avois flatté que sa place
Seroit remplie incessamment.
Elle est plus froide que la glace.
Serai-je veuve encor long-temps ?
L'HYMENE'E.
Ne vous chagrinez point, vous serez satisfaite.
Tenez toujours prêt la toilette.





ACTE II.

SCENE I.

L'OMBRE D'AGENOR, CARON.

L'OMBRE D'AGENOR *chante les paroles suivantes.*

Ces lieux
N'ont rien qui ne plaise à nos yeux.
Pour des ames heureuses
Fut-il jamais un plus charmant séjour ?
Mais pour un cœur affligé par l'amour,
Est-il demeure plus affreuse ?

CARON.

Je suis fort trompé si je n'ai entendu ici une voix. C'est quelqu'ombre sans doute qui doit chanter dans les fêtes que Pluton donne à sa maitresse, qui vient s'accorder ici. Mais d'où vient que celle-ci n'a pas repris ses habits comme les autres ? Oh, oh, cela sent l'évasion. Qui va la ?

L'OMBRE.

Ah, Caron ; je rêvois, tu m'as fait peur.

CARON.

Où vas-tu : d'où viens-tu : pourquoi ce voile ?

L'OMBRE.

Pourquoi ce voile ? N'est-ce pas le vête-

ment ordinaire des ames qui habitent ces lieux ?

CARON.

Il est vrai; mais Pluton n'a t-il pas ordonné qu'on le quitte pendant trois jours ? D'où sorts-tu pour ignorer des ordres si publics ?

L'OMBRE.

De ce bois d'orangers, où je me suis fort soigneusement tenu caché depuis que je suis arrivé ici-bas, & je n'en serois pas encore sorti, sans un grand bruit qui depuis quelques heures s'est élevé tout à coup.

CARON.

Et pourquoi se cacher ?

L'OMBRE.

Pour me donner tout entier à ma juste douleur.

CARON.

A ta douleur, infame ! Comme s'il étoit permis d'être malheureux dans ces lieux destinés à la felicité des hommes.

L'OMBRE.

Un cœur vraiment touché porte son mal par tout.

CARON.

Tu persistes, perfide ? Oh bien, on va te mettre en lieu où tu pleureras tout à ton aise. Vîte, allons, qu'on me suive.

L'OMBRE.

Où vas-tu me mener ?

CARON.

A Cerbere, afin qu'il te garde jusqu'à ce

que les fêtes soient finies. Aprés cela tu verras beau jeu.

L'OMBRE.

Les maux dont tu me menaces, n'égaleront jamais celui que je ressens.

CARON.

Je croi que tu raisonnes ? Si tu ne marches, je te donnerai de l'aviron sur la tête.

Ils s'en vont.

SCENE II.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

MEZZETIN.

D'Où vient donc ces blasphêmes contre la puissance qui t'oblige à reprendre cet habit ? Qu'as-tu tant fait là-haut, qui te fasse craindre qu'on te reconnoisse ici-bas ? Y aurois-tu mené une vie libertine ? y serois-tu mort par correction ?

ARLEQUIN.

Qu'entens-tu, mourir par correction ?

MEZZETIN.

Hé mais, c'est la fin ordinaire de certains hommes que la nature semble n'avoir fait naître, que pour servir d'exemple aux autres. De tout temps, cette sage ouvriere nous a fait des heros de deux façons. Les uns, pour nous donner une haute idée de la vertu,

meurent sur une brêche d'un coup d'épée ; & les autres pour nous faire voir le vice dans toute son horreur, vont dans une place publique, mourir d'un coup de ficelle.

ARLEQUIN.

Ouf !

MEZZETIN.

Tu soupires ? Aurois-je, sans y penser, touché un trait de ton histoire ? Es-tu un de ces heros de la derniere espece ? Serois-tu mort d'un coup de ficelle ?

ARLEQUIN.

Pour qui me prends-tu ?

MEZZETIN.

Pour un de ces heros qui ne sont pas mort à rez de chaussée.

ARLEQUIN.

Tu en as morbleu menti ; je ne suis pas mort d'une mort exemplaire ni corrective. Il y a encore plus de vingt ombres ici, qui prouveront que je suis mort à l'amiable.

MEZZETIN.

Qui t'oblige donc à te vouloir cacher ? Aurois-tu trouvé quelqu'un dont tu ne voudrois pas être reconnu ?

ARLEQUIN.

Tu l'as dit.

MEZZETIN.

Et de qui donc te caches-tu tant ?

ARLEQUIN.

De l'ombre d'une fille de chambre, qui

a demeuré en même maison que moi.

MEZZETIN.

Etois-tu homme à te brouiller avec les filles de chambre ?

ARLEQUIN.

Et mais, brouiller sans brouiller ; toujours, ce ne fut pas faute d'avoir été de bonne intelligence ensemble.

MEZZETIN

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Diable emporte qui sait comme cela arriva ! Tant y a qu'au bout de quelque mois, au lieu de croître de bas en haut, comme les autres, on s'apperçut qu'elle ne croissoit plus que de diamêtre.

MEZZETIN.

Ouf !

ARLEQUIN.

La dame du logis émerveillée de ce prodige, envoya querir force medecins, qui après avoir bien consulté en latin, conclurent en françois, que c'étoit que sa croissance avoit pris un autre cours.

MEZZETIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

D'abord on me soupçonna d'être la cause de ce déreglement, & l'on parla de me faire arrêter prisonnier ; comme si j'étois garant, moi, des caprices de la nature.

MEZZETIN

Quelle injuſtice !

ARLEQUIN.

Mais que vois-je ? Ah ciel ! caches-moi ; la voici qui ſe promene avec deux de ſes compagnes.

MEZZETIN.

Que dis-tu ?

ARLEQUIN.

Sont-elles paſſées ?

MEZZETIN.

Oüi.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

MEZZETIN.

Ne crains rien, te dis-je. Juſte ciel ! qu'ai-je vu ?

ARLEQUIN.

Qu'as-tu ? Tu me parois ſurpris de cette avanture : en connoitrois-tu quelqu'une ?

MEZZETIN.

Si je les connois ? L'une eſt ma mere, l'autre eſt ma ſœur, & l'autre eſt ma femme.

ARLEQUIN *à part.*

Ouf ! je me ſerois bien paſſé de faire ce conte-là. *Haut.* Dame ! qui l'auroit cru, Mezzetin, qu'on croiſſoit de diamêtre dans ta famille ?

MEZZETIN

Ne penſe pas rire ; il faut que tu m'en faſſes raiſon.

ARLEQUIN.

Tu extravagues, Mezzetin. Quoi, nous battre parce que j'aurois aimé ta femme, ta mere, ou ta sœur? Crois-moi, bien loin que ce soit un sujet de nous égorger, c'est une espece d'alliance, qui devroit faire naître l'amitié entre nos deux familles.

MEZZETIN.

Morbleu, point de railleries.

ARLEQUIN.

Et mais, mais, mais, Mezzetin, encore faut-il savoir en quel chef je t'ai offensé. Si c'est ta mere, ton pere est dans l'affront tout du moins pour les trois quarts; tu ne dois donc entrer tout au plus que pour un quart dans la vengeance. Si c'est ta sœur, tu as des freres qui partagent encore avec toi tout le mauvais de l'avanture; & si c'est ta femme, que sais-tu si elle n'avoit point d'autres galans que moi, qui entrent aussi pour leur part dans l'infidelité qu'elle t'a faite. Ainsi, de quelque maniere que ce soit, tu auras toujours tort de vouloir tout prendre sur ton compte.

MEZZETIN.

Tu penses rire, mais je vais les chercher; & quand je saurai celle par qui tu m'as offensé, tu verras beau jeu.



SCENE III.

ARLEQUIN *seul.*

LE brutal! comme il prend mal la chose! Voilà ce que c'est que de n'être que des valets. Entre honnêtes gens on ne s'avise guéres de se brouiller pour ces sortes de bagatelles-là. Encore faut-il aller rêver à quelque moyen, pour me garantir de ses brusqueries; car c'est un emporté, qui prenant la chose bourgeoisement, ne manquera jamais de me jouer quelque mauvais tour. *Il s'en va.*

SCENE IV.

CEPHISE, LEONICE.

CEPHISE.

LEonice en ces lieux!

LEONICE.

Seroit-ce bien là Cephise?

CEPHISE.

Tu es donc morte, ma chere?

LEONICE.

Tu vois, ma petite: le sort ne m'a guéres fait plus de quartier qu'à toi, je ne t'ai

ſurvécu que d'une dixaine d'années.

CEPHISE.

Tu comptes donc dix années pour rien, ma fille ?

LEONICE.

Pas pour grand'choſe : du moins dix années de plaiſir paſſent bien vîte, ma toute bonne.

CEPHISE.

Je l'avoue. Mais étois-tu ſi fort en état d'en prendre, toi que je n'ai jamais vu deux heures de ſuite dans une parfaite ſanté.

LEONICE.

A ce que tu dis.

CEPHISE.

Avons-nous fait une partie de jeu, de promenade ou de comédie, que tu ne te ſois trouvée mal ? J'en ai vu ton époux dans des allarmes mortelles ; & il y avoit tel jour, que tu tombois évanouie quatre ou cinq fois entre ſes bras. Tu ne diſois donc pas la verité ?

LEONICE.

Que tu es ſimple, Cephiſe, & qu'on voit bien que tu es morte jeune ! Sans cela pourroit-on t'excuſer d'ignorer les ruſes innocentes dont une jolie femme ſe ſert pour attendrir en ſa faveur toute une compagnie !

CEPHISE.

Comment donc ?

LEONICE.

Quel plaisir ne ressent-elle pas, quand par une petite indisposition subite ou affectée, elle apperçoit le trouble & la crainte parmi une troupe de gens qui ne songeoient auparavant qu'à se divertir.

CEPHISE.

Que dit-elle? Ce n'étoit donc pas de bonne foi que tu te trouvois mal?

LEONICE.

Qu'appelles-tu de bonne foi? Et où en serions-nous, nous autres femmes, si nous étions obligées d'en avoir dans tout ce que nous faisons?

CEPHISE.

Quais! Quoi? ces douleurs de côté, ces maux de tête, ces frissons, ces étourdissemens?

LEONICE.

Pures minauderies.

CEPHISE.

Je croi, dieu me pardonne, qu'elle dit cela tout de bon! Il y a donc bien du plaisir à se faire jetter de l'eau au visage, & à se faire bruler du papier sous le nez.

LEONICE.

Plus que je ne saurois te dire. Crois-moi, Cephise, il faut qu'une femme soit femme, & ces petites simagrées que tu condamnes, sont de l'essence de son sexe.

CEPHISE.

Et mais, mon dieu, je ne veux pas

qu'une femme fasse des armes, ni qu'elle joue à la paume : mais aussi ne faut-il pas que pour paroître plus femme qu'une autre, elle affecte une delicatesse ridicule. Qu'une femme mette des mouches, du rouge ou du blanc ; je dis plus : que toutes les semaines elle se baigne dans du lait ; qu'elle change deux fois l'année de peau ; qu'elle se fasse même coudre toutes les nuits depuis la tête jusqu'aux pieds dans deux parchemins gras, & qu'elle tienne en dormant ses bras suspendus à des cordons de soye, il n'y a rien à dire à cela ; la nature l'a mise au monde pour plaire ; & tout ce qu'elle fait dans cette vue-là, lui doit être permis. Mais que pour marquer une plus grande délicatesse, elle marche dans sa chambre, comme si elle étoit parquetée d'orties ; qu'une bougie éteinte lui cause des vapeurs, & qu'elle reste évanouie pendant une heure sous ombre qu'elle se sera baissée pour ramasser son gand ; c'est ce que je ne saurois lui passer, non plus que de garder le lit quinze jours, après avoir grondé un valet durant une heure. LEONICE.

Que tu es peuple, ma pauvre Cephise ! Dans quel monde vivois-tu, pour ignorer.... CEPHISE.

Peuple tant qu'il te plaira. Pour moi, si j'étois homme, une femme qui geindroit toujours, ne seroit pas ma marotte.

LEONICE.

C'est-à-dire que tu aimerois mieux de ces femmes robustes, qui affectent d'avoir une santé à l'épreuve de tout, qui mangent de tout ce que les autres mangent ; que le froid & le chaud, tout accommode : en un mot de ces insipides, qui pour ne rien sentir, trouvent tout bien fait chez elle ; qui ne grondent pas une seule fois en un jour, & qui n'ont en leur vie chassé servante ni valet ? Ah l'horreur qu'une femme telle que je la dépeins ! Et moi, Cephise, si j'étois homme, j'aimerois autant épouser un Suisse qu'une femme d'un aussi grossier temperamment.

CEPHISE.

Que veux-tu ? chacun a son goût. Pour moi, je cheris la joye & la santé. Je le repete encore ; j'aimerois beaucoup mieux si j'étois homme, que ma femme jouât du clavessin que de la seringue.

LEONICE.

Badines tant que tu voudras : Pour moi, je parle serieusement ; & je soutiendrai toujours qu'il faut de la mignardise & de la delicatesse dans notre sexe ; ces grimaces & ces petites simagrées que tu n'approuves point, c'est ce qui donne la pointe au merite d'une jolie personne, & qui la rend si friande aux yeux des hommes d'aujourd'hui. Nous voyons tous les jours des femmes re-

gulierement belles, qui pour negliger ces petites ressources, voulant tout devoir à leur beauté, restent souvent inconnues au milieu même de la cour; tandis qu'une petite camuse, qui n'aura pour tout agrément qu'un peu de jeunesse & de minauderie, sera à la mode, & se rendra la passion des gens du meilleur goût.

CEPHISE.

Adieu, charmante minaudiere; tu me gâterois l'esprit si j'étois long-temps avec toi: il n'y a qu'un moment que j'y suis: & il me prend déja envie d'avoir mal à la tête.

LEONICE.

Tu seras toujours toi-même. Adieu, folle, adieu. *Elles sortent l'une d'un côté, l'autre de l'autre.*

SCENE V.

ARLEQUIN, PIERROT en marquis.

ARLEQUIN.

J'Ai beau courir, j'ai beau rêver, je ne trouve ni retraite, ni raison qui puisse me garantir de la brutalité de Mezzetin.

PIERROT.

Je ne sai plus pour moi quelle figure prendre, pour éviter les persecutions de mes cliens. J'ai troqué mon habit de pro-

cureur contre celui d'un marquis, & je suis tombé de fiévre en chaud mal. A peine fais-je un pas, que je trouve un créancier de l'original dont je suis la copie. Mais fort bien. Voici l'homme de tantôt. Si je pouvois me démarquiser en sa faveur. Voyons: Un chymiste qui se pique d'avoir des secrets merveilleux, m'en a donné un pour changer de ressemblance avec qui je voudrai. Abordons-le, il ne me reconnoît pas. *A Arlequin.* Qu'est-ce, monsieur, vous voilà bien rêveur, pendant que tous les autres se réjouissent ?

ARLEQUIN.

Bon, me réjouir, parce que Pluton a une maitresse ! Qu'est-ce que cela me fait ? Les plaisirs qu'il prendra avec elle, ne viendront pas jusqu'à moi.

PIERROT.

J'en tombe d'accord : mais il y en a qu'il rend publics.

ARLEQUIN.

Comment publics ?

PIERROT.

Oui public. Vous ne savez donc pas qu'il tient table ouverte pendant ces trois jours, & que le nectar & l'ambroisie ne manquent non plus à ces tables-là, que le lait dans nos ruisseaux.

ARLEQUIN.

Malepeste ! Vraiment non, je ne savois pas cela. Et où tient-il cette auberge ?

PIERROT.

PIERROT.

Dans une des galeries de ſon palais ; & ce que je trouve de meilleur , c'eſt qu'on n'y reçoit que des gens de qualité.

ARLEQUIN.

Ouf ! Et moi, c'eſt ce que j'y trouve de pis.

PIERROT.

Comment ? Eſt-ce que vous n'êtes pas gentil-homme ?

ARLEQUIN.

Non ; ſi ma mere a accuſé juſte touchant mon pere , je ſuis de la plus roturiere race qui fut jamais.

PIERROT.

Tout le monde ne peut pas être noble : mais quelquefois on poſſede des charges qui. ... Qu'étoit votre pere ? Etoit-ce un homme de robbe , ou de finance ?

ARLEQUIN.

Non, c'étoit un homme d'épée.

PIERROT.

Un homme d'épée ? Hé , que ne parlez-vous ? Tout homme d'épée qui eſt dans le ſervice , eſt cenſé gentil-homme. Quel emploi avoit-il dans l'épée ?

ARLEQUIN.

Quel emploi ?

PIERROT.

Oui.

ARLEQUIN.

Il étoit fourbiſſeur.

PIERROT.

Fourbisseur ?

ARLEQUIN.

Oui da, fourbisseur. Y a-t-il quelqu'un qui soit plus gens d'épée que ces gens-là ?

PIERROT.

Qui ne seroit pas trompé !

ARLEQUIN.

Comment donc ?

PIERROT.

Plus je vous regarde, & plus je suis surpris que vous ne soyez pas gentil-homme.

ARLEQUIN.

La raison ?

PIERROT.

La raison est que vous en avez tout l'air, tout le parler, & tous les traits même du visage.

ARLEQUIN.

Tout de bon ? Ah, ah, ah ! que cela est drôle ! Je ne m'étois pas encore apperçu de cela.

PIERROT.

N'en voilà-t-il pas encore le rire ?

ARLEQUIN.

Quoi ? vous trouvez, hé, hé, hé, vous trouvez que j'ai le ris gentil-homme ?

PIERROT.

Gentil-homme, s'il en fut jamais. Si vous aviez des enfans, & qu'on vous entendît rire, cracher, ou tousser, il ne faudroit point d'autres preuves, vous dis-je, pour les faire chevaliers de Malthe.

ARLEQUIN.

Mais, c'eſt-à-dire donc que j'ai toute la petite oye noble? *Il éternue.*

PIERROT.

Et tenez, ne voilà pas encore? Je défie le plus ancien baron du royaume, d'éternuer autrement que cela.

ARLEQUIN.

Eſt-il poſſible?

PIERROT.

Voilà, peut-être, le plus noble exterieur d'homme que je connoiſſe.

ARLEQUIN.

Hé mais, mais....

PIERROT.

Par plaiſir mettez mon habit, & dans cet équipage allez vous mettre aux tables dont je viens de vous parler, vous verrez ſi l'on ne vous y prendra pas pour un homme de la premiere naiſſance.

ARLEQUIN.

Votre habit, malepeſte! ce ſeroit bien le moyen d'aller boire tout mon ſaoul de l'ambre gris & du nenuphar.

PIERROT.

Vous voulez dire de l'ambroiſie & du nectar?

ARLEQUIN.

Oui, oui, c'eſt la même choſe. Mais ſi je mets votre habit, que mettrez-vous?

PIERROT.

Le vôtre.

ARLEQUIN.

Hé mais, mais, monsieur, vous n'y pensez pas.

PIERROT.

Si fait, j'y pense bien, & je suis bien aise même de voir si je ne me suis point trompé dans le jugement que j'ai fait de votre personne. Tenez.

ARLEQUIN.

Ça, puisque vous le voulez, emmarquisons-nous. Malepeste! que de dorure! Pourrons-nous bien porter tout cela?

PIERROT.

Ceci en est encore.

ARLEQUIN.

Pour soutenir l'élegance de cet habit, nonobstant ce qu'il vient de dire, n'ai-je pas la physionomie un peu trop subalterne? A tout hazard: combien en voit-on à la cour, & à la ville, dont l'air & la naissance sont toujours en contestе? Hé bien, ne me voilà pas du gros air?

PIERROT.

On ne peut mieux.

ARLEQUIN.

Dame, il n'y manque rien à l'heure qu'il est, j'ai toute la surface d'un gentilhomme. On a morbleu beau dire, tout homme est homme, & ce qui met la difference entr'eux n'est bien souvent que le velours ou la tiretaine. Hé bien, par où faut-il prendre pour aller aux abreuvoirs de nectar?

PIERROT.

Tout droit.

ARLEQUIN.

Adieu, je vais me noyer dans l'ambroisie.

PIERROT.

Le fou ! il me fait rire.

SCENE VI.

MEZZETIN, MARINETTE, PIERROT en Arlequin.

MEZZETIN.

HE bien, double maraut, c'étoit donc ma sœur que tu as subornée ?

PIERROT.

Comment ?

MARINETTE.

Ah, traître, infidele ! Ah, fourbe ! il faut que je t'arrache les yeux.

PIERROT.

Qu'est-ce donc ?

MARINETTE.

C'étoit-là comme tu devois m'épouser, perfide.

PIERROT.

Que veut dire cette folle ?

MARINETTE.

Ah, traître ! tu me traites de folle, après m'avoir abusée. Tu ne mourras jamais que de ma main, double ingrat.

PIERROT.

Hai, hai, hai!

MARINETTE *d'un ton radouci.*

T'ai-je fait mal, petit cœur? Pardonne, mon fils, à la violence de mon amour. Tu ne me dis rien? Je ſuis pourtant cette même Marinette que tu as tant aimée autrefois.

PIERROT.

Moi, je vous ai aimée?

MARINETTE.

Tu t'en défens. Ah, traître! il faut que je t'étrangle.

PIERROT.

Ah! je n'en puis plus, elle m'étouffe.

MARINETTE.

Eſt-il poſſible, cher petit homme que tu te plaiſes à te faire maltraiter? Dis-moi donc que tu m'aimes, petit bouchon.

PIERROT.

Hé mais, cette femme extravague.

MARINETTE.

Comment? Tu me traites d'extravagante pendant que je te fais des careſſes? Ah, perfide! il faut que je te tue.

PIERROT.

Encore?

MEZZETIN.

Ne t'aviſes pas de lui rien faire.

MARINETTE.

Il faut avouer que je ſuis bien malheureuſe d'être obligée d'en venir à ces extré-

mités avec un homme que j'aime plus que ma vie.

PIERROT.

Je ne saurois plus respirer.

MARINETTE.

Ne voilà-t-il pas : je savois bien, moi, qu'il se feroit blesser.

MEZZETIN *à Pierrot.*

Aussi, pourquoi n'es-tu pas raisonnable ?

MARINETTE.

Hé, mon frere, ne le faites point parler, laissez-le aller. Il vous répondra encore quelque sottise. Je l'aime, j'y serois sensible, & je ne pourrois jamais m'empêcher de l'estropier.

MEZZETIN.

Moi, le laisser aller ? Non, non, il faut qu'il répare ton honneur. Je ne saurois souffrir que tu restes plus long-temps dans le quartier des filles quasi femmes, & je prétens qu'il vienne tout de ce pas affirmer devant Radamante, que tu es son épouse.

PIERROT.

Qu'à cela ne tienne que je me délivre de leur persécution. Allons : peut-être en chemin trouverai-je à me débarasser.

MARINETTE.

Que j'ai de joye, petit mari, de te voir faire les choses de bonne grace ! *Ils s'en vont.*



SCENE VII.

ARLEQUIN *seul.*

MAugrébleu du fat avec son nectar ! Dans le temps que j'en demandois, un des garçons de la chambre de Pluton, en me versant un urinal sur la tête, m'a dit : Tiens, en voilà du plus frais percé. Le diable emporte l'échanson, ai-je repris tout en colere. Si c'est là du breuvage des dieux, je ne m'étonne plus, ma foi, s'ils vivent si long-temps ; car ce qu'ils boivent est diablement salé. Mais où est notre marquis ? Je l'avois laissé ici : il a beau faire, je veux ravoir mon habit. Le moyen ? Depuis que j'ai celui-ci sur le corps, je suis accablé de gens qui me demandent de l'argent. Mais, qu'ont ces femmes à me tant regarder ?

SCENE VIII.

BELISE, ARAMINTHE, ARLEQUIN.

BELISE.

C'Est lui-même, je le reconnois à l'écharpe.

ARAMINTHE.

Et moi à l'habit. Abordons-le.

ARLEQUIN.

Elles viennent à moi, que me voudroient-elles ?

BELISE.

C'est donc vous, le beau cavalier, qui me juriez mille fois le jour que vous n'adoriez que moi, & qui n'étiez pas plutôt hors de ma maison, que vous en alliez dire autant à madame ? Ça, cette écharpe. Je ne vous l'ai pas donnée pour vous en parer aux yeux d'une autre. *Elle lui ôte l'écharpe.*

ARLEQUIN.

Ah, ah, voici bien une autre chanson !

ARAMINTHE.

J'étois ce que vous aviez de plus cher au monde, disiez-vous ; votre amour pour moi alloit jusqu'à la fureur, vous me donniez tous vos momens ; cependant si j'en croi ce que madame vient de me dire, elle en partagoit quelques uns avec moi. Vîte ce just'aucorps. *Elle lui ôte le just'aucorps.*

BELISE.

Oh, pour ce just'aucorps, madame, il l'a donc fait payer deux fois ; car je lui ai donné cinquante louis pour cela.

ARLEQUIN.

Hé mais, mais, madame, cela ne se fait point. Une femme deshabiller un homme ! vous allez faire penser quelque sottise.

ARAMINTHE.

Qu'on pense ce qu'on voudra. *A Belise.*

Je ne ſai, madame, s'il vous ſouvient de ce dont nous ſommes tantôt convenues enſemble.

BELISE.

Oui, madame, & j'attens que vous ayez diſpoſé les choſes pour cela. Etes-vous prête?

ARLEQUIN.

Comment donc?

BELISE *à Arlequin.*

C'eſt que nous voulons que vous ſerviez d'exemple aux jeunes gens, qui abuſent de la credulité des femmes.

ARLEQUIN.

Mais cela ne ſe fait pas. Deux femmes contre un homme, c'eſt trop.

ARAMINTHE.

Tu n'as pas trouvé que ce fût trop de deux femmes, perfide tant qu'elles t'ont fait du bien. *Elles le battent à coups de verges.*

ARLEQUIN.

Hai, hai, hai! je me meurs, je n'en puis plus, au meurtre, au voleur! Hé miſericorde, mes charitables dames. Vous qui avez été juſqu'à preſent ſi humaines, pouvez-vous tout à coup devenir ſi barbares?

ARAMINTHE *après l'avoir bien fuſtigé.*

Allons, madame, il lui faut pardonner.

BELISE.

J'y conſens.

ARLEQUIN.

Oh oui, il eſt bien temps. Que je plains

ce pauvre marquis ! Voilà un homme de qualité deshonoré, si une fois on vient à savoir qu'il a eu le fouet en effigie.

ARAMINTHE.

Adieu, monsieur le marquis. Sur tout point de rancune. *A Belise.* Madame, votre servante.

BELISE.

Oui, mais madame, ce just'aucorps que vous emportez, il me semble vous avoir dit que je l'avois payé.

ARAMINTHE.

Vous, madame ? C'est pourtant bien moi qui l'ai fait faire.

BELISE.

Fait faire ou non, madame, vous ne l'emportèrez pas.

ARAMINTHE.

Ce ne sera pas vous, madame, qui m'en empêcherez.

BELISE.

Oui ? oh, voyons un peu cela. *Elles se battent & se décoeffent.*

ARLEQUIN.

Hé, mesdames, faut il pour une bagatelle ? Fort bien, profitons de l'occasion.

ARAMINTHE *à Belise.*

Vous faites bien de fuir. Mais que vois-je ? Elle & moi sommes la duppe de notre querelle. Le fripon de marquis emporte nos commodes, l'écharpe & le just-aucorps. Ah, l'infame ! il faut que je l'attrappe. *Elle s'en va.*

SCENE IX.

FELONTE, DORANTE.

FELONTE.

N'Achevez pas, vous me feriez mourir de rire.

DORANTE.

Que voulez-vous, chacun a sa folie. Celle des bâtimens étoit la mienne. Ah! je ne saurois vous donner une plus forte idée de la passion que j'avois pour bâtir, qu'en vous faisant part d'une pasquinade qu'un satyrique de mon temps fit courre après ma mort. La voici.

Blaise épargnoit son revenu,
Ne vivoit que de pain graissé d'un peu de beurre
Pour se faire bâtir une riche demeure :
Blaise alloit, ce dit on, tout nu.
A force d'épargner, grosse somme s'éleve.
Tout est fini, lambris, bas-reliefs, balcons ;
Quand Blaise extenué par dix ans de lesine,
Prêt d'habiter sous ses riches plafonds,
Tombe mourant d'une fiévre assassine,
Quelle horreur ! se tuer pour nourrir des maçons!
Pour moi qui n'entre point dans les raisons de Blaise,
Je croi qu'il eut été logé plus à son aise,
S'il avoit fait bâtir de petites maisons.

FELONTE *riant.*

Ah, ah, ah ! le satirique me paroit homme de bon sens. Qu'en dites-vous ?

DORANTE.

Que dites-vous vous-même de la bizarrerie de mon sort ? Jamais trépas vint-il plus à contre-temps ?

FELONTE.

En effet, n'en déplaise aux parques, c'est user de surprise ; & si elles en agissent ainsi, on ne trouvera plus doresnavant personne qui veuille faire bâtir.

DORANTE.

Tout beau, ne raillons pas. Vous me tournez en ridicule : mais je voudrois bien savoir qui l'est le plus de vous ou de moi. J'ai fait bâtir une maison pour me loger pendant ma vie : qu'y a-t-il à dire à cela ? Les parques en ordonnent autrement : est-ce ma faute ? & suis-je le premier homme de qui elles ayent rompu les desseins ? Mais vous, quand vous vendez le bien que vous avez eu tant de peine à acquerir, que vous vous dépouillez de tout pour vous faire bâtir pendant votre vie un superbe monument ; dites-moi, je vous prie, si la pensée du satyrique ne vous conviendroit pas mieux qu'à moi ?

FELONTE.

A moi ?

DORANTE.

Oui à vous. N'y a-t-il pas de la folie de se défaire des choses qui sont à notre usage ; & dont on jouit tous les jours, pour en construire une dont on ne jouira jamais ?

FELONTE.

Fort bien. Le tombeau une chose dont on ne jouira jamais, comme si l'on n'étoit pas plus long-temps mort qu'en vie! Apprenez que se faire bâtir un vieil monument, c'est se faire revivre aprés son trépas. Une maison, quelque belle qu'elle soit, change de nom comme de maitre: mais un superbe mausolée est un tableau qui nous remet incessamment devant les yeux de la posterité. Par exemple, qui prendroit le soin de publier que j'ai vêcu, moi qui ai vu mourir avant moi ma femme, mes enfans, & qui suis resté le dernier de ma famille? Qui sauroit, dis-je, la haute fortune que j'ai faite, si je n'avois dans le lieu de ma naissance fait graver en lettres d'or, sur le marbre, sur le bronze, sur le porphyre, une épitaphe que je n'oublierai jamais.

Toi qui regardes ce tombeau,
Ne pense pas que la sculpture,
L'argent, le marbre, la dorure,
En soit l'ouvrage le plus beau.
Ce qu'il renferme en soi fait toute sa richesse.
C'étoit un homme tout divin,
Actif, laborieux, âpre au gain,
Qui ne devoit qu'à lui son bien & sa noblesse:
Rends donc à sa vertu l'hommage que tu dois.
Il a fait élever le tombeau que tu vois.
C'est lui qui par ses soins, qui par son savoir faire,
Par ses profits secrets, & son esprit adroit,
S'est fait le seigneur de la terre
Qu'en son jeune âge il labouroit.

Hé bien, que dites-vous? Puis-je crain-

dre après cela que mon nom reste enseveli dans l'oubli ?

DORANTE.

Tout cela est le plus beau du monde : mais moi, nonobstant ce bel épitaphe, si j'avois à retourner au jour, ce seroit encore une maison que je ferois bâtir, & non pas un tombeau.

FELONTE *riant.*

Ah, ah, ah, quel entêtement ! quel entêtement !

SCENE X.

MATHURINE *entre en chantant. Les acteurs de la scene précédente.*

LA la la la la la.

FELONTE.

Cet ombre n'a pas la mine d'avoir été la duppe d'un bâtiment. Ah, ah, ah !

DORANTE.

Que j'envie son sort ! l'heureux état ! trop heureuse innocence !

FELONTE.

Hé, hé, c'est Mathurine, une fille de ma terre !

MATHURINE.

Hé bon jour, monsieur Felonte !

FELONTE.

Fort bien, fort bien. *A Dorante.* Faites-vous dire par elle ce que c'eſt que mon tombeau.

MATHURINE.

Morguenne, la belle choſe! il étoit tout bâti de mabre: puis y avoit tout autour de grands pieds de porc frais.

FELONTE.

Elle veut dire des colonnes de porphire.

MATHURINE.

Oui, oui, des colonnes pour frire. Tant y a que c'eſt bian dommage qu'on l'ait bouté à bas.

FELONTE.

Comment, on a démoli mon tombeau?

MATHURINE.

Oh que ça ne vous embaraſſe pas, y n'y a rien de perdu. Stila qui a acheté votre charge de ſeigneur du village, en a pris tous les materiaux pour bâtir les deſſeins du jardin.

FELONTE.

Mon tombeau, juſte ciel! qu'entens-je! Et de mon effigie qui étoit deſſus, qu'en a-t-il fait?

MATHURINE.

Votre figie? Quoi cette grande figure camarde qui avoit la gueule tout de travers, & qu'on diſoit qui vous reſſembloit comme deux goutes d'iau?

FELONTE.

FELONTE.

Oui. L'infame, où l'a-t-il mise ?

MATHURINE.

Que ça ne vous boutte pas en peine, tant y a qu'il vous a boutté en bel air : il l'a mise tout au biau mitan du grand bassin.

FELONTE.

Ah, j'étouffe !

MATHURINE.

Vous ririez trop de voir comme il vous a fagotté. Il vous a boutté sur la tête un grand bois de cerf, long de ça, qui vous sort tout du biau mitan du front.

FELONTE.

Je n'en puis plus, je creve !

MATHURINE.

Tastigué, que cela vous sied bian ! il fait appeller cela le bassin d'Action.

DORANTE.

Voilà certes un beau monument ! Ah, ah, ah ! *Il rit.*

MATHURINE.

Aga donc, ceux-là avec leurs maisons & leurs tombeaux ! Je croi qu'ils sont foux. Je sons bian pu chancheux, nous, Comme je n'avons rian laissé, je n'avons rian à regretter. Aussi chantons-je toujours.

Je n'ons en arrivant ici,
Dieu merci,
Rian trouvé d'étrange,
J'avons vécu là-haut comme on vit ici-bas.

Je n'avons point fralatté nos appas.
Je n'avions qu'un amant, je l'aimions sans mélange.
Le collecteur gros Jean, ni le fermier Colin
Pour nous plaire
N'aviont que faire
De nous bailler un demi-oein.
De ces femmes de villes
Il n'en est pas ainsi;
Pour simple grand merci,
On n'a pas leurs coquilles.

SCENE XI.

PLUTON, L'OMBRE DE LUCINDE.

PLUTON.

AVouez, madame, que je suis beaucoup plus sincere que politique. Quel autre amant que moi s'est avisé d'apprendre le premier à ce qu'il aime, qu'elle est encore aimée d'un autre que lui ?

LUCINDE.

Ah, seigneur, se peut-il que des yeux éteints dans leurs larmes, fassent l'effet que vous dites !

PLUTON.

Oui, madame, ces yeux tout tristes & tout accablés de douleur qu'ils sont, ont sû s'assujettir le maître du ciel & de la terre. Car enfin, madame, quel autre que lui a pu tantôt, au milieu même de mon empire, en votre presence, troubler une fête que

vous consacroit mon amour ? Mais que vois-je ? Mercure ? ah, madame, qu'a-t-il à nous apprendre !

LUCINDE.

Ne craignez rien, seigneur, ce n'est qu'à moi que sa presence peut être funeste. Vous m'aimez, & Mercure est trop bon politique pour dire rien qui soit contraire à vôtre amour.

PLUTON.

Non ; madame, non ; les dieux n'usent point de surprise. Votre cœur est pour moi d'un grand prix. Je donnerois volontiers mon empire pour le meriter ; mais je ne voudrois pas faire une injustice pour l'obtenir. Approches, Mercure, & nous dis sans déguisement tout ce que tu as à nous apprendre.

SCENE XII.

LUCINDE, PLUTON, MERCURE.

LUCINDE.

HE' non, de grace, seigneur, qu'il ne parle pas. Laissez-moi encore pour quelque temps ignorer mon malheur.

MERCURE.

Votre malheur, madame ? Je n'ai rien à vous apprendre, que vous n'ayez souhaitté

qui arrivât. Votre amant est mort quatre jours aprés vous, bien moins de ses blessures, que de l'excès de son amour.

PLUTON.

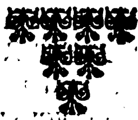
Vous voyez, madame, comme on vous sert.

LUCINDE.

Il est mort ! & d'où vient donc, seigneur, que je ne l'ai point vu parmi les ames heureuses ? Vous avez fait des fêtes exprès, afin qu'il s'y trouvât ; vous l'avez fait chercher par tout. Il est mort. Où seroit-il donc ? Vous ne me dites rien, vous détournez les yeux, & Mercure paroît interdit. Ah, seigneur, qu'ai-je à craindre, que dois-je croire ! Habiteroit-il les lieux destinés aux ames infortunées ?

PLUTON.

N'exigez point de moi, madame, une réponse qui ne serviroit qu'à augmenter votre douleur. Tout ce que je puis faire en faveur de votre amant, est de faire élever un superbe mausolée, qui donne à jamais des marques de votre amour, & de l'excès de ses malheurs.



SCENE XIII.

Le theâtre change & représente un superbe mausolée, environné d'une infinité de lumieres & de quantité d'ombres affligées, qui par leurs danses & leurs chants, expriment la douleur qu'elles ressentent.

RECIT D'UN HOMME ET D'UNE FEMME AFFLIGE'S.

Ouvrons nos cœurs,
Donnons des pleurs
Aux chagrins d'une ombre fidele.
Par nos accens
Les plus touchans
Partageons sa douleur cruelle.

CHOEUR D'OMBRES AFFLIGE'ES.

Par nos accens
Les plus touchans
Partageons sa douleur cruelle.

RECIT D'UN HOMME AFFLIGE'.

L'amour est plus fort que la mort,
Ses traits durent autant que notre ame;
Une amoureuse flamme
Des parques n'attend point son sort:
Exempte de leur tirannie,
Ne craint point ce funeste jour.
Le tombeau qui borne la vie,
Ne sert point de borne à l'amour.

LE CHOEUR.

Le tombeau qui borne la vie,
Ne sert point de borne à l'amour.

On reprend le premier récit : Ouvrons nos cœurs. *Et le chœur reprend :* Le tombeau &c.

Proserpine survient, toujours sous la figure

de la Jalousie, & après avoir fait quelques démonstrations de sa baguette, elle fait changer cette pompe funebre en une cave, où l'on voit plusieurs yvrognes qui chantent autour d'un de leurs camarades qui est dans un mausolée grotesque.

PLUTON.

Encore, juste ciel! Oh, pour le coup, c'en est trop. Mon empire & moi en dussions-nous perir, je saurai me venger de ce qui m'outrage. Pour découvrir qui ce peut être, allons consulter le destin. Quoique cette action soit indigne d'un dieu, n'importe; il n'est rien que je ne fasse pour satisfaire à ma vengeance. *Il s'en va.*

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Bacchus, roi qui peux
Corrompre quand tu veux
L'homme le plus integre,
Bacchus, reçois nos vœux.

LE CHOEUR.

Bacchus, reçois nos vœux.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Nos maudits cabaretiers par des secrets honteux,
Réduisent le vin en vinaigre.
Bacchus, reçois nos vœux.

LE CHOEUR.

Bacchus, reçois nos vœux.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Vois sous ce tombeau ténébreux,
Pour avoir trop lampé de cette liqueur aigre,
Un biberon fameux.
Bacchus, reçois nos vœux.

LE CHOEUR.

Bacchus, reçois nos vœux.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

De cet yvrogne

La pâle trogne,
Ses gros bourgeons n'a plus.
Ce poison detestable
L'a privé de la table,
Son aigreur effroyable
Accable
Le buveur misérable,
Et le rend tout perclus.
Bacchus, ô grand Bacchus,
Ce goinfre à table,
Si redoutable,
En un mot ne vit plus.
Prions, pleurons, versons des larmes.
Pour bien flechir les dieux, il n'est point d'autres armes:
Sur son tombeau versons ce jus.
Bacchus, ô grand Bacchus,
Ce goinfre à table
Si redoutable,
En un mot ne vit plus.
Nous te l'offrons comme victime:
Puisse-t-elle calmer le courroux qui t'anime,
Daigne jetter, grand dieu, tes doux regards dessus.
Bacchus, ô grand Bacchus,
Ce goinfre à table,
Si redoutable,
En un mot ne vit plus.





ACTE III.

SCENE I.

PLUTON, RADAMANTE, CARON.

PLUTON.

VOus voyez, mes amis, un dieu qui vient de consulter le destin.

RADAMANTE.

Hé bien, que vous aura-t-il dit?

CARON.

Que vous auroit appris ce devin, ce sorcier, ce dieu des Bohêmes, & des Egyptiens, en un mot ce diseur de bonne avanture?

PLUTON.

Ses oracles sont toujours obscurs, vous le savez, & les dieux n'y voyent pas plus clair que les hommes. Aussi, tout ce que j'ai pu comprendre dans ce qu'il m'a dit, est, que la Jalousie étoit la seule cause des affronts que j'ai reçus devant ce que j'aime, au milieu même de mon empire.

RADAMANTE.

La Jalousie, seigneur! Il n'est que Jupiter qui puisse...

PLUTON.

Tu l'as dit, & je ne soupçonne que lui d'être mon rival.

CARON.

Oui-da ? voyez un peu le gaillard.

PLUTON.

Mais qu'il ne prétende pas, tout Jupiter qu'il soit, de me venir ravir ma maitresse jusques dans mon royaume. *A Caron.* Toi, qui est le maitre du passage, ne vas pas te laisser surprendre par ses métamorphoses.

CARON.

Oh, qu'il ne s'y joue pas : Mercure m'a dit de ses tours. Le premier taure auque je trouverai sur le rivage, je n'en fais pas à deux fois, je le mene à la boucherie.

PLUTON.

Adieu, songes à ce que je te recommande. Mais quel bruit est-ce que j'entens ?

RADAMANTE.

Ce sont vos sujets, qui, comme je vous ai dit tantôt, continuent à s'outrager les uns les autres. Celui-ci reproche à son pere d'avoir changé tout son bien de nature, pour l'en frustrer en faveur d'une jeune belle mere ; celui-là, que sa femme l'a ruiné pour faire l'équipage de son galant : & cet autre...

PLUTON.

J'ai toujours eu peine à croire que le desordre dans lequel on tient que les mortels vivent là-haut, fût si grand qu'on le faisoit. Mais ce qui arrive aujourd'hui, ne me le prouve que trop. Il faut que l'interêt, l'amour & l'ambition les ayent bien corrom-

pus, si la connoissance d'un seul moment cause entr'eux des effets si extraordinaires. Va, Caron, où je t'ai dit; & toi, Radamante, reste, & prens connoissance de leurs differens.

SCENE II.

RADAMANTE, PLUSIEURS OMBRES.

I. OMBRE.

On me tue.

II. OMBRE.

On m'étrangle.

III. OMBRE.

On m'assassine.

RADAMANTE.

Qu'est-ce à dire cela? Canailles, si vous ne vous quittez....

I. OMBRE.

Rendez moi justice, incorruptible Radamante, contre un insigne fripon de procureur, qui occupant pour moi sous le nom d'un autre, occupoit aussi pour ma partie.

RADAMANTE.

Hé bien, que veux-tu? Tu aurois gagné ton procès, & des filoux peut-être auroient été t'attendre à ton passage pour te dévaliser. Crois-moi, voler pour voler, il vaut autant

l'être au palais que sur le grand chemin.

II. OMBRE.

Faites-moi justice, juge infernal, d'un homicide medecin, qui voulant épouser ma femme, m'a expulsé de ma famille.

RADAMANTE.

Tu n'as que ce que tu mérites; il n'est pas permis à un homme sage de faire de son rival son juge ou son medecin.

III. OMBRE.

Judicieux magistrat, punissez cette fabriqueuse de noce, qui m'a donné en mariage une coquette pour une prude.

RADAMANTE.

Crois-moi, en fait de méchante marchandise, le choix ne sert de guéres. Prude ou coquette, c'est toujours une femme.

L'OMBRE *du procureur.*

Je suis du métier, monsieur; aussi n'ignoré-je pas comme on doit faire les choses. Gardez, je vous prie, cette bourse pour l'amour de moi.

L'OMBRE *du medecin.*

Ne refusez pas cette montre, elle est, je vous jure des meilleures.

L'OMBRE *de la faiseuse de mariages.*

Acceptez, je vous prie, cette tabatiere de ma main.

RADAMANTE.

Voilà d'honnêtes personnes. Ces gens-là en usent trop bien, pour que leurs causes

soient mauvaises. Mais quand j'y songe, c'est un bon métier là-haut que d'être juge ? Une bourse de l'un, une montre de l'autre, une tabatiere de celui-là. De ce train-là il n'y a pas de baillif de village, qui avec le temps ne puisse esperer d'en devenir le seigneur. Pour la bourse, elle n'est pas trop à leur usage, eux autres gens de robbe ; le public n'est que trop bien instruit que ce n'est point l'interêt qui les gouverne. Pour la montre, elle leur apprend les heures du palais ; & sans une tabatiere pourroient-ils s'empêcher de dormir à l'audience? *Il s'en va.*

SCENE III.

UN MEDECIN, ARLEQUIN.

LE MEDECIN.

OUi, je ne sai ce que je ne donnerois point pour pouvoir me rendre inconnu aux gens qui se plaignent que je les ai fait descendre ici-bas vingt-ans plutôt qu'ils n'y fussent venus.

ARLEQUIN.

Je le croi bien.

LE MEDECIN.

Que ne puis-je trouver un endroit propre à me cacher, tant que dureront les fêtes que Pluton donne à sa maitresse !

ARLEQUIN.

Vous me voyez dans le même embarras que vous.

LE MEDECIN.

Vous ?

ARLEQUIN.

Moi-même : il n'y a rien que je ne fisse, pour me dérober à la rencontre d'un nombre infini d'indiscrets, qui viennent m'accuser, l'un d'avoir enfoncé son coffre, l'autre de l'avoir assassiné, & de mille autres petites mievretés de jeunesse.... Mais attendez, seriez-vous homme à me seconder dans une entreprise hardie ? Etes-vous homme à tout risquer.

LE MEDECIN.

Belle demande ! Vous ne songez donc pas que je suis medecin ?

ARLEQUIN.

Il n'y a point à hesiter, il nous faut prendre la fuite.



SCENE IV.

CARON, LE MEDECIN, ARLEQUIN.

CARON *caché.*

Oui da ? oh, je vous en empêcherai bien.

LE MEDECIN.

La fuite ? Et cette barque, & ce passage qui sont gardez par Cerbere, ne comptez-vous cela pour rien ?

ARLEQUIN.

Pas pour grand'chose. Laissez-moi faire, j'ai une invention pour affranchir le marais sans barque, & hors même de la vue de Cerbere.

LE MEDECIN.

Oui ? Mais de quoi vivrons-nous là-haut ? Ayant en mourant disposé de nos effets, nous trouverons immanquablement nos heritiers en possession de nos biens.

ARLEQUIN.

A la verité, ceci merite quelque reflexion. Attendez, j'ai trouvé votre affaire. En arrivant à Paris, je vous réponds de cinquante mille écus à votre part.

LE MEDECIN.

Peut-on savoir sur quoi vous fondez de si belles esperances ?

ARLEQUIN.

Sur une capture qu'il nous faut faire avant que de partir d'ici ; en un mot Cerbere. Si une fois nous pouvons tenir le chien des enfers à la foire S. Germain, notre fortune est faite, tout Paris voudra le voir.

CARON *à part.*

Le fou !

LE MEDECIN.

Ce que vous dites-là est vrai : mais la difficulté est de l'y pouvoir mener.

ARLEQUIN.

Ne vous inquietez de rien ; aidez-moi seulement, & je vous réponds du succès.

LE MEDECIN.

Oh, pour vous aider, de grand cœur : il n'y a rien que je ne fasse pour retourner au monde, j'ai la maladie du pays.

ARLEQUIN.

Cela étant, suivez-moi.

CARON *riant.*

Hé, hé, hé ! La plaisante imagination ! Les foux ! ils veulent faire voir le chien des enfers aux danseurs de corde : mais allons donner ordre à tout ce qu'il faut pour traverser leurs desseins, & aux moyens de me divertir d'eux.



SCENE V.

GERONTE, LA PROTASE.

GERONTE.

OUi, tant que j'ai vêcu, personne ne fut plus indigent que moi, & cela avec les plus belles dispositions du monde pour faire une haute fortune. Dès ma plus tendre jeunesse je me sentis émû d'une noble inclination pour la procédure. J'étois actif, vigilant, laborieux, & pour comble d'avantage, né Bas-Normand.

LA PROTASE.

Avec cette naissance & ces talens, vous deviez pousser plus loin.

GERONTE.

Toute ma famille le crut comme vous: mon pere même, qui avoit eu l'honneur de servir le roi pendant trente ans avec quelque sorte de distinction, en qualité de greffier dans son bailliage de Falaise, ne pouvoit se lasser d'admirer ma prudence dans une petite affaire qui m'arriva.

LA PROTASE.

Comment donc?

GERONTE.

Une bonne aubaine vraiment, que je me fis tomber, lorsque j'y pensois le moins.

LA

LA PROTASE.

Quelque succession détournée, peut-être, que vous fites revenir?

GERONTE.

Non, ce n'étoit pas du bien de patrimoine.

LA PROTASE.

Ce fut donc une donation, que des gens charmés de....

GERONTE.

Oui, oui, justement, une donation, vous l'avez dit: ce fut un soufflet que je reçus le soir, en m'en retournant chez moi.

LA PROTASE.

Un soufflet? Est-ce-là cette bonne aubaine?

GERONTE.

Sans doute. Apprenez, que donner un soufflet à un Bas-Normand, ou lui faire un billet de change de mille écus, c'est la même chose.

LA PROTASE.

Oh, je ne dis plus rien.

GERONTE.

Ah! si le ciel avoit voulu qu'il m'eût aussi bien donné des coups de bâton, ma fortune étoit faite, mon cher monsieur: mais je n'étois pas né pour être heureux.

LA PROTASE.

Que voulez-vous? Le sage doit se contenter du peu que le ciel lui envoye. C'est-à-dire que vous fites bien valoir tout votre petit savoir-faire.

GERONTE.

Oh, je vous en répons. Je suis d'un pays où la procédure est dans un trop beau lustre, pour que je ne susse pas toutes les petites mignardises. Qui dit Bas-normand, dit plaideur-né; aussi ne nous éleve-t-on pas à la fadaise, comme la noblesse des autres provinces; dans une académie, à casser les carreaux d'une salle d'armes, ni à faire dans un manége des caracoles sur un cheval fougueux. De bonnes études de procédure, morbleu, sont les académies où la noblesse Bas-normande fait ses exercices; c'est dans ces lieux, que par des regles infaillibles, notre jeunesse apprend à défendre son bien, & à attaquer vigoureusement celui de son allié ou de son voisin.

LA PROTASE.

Oh, oh, vraiment, je ne m'étonne plus de ce qu'on nomme la Normandie le pays de sapience, si pour vous faire un propre du bien d'autrui, vous avez des regles si sures.

GERONTE.

Mais vous, dans quelle jurisdiction vous êtes-vous signalé? car à vous voir ainsi vêtu, je gagerois bien que vous êtes un favori de Themis.

LA PROTASE.

Moi plaideur? Ah ciel! quel meurtre eusse été qu'un si beau genie se fut trouvé souillé de la chicanne!

GERONTE.

Et qui étiez-vous donc, s'il vous plaît ?

LA PROTASE.

Les délices de mon temps, le premier homme du monde pour le dramatique ; en un mot, un bel esprit, un auteur du premier ordre.

GERONTE.

Vous étiez bel esprit, monsieur ? Oh, vraiment, je ne m'étonne plus de vous voir si déguenillé. Un habit en lambeaux, est le *just'aucorps à brevet* du Parnasse.

LA PROTASE.

Ce que vous dites là ne sont pas des vers à la louange de la fortune. Néanmoins il n'est que trop vrai que c'est assez d'être bel esprit pour être mal avec elle.

GERONTE.

Sur ce pied-là, il falloit que vous fussiez plus bel esprit qu'un autre ; car il paroit qu'elle vous traitoit plus mal que pas un. J'ai bien vu des auteurs ; mais tout franc, je n'en ai point encore vu de si mal reliés que vous.

LA PROTASE.

Qu'y faire ?

GERONTE.

Et si, à le bien prendre, il vous en devoit moins couter qu'à qui que ce soit ; car votre taille ne peut tout au plus passer que pour un in-douze.

LA PROTASE.

Que voulez-vous ? Si j'avois pu parvenir à mettre mes piéces sur le theâtre, sans qu'elles fussent sifflées, on m'auroit vu aussi-bien étoffé qu'un autre.

GERONTE.

Comment sifflées ?

LA PROTASE.

J'avois ce malheur-là : je faisois les meilleures piéces du monde, elles charmoient tous ceux à qui je les lisois, mais à peine passoient-elles dans la bouche des comediens, qu'on les siffloit à faux-bourdon.

GERONTE.

Il y a de certaines piéces comme cela, que les representations gâtent. Si j'avois été de vous, puisqu'elles réussissoient si bien sur le papier, je me serois fait apporter un fauteuil, & je les aurois lues moi-même en plein theâtre.

LA PROTASE.

Si je n'étois pas mort, j'avois un bien meilleur expedient que cela.

GERONTE.

Qui étoit ?

LA PROTASE.

D'aller directement à Apollon.

GERONTE.

A Apollon ?

LA PROTASE.

Oui-da, à Apollon. Ce n'est point son

intention qu'on sifle personne. Si je lui avois fait voir ce placet, j'ose bien me flatter...

GERONTE.

Un placet: Peut-on le voir?

LA PROTASE.

Pourquoi non: il n'est fait que pour cela. Nous l'eussions vu, nous l'eussions vu, monsieur du parterre, si vous auriez siflé à l'avenir les auteurs & les comediens, comme on sifle les linottes & les perroquets. PLACET A APOLLON. Comme je ne pouvois faire pour moi, que je ne fisse en même temps pour tous les autres poetes mes confreres; je trouvai qu'il étoit à propos de dresser mon placet au nom de toute la communauté des auteurs, de Paris s'entend.

GERONTE.

C'est le bien prendre.

LA PROTASE *lit*.

A APOLLON.

SIRE, monseigneur, ou monsieur; tout coup vaille.

Les auteurs modernes en dramatique, tant en vers qu'en prose, de la bonne ville & faubourgs de Paris, remontrent très-humblement à votre majesté, qu'après avoir sacrifié leurs soins & leurs veilles au plaisir du public, leur zele seroit tous les jours mal reconnu par certains quidams indiscrets, qui de dessein prémédité, se transportent journellement ès lieux où lesdits auteurs font presenter leurs ouvrages, avec des cor-

nets, des sifflets de chaudronniers, & autres armes offensives, desquels ils chargent sans misericorde tout ce qui ose paroître d'acteurs sur le theâtre, avec tant de fureur, que le comedien le plus intrepide est souvent contraint de lâcher le pied, & de se retirer le cœur meurtri & tout percé de coups de sifflets.

GERONTE.

Malepeste, voilà un stile bien rablé !

LA PROTASE.

Toutes mes piéces étoient écrites de cette force-là.

GERONTE.

Et on les siffloit ?

LA PROTASE.

Ecoutez, écoutez. *Ah, sire, souffrirez-vous que le theâtre, qui est le symbole de la joye, devienne celui de la douleur ? Je ne doute point, sire, que les ennemis de la scene ne representent à votre majesté que nous exigeons d'elle une chose impossible; qu'il est naturel au parterre de sifler, comme à nous de parler : je n'ignore pas non plus qu'eux, sire, que Pline le naturaliste, dans son traité des animaux, au chapitre du mouvement vocal, dit que l'homme parle, que le cerf brame, que le lion rugit; que le taureau meugle, que le cheval hennit, que l'âne brait, & que le parterre sifle. Je sai, dis-je, tout cela comme eux : mais vous faites, sire, tous les jours des choses..... &c.* Qu'en dites-vous ?

GERONTE.

Ah, pour le coup, les sifleurs étoient pris

pour duppes, & les marchands de siflets ruinés.

LA PROTASE.

Je le crois comme vous.

GERONTE

Adieu, je suis ravi d'avoir fait connoissance avec vous; je trouve beaucoup de ressemblance entre nos deux fortunes: mon bien étoit en fond de procès, & le vôtre en fond d'esprit; & je ne vois pas que nous ayons été des riches plus aisés l'un que l'autre. Serviteur.

LA PROTASE.

Jusqu'au revoir. *Ils sortent.*



SCENE VII.

PLUTON, PROSERPINE toujours déguisée.

PLUTON.

SI je ne puis être heureux, voyons du moins celui qui m'empêche de l'être. Descendons aux enfers, & voyons, s'il se peut, le fortuné mortel qu'on me prefere. Mais quoi? la terre resiste à mes coups. Quelle puissance peut encore..... Mais que signifie tous les signes que la Jalousie fait derriere moi? Non, non, tu ne m'échapperas pas. *Elle se change en belier.* Ciel! elle change de forme! Ceci passe de beaucoup son pouvoir. *Elle se change en sagittaire.* Tu as beau prendre de nouvelles figures, tu ne saurois m'échaper. *Elle se change en taureau.* Toutes tes métamorphoses ne me rebuteront point: je saurai.... *Elle paroît dans sa premiere figure.* Hé bien, ne l'avois-je pas bien dit que je t'attraperois? Juste ciel! c'est ma femme!

PROSERPINE.

Oui, perfide, c'est elle qui sous cette figure, a voulu traverser tes criminelles amours; trop heureuse si je pouvois arracher de ton cœur une passion qui m'est si funeste!

SCENE VII.

ARLEQUIN, LE MEDECIN chargé de souricieres, de filets, de cages, & de trébuchets.

ARLEQUIN.

AVons-nous là toutes nos machines ?

LE MEDECIN.

Voilà au moins toutes celles que tu m'as données.

ARLEQUIN.

Fort bien. Parbleu, monsieur Cerbere mon ami, voilà des embuscades. Si vous les évitez toutes, vous ne serez pas un mal-habile chien.

LE MEDECIN.

Oui ; mais comment veux-tu que Cerbere qui est un gros animal, puisse se prendre, dans une souriciere, par exemple ?

ARLEQUIN.

Hé, vas, vas, laisses faire ; la peur amincit bien les gens. En tout cas, j'ai à deux pas d'ici une certaine machine que j'ai faite avec des branches d'arbres, que nous n'aurons qu'à lui jetter sur le corps. Donnons-nous

seulement de garde de nous laisser mouiller de son écume, car on tient que c'est du vrai poison.

LE MEDECIN.

En ce cas ne crains rien, j'ai de l'orviétan. Mais qu'entens-je? Je croi qu'il tonne.

ARLEQUIN.

Bon, tonner! Ne vois-tu pas que c'est Cerbere qui jappe?

LE MEDECIN.

Tu appelles cela japper? Oh, il n'y auroit rien de trop quand tu dirois qu'il aboye. Mais que vois-je? O ciel! le voilà. L'horrible monstre!



SCENE VIII.

CARON, CERBERE, LE MEDECIN, ARLEQUIN.

CARON *sans être vu.*

NOus allons voir beau jeu.

LE MEDECIN.

Ne me quittes pas.

ARLEQUIN.

Oh, bon bon, il ne nous voit pas. Tendons vîte un de ces filets.

LE MEDECIN.

Et où l'attacher ?

ARLEQUIN.

Tiens, tiens-en un bout, & moi l'autre. Fort bien. Hé là là, le voilà qui approche. Petit, petit, petit ? Il vient tout droit donner dedans. Petit, petit, petit ! *Au medecin.* Point de peur au moins.

LE MEDECIN.

Oh, que non.

ARLEQUIN.

Fort bien, fort bien, fort bien. *Cerbere se jette sur lui.* Ah, fort mal ! je suis perdu. Hé pardon, mon cher monsieur, nous ne l'avons pas fait exprès ; demandez, demandez-lui plutôt si c'est à vous que nous en vou-

lons. *Cerbere quitte Arlequin, & se jette sur le medecin.*

LE MEDEÇIN *à Cerbere.*

Oh, pour cela, monsieur, aussi vrai que vous êtes honnête chien, nous n'en voulions qu'à des lapins. Misericorde! je n'en puis plus, je suis mort. Ah, ah, ah! Oh, oh, monsieur Citron, ayez pitié d'un homme, qui tant qu'il a été au monde, a eu beaucoup de soin de vos semblables: mon logis étoit une vraie auberge à chien, & tous ceux du quartier ont toujours été à pot & à rôt dans ma cuisine. *Cerbere revient vers Arlequin.*

ARLEQUIN.

Ah, ah! c'est fait de moi, au secours, à l'aide, je suis mort.

LE MEDECIN.

Je n'aurois jamais cru trouver dans un chien tant de reconnoissance.

ARLEQUIN.

Mignon, mignon? Hé là là, monseigneur, mon prince, mon roi. Ah, le joli petit épagneul! En verité, monseigneur, il faut que vous soyez bien ennemi des bons morceaux, pour avoir quitté mon camarade pour moi. Je suis sec comme un ais, & lui il est plus gras qu'un ortolan. En conscience, si vous en aviez tâté, vous avoueriez bien-tôt, monseigneur, que c'est un morceau digne de son altesse madame votre gueule.

LE MEDECIN.

C'est ce qui te trompe : nosseigneurs les chiens aiment les os.

ARLEQUIN.

Qu'il est joli, qu'il est mignon ! marquis, marquis, là, là, là, là. *Au medecin.* Jettes, jettes, jettes-toi sur lui. *A Cerbere.* Hé, non, monseigneur, ce n'est pas de ce que vous pensez que je parle. *Au medecin.* Peste du mal-adroit.

LE MEDECIN.

Dame, est-ce ma faute, si.... *A Cerbere qui revient sur lui.* Hé, mon prince, je ne suis pas dans lui. *A Arlequin.* Ah, traître, tu m'abandonnes ?

ARLEQUIN.

Laisses faire, je reviens sur mes pas ; amuses-le toujours bien.

LE MEDECIN.

Ah, fort bien. Là, là, là. *Cerbere se retire.*

ARLEQUIN.

Hé bien, où est-il ?

LE MEDECIN.

Parles bas, le voilà.

ARLEQUIN.

Attens, aides-moi seulement ; voilà bien le moyen de l'attraper. Tiens cette autre, il faut vous mettre tout dessous. Encore, encore. Fort bien.

LE MEDECIN

Hé bien, après ?

ARLEQUIN.

Laisses faire, il va venir droit à nous; puis quand il sera tout-à-fait sous la machine, il faudra nous retirer au plus vîte, & la lui lâcher sur le corps.

LE MEDECIN.

C'est morbleu bien dit. Le voici qui vient. Petit, petit, petit?

ARLEQUIN.

Mon fils, mon fils: mignon, mignon? Bon, le voilà qui s'avance.

CARON *bas.*

Fort bien, voilà où je les attends.

LE MEDECIN.

Laisserai-je tomber?

ARLEQUIN.

Pas encore.

LE MEDECIN.

Le voilà bien près.

ARLEQUIN.

Allons, ferme. Misericorde! *Ils s'attrapent eux-mêmes dans la machine.*

CARON.

Ah, ah, messieurs les marauts, c'est donc vous qui vouliez faire voir Cerbere à la foire S. Germain? Ce sera bien plutôt vous, canailles, qu'on y verra. *Caron leve la machine, & ils paroissent l'un changé en oiseau de proye, & l'autre en capricorne.*

SCENE IX.

PLUTON, L'OMBRE DE LUCINDE.

LUCINDE.

ET bien, seigneur, & bien, puisque je ne saurois voir mon amant dans les champs Elisées : souffrez que j'aille habiter le funeste séjour où il respire.

PLUTON.

Ah, madame, songez-vous à l'horreur de ces lieux ? Pourriez-vous supporter le moindre des tourmens qu'il endure ?

LUCINDE.

Ah, seigneur, que vous m'êtes cruel ! Pourquoi exagerer les maux dont mon amant est accablé, si vous ne voulez pas que je les partage avec lui ?

PLUTON.

Ah, madame, si jamais.... Qu'est-ce à dire ? Hors de-là, canaille : d'où vient que Caron est aux prises avec cette ombre ? Mais que vois-je ? Pourquoi celle-ci n'est-elle pas vêtue comme les autres ?

SCENE X.

L'OMBRE D'AGENOR, CARON, les acteurs de la scene précédente.

CARON.

C'Est le sujet, seigneur, de notre different : c'est pour la seconde fois que je le surprends en cet équipage ; & il ne cherche à m'échapper, que pour éviter d'obéir à tes commandemens.

PLUTON.

Quel est donc cet indigne mortel qui se roidit si fort contre mes ordres ?

AGENOR.

L'ombre d'un malheureux amant, seigneur, qui voyant tout ton empire en joye, cherche un endroit écarté, pour se donner tout entier à sa juste douleur.

LUCINDE.

Quelle voix a frappé mes oreilles ? *Reconnoissant Agenor.* Ah, ciel !

AGENOR.

Lucinde ?

LUCINDE.

Agenor ?

AGENOR.

Ma chere Lucinde...

LUCINDE.

Mon cher Agenor....

AGENOR.

Heureuse surprise !

LUCINDE.

Douce rencontre !

PLUTON.

Seroit-ce là ce mortel tant aimé ?

LUCINDE.

Oui, seigneur, c'est lui-même. Pardonnez à l'indiscrétion de mes emportemens.

PLUTON.

Il me sera plus aisé de vous les pardonner, que d'accoutumer mon cœur à les voir.

LUCINDE.

Seigneur, que dites-vous ?

PLUTON.

Ne craignez rien. Je vous aime, je vous perds à regret ; à regret, je vous vois entre les bras d'un rival ; mais je vous crois trop faits l'un pour l'autre pour souffrir que ma passion traverse votre bonheur. Vivez heureux ; dès à present donnez-vous la main. Et pour rendre votre felicité plus parfaite, retournez au monde. Allez, je vous rends à la lumiere, & veux qu'un doux mariage vous unisse, & couronne à jamais votre constance & votre fidelité.

AGENOR.

Qui l'eut pu penser ?

LUCINDE.

Qui l'eut cru, seigneur, que...

PLUTON.

Ne me dites rien. Par la grandeur du plaisir que je vous fais, je juge de celle de votre reconnoissance. Au lieu de consumer le tems en des paroles, en attendant que tout se dispose pour votre heureux départ, je veux rendre votre joye publique par une fête galante qui réponde à ma magnificence. Qu'on me cherche Mome & Orphée: l'un nous réjouira par ses plaisanteries, & l'autre nous charmera par la douceur de ses chants. Fort bien, les voici fort à propos. Vîte, que ce lieu se change en l'endroit le plus magnifique de mon palais. Mais quel bruit entends-je, & que veut Radamante?



SCENE XI.

RADAMANTE, MOME, ORPHÉE, & les acteurs de la scene précédente.

RADAMANTE.

JE vous l'avois bien dit, seigneur, que cette journée auroit une fin tragique & malheureuse.

PLUTON.

Comment ? Que viens-tu me dire ?

RADAMANTE.

Que la guerre s'allume de plus en plus dans votre empire. Tous vos sujets sont aux mains, & sur-tout au quartier des gens mariés. Il ne resteroit pas à l'heure que je vous parle une seule ombre, s'il étoit en leur puissance de se donner la mort.

PLUTON.

Fais-nous venir ceux-là, Radamante; je veux que leurs disputes nous servent de divertissement. Les differends des époux ne sont pas des moins comiques. Mome avec son esprit enjoué les interrogera, & Orphée par la douceur de sa voix tâchera d'adoucir leurs esprits irrités. Vas, cours vîte, & les fais venir. *On entend un grand bruit, & quantité d'ombres entrent deux à deux.*

SCENE DERNIERE.

PLUTON, ORPHE'E, MOME, AGENOR, LUCINDE. Plusieurs ombres.

MOME.

QUe l'homme est inconstant !
Tel aujourd'hui par un doux hymenée,
Avec Iris unit sa destinée,
Qui le lendemain s'en repent.
Pour pénétrer d'où vient cette disgrace,
Et nous mettre en état de n'en pouvoir douter,
Questionnons les chacun selon leur classe.
Ça, voyons par qui débuter ;
Est-ce par vous, brune au tein blême ?
Qu'est-ce : d'où vient cette pâle couleur ;
Votre mari d'un long carême
Vous auroit-il fait sentir la rigueur :
Chez l'épouse d'autrui, va-t-il chercher fortune ;
D'une autre, quel besoin d'aller faire l'emploi ?
Est-on sans besogne chez soi ,
Quand on est l'époux d'une brune ?
Cependant il est des maris ,
Comme de certains beaux esprits,
Qui de livres chez eux gardent plus d'un volume,
Sans se trouver tentés d'en lire un seul feuillet.
A ce qu'on a , l'on s'accoutume.
Mettez les dans un cabinet,
Qui d'un voisin , ou d'un compere
Fasse la demeure ordinaire :
Leur tombe-t-il un livre sous la main ;
Fut-il d'un auteur miserable,
L'infortuné bouquin ,
Ils en lisent jusqu'à la table.

Cette comparaison peut servir au besoin.
La femme, à le bien prendre, est ce livre ordinaire,
Que les maris ne lisent point,
Ou du moins qu'ils ne lisent guére.

NISON.

Ah, juste ciel, qu'il s'en faut bien,
Que tous mes noirs chagrins soient de cette nature!
C'est ce qui met mon cœur à la torture.
Mon époux n'a pour moi que trop d'empressement.
Tout ce qu'il fait sent moins le mari que l'amant.
Il est joli, plein de tendresse,
Amoureux, sans être jaloux:
Je l'aimerois, je le confesse,
Si d'une autre il étoit l'époux.

MOME.

Vit-on jamais pareil caprice!
Qu'est-ce à dire: Votre mari
Comme un livre étranger vous lit,
Et vous lui faite l'injustice
De ne faire que l'estimer?

NISON.

Est-ce ma faute à moi, si je ne puis l'aimer?
Un époux, fût-il fait comme les graces même;
Son mérite fût-il extrême;
Il ne valut jamais le moindre favori.
Fût-il tourné d'un air à donner du martyre,
Ce n'est toujours, quoiqu'on en puisse dire,
A le bien prendre qu'un mari.

MOME.

Fort bien. Ce qu'elle dit ne sont pas fariboles,
Maintes femmes diront qu'elle à bonne raison.
Chante Orphée Il sait des paroles,
Qui ne s'accordent point trop mal dessus ce ton.

ORPHE'E *chante sur l'air des* TREMBLEURS.

Qu'un homme entre en mariage,
Qu'il prenne une fille sage,
Qui passe en son voisinage
Pour exemple de vertu:
Fût il rusé comme un braque,

Et sage comme un Pibraque,
Un jeune fou survient : craque.
Voilà le sage cocu.

MOME.

A d'autres. Approchez bon homme.
Vous faite honte à nos adolescens.
Pour être du vieux temps,
Vous n'en valez pas moindre somme.
Mais revenons à nos moutons,
Et laissons-là la parenthese,
Dites-nous, ne vous en déplaise,
Pour plus d'une raison ;
Etes-vous oncle, ou bien en ligne maternelle
Auriez-vous le germain
Sur cette gentille pucelle,
A qui vous presentez la main ?

GERONTE.

Qui, cette bonne lame,
Dont les yeux paroissent si doux ?
Depuis deux ans elle est ma femme.
Vous jugez bien par là que je suis son époux.

MOME.

Toi son époux ? Pour un sexagenaire
Prendre femme de quatorze ans,
C'est à mon sens,
Un coup bien téméraire.
Quand je vois cette air vif, cette blancheur de teint:
Que je te vois ridé, tout franc, pour toi je tremble.
Vas, bon-homme, crois-moi ; ton visage & le sien
Ne nuancent pas bien ensemble.

GERONTE.

De me railler vous avez tort.

MOME.

N'aurois-tu point le même sort
De certain fameux personnage,....
Fameux par son ancienneté s'entend,
Car l'histoire nous dit qu'il n'avoit qu'une dent.
Cet homme à peu près de ton âge,
Etoit entêté de chevaux....

Il en avoit tout des plus beaux,
Bien sellés, bien bridés, ce n'étoit que dorure.
Ses voisins les montoient, & n'en rioient pas peu,
Quand du bon homme la monture
Etoit un siége auprès du feu.

G E R O N T E.

Il est vrai, j'y consens. Je suis plus âgé qu'elle;
Mais je l'ai bien payé par mes ducats.

M O M E.

Ecoutez-le. Cette chanson nouvelle
Semble être faite pour ce cas.

O R P H E' E *chante.*

Quand un vieillard sans cervelle,
Epris de jeune femelle,
Veut partager avec elle
Ses louis à doubles carats:
Il arrive que la belle,
Au jeune prête l'oreille,
Et chez l'Ami & Forelle,
Mange avec lui ses ducats.

M O M E *à un autre.*

C'est à vous à glisser. Vous êtes le plus proche.
Qu'est-ce: de quoi vous plaignez-vous;
Là dites, quel reproche
Avez-vous à lui faire en qualité d'époux?

O R A N T E.

Je ne me plains que de moi-même.
Pour éviter le triste sort
Des maris malheureux, j'ai pris un soin extrême,
Et je n'ai fait qu'un inutile effort.
Croyant trouver dans l'innocence
Le repos, l'amour, la douceur,
Je prends femme dès son enfance
Dans une famille d'honneur,
Où par douzaine on compte les lucreces.
J'éleve avecque soin ce petit rejetton,
Et lui cache d'amour les trompeuses caresses,
Pour ne la pas gâter par ma leçon:
Quand d'un trait innocent que je ne puis comprendre,

Un jour elle me vint chercher,
Et dans un moment sut m'apprendre
Ce que pendant dix ans j'avois sû lui cacher.
Après avoir un si long-temps sû feindre,
Jugez si de mon sort, j'ai sujet de me plaindre.

MOME.

Pour des maris trompés éviter le destin,
Par une humeur prévoyante,
Choisit femme innocente,
Ce n'est pas l'action de l'homme le plus fin.
L'amour est un don de nature,
Où la science a peu de part.
Les animaux seuls & sans art,
Ne vont-ils pas chercher leur nourriture.
De l'instinct de ta femme au lieu d'être surpris,
Je soutiens que pour satisfaire
A l'amoureux mystere,
Il faut plus de corps que d'esprit.

ORANTE.

Comment parer ce coup à l'honneur si cruel:
Si de la sotte on craint l'esprit trop hebété.
La savante nous traite-t-elle
Avecque plus d'humanité.

MOME.

Non. Mais la chose est differente.
Cette derniere sait déguiser le poison.
Sur ce sujet il faut qu'Orphée chante
Un petit couplet de chanson.

ORPHEE' E *chante.*

L'ignorante ridicule,
Plus naïve que la mulle,
Vous fait prendre la pillule,
Sans en déguiser le goût.
La savante dissimule,
Guerit du moindre scrupule,
Et fait que de la ferule
On ne ressent pas le coup.

MOME *à un autre.*

omme dans cette serge elle est aneantie!

A vous la belle, au linge uni.
Quelle simplicité, quel air de modestie !
De combien de vertu ce cœur paroît fourni !
A voir son austere sagesse,
Malgré cette grande jeunesse,
On la prendroit pour femme du vieux temps.
Que les époux vivoient contens !
Toute femme étoit sage.
Ce nom de favori
N'étoit point encore en usage :
Chaque femme aimoit son mari,
Aimant mieux qu'on la crût vertueuse que belle.
C'est ainsi qu'on vivoit dans le siécle passé :
Mais on n'en trouve plus dessus ce bon modele;
Le moule en est cassé.
A Organ. Toi qui par un doux hymenée,
Jouis à plaine main d'un si rare tresor,
Tout franc, c'est bien à tort
Si tu n'es pas content de cette destinée.

ORGAN.

Oui, content : Nuit & jour entendre quereller.

BELONDE.

Par sa jernie, je croi que je t'entens parler.
Dis-moi, nigaud, qui mene poule pondre,
Parles. Trouves-tu rien à tondre
Sur le discours qu'il a tenu ?
Suis-je une coureuse, une infame :
Tous nos enfans ne sont-ils pas de toi ?
Je connois, & plus d'une femme,
Qui n'en diroit pas tant que moi.
Je suis d'une maison qui craint peu qu'on caquette.
L'on n'en a jamais vu sortir qu'une coquette :
Encore le fut-elle à son dam ;
Car on lui fit tout net habiter le couvent :
Puis comme une mal-avisée,
Elle fut en un mot jusqu'aux sourcils rasée.

MOME.

La tonsure est austere au dernier point.

BELONDE *à Mome.*

Vous pouvez bien juger....

MOME.

Ah ! ne m'approchez point,
Je retranche le tout de mon panegyrique.
Je ne suis point admirateur
D'une vertu diabolique.
La malepeste, quelle fureur !
Celui-là n'étoit point un sot, né sans étude,
Qui voulant définir la prude,
A fait voir par bonne raison,
Que quelque bon vent qui la pousse,
Une prude dans sa maison
Etoit un diable en taille-douce.

BELONDE.

Les hommes en tout tems pour les hommes seront.

MOME.

Toujours en bouche quelques gammes ?

BELONDE.

Si l'on faisoit des juges femmes,
Quelquefois aurions-nous d'assés bonnes raisons.

ORGAN *à Mome.*

Voyez comme à crier on la voit toujours prête.

MOME.

Aussi pourquoi la prenois-tu.

ORGAN.

C'est la crainte d'être cocu,
Qui m'a fait faire une si belle emplette.

MOME.

Bon, voilà de nos entêtés.
Ecoutez bien cette maxime.
Pour être en rime,
Elle n'en est pas moins pleine de verités.

ORPHE'E *chante.*

Quand d'une prude cruelle
Tu fais ta moitié fidelle,
Comptes-tu que ta cervelle
Resiste à ses airs grondans ?
D'un autre tu crains la crête.
Mais qu'importe pour la bête,
Quand le mal est à la tête,
Qu'il soit dessus ou dedans.

MELINDE *à Gerante.*

Mon cher petit mari, que ma joye est extrême,
Quand je te possede un moment!

MOME.

Oh, voici bien un autre compliment.

MELINDE *à Gerante.*

Tu ne me répons rien, tu me parois tout blême:
Es-tu malade ? Ah ciel, conservez mon époux!

GERANTE *à Melinde.*

Laissez-moi là, retirez-vous.

MOME *à Gerante.*

Voilà répondre à la tendresse
D'une assez bizarre façon.

GERANTE *à Mome.*

Si vous connoissiez sa finesse,
Vous avoueriez bien-tôt que j'ai raison.
Cette coquette fieffée
Ne m'appelle jamais son cœur, ni son amour,
Qu'elle n'ait en pensée

De me jouer un mauvais tour.

MELINDE.

Comme il traite ma flamme;
Il m'accuse, l'ingrat, d'être fourbe & sans foi:
Cependant est-il une femme
Aussi raisonnable que moi?
A le bien contenter je fais ma seule étude.
Pour qu'il n'ait pas sujet, comme il eut autrefois,
De m'accuser d'avoir une habitude,
Je change d'amis tous les mois.
Au reste, bonne ménagere:
Je ne vous le dis qu'à regret,
Pour épargner son ordinaire
Je ne mange qu'au cabaret.
Et comme il est des hypocrites
Qui tâchent de noircir la plus chaste action,
Je prends la nuit pour faire mes visites,
Afin de ménager sa réputation.
Je vous fait voir ici mon ame toute nue,
Vous liriez dans mon cœur tout ce que je vous dis
Vit-on jamais femme à Paris
Vivre avec plus de retenue.

MOME *à Gerante.*

Tout franc vous avez tort: & soit dit entre nous,
Elle a de grands égards pour vous.

GERANTE *à Mome.*

De cette aimable prude
Que ne suis-je l'époux.
Mon sort seroit bien rude
Si je venois m'en plaindre à vous.
La coquette, il est vrai, dans l'amoureux mistere,
Sait le plaisir assaisonner.
Mais d'un autre côté, le mal qu'elle peut faire
Gâte bien le plaisir qu'elle sait nous donner.

MOME.

Vous avez beau pour la severe
Vanter votre inclination,
Je ne m'oppose point à ce qui peut vous plaire,
Mais quand à moi, je suis pour la chanson.

ORPHE'E *chante.*

La coquette tout aimable,
De caresses vous accable:
Et quoi qu'un mari traitable
Soit coeffé comme un taureau,
N'importe, c'est la méthode,
Tout époux s'en accommode:
Et quand on est à la mode,
Qu'importe corne ou chapeau.

GERANTE *à Mome.*

En refusant de briser notre chaine,
Trouve donc à nos maux quelque adoucissement;
Et du lien qui fait notre cruelle peine,
Brise le nœud du moins pour un moment.

ORPHE'E *chante.*

Si dans l'amoureux mystere
Chacun étoit volontaire,
On s'aimeroit comme frere,
Et sans ce maudit contrat
Verroit-on tant de misere.
On a beau dire & beau faire,
C'est ce diable de notaire
Qui barbouille tout cela.

Fin du quatriéme Volume.

Airs des Chinois.



Par mes discours doux et flateurs,



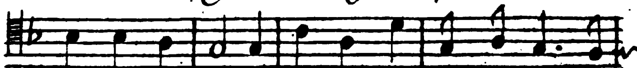
je porte l'Amour dans les Coeurs et j'atten-



dris la plus cruelle ; Mais a par -



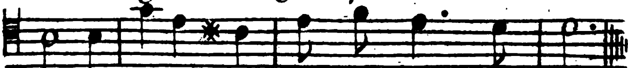
ler de bonne foi , l'Argent pour re····



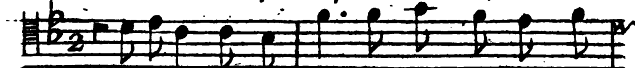
duire une belle, est encor plus puissant que



moi. l'Argent, l'Argent pour reduire une



belle, est encor plus puissant que moi.



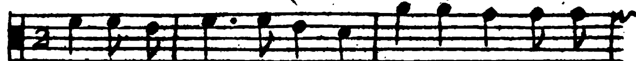
Le Soleil Vagabond jamais ne se re - -



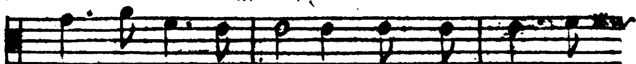
pose, il va toujours de maison en mai -

son; que de Maris feroient la même
chose, s'il leur etoit permis de changer de pri·
son. Mais d'un Epoux la demeure est cer·
taine, quelque chemin qu'il prenne, qu'il
aille, qu'il vienne, son ascendant tou·
jours l'entraine loger au croissant.

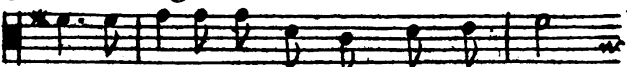
Je viens expres de Congo
pour boire en tire la-ri-go du
vin de Normandie, car dans ce temps-
ci . . . . . . Rouen vaut bien Tussy



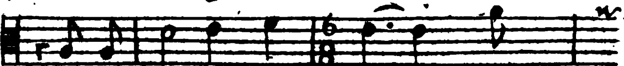
Dans le Combat je suis un Diable, mon nom de



guerre est la fureur, mais chez un hote un



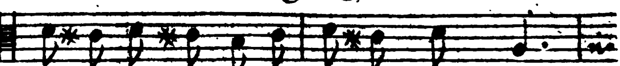
peu trai table je suis, par ma bonté



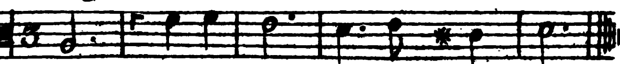
surnommé la Douceur. Pour



vu quil me laisse égorger sa volaille, vui



der sa futaille emporter son manteau



je suis doux comme un agneau.

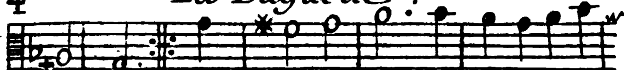
La Baguette.



Puis quil le faut que dans le mari age



l'un aprés l'autre s'engage, et fasse



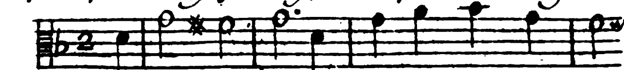
lé saut ; On doit exprés en faisant la fo·



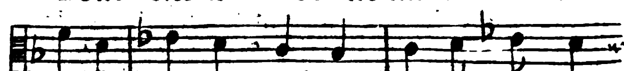
-lie qui dure a jamais , On doit ex....



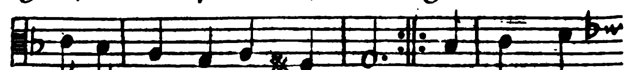
prés prendre femme jo·li- e pr. sauver les frais.



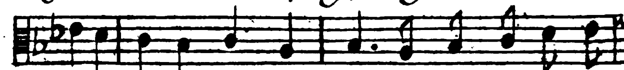
Tout rencherit et dedans le mena-



ge qui veut passer pour sage doit metre



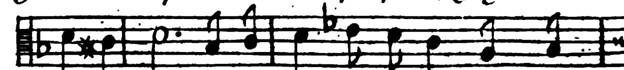
aujourdhuy tout à proffit ; je conseille



a tout homme de bon sens de prendre belle



femme de quinze ans et qui puisse gagner bien



ses depens ; Une laide souvent a-chet-·

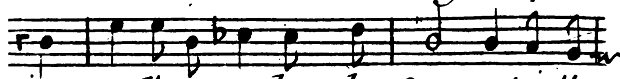


te d'un amant les faveurs, les faveurs ,

Airs des Chinois.



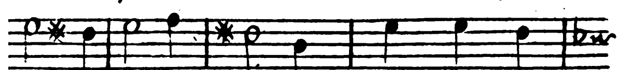
Par mes discours doux et flateurs,



je porte l'amour dans les coeurs et j'atten-



dris la plus cruelle;   Mais a par-



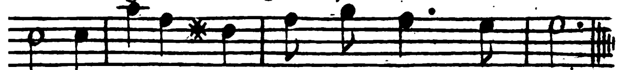
ler de bonne foi, l'argent pour re....



duire une belle, est encor plus puissant que



moi. l'argent, l'argent pour reduire une



belle, est encor plus puissant que moi.



Le Soleil vagabond jamais ne se re--



pose, il va toujours de maison en mai-

son; que de Maris feroient la même

chose, s'il leur etoit permis de changer de pri

son. Mais d'un Epoux la demeure est cer-

taine, quelque chemin qu'il prenne, qu'il

aille, qu'il vienne, son ascendant tou-

jours l'entraine loger au croissant.

Je viens expres de Congo

pour boire en tire la-ri-go du

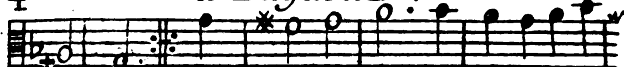
vin de Normandie, car dans ce temps

ci . . . . Rouen vaut bien Tussy

Dans le Combat je suis un Diable, mon nom de
uerre est la fureur, mais chez un hote un
eu trai table je suis, par ma bonté
surnommé la Douceur. Pour
u quil me laisse égorger sa volaille, vui
er sa futaille emporter son manteau
je suis doux comme un agneau.

La Baguette.

Puis quil le faut que dans le mari age
un aprés l'autre s'engage, et fasse



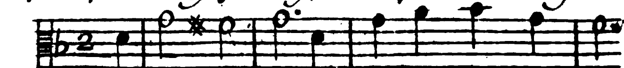
lé saut; On doit exprés en faisant la fo-



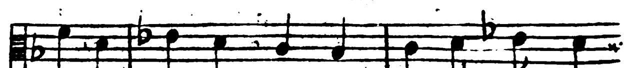
-lie qui dure a jamais, On doit ex....



prés prendre femme jo-li- e pr. sauver les frais.



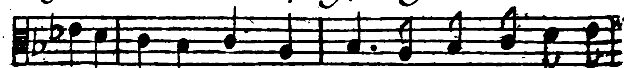
Tout rencherit et de dans le mena-



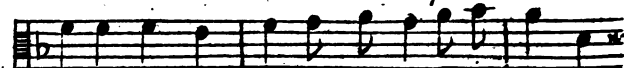
ge qui veut passer pour sage doit metre



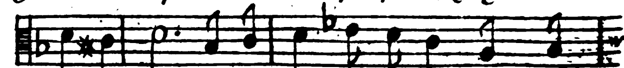
aujourdhuy tout à proffit; je conseille



a tout homme de bon sens de prendre belle



femme de quinze ans et qui puisse gagner bien



ses depens; Une laide souvent a-chet-



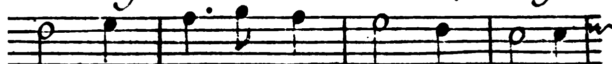
te d'un amant les faveurs, les faveurs,



qu'une belle vend.



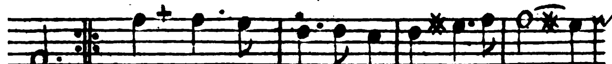
Une femme est encor trop Sage.



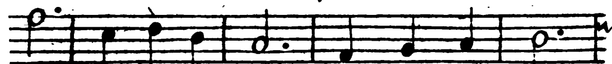
lors qu'apres avoir fait nau-frage



elle veut bien cacher l'ecueil de son E-



poux. mais un mari qui connoit son domma-



ge doit filer doux de peur d'apprendre



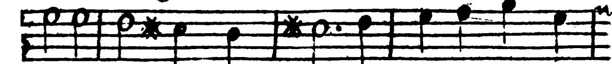
au Voisinage qu'il a raison,



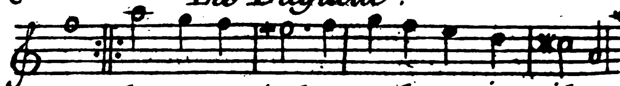
qu'il a raison d'e-tre jaloux .



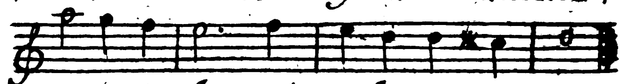
Ne craignez rien, l'Himen est votre A



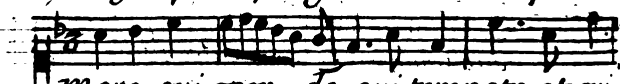
sile, le nom d'Epoux ec-carte les Ri-



vaux: de votre Iris la garde est inutile,



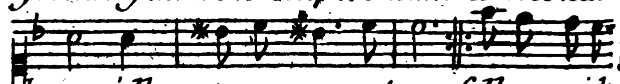
ne songez plus qu'a garder vos troupeaux.



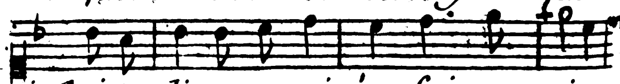
Mere qui gron- de qui tempete et qui



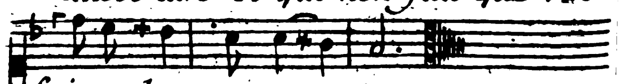
fronde fait son emploi dans le monde



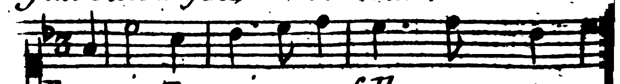
lorsqu'elle est sur son retour. fille qui la



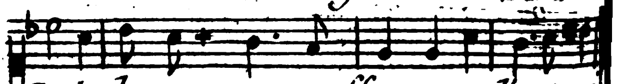
laisse dire et qui n'en fait que rire



fait sa charge a : son tour .



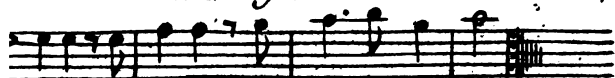
En vain En vain une fille a votre



age donne son suffrage a l'antiq



-te, son esprit a beau faire son cœur plus s



cere décide pour la nouveauté.



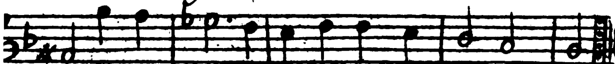
La ver te jeunesse qui tourne a tous



vents, peut jouir sans cesse des plaisirs pre-



sents, mais la joüissance du Vieillard cas-

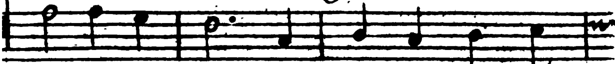


sé, c'est la souvenance du bon temps passé

Les Adieux des Officiers.



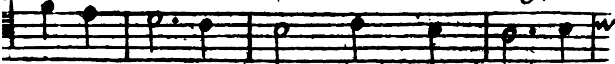
Vive la prudence du grand Dieu Vul-



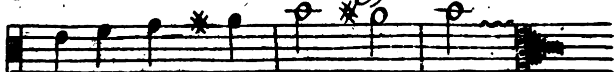
cain, il voit qu'on l'offence et va tou-



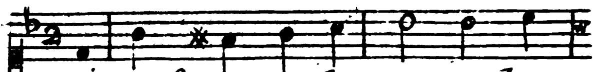
jours son train. suivez cet u-sage



Mortels in-dis-crets, dans votre me -



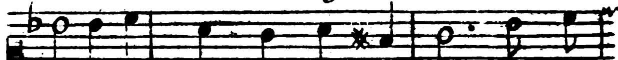
nage, vous aurez la paix.



Si ma femme a la rage de



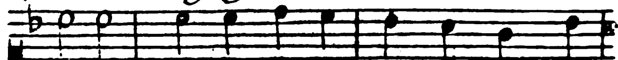
le dire. tout haut, je repousse l'ou-



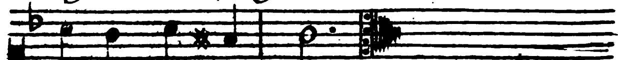
trage a grands coups de marteau, je fra-



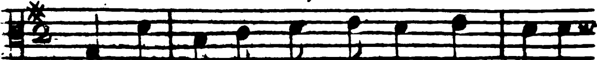
perai tant, je fraperai tant sur mon ou-



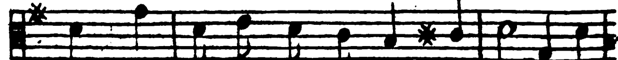
vrage, tant que je n'entendrai rien de



tout votre entretien.



Que chacun vienne remplir son verre



pour boire a la Santé du Cousin, Voici



le Quinquina Salutaire qui gue -

rit la fievre de Vulcain. . parta-

gez tous cette me de cine, maudit

soit qui ne sen munira contre un

mal qui prend a la sourdinesi vous

ne l'avez, il vous viendra.

Les Mal Assortis

Si l'on troquoit de femme et de ma-

ri, chez Dautel et chez Fagnani, je

leur conseillerois de fermer leurs bouti-

ques et de louer pour loger leurs pra-



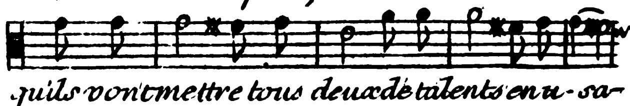
tiques toute la plaine Saint Denis.



O l'heureux menage d'une Coquette et



d'un Cabaretier qui sçavent leur metier.



quils vont mettre tous deux de talents en u-sa-



ge, l'un par son tripotage sçait rajeu-



nir le vin, et l'autre avec le blanc et le Car-



min rajeunit, rajeunit le Vi sa ge.



Tu dis qu'en troquant de femme, tu trom-



pes ton Compagnon; Toi tu le penses dans



l'ame: Vous avez tous deux raison, mais a-

rit la fievre de Vulcain. . parta-

gez tous cette me de cine, maudit

soit qui ne s'en munira contre un

mal qui prend a la sourdine si vous

ne l'avez, il vous viendra.

Les Mal Assortis

Si l'on troquoit de femme et de ma-

ri, chez Dautel et chez Fagnani, je

leur conseillerois de fermer leurs bouti-

ques et de louer pour loger leurs pra-

le. Redoublez redoublez vos ac-

cords, Haut bois, efforcez vous de ser

vir mon Amour extreme, éveillez, éveillez

la beauté que j'aime et laissez dor-

mir les jaloux. éveillez éveillez

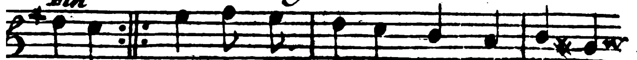
la beauté que j'aime, et laissez dor

mir les jaloux.

La bonne chose qu'un Amant quandon

aime la compagnie.; la bonne chose

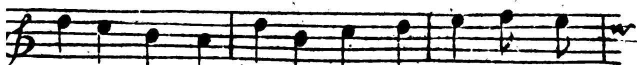
qu'un Amant quand on aime la compa-



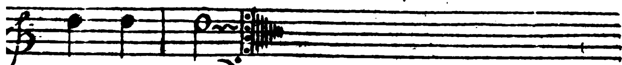
gnie : heureuse celle qu'on marie



le plaisir lui vient en dormant heureuse



celle qu'on marie, le plaisir lui vient



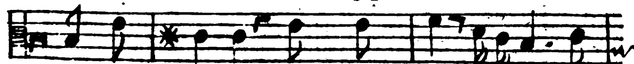
en dormant.



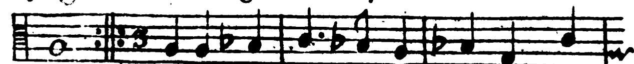
Je suis gelé par les frimats, je gre-



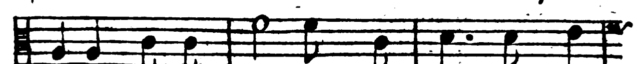
lotte de froid, je trem . . . . ble,



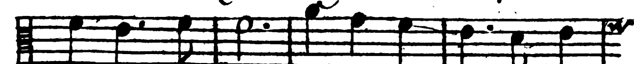
je frissonne; jeune Epoux ne m'imitez



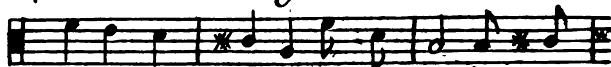
pas, Une beauté mal ai-sément par-



donne l'outrageante froideur qu'on a



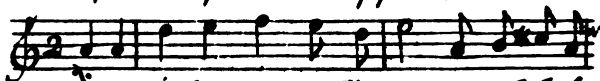
pour ses appas. Une beauté mal ai-



sément pardonne l'outrageante froi-



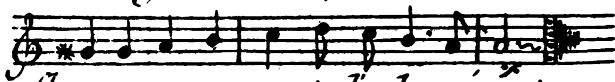
deur qu'on a pour ses appas.



C'est ouvrir la porte a l'amant que de la fer-



mer a sa femme; En pensant éteindre sa

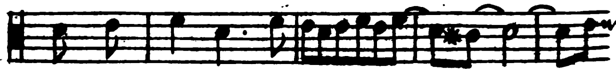


flamme on augmente l'embrasément.

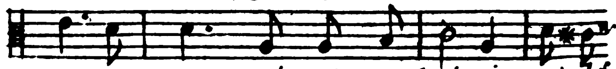
Les Champs Elisées.



Tout enchante en nos champs la saison la



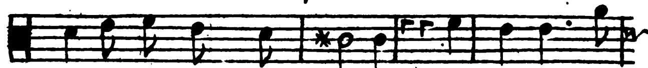
plus charmante y regne..............



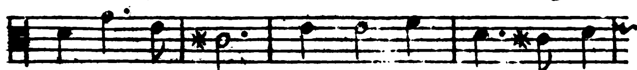
en tout temps. point de souhaits jamais dan



une vaine attente d'un doux repos,



l'ame toujours contente, Exempts des fray-



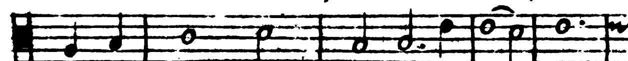
eurs de la mort; pour des mortels est il



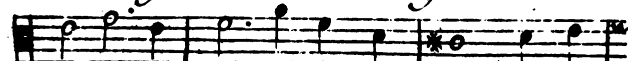
un plus doux sort.



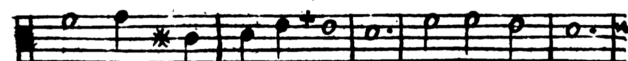
Ouvrons nos Cœurs, donnons des pleurs



aux chagrins d'une ombre fi-de-le



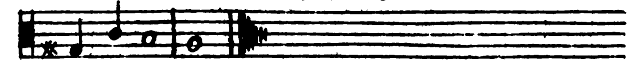
par nos accents les plus touchans parta-



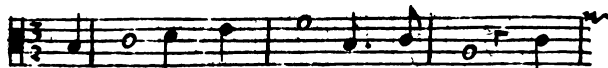
geons sa douleur cruelle par nos accents



les plus touchants partageons sa dou-



leur cruelle.



L'Amour est plus fort que la mort son

feu dure autant que notre ame. une amou-
reu-se flamme des Parques n'attend pas son
sort; e xemte de leur tirannie ne
s'éteint point dans le sombre sejour le tom-
beau qui borne la Vie, ne sert pas de
borne a l'Amour.

FIN de la Musique
du Tome IV.





